

Faculté de philosophie, arts et lettres

« Les flamingants – que la foudre les écrase ! »

Étude des expressions émotionnelles des francophones de Flandre dans leurs journaux personnels pendant l'Occupation de la Belgique (1914-1918)

Auteur : Guillaume TOISOUL

Promoteur(s) : Laurence VAN YPERSELE et Emmanuel DEBRUYNE

Lectrice : Geneviève WARLAND

Année académique 2024-2025

Master 120 en histoire, Finalité approfondie

**Déclaration sur l'honneur, mémoires/TFE de la Faculté de philosophie, arts et lettres,
UCLouvain**

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

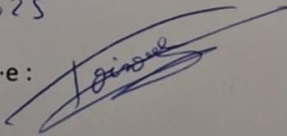
<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPT-version-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : *Toissoul Guillaume*

Date : *13 août 2025*

Signature de l'étudiant-e : 

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2024-2025

SESSION : Août

NOM : Toisoul

PRÉNOM : Guillaume

TITRE DU MÉMOIRE : « Les flamingants – que la foudre les écrase ! ». L'étude des expressions émotionnelles des francophones de Flandre dans leurs journaux personnels lors de l'occupation allemande de la Belgique durant la Grande Guerre (1914-1918).

PROMOTEUR : Laurence Van Ypersele et Emmanuel Debruyne

Résumé du mémoire en 12 lignes :

Durant la Grande Guerre, la Flandre et la Belgique occupées sont le terrain d'action des différentes politiques d'occupation allemande, dont la *Flamenpolitik*. Mise en place dès 1916 avec la collaboration du mouvement activiste, elle a pour cible la minorité francophone de Flandre. Comment cette *Flamenpolitik* a-t-elle pu avoir un impact sur le plan émotionnel dans le quotidien de cette minorité en Flandre durant l'occupation ? À travers leurs journaux personnels, dix diaristes francophones flamands nous livrent le témoignage de leur expérience d'occupation. Par leurs discours, ils mettent en évidence les impacts modérés, voire inexistantes, qu'a pu avoir la *Flamenpolitik* dans leur quotidien au regard d'autres événements aux répercussions psychologiques et émotionnelles importantes. Au sortir de la guerre, seule l'hostilité (haine, indignation et mépris) des patriotes belges et flamands envers les « traîtres » activistes flamands perdure menant aux vagues de répression des « inciviques » lors de la Libération.

À Papy et Mamy

Introduction

L'expérience d'occupation, et plus généralement de guerre, est un amplificateur d'émotions qui surviennent lors d'une brèche dans le temps. Dans le cas de la Belgique durant la Grande Guerre, la *Flamenpolitik* a fait ressurgir dans un contexte d'occupation des tensions, des divisions et des débats internes d'avant-guerre au sein du plat pays. Le 25 juin 1918, Marguerite Giron écrit à ce titre ces mots à l'égard des activistes flamands : « *Les flamingants - que la foudre les écrase !¹* ». La majorité de la population belge exprime en effet une diversité d'émotions à l'égard de la *Flamenpolitik* et des activistes flamands. En particulier, certains Belges et francophones de Flandre rapportent dans leurs journaux personnels des propos virulents empreints d'hostilité, de haine, d'indignation ou encore de mépris envers les « traîtres » de la nation. Par leurs témoignages, nous allons étudier l'impact qu'a pu avoir la *Flamenpolitik* et la collaboration des activistes flamands sur les expressions émotionnelles des francophones de Flandre durant l'ensemble de leurs expériences d'occupation lors de la Première Guerre mondiale.



Au cours de l'été 1914, une série de déclarations successives de guerre, qu'on appellera la « Crise de Juillet », plongent l'Europe tout entière dans une guerre sans précédent. La Belgique n'y échappe pas et se voit imposer un ultimatum par l'Allemagne le 2 août 1914. À la suite du refus catégorique du Roi Albert Ier le 3 août 1914, l'armée allemande entame l'invasion de la Belgique le 4 août au matin avec le bombardement de Liège². Cette invasion se clôture début novembre 1914, avec une stabilisation des fronts occidentaux et l'établissement des fameuses tranchées dans le bassin de l'Yser notamment³. À ce moment, l'Allemagne contrôle une grande partie du territoire belge et établit deux grands types de zones : la zone d'étape proche du front, et la zone du gouvernement général à l'arrière⁴.

¹ Journal de Marguerite Giron, le 25 juin 1918. Afin de décharger les notes de bas de page, nous noterons « Journal de [diariste] » ainsi que la date de la citation pour référencer les citations des journaux personnels. Nous renvoyons le lecteur à la bibliographie (Cf. *Bibliographie, Sources*, pp. 271-272) pour la référence complète des carnets. Toutes les citations sont recopiées avec l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation originelles, ce qui peut impliquer la présence de fautes d'orthographe, de conjugaison ou d'accord, ainsi qu'une lisibilité parfois moindre.

² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 386-388 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 83-92 ; STENGERS Jean, *Une guerre pour l'honneur : la Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014, pp. 81-94.

³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 388-391 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 43-211 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 117-124.

⁴ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, pp. 121-124 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 388-391 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-99.

Cette occupation allemande a bousculé l'ensemble de la société belge. De ce fait, le gouvernement belge a fui en exil, l'ensemble des soldats belges ont été mobilisés, le Roi est présent au front, la plupart des institutions et industries belges ont cessé d'exercer leurs activités tandis que l'Allemagne a établi une politique d'occupation stricte⁵. Cette instabilité due à cette situation d'occupation inédite a aussi impacté la vie et le quotidien des habitants belges. Les réactions face à cette situation nouvelle sont multiples (entrer dans la résistance ou la collaboration). La grande majorité de la population belge tente de survivre dans cette nouvelle société et reste discrète en apparence face à l'occupation⁶.

Toutefois, c'est dans ce contexte que de nombreux Belges commencent à rédiger des carnets et journaux personnels racontant leur quotidien durant l'occupation, mais aussi, leurs interrogations, leurs émotions et leurs impressions par rapport à l'environnement qui les entoure. Ce champ d'analyse des émotions a récemment attiré l'intérêt de la discipline historique. Ces dernières décennies, de nombreux travaux portant sur l'analyse des émotions dans un contexte historique ont vu le jour, dont de nombreux mémoires universitaires de Master dans lesquels le nôtre s'insère⁷.

Pour notre part, nous nous penchons sur l'analyse des émotions des francophones de Flandre durant l'occupation allemande de la Belgique lors de la Première Guerre mondiale à travers différents journaux personnels. Le plat pays présente la particularité unique d'être le seul pays du front de l'Ouest à être majoritairement occupé. Cette occupation s'illustre par des politiques, des attitudes et des comportements répressifs envers la majorité des différentes communautés belges⁸. La minorité francophone en Flandre est directement sujette aux répressions imposées par la collaboration des activistes flamands et la *Flamenpolitik*. Dans le cadre de cette politique, les Allemands et les collaborateurs flamands excluent et marginalisent les minorités

⁵ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 386-402 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-136.

⁶ ID., « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, num. 7, 2000, pp. 17-49 ; VANDENBUSSCHE Robert, *La Résistance en France et en Belgique occupées (1914-1918)*, Lille, Publications de l'IRHiS, 2013 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004.

⁷ Nous pouvons citer le mémoire de Benjamin Brulard dans lequel, ce dernier analyse dans une de ses parties les émotions des civils belges dans le contexte de la grippe espagnole en Belgique occupée (1918-1919). Nous pouvons aussi citer le mémoire de Luna De Kerchove d'Exaerde, dont le sujet se rapproche davantage du nôtre. Celle-ci a analysé les émotions et l'humanisation de l'ennemi allemand dans les villes occupées de Gand et de Lille. (BRULARD Benjamin, *La grippe espagnole en Belgique occupée (1918-1919) : analyse épidémiologique et étude de l'imaginaire et de la perception de l'épidémie à travers les carnets de guerre*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2018 ; DE KERCHOVE D'EXAERDE Luna, *Émotions et humanisation de l'ennemi : la perception des Allemands par les occupés à Gand et à Lille pendant la Première Guerre mondiale*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2021).

⁸ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.* ; STENGERS Jean, *op. cit.*, pp. 81-94.

francophones de Flandre tout en divisant en deux le pays⁹. Nous tentons au travers de l'analyse des émotions d'étudier l'impact émotionnel que la *Flamenpolitik* aurait pu avoir sur nos diaristes.

En plus de cette marginalisation que subit cette minorité, ceux-ci font face aux mêmes problématiques (pénuries, réquisitions, déportations, censure, etc.) liées à l'occupation que le reste de la population¹⁰. De fait, la *Flamenpolitik* ne prenant place qu'à la deuxième moitié de l'occupation et n'étant qu'un sujet parmi d'autres, il est important de la resituer dans des perspectives plus générales afin de pouvoir étudier ses impacts. Ainsi, nos attentions seront portées sur les expressions émotionnelles des francophones de Flandre durant l'ensemble de la guerre et de leur expérience d'occupation. Nous porterons une attention toute particulière, notamment dans la première moitié de l'occupation, aux clivages et différences d'expressions émotionnelles suivant les différents types de zones d'occupation (zone d'étape/zone du gouvernement général) ou les cadres de vie (ville/campagne).

Cette étude des émotions porte exclusivement sur l'ensemble des quatre années d'occupation durant la Première Guerre mondiale. Pour atteindre une plus grande exhaustivité, les bornes chronologiques qui nous intéressent ont été légèrement élargies et s'étendent de juillet 1914 à décembre 1918. Étant donné la particularité géographique que présente la Belgique occupée durant la Grande Guerre, l'ensemble de la région flamande de l'époque a été prise en compte. Nous tenterons, dans la mesure du possible, de couvrir les cinq provinces flamandes et les deux types de zones d'occupations. Par ailleurs, sur le plan géographique, nous nous calquerons davantage sur l'ensemble de la zone géographique de la Flandre telle que les activistes flamands la percevaient lors de la séparation administrative de la Belgique en 1917¹¹.

I. L'histoire de la Belgique durant la Première Guerre mondiale

Les francophones de Flandre et la Flamenpolitik

On entend par francophone de Flandre, la minorité de la population habitant en Flandre qui parle ou qui a le français comme langue maternelle. Certains chercheurs se sont déjà penchés

⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 137-169 ; WILS Lode, *Onverfranst, onverduist ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014, pp. 41-58.

¹⁰ BECKER Annette, op. cit. ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans JAUMAIN Serge, AMARA Michaël, MAJERUS Benoît e.a. (éd.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : Nouvelles tendances de la recherche historique*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, pp. 109-116.

¹¹ DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *L'histoire de la Belgique en 100 cartes anciennes*, Bruxelles, Racine, 2021, p. 137 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 251 ; Cf. *Annexes, Cartes*, « Carte de la Belgique durant l'Occupation (1914-1918) », p. 2.

sur la question de l'histoire de la minorité francophone en Flandre. Néanmoins, ces travaux se font rares et sont pour la plupart relativement anciens. Les travaux de Céline Préaux sont parmi ceux qui ont été publiés récemment. Dans son article paru en 2013, elle analyse le déclin des élites francophones d'Anvers et des élites anglophones de Montréal¹². Cette comparaison avec une autre minorité linguistique appartenant à un autre pays du monde n'est pas unique à Céline Préaux. De nombreux ouvrages qui traitent des francophones de Flandre réalisent une comparaison entre ce cas et celui d'un autre pays multilingue.

Durant l'occupation, les francophones de Flandre sont encore pleinement installés dans la société belge et flamande et subissent de plein fouet la répression de la *Flamenpolitik*. Le chercheur Antoon Vrints dresse une définition claire de cette politique. Selon lui, il s'agit « d'une politique allemande d'instrumentalisation de l'ordre du mouvement flamand pour assurer l'influence allemande en Belgique à court et long terme »¹³. Au travers de cette politique, l'occupant allemand tenterait de diviser le peuple belge en exacerbant les tensions déjà existantes et en propulsant le mouvement flamand anti-belgicain au-devant de la scène. Ainsi, la langue néerlandaise et l'émancipation politique de la Flandre face à la Belgique seraient un des enjeux principaux de cette politique¹⁴. Cette émancipation passe par des mesures fortes orchestrées par l'occupant comme la flamandisation de l'Université de Gand ou la scission administrative de la Belgique, toutes deux au cours de la seconde moitié de l'occupation¹⁵.

La question de la *Flamenpolitik* en Belgique sous l'occupation et de ses impacts a aussi été traitée et étudiée par d'autres chercheurs. C'est le cas notamment de l'historien néerlandophone Lode Wils qui a consacré un ouvrage entier en 2014 sur la *Flamenpolitik*, son fonctionnement, sa propagande, sa réception et son impact dans chaque pôle géographique de la Flandre¹⁶. Dans cet ouvrage en néerlandais, il introduit un débat historiographique central dans notre recherche autour de l'instrumentalisation des flamingants activistes par l'occupant allemand. Il s'interroge sur la prise de conscience ou non des activistes par rapport à cette potentielle manipulation dont ils font l'objet. C'est un débat encore ouvert aujourd'hui sur lequel nous nous pencherons. Plus généralement, Lode Wils étudie avec détail toutes les ficelles de la politique allemande visant

¹² La référence en question : PREAUX Céline, *Le déclin d'une élite : francophones d'Anvers, anglophones de Montréal*, Bruxelles, Peter Lang, 2013.

¹³ La référence en question : VRINTS Antoon, « Flamenpolitik », dans UTE Daniel, PETER Gatrell, OLIVER Janz e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2016.

¹⁴ *Ibid.* ; WILS Lode, *op. cit.*.

¹⁵ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 391-393 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 137-285.

¹⁶ La référence en question : WILS Lode, *Onverfranst, onverduist ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014.

indirectement à l'émancipation du mouvement flamand. Dans celui-ci, il étudie par exemple la création de mouvements activistes flamands comme le *Jong-Vlaanderen*¹⁷. Nous entendons par « activistes flamands » : « la partie du mouvement flamand qui a collaboré d'un point de vue politique avec l'occupant allemand durant la Première Guerre mondiale »¹⁸. Ce terme et cette thématique sont sujets à de nombreux débats. Le chercheur Antoon Vrints revient en détail sur ce débat dans la définition qu'il dresse de l'activisme. Il précise notamment qu'il ne faut pas confondre les activistes avec les « flamingants » qui sont les adhérents du mouvement flamand en général¹⁹.

D'autres historiens belges se sont penchés sur la question de la *Flamenpolitik*. Els Witte et Harry Van Velthoven ont brièvement traité de cette politique dans leur ouvrage portant sur les querelles linguistiques en Belgique paru en 2010 et traduit en français en 2011²⁰. Cette traduction témoigne aussi de l'intérêt que portent les historiens et les milieux francophones belges pour l'étude de la *Flamenpolitik*. Dans cet ouvrage, les deux historiens voient dans cette politique de l'occupant un tournant dans les conflits linguistiques en Belgique. La *Flamenpolitik* a exacerbé les sentiments et les revendications identitaires et idéologiques du mouvement flamand. L'autonomie temporaire de la Flandre durant la guerre a alimenté l'idéologie nationaliste flamande qui n'a cessé de se développer au fil du XXe siècle. Els Witte et Harry Van Velthoven reviennent plus généralement sur l'histoire des relations linguistiques et *de facto* sur l'évolution des querelles entre les deux langues en Belgique de 1830 à aujourd'hui²¹. La recherche sur cette thématique est relativement récente et se renouvelle constamment. De nombreux chercheurs ont récemment publié des articles portant sur la *Flamenpolitik* en général ou sur un aspect en particulier²².

Au travers de notre analyse des émotions, nous voulons consacrer, dans la mesure du possible, une partie de celle-ci aux répercussions et aux potentiels impacts émotionnels que cette *Flamenpolitik* aurait pu provoquer sur le quotidien d'occupation des francophones

¹⁷ *Ibid.*.

¹⁸ La référence en question : VRINTS Antoon, « activisme », dans UTE Daniel, PETER Gatrell, OLIVER Janz e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2016.

¹⁹ *Ibid.*.

²⁰ La référence en question : WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011.

²¹ *Ibid.*.

²² C'est le cas notamment de ces deux articles : FRANCARD Michel, « La minorité linguistique francophone en Flandre (Belgique) : des droits menacés ? », dans *Cahiers de l'Orient*, vol. 103, 2011, pp. 151-155 ; LOBBES Tessa, « The Cultural Mobilization of Language and Race During the First World War. The Interaction Between Dutch and Belgian Intellectuals in Response to the German *Flamenpolitik* », dans RASH Félicity, DECLERCQ Christophe (éd.), *The Great War in Belgium and the Netherlands : beyond Flanders Fields*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2018, pp. 65-94.

flamands. Aujourd'hui, la Belgique est un pays profondément divisé d'un point de vue politique, économique, social, culturel et linguistique. Néanmoins, l'un des tournants et les prémices de cette division surviennent au moment de l'occupation durant la Grande Guerre²³. Cette question du ressenti émotionnel des diaristes face à la *Flamenpolitik* serait l'une de nos principales interrogations.

La Belgique lors de la Première Guerre mondiale

Des historiens spécialisés dans l'histoire de la Belgique lors de la Première Guerre mondiale ont aussi traité du sujet de la *Flamenpolitik* dans leurs ouvrages. L'exemple le plus significatif est celui de Sophie De Schaepdrijver. Dans son ouvrage portant sur la Belgique et la Première Guerre mondiale paru en 2004, l'historienne a consacré deux chapitres entiers sur la *Flamenpolitik* et le flamingantisme²⁴. L'auteure développe plus globalement l'ensemble de l'histoire de la Belgique durant la Grande Guerre. L'historienne développe l'essentiel de son ouvrage sur les différents aspects de l'occupation et du front en Belgique durant les quatre années de guerre²⁵. Son ouvrage constitue une base d'informations précieuses sur laquelle nous nous sommes basés afin d'établir nos remises en contexte plus générales sur les analyses que nous avons menées.

Dans un autre article paru en 2010, Sophie De Schaepdrijver revient en détail sur l'organisation administrative et politique du régime d'occupation allemande en Belgique²⁶. D'autres chercheurs se sont également penchés sur cette question, dont Michel Dumoulin, Vincent Dujardin et Guy Vanthemsche qui qualifient les différents types de zone d'occupation comme étant : « *l'enfer, le purgatoire et le paradis* »²⁷. L'ensemble du territoire belge occupé est alors divisé en trois types de zones : la zone d'opération (*l'enfer*), la zone d'étape (*le purgatoire*) et zone du gouvernement général (*le paradis*). D'une part, la zone d'opération (à proximité immédiate du front) et la zone d'étape (située près du front) sont caractérisées par une politique d'occupation plus stricte, restrictive et contraignante exclusivement tournée autour de l'effort de guerre et de l'armement militaire immédiat. D'autre part, la zone du gouvernement général (situé à l'arrière) est caractérisée par une politique d'occupation plus modérée, davantage liée à l'effort de guerre dans son ensemble²⁸. Bien connaître les spécificités

²³ WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *op. cit.*.

²⁴ La référence du chapitre en question : DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 137-169 ; 251-285.

²⁵ *Ibid.*.

²⁶ La référence en question : DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 386-402.

²⁷ DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97.

²⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*.

de chaque zone d'occupation est primordial dans notre recherche. Suivant le type de zone dans lequel nos diaristes évoluent, leurs expériences d'occupation peuvent différer et avoir des incidences sur leurs expressions émotionnelles.

Sophie De Schaepdrijver porte aussi un intérêt particulier à l'étude de l'aspect psychologique des populations qui vivent sous ce régime d'occupation. C'est le cas dans un des chapitres de son ouvrage sur la Première Guerre mondiale²⁹. Dans un des articles qu'elle a publiés, elle s'intéresse aux raisons et motivations qui poussent les civils belges à résister ou à collaborer. Elle s'interroge aussi sur la capacité d'action des civils belges ainsi que les incidences psychologiques qu'engendre l'expérience d'occupation sur ces derniers³⁰. L'agency de nos diaristes et cet intérêt pour la dimension psychologique doivent être pris en compte dans nos recherches. Cela fait partie intégrante de l'expérience d'occupation des diaristes et peut avoir des incidences sur les expressions émotionnelles de ces derniers.

Cette expérience psychologique d'occupation vécue par la population belge lors de cette guerre est aussi un intensificateur d'émotions et de besoins de rattachements identitaires à un groupe ou à une communauté. Ce besoin identitaire est présent des deux côtés à la fois chez les activistes flamands et les collaborateurs que chez les patriotes belges. L'historienne Laurence Van Ypersele est spécialiste de ces questions identitaires et mémorielles durant la Grande Guerre en Belgique. Elle étudie notamment les figures héroïques belges porteuses de discours pouvant être chargés en émotions et en symbole identitaire. L'étude des mécanismes propres au récit héroïque fait également partie de nos analyses sur les discours émotionnels. Nous allons notamment employer les concepts propres à la dualité dichotomique entre les « héros » et leurs « ennemis » ainsi que les caractéristiques des différents rôles présents dans le récit héroïque lorsqu'il s'agira d'appréhender les relations entre occupants et occupés. Laurence Van Ypersele est aussi sensible à la dimension émotionnelle sous l'occupation. Dans son ouvrage, *la Patrie crie vengeance*, elle s'intéresse notamment au cas de la haine exprimée par les patriotes envers les collaborateurs belges³¹.

Cette dichotomie entre résistance et collaboration est aussi abordée dans l'ouvrage qu'elle a

²⁹ La référence du chapitre en question : DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 103-136.

³⁰ La référence en question : DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans JAUMAIN Serge, AMARA Michaël, MAJERUS Benoît e.a. (éd.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : Nouvelles tendances de la recherche historique*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, pp. 109-116.

³¹ La référence en question : ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence, *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008.

publié en 2004 avec l'historien Emmanuel Debruyne³². Dans celui-ci, les deux auteurs se penchent avec détails sur les spécificités de la résistance et de la collaboration en Belgique durant la Grande Guerre. Les aspects psychologiques et émotionnels sont notamment traités tant chez les résistants que chez les collaborateurs. Les francophones de Flandre vivent dans une région empreinte d'une collaboration relativement importante et subissent les conséquences du régime émotionnel activiste propre à la collaboration flamande³³. Si nos diaristes étaient pris d'un engagement résistant, les régimes émotionnels imposés par l'appel de la résistance seraient aussi importants à prendre en considération.

Plus globalement, les conséquences de l'occupation se ressentent dans tous les aspects de la vie quotidienne. Tous ces bouleversements et mécanismes propres à l'occupation (comme les réquisitions, les pénuries, les collaborations, les déportations, etc.) ont des impacts émotionnels sur la population belge. L'une des principales préoccupations et inquiétudes des civils porte sur la question de l'alimentation en période de rationnement et autres pénuries qui découlent de la guerre. L'historien Luis Angel Bernardo y Garcia s'est penché sur cette question de l'alimentation des civils belges durant les deux conflits mondiaux³⁴. L'aspect psychologique qui découle de ces pénuries et de cette situation alimentaires est abordé dans l'ouvrage et est un enjeu pour notre mémoire. Cela peut influencer l'état d'esprit plus général et les perceptions de nos diaristes sur d'autres thématiques propres à l'expérience d'occupation, dont notamment la *Flamenpolitik*.

D'autres historiens se sont récemment intéressés à l'ensemble des aspects de l'occupation en Belgique. C'est le cas d'Annette Becker, dans son ouvrage, *les cicatrices rouges* paru en 2018³⁵. Elle se penche sur tous les aspects de la vie sous l'occupation en Belgique et en France durant la Première Guerre mondiale. L'historienne analyse plusieurs phénomènes que nous évoquons également comme notamment le cas des exilés belges au début de la guerre sous les prismes identitaires et émotionnels. Elle s'intéresse aussi aux pénuries, aux réquisitions et à tous les événements qui rythment la vie quotidienne sous l'occupation. D'autres historiens comme Luc De Vos (en 1996) ou Jean Stengers (en 2014) se sont penchés sur l'analyse des

³² La référence en question : VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004.

³³ *Ibid.*.

³⁴ La référence en question : BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *Le ventre des Belges : une histoire alimentaire des temps d'occupation et de la sortie de guerre (1914-1921 & 1939-1945)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2007.

³⁵ La référence en question : BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.

aspects généraux de l'occupation en Belgique durant le premier conflit mondial³⁶. Ceux-ci sont importants pour réaliser des remises en contexte plus globales de la Belgique. Dans cette même optique, la synthèse *Nouvelle Histoire de Belgique* est aussi un ouvrage intéressant et pertinent pour recontextualiser l'ensemble de l'histoire de la Belgique durant la Première Guerre mondiale³⁷. Ces ouvrages nous permettent d'appréhender les divers aspects de l'expérience d'occupation de nos diaristes avec précisions et sur des échelles plus générales.

II. L'étude et l'histoire des émotions

Le XIXe siècle et l'influence de Darwin

La thématique principale de ce mémoire est l'étude et l'histoire des émotions. Ce champ de recherche a commencé à se développer à la fin du XIXe siècle. À cette époque, ce sont davantage les disciplines scientifiques ou psychologiques jeunes qui se penchent sur la question. Diverses théories sur les émotions apparaissent, dont deux principales qui s'opposent. Tout d'abord, Charles Darwin développe une recherche portant sur les différentes expressions faciales de l'être humain³⁸. Ce dernier théorise alors pour la première fois le concept et la définition générique de l'émotion. Pour Darwin, les émotions sont l'héritage des comportements fonctionnels et automatiques face à une situation précise transmis au cours de l'évolution. La théorie qui s'oppose à celle de Darwin à cette période est celle développée par le chercheur William James. Selon ce dernier, les émotions seraient la conséquence d'une incidence physiologique. Toutefois, c'est davantage la théorie darwinienne qui est reprise dans les décennies qui suivent³⁹.

Le XXe siècle et l'influence d'Ekman

En effet, au XXe siècle, plusieurs chercheurs en psychologie reprennent et approfondissent le travail de Darwin. Le penseur le plus influent dans l'étude des émotions à cette époque est Paul Ekman. Dans les années 1970, ce dernier reprend l'étude des expressions faciales et

³⁶ Les deux références en question : DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996 ; STENGERS Jean, *Une guerre pour l'honneur : la Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014.

³⁷ La référence en question : DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 95-116.

³⁸ BODDICE Rob, *The History of Emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018, pp. 106-131 ; CARROY Jacqueline, DUPOY Stéphanie, « Du côté des sciences : psychologie, physiologie et neurobiologie », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 37-55 ; SARTRE Jean-Paul, DARWIN Charles, PIAGET Jean e.a., *Les émotions*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1993, pp. 169-182.

³⁹ BLUMENTHAL Peter, « Les noms d'émotion : trois systèmes d'ordre », dans NOVAKOVA Iva, TUTIN Agnès (éd.), *Le lexique des émotions*, Grenoble, Ellug, 2009, pp. 43-45 ; « Émotion », dans DORTIER Jean-François (éd.), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2004, pp. 187-190.

théorise le concept « d'émotions primaires et universelles ». Selon lui, il existerait des émotions qui seraient exprimées d'une façon similaire dans toutes les cultures et sociétés du monde en tout temps et dans toutes les régions. Sur base de ses observations physiologiques et scientifiques, il distingue six émotions primaires qui résulteraient de l'héritage de l'évolution à savoir la joie, la peur, la tristesse, la colère, le dégoût et la surprise. La décennie suivante, il ajoute deux autres émotions primaires complémentaires à savoir la confiance et le mépris. Toujours selon Ekman, ces six émotions basiques se déclinaient de différentes manières et engendreraient des émotions secondaires⁴⁰. Cette théorie et ce chercheur ont grandement influencé la recherche sur les émotions à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle. De nombreux chercheurs ont repris ses travaux pour développer leur propre nomenclature des émotions. Toutefois, c'est celle développée par Ekman qui est la plus partagée⁴¹.

L'étude des émotions aux XXe et XXIe siècles

L'évolution historiographique de l'étude des émotions à la fin du siècle dernier est aussi marquée par des approches issues de nouvelles disciplines beaucoup plus pointues. Celles-ci proviennent notamment des sciences (avec l'épigénétisme), des sciences sociales et de la psychologie (avec la psychologie sociale), et étudient massivement les émotions à partir des années 1970. Parmi ces disciplines jeunes qui étudient la thématique des émotions, nous retrouvons l'histoire. Le développement de cette dernière est fortement influencé par les avancées scientifiques et psychologiques. L'histoire des émotions fait intervenir un nombre important d'autres disciplines dans son analyse permettant de réaliser une approche pluridisciplinaire⁴².

Néanmoins, ce développement de l'histoire des émotions débute véritablement dans les années 1990, avec les premiers travaux en la matière qui sont publiés. À ce jour, un certain nombre de synthèses importantes portant sur l'histoire des émotions a vu le jour. Parmi elles, nous pouvons citer celle publiée en trois volumes en 2016 par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello. Leur troisième volume se penche sur le XIXe et le XXe siècle et dans lequel plusieurs historiens ont apporté une contribution. Stéphane Audoin-Rouzeau étudie notamment les régimes émotionnels spécifiques en temps de guerre que nous retrouvons également dans nos analyses. D'autres chapitres sont dédiés à des phénomènes émotionnels

⁴⁰ BODDICE Rob, *op. cit.* ; DANTZER Robert, *Les émotions*, Paris, PUF, 2002, pp. 15-37 ; SARTRE Jean-Paul, DARWIN Charles, PIAGET Jean e.a., *op. cit.*, pp. 183-202.

⁴¹ BODDICE Rob, *op. cit.*, pp. 8-40 ; FINKEL Alain, *Manuel d'analyse cognitive des émotions : théorie et applications*, Malakoff, Dunod, 2022, pp. 126-131.

⁴² BODDICE Rob, *op. cit.*, pp. 106-131 ; CARROY Jacqueline, DUPOY Stéphanie, *op. cit.*.

généraux (comme la dépression, le deuil, les émotions compassionnelles, etc.) ou l'étude d'émotions primaires en particulier (comme les peurs capitales). Tous ces concepts ont intégré nos analyses. Ces phénomènes émotionnels peuvent intervenir dans l'expérience d'occupation de nos diaristes et influencer avec leurs émotions⁴³.

Une autre synthèse clé est l'ouvrage de Rob Boddice, publié en 2018⁴⁴. Dans cet ouvrage, l'historien aborde non seulement l'évolution historiographique de l'étude et de l'histoire des émotions, mais surtout la relation qu'entretient l'historien avec l'étude des émotions. Une partie de son analyse porte sur la dimension heuristique, méthodologique et analytique propre à l'étude de l'histoire des émotions. Boddice développe toutes les incidences épistémologiques et déontologiques qu'implique ce champ de recherche auxquelles l'historien doit faire face. De ce fait, l'histoire des sensibilités et des émotions fait intervenir une part importante de subjectivité dans les sources et dans l'analyse de celles-ci et du sujet. L'historien doit pouvoir jongler avec les deux niveaux de subjectivité qu'il fait intervenir, celui de son objet et le sien. Toutefois, cette subjectivité peut être perçue comme étant à contre-courant vis-à-vis des doctrines de recherche propres à la discipline historique. Toutes ces tensions épistémologiques et déontologiques résident dans l'établissement d'un juste milieu et dans la compatibilité entre la subjectivité de l'historien dans l'analyse de la source et de son sujet, et le respect des valeurs de travail de l'histoire comme l'objectivité et la neutralité. De plus, l'histoire des émotions implique un grand nombre de concepts propres à l'analyse émotionnelle que l'historien doit appliquer. Boddice définit ces différents concepts importants et dresse une liste de « faux amis » liés à l'étude émotionnelle⁴⁵.

Les définitions des concepts et des « faux amis »

Il existe plusieurs définitions du concept d'émotion qui diffèrent selon les disciplines qui les étudient et les penseurs qui les établissent. Ces définitions évoluent aussi dans le temps, au fur et à mesure que la recherche s'affine, et font encore débat aujourd'hui. Plusieurs chercheurs actuels se sont penchés sur la question. Selon Bernard Rimé dans son ouvrage portant sur le partage social des émotions, une émotion est :

Une structure préparée de réponse qui intervient de manière automatique dans le cours du processus adaptatif. Elle se manifeste à la fois par des changements dans l'expression (faciale, vocale, posturale ...), par une impulsion marquée à déployer une action spécifique (bondir, frapper, rejeter,

⁴³ La référence en question : CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, 3 vol., Paris, Seuil, 2016-2017.

⁴⁴ La référence en question : BODDICE Rob, *The History of Emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 8-83.

fuir, s'effondrer, s'immobiliser...), ainsi que par une coloration marquée de l'expérience subjective (le "vécu" émotionnel)⁴⁶.

Plus loin, le psychologue précise que les émotions se mettent en place sur une courte durée. Il distingue aussi les émotions des humeurs et des tempéraments. Dans son deuxième chapitre, il définit tous les « faux amis » qui pourraient se rattacher aux émotions. Il développe aussi en détail tous les éléments qui définissent les émotions (la durée, les variations, l'intensité, la poursuite d'un but, la réaction, etc.)⁴⁷.

Néanmoins, d'autres chercheurs définissent autrement les émotions. C'est le cas de la notice sur le concept d'émotion dans le dictionnaire des sciences humaines. Dans cette dernière, les auteurs mettent en avant la courte durée de l'émotion en contraste avec la longue durée des sentiments. Ils pointent aussi la variation de l'intensité de l'émotion. Les deux autres aspects qu'ils mettent en évidence sont les incidences physiologiques de l'émotion et les causes qui provoquent cette dernière⁴⁸. Cette deuxième définition de l'émotion introduit des concepts proches et similaires aux émotions qui peuvent être vues comme des « faux amis ». Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la distinction entre les émotions et les sentiments, les humeurs, les tempéraments ou les états d'esprit. Dans leur ouvrage *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Patricia Papeman et Ruwen Ogien ont analysé cette dimension de « faux amis »⁴⁹. L'ouvrage collectif d'Alain Corbin sur l'histoire des émotions pose aussi les bases théoriques et conceptuelles de ces différents termes⁵⁰. Mais c'est dans les ouvrages de psychologie que les distinctions conceptuelles sont les plus abondamment développées. Dans son *Manuel d'analyse cognitive des émotions*, Alain Finkel distingue une différence temporelle entre les émotions et les sentiments. Les émotions sont ressenties pendant un laps de temps réduit tandis que les sentiments se développent pendant un temps plus long. De plus, il existerait une plus grande déclinaison de sentiments (au nombre de 879) que d'émotions (au nombre de 10)⁵¹. Cette différence de temps se retrouve aussi dans la distinction qu'Aurore et Catherine Aimelet établissent entre les humeurs et les émotions. Les humeurs se développent durant plusieurs jours tandis que les émotions sont brèves et ne dépassent pas la quinzaine de minutes. Les deux psychologues distinguent aussi les émotions des désordres émotionnels (comme la dépression), des traits caractériels (comme la timidité) et des attitudes émotionnelles (comme

⁴⁶ RIMÉ Bernard, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 52.

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 43-66.

⁴⁸ « Émotion », dans DORTIER Jean-François (éd.), *op. cit.*.

⁴⁹ La référence en question : PAPEMAN Patricia, OGIEN Ruwen, *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995.

⁵⁰ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *op. cit.*.

⁵¹ FINKEL Alain, *op. cit.*.

l'amour)⁵². Dans cette étude, nous nous sommes principalement concentrés sur les émotions primaires et complexes, mais nous avons également intégré les autres concepts présentés ci-dessus lorsque cela était pertinent. Les cas échéants, nous avons pris le soin de les distinguer des émotions relevées.

Cependant, l'étude des émotions implique d'autres concepts clés que celui de l'émotion. Tout d'abord, certains chercheurs comme Paul Ekman distinguent deux types d'émotions : les émotions « primaires » ou « basiques » et les émotions « secondaires » ou « complexes ». Les émotions primaires jugées comme étant universelles seraient exprimées de façon similaire dans toutes les sociétés et durant toutes les périodes de l'histoire. Celles-ci, au nombre de six (la joie, la peur, la tristesse, le dégoût, la colère et la surprise) avec deux complémentaires (la confiance et le mépris), peuvent se décliner en une multitude de combinaisons qui témoignent d'une émotion dite « secondaire » ou « complexe » présentant une intensité plus précise (comme l'amusement, la crainte, le chagrin, etc.)⁵³. Ce deuxième type d'émotion présente des états émotionnels plus sophistiqués. De nombreux chercheurs dont Ekman attribue ces émotions complexes comme étant des déclinaisons d'intensité et des mélanges entre différentes émotions primaires⁵⁴. C'est sur cette base d'émotions « primaires » et « secondaires » que différents spécialistes ont développé leur nomenclature des émotions⁵⁵. Toutefois, il est important de bien distinguer les deux catégories. Nous ne prenons comme émotion primaire que les six qui font l'unanimité dans le monde de la recherche. Ainsi nous considérons la joie, la colère, la tristesse, la peur, le dégoût et la surprise comme étant les seules émotions « primaires » et « universelles ». Dans nos analyses, nous mettons les émotions complexes et les émotions primaires sur le même pied tout en gardant à l'esprit leur différence de « statut ». De fait, se restreindre uniquement aux émotions primaires sans prendre en considération les émotions complexes impacterait grandement la qualité de nos analyses. Dans une optique d'étudier l'ensemble de l'expérience d'occupation de nos diaristes, il est primordial d'étudier tous les types d'émotions, qu'elles soient primaires ou complexes. Dans cette même optique, nous intégrons également les émotions explicites et implicites.

Ensuite, un certain nombre de concepts en lien avec l'analyse des émotions doit être mobilisé

⁵² AIMELET Catherine, AIMELET Aurore, *Ma bible des émotions*, Paris, Leduc.s, 2019, pp. 175-194.

⁵³ Paul Ekman précise toutefois que les causes qui provoquent ces émotions primaires peuvent différer en fonction des sociétés, des époques et des régions. Il insiste sur le caractère universel de l'expression de ces six émotions primaires et non pas sur un caractère universel des causes qui provoqueraient ces émotions. (BODDICE Rob, *op. cit.*, pp. 106-131 ; DANTZER Robert, *op. cit.*, pp. 7-37).

⁵⁴ *Ibid.*.

⁵⁵ AIMELET Catherine, AIMELET Aurore, *op. cit.*, pp. 181-195 ; BLUMENTHAL Peter, *op. cit.*, pp. 41-64 ; FINKEL Alain, *op. cit.*.

dans ce mémoire. Dans un des chapitres de sa synthèse, *The History of Emotions*, Rob Boddice s'attarde longuement sur les définitions des concepts de « communauté émotionnelle » et « régime émotionnel ». Une « communauté émotionnelle » serait vue comme un groupe plus ou moins volumineux de personnes regroupées par des liens identitaires et d'appartenances communes (leur classe sociale, leur métier, leur appartenance, etc.) et qui exprimeraient collectivement les mêmes types d'émotions face à des situations bien précises. Il ne faut pas confondre ce concept avec celui de « régime émotionnel » qui est un ensemble de normes et de politiques (de propagande ou autre) imposant à l'ensemble d'une population des expressions d'émotions préétablies face à des situations précises⁵⁶. À cette sélection, nous pouvons aussi rajouter les « stratégies émotionnelles »⁵⁷ et les « patterns émotionnels »⁵⁸. Certains aspects de l'expression émotionnelle sont aussi à prendre en compte comme le degré d'explicitation ou l'intensité de l'émotion.

L'étude des émotions durant la Première Guerre mondiale

L'étude des émotions se renouvelle donc sans cesse au gré des innovations scientifiques et historiographiques. L'histoire des émotions fait intervenir un grand nombre de disciplines extérieures comme la science et la psychologie. Elle se base aussi sur les grandes théories et concepts avancés par certains penseurs tels qu'Ekman. Il existe un certain nombre d'historiens qui ont publié des travaux sur l'histoire des émotions d'un point de vue plus général⁵⁹. Néanmoins, il existe encore peu de travaux de référence sur l'analyse même des émotions lors d'événements plus précis dans le temps et l'espace. Dans le cas de la Première Guerre mondiale, beaucoup de chercheurs se sont penchés sur la dimension mémorielle et identitaire, mais peu se sont réellement penchés sur la dimension émotionnelle. Laurence Van Ypersele et Emmanuel Debruyne font partie de ces historiens qui mettent l'analyse des émotions au centre de leur recherche récente sur la Première Guerre mondiale. Ce champ de recherche en est encore à sa genèse et est en plein essor, comme en témoigne le nombre croissant de mémoires universitaires sur la thématique.

⁵⁶ BODDICE Rob, *op. cit.*, pp. 61-83.

⁵⁷ Les « stratégies émotionnelles » sont des réponses ou des comportements émotionnels préétablis en réaction à des événements ou des phénomènes spécifiques. Ce sont des méthodes utilisées pour influencer l'expérience émotionnelle. Elles peuvent directement émaner d'un régime émotionnel et des formes d'expressions émotionnelles préétablies que requièrent les communautés ou régimes émotionnels ou être une construction spécifique à l'individu (*Ibid.*).

⁵⁸ Un « pattern » émotionnel ou « schéma » émotionnel sont des réponses émotionnelles récurrentes et prévisibles face à une situation ou un événement stimulant émotionnellement. Ces schémas émotionnels peuvent faire intervenir une succession de plusieurs émotions différentes. Ils peuvent contribuer au conditionnement d'un individu, mais n'émanent pas obligatoirement d'un régime émotionnel prédéfini (*Ibid.*).

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 106-131 ; CARROY Jacqueline, DUPOY Stéphanie, *op. cit.*.

L'étude des identités et de l'histoire des identités

Un champ historiographique complémentaire à l'histoire des émotions est notamment celui de l'histoire des identités. Ce champ historiographique présente une évolution et un développement similaire à celui de l'histoire des émotions émergeant véritablement dans les années 1960-1970. Comme mentionné précédemment, la question des identités occupe aussi l'attention de certains historiens. Nous avons déjà cité Laurence Van Ypersele qui constitue une experte en la matière notamment durant la période de la Première Guerre mondiale. Toutefois, cette dernière s'est également intéressée à toute la dimension heuristique, épistémologique, méthodologique et historiographique qu'implique cette histoire des identités dans la recherche. Dans son ouvrage collectif paru en 2006⁶⁰, elle étudie notamment toutes ces questions d'ordre méthodologique ainsi que l'état de l'art de cette thématique et certains concepts liés à l'étude des identités⁶¹.

D'autres ouvrages plus récents se sont également penchés sur les aspects méthodologiques et interdisciplinaires qui ouvrent ce champ historiographique de l'étude des identités. C'est notamment l'objet de l'ouvrage de François Debras et Jérôme Nossent, paru en 2021, dans lequel les deux chercheurs envisagent cette étude des identités sous des prismes plus généraux et interdisciplinaires intégrant en partie la recherche historique dans leurs analyses⁶². En plus d'évoquer également certains concepts clés dans l'analyse identitaire, ces derniers mobilisent d'autres disciplines issues des sciences humaines telles que la psychologie, les sciences sociales ou encore l'anthropologie. Ce sont autant de disciplines complémentaires que nous mobiliserons également dans notre mémoire tout comme des concepts clés tels que « construction identitaire » ; « identités multiples et cumulatives » ; « processus d'identification » ; « régime et communauté identitaire » que Laurence Van Ypersele et d'autres experts emploient dans leurs travaux⁶³. Nous avons employé une multitude de concepts en lien avec les identités pour compléter nos analyses des émotions. Certains concepts identitaires sont complémentaires avec les champs d'analyses des émotions comme les mécanismes propres aux récits héroïques que nous évoquions plus tôt. L'identité peut imprégner et influencer les expressions émotionnelles et est donc à prendre en compte.

⁶⁰ La référence de l'ouvrage est la suivante : VAN YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006.

⁶¹ La référence en question : VAN YPERSELE Laurence, RAXHON Philippe, « De l'histoire des mentalités à l'histoire culturelle », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 11-30.

⁶² La référence en question : DEBRAS François, NOSSENT Jérôme, *Questions d'identités : approches multidisciplinaires*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2021.

⁶³ *Ibid.* ; VAN YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, op. cit..

Au même titre que l'histoire des émotions, l'étude des identités sous le prisme historique s'est développée depuis le XXe siècle. Ces vingt dernières années, une série d'ouvrages abordant les dimensions identitaires lors de la Première Guerre mondiale ont vu également le jour. Nous pouvons citer notamment l'ouvrage collectif de François Bouloc, Rémy Cazals et André Loez : *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*. Ces derniers étudient davantage l'identité des soldats ainsi que l'identité plus nationale sur des échelles macrohistorique durant la Grande Guerre⁶⁴. L'identité nationale est notamment intéressante à prendre en compte dans notre étude lorsqu'on remet nos analyses dans une perspective plus générale sur l'ensemble de l'expérience d'occupation de la population belge patriote. Cet ouvrage s'insère quelque peu dans les tendances historiographiques d'histoire sociale et culturelle que nous étudions.

Sources et méthodes

I. L'écriture de soi : le cas des journaux personnels des occupés

Notre sujet de recherche dans ce mémoire sur l'étude des émotions mobilise un type de source bien particulier issu de l'écriture de soi. Celui-ci peut se décliner sous différentes formes comme les correspondances, les mémoires, les journaux personnels ou les autobiographies. Ces types de sources ont commencé à être exploités par la discipline historique à partir des années 1970, notamment dans les études de l'histoire culturelle et sociale⁶⁵.

Les définitions de l'écriture de soi

Mais qu'entendons-nous par écriture de soi ? En 1958, le chercheur Jacques Presser développe le concept d'*egodocument* qui regroupe toutes les formes d'écriture de soi. Parmi ces formes, ce sont les journaux personnels des occupés qui attirent notre attention⁶⁶. Plusieurs chercheurs, comme Jean-Philippe Miraux⁶⁷, se sont penchés sur les spécificités de ces carnets. La synthèse de Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, publiée en 2006, étudie tous les aspects bien spécifiques liés à la tenue et la structure d'un journal personnel. Ces derniers analysent les origines de cette source, les motivations derrière la rédaction du carnet, la pratique de rédaction,

⁶⁴ La référence en question : BOULOC François, CAZALS Rémy, LOEZ André, *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Privat, 2011, pp. 7-12.

⁶⁵ SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier, VRINTS Antoon, « Fighting and writing. The psychological functions of diary writing in the First World War » dans WARLAND Geneviève (éd.), *Experience and memory of the first World War in Belgium: comparative and interdisciplinary insights*, Münster, Waxmann, 2018, pp. 23-43 ; TERRIER Didier, « Faire de l'histoire à hauteur d'homme », dans *Revue du Nord*, vol. 390, num. 2, 2011, pp. 279-282.

⁶⁶ SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier, VRINTS Antoon, *op. cit.* ; TERRIER Didier, *op. cit.*.

⁶⁷ La référence en question : MIRAUX Jean-Philippe, *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*, Paris, Fernand Nathan, 1996.

les différences en fonction des étapes de vie et le fait de publier ce genre de témoignage⁶⁸. Ces deux chercheurs développent aussi une définition du journal personnel. Tout d'abord, ils précisent « journal personnel » et non « journal intime » qui renvoie à un champ trop restreint. Pour eux, le journal personnel est « une série de traces datées » permettant d'atteindre un certain degré d'authenticité. À l'inverse des autobiographies, le carnet personnel est figé dans le temps et l'auteur ne connaît pas de quoi est fait l'avenir. Cela se vérifie par un certain degré d'innocence qui transparait dans les discours et qui évite des considérations téléologiques. De plus, pendant longtemps, les chercheurs s'intéressaient à des carnets davantage liés au for public et collectif. Cependant, les tendances de la recherche depuis la fin du siècle précédent tendent à étudier des carnets beaucoup plus privés et individuels. En se rapprochant de l'intimité la plus profonde, ces types de sources se rattachent davantage au for privé et présentent des particularités totalement nouvelles pour l'historien. Étudier la subjectivité d'une source induit obligatoirement de la subjectivité de la part de l'historien⁶⁹.

L'étude des émotions dans les journaux personnels durant la Grande Guerre

D'autres chercheurs se sont penchés sur l'étude des journaux personnels durant le premier conflit mondial. Pendant longtemps, les recherches sur cet événement étaient majoritairement tournées sous le prisme politique et diplomatique. Seul le chercheur Jean Norton Cru, dans les années 1920, considérait déjà les sources de l'intime comme une masse documentaire intéressante pour l'étude de l'expérience de guerre des populations. Néanmoins, sa méthode d'analyse a, par après, été critiquée par des spécialistes de l'histoire des émotions et des sensibilités comme Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau. Cru utilisait une méthode d'analyse jugée comme n'étant pas assez critique face à la véracité des témoignages qu'il étudiait. Elle était considérée comme incompatible avec l'épistémologie de l'étude historique⁷⁰. Cet exemple souligne à quel point la difficulté méthodologique et la compatibilité avec l'histoire qu'implique un tel sujet est un enjeu complexe et important. L'histoire des émotions redéfinit et remet en cause une partie importante de la méthodologie de l'étude de l'histoire.

Toutefois, c'est véritablement à partir du *Cultural Turn* dans les années 1970, que les chercheurs en histoire ont commencé à sérieusement considérer les journaux personnels dans leurs études sur la Grande Guerre. Celles-ci étaient davantage tournées autour des sensibilités des acteurs. Les premières couches de la société à avoir été étudiées ont été les élites politiques

⁶⁸ La référence en question : LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.

⁶⁹ *Ibid.*, pp. 22-25.

⁷⁰ SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier, VRINTS Antoon, *op. cit.*.

et les intellectuels. Cependant, au tournant du millénaire, la question de la représentativité sociale dans ces études s'est posée. Dans les années 2000, un grand intérêt de recherche pour les journaux personnels des soldats au front durant la Première Guerre mondiale s'est manifesté dans différents pays (dont la Belgique). Aujourd'hui, ce champ de recherche sur les sensibilités des soldats a été abondamment traité⁷¹. Néanmoins, certains témoignages présents dans les journaux personnels appartenant à certaines couches de la société durant la guerre n'ont pas encore été étudiés. C'est le cas des masses composant les populations occupées qui sont encore peu étudiées dans le champ d'étude des journaux personnels et de l'histoire des émotions.

La sélection de notre corpus de carnets d'occupés

La pratique de rédaction d'un journal personnel est à la portée de toutes personnes lettrées et alphabétisées. L'intérêt d'étudier les émotions dans les journaux personnels de civils occupés permet d'explorer l'expérience de guerre et d'occupation au plus près de l'individu de l'autre côté du front, que Sophie De Schaepdrijver appelle *home front*⁷². Ces populations opprimées et occupées ressentent aussi le besoin de partager leur témoignage. Ces dernières années, un courant de recherche sur les journaux personnels des populations occupées tend à se développer. L'enjeu de ce mémoire sur l'étude des francophones de Flandre à travers leurs journaux personnels est double. À la fois, nous avons pour vocation d'établir une première esquisse des analyses sur les émotions d'une couche de la société occupée qui n'est pas encore abondamment traitée à savoir les civils. Toutefois, nous avons aussi comme volonté d'étudier la vie quotidienne et l'histoire d'une minorité linguistique opprimée par la *Flamenpolitik*, l'occupant allemand et les activistes flamands durant l'occupation. De plus, la Flandre n'est pas entièrement occupée durant la Première Guerre mondiale avec l'extrême Ouest belge qui n'est pas sous domination allemande⁷³. Cette proximité avec le front a pour conséquence que la Région flamande est la seule région présentant les quatre types de zone liés au contexte de conflit dans le pays (zone libre, zone d'opération ou de front, zone d'étape et zone du gouvernement général). Sur le plan de l'administration d'occupation, la Flandre est divisée en deux zones (zone d'étape et zone du gouvernement général). Les différences notables en fonction des zones ont aussi un impact significatif sur l'expérience d'occupation vécue par les civils belges. Néanmoins, ce n'est pas la seule composante géographique à avoir un impact sur l'expérience d'occupation. De fait, des différences peuvent aussi s'observer entre les milieux

⁷¹ *Ibid.*.

⁷² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans *op. cit.*.

⁷³ *Ibid.* ; Cf. *Annexes, Cartes*, « Carte éditée relative à la répartition géographique approximative des diaristes », pp. 2-3.

ruraux et urbains⁷⁴. Nous avons à cœur de nous pencher aussi sur cette question de l'expérience de guerre entre les villes et les villages.

Cette composante géographique de la région où vivent nos différents diaristes n'est pas le seul critère de sélection pour le choix de nos sources. En effet, l'âge, le genre, la classe sociale et socioprofessionnelle ainsi que la composition familiale sont aussi des éléments essentiels à prendre en considération pour l'établissement de notre corpus. Le principal point commun entre tous nos diaristes est qu'ils sont tous des francophones et qu'ils vivent tous en Flandre au moment de l'occupation. Nous avons tenté d'établir un corpus présentant un échantillon équilibré et des profils variés. Des profils similaires ont tout de même été étudiés permettant d'orchestrer des comparaisons et de dresser des similitudes. Toutefois, la tenue d'un journal personnel est intimement liée à l'identité du diariste. L'expression des émotions est aussi fortement influencée par tous les critères et éléments présentés ci-dessus et nous allons faire des comparaisons avec chacun d'entre eux⁷⁵. La double répression que subissent les francophones de Flandre attire aussi notre attention sur de potentielles formes de discrimination et de répression qu'ils auraient pu subir à cause de leur appartenance linguistique minoritaire⁷⁶.

II. Méthode d'analyse adoptée

La microhistoire et les jeux d'échelles

Cette volonté de varier un maximum les profils de nos diaristes résulte aussi d'un intérêt de réaliser une comparaison de l'expérience d'occupation vécue par ces derniers. Nous avons à cœur de croiser les analyses, les observations et les données de chaque diariste afin de percevoir de potentielles tendances plus générales qui s'appliqueraient à une communauté plus large que celle du simple individu. La nature même de notre sujet est davantage microhistorique. La particularité de cette discipline réside dans l'étude de l'histoire sous une échelle plus proche du sol et des individus. Notre sensibilité à étudier les francophones de Flandre sous le prisme de la microhistoire implique d'appliquer plusieurs niveaux d'analyses. C'est en assemblant les analyses individuelles de chacun de nos diaristes que l'on peut, dans un second temps, tenter de déceler des tendances qui concerneraient une communauté plus large⁷⁷.

⁷⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans *op. cit.*, pp. 386-402 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-136.

⁷⁵ Nous revenons en détail sur la composition de notre corpus et sur les profils de nos diaristes dans notre chapitre liminaire. Par ailleurs, nous avons également réalisé des fiches d'identité pour chacun de nos diaristes en Annexes auquel nous vous renvoyons pour plus de détail sur ces dix profils (Cf. *Chapitre liminaire : À la découverte de nos diaristes francophones de Flandre*, pp. 33-54 ; *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, pp. 12-35).

⁷⁶ WILS Lode, *op. cit.*, pp. 41-58.

⁷⁷ ANHEIM Étienne, CASTELLI GATTINARA Enrico, « Jeux d'échelles. Une histoire internationale », dans GILLI Patrick, GILLOT Pascal, FRANCESCHI Sylvio Hermann e.a. (éd.), *Histoire intellectuelle. La microhistoire à l'échelle*

Cette approche microhistorique est relativement récente. Cette méthode naît dans les années 1970 en Italie par l'intermédiaire d'un groupe d'historiens présidé par Eduardo Grendi. Elle consiste à étudier des événements historiques et des populations au plus bas et au plus près des individus. Certains chercheurs utilisent l'expression « d'histoire d'en bas » ou « d'histoire au ras du sol ». Cette pratique de la microhistoire se diffuse ensuite dans plusieurs pays d'Europe, mais le développement est différent suivant la région. Au départ, cette approche a été très critiquée, mais à la fin des années 1990 elle s'est davantage développée et diffusée. Aujourd'hui, cette microhistoire est une discipline historique à part entière⁷⁸.

La microhistoire est intimement liée aux jeux d'échelles. Tout comme la microhistoire, l'approche analytique des jeux d'échelles apparaît dans les années 1970 et se développe différemment en fonction du pays. Elle apparaît d'abord en Italie puis elle se diffuse dans divers pays d'Europe. En France, c'est Jacques Revel qui démocratise cette approche alors utilisée par un grand nombre de disciplines différentes comme l'anthropologie ou l'histoire. Il théorise l'analyse des jeux d'échelles à travers divers ouvrages qu'il publie dans les années 1990 et 2000. Dans sa synthèse intitulée *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, il insiste notamment sur les sources, les incidences méthodologiques et les dimensions géographiques et chronologiques qu'impliquent ces jeux d'échelles. Revel ne dresse pas de définition claire de cette approche⁷⁹. Cette dernière étant utilisée par de nombreuses disciplines, chacune a établi sa propre définition en mettant en avant les éléments propres à leur pratique. Le jeu d'échelle pourrait être résumé comme étant une volonté de réaliser des basculements d'échelles (géographiques, chronologiques, micros ou macros) répétés et systématiques afin de mettre en perspective des tendances micros sur des tendances plus générales. Tout cela permet au chercheur d'atteindre une vision plus globale de son objet de recherche⁸⁰. Dans ce mémoire, ces jeux d'échelles se traduisent par des remises en contexte plus générales d'événements microhistoriques vécus par nos diaristes. Ces remises en contexte peuvent se faire sur des échelles géographiques plus ou moins élevées comme sur l'ensemble de la Flandre ou de la Belgique. Tout cela dans le but de mieux comprendre l'expérience vécue par nos diaristes et par la minorité francophone vivant en Flandre⁸¹.

continentale, Paris, Fondation pour la science, 2009, pp. 661-677 ; REVEL Jacques (dir.), « Micro-analyse et construction du social », dans REVEL Jacques (dir.) *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 15-36.

⁷⁸ *Ibid.* ; ANHEIM Étienne, CASTELLI GATTINARA Enrico, *op. cit.*.

⁷⁹ *Ibid.*.

⁸⁰ La référence en question : REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996.

⁸¹ LEPETIT Bernard, « De l'échelle en histoire », dans REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 71-94.

Toutefois, ces basculements de jeux d'échelles impliquent quelques risques épistémologiques. Il est d'un intérêt crucial de ne pas basculer dans des généralités trop hâtives. L'enjeu de l'historien réside dans la nécessité de rester nuancé et de se rattacher au maximum à ses sources. De plus, l'approche interdisciplinaire qu'impliquent les jeux d'échelles et l'analyse des émotions est une richesse, mais comporte certains dangers. L'historien doit veiller à ne pas basculer dans une analyse qui s'éloignerait trop de l'épistémologie propre à la discipline historique⁸².

L'analyse des émotions dans les journaux personnels des occupés

Comme mentionné précédemment, les journaux personnels peuvent être des sources privées et intimes. Ces *egodocuments* témoignent d'une certaine forme d'authenticité et de sensibilité, mais ne témoignent pas des émotions des diaristes à proprement parler. De fait, nous n'avons pas accès aux émotions des diaristes, car elles sont impalpables et inaccessibles. Néanmoins, nous avons accès aux traces que les expressions de ces émotions ont laissées derrière elles. De plus, seul le carnet sépare le diariste de l'historien, mais cette proximité apparente cache aussi une grande distance entre eux deux. En effet, ces sources issues de l'écriture de soi sont réalisées dans un cadre où la liberté de rédaction du diariste est relativement importante. Seul le diariste décide de raconter et de retenir ce qu'il souhaite. Toutefois, les carnets que nous étudions ont également été rédigés clandestinement dans un contexte d'occupation. Par pression et peur de représailles de l'occupant, une certaine forme d'autocensure pourrait également influencer la rédaction de ces journaux personnels⁸³. L'historien se retrouve impuissant face à cette absence de certitude relative à la transparence du diariste. De plus, la thématique des émotions et des sensibilités implique aussi une part importante de subjectivité dans notre analyse. L'historien doit pouvoir faire abstraction de sa propre identité et sensibilité pour tendre à l'objectivité dans ses analyses et éviter le piège de la surinterprétation. Cela passe par une grande prudence émise à l'encontre des nombreuses hypothèses et interprétations qui peuvent être avancées tout en se rattachant à nos sources et à la littérature scientifique⁸⁴.

Méthode de quantification et de classification des émotions

Outre l'intervention des différentes disciplines et approches d'analyses permettant d'enrichir nos analyses, notre méthode implique une articulation entre les données qualitatives et les

⁸² Bensa Alban, « De la microhistoire vers une anthropologie critique », dans Revel Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 37-70.

⁸³ Riondet Charles, « Journaux intimes de clandestinité », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, num. 132, 2016, pp. 140-143.

⁸⁴ Boddice Rob, *op. cit.*, pp. 8-40 ; Lejeune Philippe, Bogaert Catherine, *op. cit.*.

données quantitatives. L'ensemble de l'analyse quantitative sur l'expression des émotions de nos diaristes est réalisé par le biais d'une base de données Microsoft Access. C'est sur cet outil que nous réalisons l'ensemble des comparaisons chiffrées entre les différents diaristes. Des tableaux Excel sont aussi réalisés pour créer différents graphiques et mettre en image nos résultats chiffrés. Notre base de données s'articule autour d'un certain nombre de champs et de catégories qui s'intéressent à différents éléments de l'émotion : la forme d'expression (implicite ou explicite), le type (déplaisant, plaisant, ambivalent)⁸⁵, l'intensité (légère, modérée, excessive)⁸⁶, la nomenclature des émotions et leur déclinaison plus précise.

Dans une optique d'étude émotionnelle globale, nous avons jugé pertinent d'intégrer les émotions implicites dans nos analyses. Celles-ci font également intervenir des mécanismes émotionnels liés à leur implication. Bien qu'aucune émotion ne soit explicitement nommée, certains extraits peuvent être chargés en émotion par le biais de termes pouvant avoir des connotations. Nous sommes conscients qu'intégrer les émotions implicites dans notre étude peut soulever plusieurs limites. Celles-ci relèvent d'un degré d'interprétation subjective et personnelle important. Ainsi, nous avons tenté de minimiser ce biais en n'intégrant que les émotions implicites dans lesquelles nous avons un certain degré de certitude. Nous avons attribué les émotions implicites lorsque des termes chargés en émotions ou renvoyant à un état émotionnel étaient employés (comme « affreux », « horrible », des termes péjoratifs, des insultes, etc.) ou lorsque le contexte, le comportement de rédaction ou la connaissance des patterns émotionnels de nos diaristes nous permettaient de cibler l'émotion implicite⁸⁷. De plus, certains extraits présentent une double lecture dans laquelle une ou plusieurs émotions explicites ont pu être complétées avec des émotions implicites. Ces dernières sont attribuées en ayant connaissance du contexte, de la situation et de la personnalité de nos diaristes. Par ailleurs, ces émotions implicites ont davantage été intégrées dans nos analyses sous un prisme quantitatif. Tout au long de nos analyses qualitatives, nous n'avons eu de cesse de nous appuyer davantage sur des émotions explicites et d'intégrer une remise en contexte complète lorsqu'une

⁸⁵ Notre tableau de nomenclature des émotions se divise en trois grands types d'émotions, les déplaisantes, les plaisantes et les ambivalentes. Lorsque les situations étaient pertinentes, nous avons également rajouté les absences d'expressions émotionnelles comme type d'émotion pouvant illustrer d'autres phénomènes intéressants.

⁸⁶ Trois déclinaisons d'intensité divisent notre nomenclature et nos 31 émotions différentes. Le degré d'intensité 1 désigne toutes les déclinaisons d'émotions sous une intensité légère tandis que les degrés d'intensité 2 et 3 sont toutes les déclinaisons d'émotions sous des intensités modérées ou excessives. Ce sont selon ces degrés d'intensité divers que se forment les déclinaisons des émotions « primaires » et « complexes ».

⁸⁷ Certaines figures de style (comme l'ironie, le sarcasme, etc.), des interjections (comme « hélas », « ah ! », etc.) ou encore des graduations dans la ponctuation (la citation de Marguerite Giron datant du 2 avril 1915 dans laquelle elle évoque l'occupant allemand par ces mots constitue un bel exemple : « *Brutes, b r u t e s, B R U T E S !* » (Journal de Marguerite Giron, le 2 avril 1915)) peuvent également être des marqueurs dans le discours des diaristes qui nous ont permis d'identifier des passages chargés en émotions implicites.

émotion implicite est employée.

Pour cibler et nommer les émotions, nous avons utilisé le tableau de nomenclature réalisé par Laurence Van Ypersele et Emmanuel Debruyne regroupant la déclinaison de 31 émotions différentes⁸⁸. Cette nomenclature apparaît comme étant la plus étoffée et la plus complète parmi toutes celles que nous avons consultées. Plusieurs nomenclatures sur les émotions présentant des degrés de précisions variables ont été établies dans la recherche. Toutefois, la plupart d'entre elles se restreignent aux déclinaisons des six émotions primaires, mettant de côté les émotions complexes⁸⁹. De plus, au fur et à mesure de nos analyses, et en prenant compte de situations récurrentes que nous avons rencontrées, nous avons également complété les déclinaisons de ces 31 émotions. Certains synonymes de déclinaison déjà présente ont ainsi intégré la nomenclature, s'insérant dans une démarche personnelle de recherche empirique. À la suite des premiers graphiques et résultats relevés, des familles d'émotions pourront être établies. Ces « familles » regroupent des émotions qui émanent d'un même état émotionnel (comme la peur et l'anxiété ou la haine et la colère). En plus de ces regroupements, nous portons aussi un intérêt à la place qu'occupent les six émotions primaires (joie, peur, tristesse, colère, dégoût, surprise) dans les carnets. Toutefois, les émotions complexes sont aussi analysées.

Notre attention est aussi portée sur les acteurs par l'intermédiaire des pronoms utilisés (Moi/Je, Nous/On, Il/Elle et Ils/Elles)⁹⁰ ou des personnes qui se voient attribuer l'émotion par le diariste ainsi que sur le contexte et les circonstances avec les thèmes, les causes et la date rattachés à ces expressions émotionnelles. Dans notre optique d'étudier les émotions de nos diaristes à différentes échelles (au niveau de l'individu, puis au niveau des francophones de Flandre), nos résultats quantitatifs sont aussi croisés et mis en perspective dans une tendance plus générale de notre corpus permettant de réaliser des comparaisons. Nous portons une

⁸⁸ Vous trouverez en Annexes le tableau précis que nous avons employé pour nommer et cibler chacune des émotions que nous avons analysées (Cf. *Annexes, Tableau de nomenclature des émotions*, p. 64).

⁸⁹ Divers psychologues, sociologues ou historiens ont tenté d'établir leur propre nomenclature adaptée à leur discipline. Nous avons notamment consulté les nomenclatures de Alan S. Cowen (avec ses 27 émotions), les « haut-parleurs » des quatre émotions primaires des sœurs Aimelet et celle du lexique des émotions. Toutefois, nous avons finalement décidé d'opter pour la nomenclature des historiens Emmanuel Debruyne et Laurence Van Ypersele qui apparaît comme étant la plus complète (AIMELET Catherine, AIMELET Aurore, *Ma bible des émotions*, Paris, Leduc.s, 2019 ; BLUMENTHAL Peter, « Les noms d'émotion : trois systèmes d'ordre », dans NOVAKOVA Iva, TUTIN Agnès, *Le lexique des émotions*, Grenoble, Ellug, 2009, pp. 41-64 ; COWEN S. Alan, KELTNER Dacher, « Self-report captures 27 distinct categories of emotions bridged by continuous gradients », dans *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 114, num. 38, National Academy of Sciences, 2017).

⁹⁰ La catégorie « Moi/Je » regroupe toutes les émotions personnelles et individuelles. La catégorie « Nous/On » regroupe toutes les émotions personnelles et collectives. Ces deux pronoms ont par ailleurs également été séparés lorsque les situations s'y prêtaient. Nous avons conscience que ceux-ci ne renvoient pas tout à fait aux mêmes mécanismes et réalités, le « On » étant indéfini, tandis que le « Nous » est défini. La catégorie « Il/Elle » regroupe les pronoms il, elle, lui et sont les émotions individuelles et attribuées à d'autres personnes. La catégorie « Il/Elles » regroupe les pronoms ils, elles, eux et sont les émotions collectives et attribuées à d'autres personnes.

attention toute particulière aux évolutions dans le temps tout en nous attardant sur des événements chargés en émotions, mais aussi sur des périodes davantage marquées par des silences ou des absences d'expressions émotionnelles. Cette analyse quantitative nous permet de cibler dans un premier temps des éléments, des événements, des cas, des différences et des points communs intéressants entre nos diaristes sur lesquels notre analyse qualitative revient plus en détail. Ces basculements entre quantitatif et qualitatif se font de manière systématique.

Notre approche qualitative s'intéresse aux particularités propres à chaque diariste comme le genre, l'âge ou le statut socioprofessionnel qui sont des éléments à garder en tête pour nos analyses. La région et la zone géographique dans lesquelles vivent nos diaristes sont aussi importantes à intégrer dans nos analyses pour pouvoir remettre en contexte nos résultats. Le comportement d'écriture des diaristes ainsi que tous les aspects et l'implication qu'impose la tenue d'un journal personnel sont aussi des éléments importants à prendre en compte. Notre approche comparative s'applique aussi à ces éléments. Notre analyse qualitative s'intéresse également au changement d'échelle. Notre premier niveau d'analyse réalisé sur nos sources se fait sous le prisme microhistorique. L'étude des émotions des francophones de Flandre prend forme dans les comparaisons et croisements de données que l'on peut faire entre nos diaristes. Cette étude réside aussi dans notre capacité à replacer ces observations et ces tendances dans un contexte plus large. Le danger à éviter serait de s'éloigner de ses sources et de surinterpréter les éléments de comparaison entre nos diaristes. L'utilisation de nombreuses citations extraites de nos sources et leurs remises en contexte systématique sur base de la littérature scientifique sont utilisées afin d'appuyer nos propos.

III. Axes problématiques

Cet enjeu de varier les jeux et niveaux d'analyses est essentiel dans notre approche. Un de nos axes de problématique s'intéressera à une analyse microhistorique des expressions émotionnelles de nos différents diaristes. Les comparaisons entre les diverses expressions émotionnelles de nos diaristes iront en ce sens. Ces comparaisons secondaires en fonction de l'âge, du genre, de la zone géographique et du statut socioprofessionnel de nos acteurs seront réalisées systématiquement. L'enjeu de la recontextualisation systématique de notre objet de recherche est une composante fondamentale de notre approche. Ensuite, en comparant et en croisant les données, nous pourrions potentiellement observer des tendances plus générales qui pourraient s'appliquer à l'ensemble de la communauté des francophones de Flandre. Tout cela dans le but d'étudier sous le prisme émotionnel la situation de cette communauté linguistique minoritaire du nord du pays lors de l'occupation allemande. Certaines thématiques retiendront

notre attention comme celles liées aux interactions avec l'occupant (qu'elles soient sociales, politiques ou autres), en lien avec la dimension linguistique (que ce soit la répression, la *Flamenpolitik* ou de la solidarité) ou en lien avec les collaborateurs flamands (un quelconque positionnement du diariste par rapport à l'occupation). Par l'intermédiaire de notre approche quantitative, nous nous pencherons davantage sur des émotions en particulier et sur des regroupements d'émotions qui peuvent ressortir dans nos graphiques. Nous porterons un intérêt particulier à la place qu'occupent les émotions primaires au sein de notre corpus. Mais les différents types d'émotions et les catégories que nous utiliserons pour les analyses feront aussi l'objet d'un intérêt particulier dans nos réflexions. Cependant, il est important de garder en tête les particularités et spécificités de chaque diariste.

C'est au travers d'un déploiement en cinq chapitres et un chapitre liminaire, résultant d'un découpage chronologique de l'expérience d'occupation de nos diaristes et étudiant chacun une étape et un stade spécifique à celle-ci, que nous allons tenter de percevoir les potentiels impacts émotionnels supplémentaires que la *Flamenpolitik* aurait pu provoquer chez les francophones de Flandre. En d'autres mots, nous tenterons d'étudier : En quoi la *Flamenpolitik* a-t-elle pu avoir un impact supplémentaire et particulier, en plus des mécanismes spécifiques à l'expérience d'occupation, sur les expressions émotionnelles des francophones de Flandre dans leurs journaux personnels durant l'occupation allemande de la Belgique lors de la Grande Guerre ?

Notre attention est double, à la fois portée sur le statut propre aux francophones de Flandre et à la fois portée sur l'expérience d'occupation de l'ensemble de la population belge. Ainsi, afin de mieux mesurer les impacts qu'aurait pu avoir la *Flamenpolitik* sur nos diaristes, il est nécessaire de l'intégrer et de l'envisager sur une dimension plus générale à l'ensemble de leurs expériences d'occupation. Tout cela dans le but d'observer au mieux la place que pourrait avoir cette thématique dans le quotidien et l'esprit de nos diaristes par rapport aux autres phénomènes spécifiques à l'occupation en général. C'est dans cette optique que notre second axe de problématique s'insère. Il porte davantage sur l'étude de l'expérience d'occupation des francophones de Flandre dans sa globalité en tenant compte de toutes les différences géographiques, sociales, culturelles, etc. que présente chaque diariste. Une sensibilité toute particulière est apportée aux différences d'expression émotionnelle et d'expérience d'occupation suivant les différents types de zones d'occupations ou lieux de vie.



Nous avons conscience que le volume de page de ce mémoire est conséquent. Cela s'explique par deux choix de notre part. Tout d'abord, nous avons pris le parti de développer

notre Problématique sur l'ensemble de l'occupation. De plus, les diaristes étant au centre de notre attention, nous avons à cœur de leur accorder une place importante dans ce mémoire. Ainsi, nous avons systématiquement appuyé nos réflexions sur base de citations de nos diaristes de sorte à leur laisser la parole et de la place pour qu'ils puissent pleinement s'exprimer.

Chapitre liminaire : À la découverte de nos diaristes francophones de Flandre

Ce chapitre liminaire s'inscrit dans le prolongement de la présentation des sources que nous avons esquissé dans notre introduction. Ce chapitre a pour objectif de restituer le contexte d'avant-guerre complet de nos diaristes qui est primordial à maîtriser afin de mieux appréhender le commencement de l'expérience d'occupation de nos diaristes. Tout d'abord, nous allons établir une remise en contexte générale de la Belgique, de la Flandre et des francophones de Flandre à la veille du conflit. Ensuite, nous allons approfondir les réflexions par rapport à nos critères de sélection dans l'établissement de notre corpus de source, ainsi que sur les bornes géographiques et chronologiques adoptées. Enfin, nous reviendrons en détail sur la restitution heuristique de nos sources et sur la présentation de nos différents diaristes et de notre corpus.

I. La minorité francophone de Flandre à la veille de la Grande Guerre

Comme Céline Préaux le spécifie dans son titre⁹¹, la minorité francophone de Flandre renvoie exclusivement à une élite économique, politique et sociale dominante dans la région, trace des rapports de force internes d'antan en Belgique. De fait, depuis l'indépendance de la Belgique en 1830, la Flandre n'a de cesse été dirigée par des élites politico-économico-sociale parlant alors la seule langue officielle du pays jusqu'à la fin du XIXe siècle, le français. À cette époque, le français est alors largement considéré comme la langue des élites. De nombreuses personnalités influentes en Flandre sont francophones. Une véritable culture francophone de Flandre est née au fil du temps, se superposant à la culture flamande régionale. En effet, bien qu'ils présentent des régimes linguistiques différents, les francophones de Flandre font partie intégrante de la communauté identitaire flamande. Depuis lors, le néerlandais s'est émancipé et a rééquilibré ce rapport de force⁹², mais les traces de cette domination francophone en Flandre restent encore palpables à la veille de la guerre.

Le mouvement flamingant, déjà bien développé depuis le XIXe siècle, tente de se démarquer tout en voulant une plus grande reconnaissance du néerlandais et de la culture flamande dans le

⁹¹ PREAUX Céline, *Le déclin d'une élite : francophone d'Anvers, anglophones de Montréal*, Bruxelles, Peter Lang, 2013, pp. 137-139.

⁹² Cela s'est notamment effectué par le biais de différentes lois linguistiques, notamment dans les années 1870 et 1880 ainsi qu'avec la loi de 1898, visant à établir une reconnaissance officielle du néerlandais et à réduire la domination administrative et institutionnelle du français (KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, « Permanence et recomposition des élites », dans VANTHEMSCHE Guy (éd.), *Les classes sociales en Belgique : deux siècles d'histoire*, Bruxelles, 2016, pp. 401-442 ; WITTE Els, « Une Flandre appauvrie », dans SOLY Hugo, WITTE Els, DE BOCK-DOEHAERD Renée e.a. (éd.), *Histoire de Flandre des origines à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1983, pp. 183-197 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011, pp. 50-64).

pays. Les premières divisions linguistiques et culturelles profondes apparaissent alors dans le pays au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle et à la veille du conflit, mais restent encore à leur genèse, au stade embryonnaire⁹³. Les premières questions et revendications flamandes commencent à être mises sur la table dans les débats publics nationaux bien que cela reste encore relativement limité. Les premières politiques concrètes d'émancipation de la culture flamande et de la langue néerlandaise dans le pays commencent véritablement lors de l'occupation allemande de la Belgique durant la Grande Guerre dans le cadre de la *Flamenpolitik* instaurée par l'occupant. Ce n'est que bien après les deux conflits mondiaux, lors de la fédéralisation et des réformes de l'état dans les années 1970, que les francophones de Flandre voient leur culture et leur influence disparaître dans le nord du pays⁹⁴.

À la veille du conflit, nos diaristes n'établissent pas de distinction entre eux et le reste de la population flamande d'un point de vue linguistique. Ces distinctions sont davantage d'ordre social pour certains. Ils se considèrent avant tout comme des Flamands répondant au même régime identitaire que le reste de la population flamande. Une conscience d'être francophone parmi nos diaristes pourrait exister, mais elle n'est pas dominante et fondamentale dans leur construction identitaire⁹⁵. Cette vision est aussi partagée par la majorité de la population flamande.

Au début du XX^e siècle, le français occupe toujours une place à part entière dans la culture flamande, renvoyant à un symbole de prestige à l'internationale. Dans la majorité de la population flamande, il n'est nullement question de réviser le statut du français dans la société flamande, mais d'intégrer le flamand comme seconde langue officielle à l'échelle de la Belgique. Toutefois, cette présence francophone de Flandre commence à susciter le débat au sein de la caste politique flamande depuis la fin du siècle dernier⁹⁶. À la veille de la guerre, cette minorité linguistique de la Région flamande n'est pas encore pleinement mise de côté d'un point de vue politique et institutionnel. Le français est encore la langue dominante dans le pays

⁹³ DE SCHAEPPDRIVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 15-41 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 78-82 ; WITTE Els, « Une Flandre appauvrie », dans *op. cit.*, pp. 197-218.

⁹⁴ MORELLI Anne, DIERICKX Ludo, LESAGE Dieter e.a., *Racisme : een element in het conflict tussen Vlamingen en Franstaligen*, Berchem, EPO, 1998 ; WILS Lode, *Onverfranst, onverduits ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *op. cit.*, pp. 129-149.

⁹⁵ « België », dans DE DONDER Vic, *In de naam van Vlaanderen : een historie (8ste-21ste eeuw)*, Leuven, Davidsfonds, 2007, pp. 127-138 ; HOUTMAN-JANSSEN Remco, DE BOCK Wim, DE CONINCK Julie e.a. (éd.), *De canon van Vlaanderen in 60 vlensters*, Gent, Borgerhoff & Lamberigts, 2023, pp. 278-281 ; SOLY Hugo, WITTE Els, DE BOCK-DOEHAERD Renée e.a. (éd.), *Histoire de Flandre des origines à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1983, pp. 231-246.

⁹⁶ DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-108 ; KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, *op. cit.*.

et la culture liée à cette communauté de francophones de Flandre n'est pas encore étouffée, les élites flamandes parlant principalement le français⁹⁷. La Flandre est en plein essor et développement industriel bien que la grande partie de la région soit encore agricole et rurale.

Dans le Nord du pays, cette minorité francophone de Flandre s'est construite dans les plus hautes sphères sociales de la société flamande. Il s'agit essentiellement de membres appartenant à la bourgeoisie (industrielle ou non) ou de l'aristocratie. Notre corpus de dix journaux personnels illustre ce phénomène, car six des dix profils appartiendraient aux classes hautes de la société. Les profils restants exercent des professions à responsabilités dans les mondes académiques, religieux ou artistiques, illustrant une certaine empreinte de l'élitisme omniprésente au sein de cette communauté linguistique en Flandre⁹⁸. Seul Léon Van Coppenolle, diariste vivant le plus proche de la Wallonie, à Mouscron, présente le profil le plus modeste sur le plan socio-économique⁹⁹.

II. Qui sont ces francophones de Flandre durant l'occupation ?

Dans notre introduction, nous nous étions davantage attardés sur les traits généraux de notre corpus de source ainsi que sur les critères de sélections de chacun des diaristes. Néanmoins, derrière chaque plume se cache une personne présentant un comportement, une histoire, un univers et une personnalité propre¹⁰⁰. Ainsi, s'intéresser davantage à l'aspect humain de ce corpus constitue également des points de repères et des informations essentiels à connaître et à intégrer afin de mieux appréhender nos analyses¹⁰¹. Afin de ne pas encombrer notre propos, nous avons réalisé une série de fiches d'identité individuelle pour chaque diariste présente en Annexes. Seule une présentation générale de notre corpus sera effectuée dans ce chapitre liminaire.

Composition de notre corpus : quels sont les profils recherchés ?

À travers la sélection d'une dizaine de carnets, présentant des caractéristiques différentes (comme la longueur du récit, la fréquence de rédaction, etc.), nous avons tenté de couvrir

⁹⁷ WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *op. cit.*, pp. 70-87.

⁹⁸ KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, *op. cit.* ; WITTE Els, « Une Flandre appauvrie », dans *op. cit.*, pp. 197-218.

⁹⁹ De fait, ce dernier n'appartient pas à la bourgeoisie et est vendeur dans la ville de Mouscron (DEPAUW Claude, HOSSEY Jacques (éd.), *Le journal de Guerre de Léon Van Coppenolle 1916-1918*, Le fil du Temps, 2008, pp. 55-57).

¹⁰⁰ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 25-34.

¹⁰¹ Par ailleurs, chaque diariste dispose d'une fiche d'identité réalisée par nos soins et présente en Annexes de ce mémoire. Celles-ci consignent toutes les informations biographiques de base et les commentaires nécessaires à fournir avant d'entrer dans l'analyse plus concrète de notre thématique. Des renvois à ces fiches seront notamment réalisés au moment d'introduire les différents diaristes (Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, pp. 12-35).

l'ensemble de l'espace géographique de la Flandre telle qu'il était perçu par les activistes. Nous avons également essayé de sélectionner un échantillon de diaristes qui soit le plus représentatif de la communauté des francophones de Flandre durant l'occupation en respectant, dans la mesure du possible, les caractéristiques et les spécificités de cette population. Notre choix s'est porté sur dix profils de diaristes différents : Anna Borremans-Renaux, Hélène Chicoineau, Jacqueline van den Eynde, Jean-Baptiste Delporte, Léon Van Coppenolle, Léonie Arnauts, Mathilde Ceulenaere, Marc Baertsoen, Marguerite Giron et Marie Gevers.

Ainsi, sur les dix journaux personnels, la parité genrée est plus ou moins respectée avec sept femmes et trois hommes. Les profils d'âges sont également équilibrés avec aussi des biens des profils plus jeunes que des profils plus âgés. C'est notamment sur ces critères d'âge que nous avons intégrés les carnets de Jacqueline van den Eynde (15 ans en 1914) et Léonie Arnauts (73 ans en 1914). En plus de présenter des profils appartenant à l'aristocratie, ces deux témoignages nous permettent également d'observer l'expérience d'occupation à travers les âges. Des différences suivant le stade de vie dans lequel se situent nos diaristes pourraient émerger dans leurs expressions émotionnelles. Au niveau des compositions familiales de nos diaristes, nous avons aussi bien des mères et pères de familles (comme Marie Gevers et Marc Baertsoen) que des adolescents ou encore des grands-parents (comme Jacqueline van den Eynde et Marguerite Giron). Par les particularités sociales que présente cette communauté de francophones de Flandre, la plupart de nos diaristes appartiennent aux couches supérieures de la société¹⁰². Ce sont essentiellement des personnes appartenant à la bourgeoisie, l'aristocratie, ou à minima aux communautés intellectuelles flamandes. Nous avons notamment intégré deux diaristes appartenant au clergé (Jean-Baptiste Delporte et Hélène Chicoineau) afin de diversifier les régimes identitaires et les classes socio-économiques au sein de notre corpus.



Seuls deux diaristes constituent des profils à part entière, Marguerite Giron et Hélène Chicoineau. La première n'est pas flamande à proprement parler, étant bruxelloise d'origine. Cette région aura un traitement particulier au sein de nos analyses au vu de sa complexité et de son ambiguïté culturelle. La seconde est une Française qui vit en Flandre. Celle-ci entre dans nos critères de sélections si l'on envisage la définition des francophones de Flandre au sens large, englobant toutes personnes vivant en Flandre durant l'occupation et ayant le français comme langue maternelle. Cependant, sur le plan culturel et identitaire, sa communauté et son régime émotionnel de référence sont différents de ceux des autres diaristes. Cette dernière est

¹⁰² KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, *op. cit.* ; PREAUX Céline, *op. cit.*.

d'avantage empreinte d'un patriotisme français. Elle échappe de surcroît aux mécanismes et stratégies émotionnelles spécifiques aux francophones de Flandre et/ou aux Belges occupés.

Ces deux profils ont intégré notre corpus de sorte à pouvoir englober le plus de profils variés et différents, et d'étudier les francophones de Flandre au sens large. Dès lors, Marguerite Giron et Hélène Chicoineau intègrent également notre corpus afin de pouvoir observer l'existence d'éventuelles tendances qui concerneraient les francophones de Flandre, y compris chez ceux qui ne s'identifient pas comme Flamand. De plus, dans le cas de la Française, plusieurs questions d'ordre identitaires et transnationales demeurent. Son profil constitue aussi le témoignage d'une expérience d'occupation en territoire étranger. Dès lors, son identité française pourrait également influencer ses expressions émotionnelles. Son profil permet d'atteindre une dimension transnationale relative et d'observer s'il existe des tendances qui ne s'appliqueraient pas uniquement à la population flamande occupée, mais davantage à la population vivant en Flandre occupée.



Mis à part ces deux exceptions, tout le reste de nos diaristes appartient à la communauté émotionnelle et identitaire des francophones de Flandre. Par ailleurs, certains jouissent d'un statut particulier inhérent à leurs conditions personnelles et à leur lieu de vie durant l'occupation. En effet, certains diaristes deviennent des déplacés internes en Belgique occupée en 1914 ou à partir de 1917. Leur situation personnelle est directement bouleversée par des phénomènes spécifiques au conflit faisant d'eux des profils particuliers sur le plan géographique¹⁰³. Nous avons notamment choisi d'intégrer le carnet d'Anna Borremans-Renaux, car une partie de son témoignage prend place en exil à la côte belge au début du conflit. Cette région n'a pu être qu'effleurée dans nos recherches, raison pour laquelle nous avons décidé d'intégrer ce carnet dans nos analyses malgré son faible volume. Nous avons intégré le carnet de Mathilde Ceulenaere pour des raisons similaires. De fait, son témoignage couvre majoritairement son expérience d'occupation en tant que réfugiée interne en Belgique après l'évacuation de Comines en mai 1917. De plus, la diariste séjourne dans la province Limbourg lors de cette période. Son journal personnel constitue le seul témoignage de francophone de Flandre que nous avons trouvé pour cette province.



¹⁰³ Toutefois, ces phénomènes géographiques spécifiques à l'occupation seront pris en compte en temps voulu et intégrés à nos analyses. (BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, pp. 55-63 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 103-137).

Notre échantillon demeure relativement hétérogène et tend à être représentatif de la communauté des francophones de Flandre que nous tentons d'étudier. À défaut de présenter brièvement chaque diariste, nous avons tout de même dressé le profil moyen de notre diariste¹⁰⁴. Il s'agirait vraisemblablement d'une femme flamande belge francophone parlant au moins une autre langue (le néerlandais ou l'anglais). Elle appartiendrait à la bourgeoisie flamande et serait âgée de 42 ans au début de la guerre. Elle serait mariée et aurait deux enfants. Elle vivrait avec ces derniers dans leur maison située dans une petite ville de province en Flandre qui serait soit en zone d'étape ou zone de gouvernement général. Une zone d'ombre persisterait sur sa profession. Toutefois, elle serait active dans des œuvres de charité locale, essayant d'apporter son aide et d'aider la population flamande face aux difficultés engendrées par l'occupation. Cette dernière serait animée en premier lieu d'un esprit patriote flamand et belge, bien que le catholicisme jouerait aussi un rôle secondaire dans sa construction identitaire et dans le conditionnement de son comportement¹⁰⁵.

Quelle vision géographique de la Flandre adopter ?

La Flandre occupée présente une particularité géographique unique en Belgique durant la Grande Guerre. Elle regroupe en son sein tous les types de zones propres au conflit (zone libre, zone de front, zone d'étape et zone du gouvernement général)¹⁰⁶. Toutefois, il est à noter que notre conception géographique de la Flandre occupée diffère légèrement de celle de la région flamande de l'époque. De fait, ayant mis au centre de notre recherche l'étude des impacts de la *Flamenpolitik*, nous allons exclusivement analyser l'espace flamand tel qu'il était envisagé et perçu par les activistes flamands dans le cadre de cette politique. Ainsi, nos frontières de référence sont celles adoptées lors de la scission administrative du pays en deux au cours du mois de mars 1917¹⁰⁷. Elles incluent à la fois les cinq provinces flamandes de l'époque et les deux principaux types de zones d'occupation, mais aussi des régions proches culturellement de la Flandre qui peuvent toutefois susciter le débat. Cela explique la présence de villes aujourd'hui wallonne comme Mouscron ou Comines qui autrefois faisaient partie intégrante de la Flandre.

Nous avons notamment choisi trois diaristes à Comines (Jean-Baptiste Delporte, Hélène Chicoineau et Mathilde Ceulenaere) de sorte à pouvoir avoir des éléments de comparaison dans

¹⁰⁴ Celui-ci a été établi sur base de calcul de moyenne pour les données chiffrées, et sur base de croisement d'informations pour les autres données.

¹⁰⁵ Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Modèle vierge/Profil moyen », pp. 12-13.

¹⁰⁶ Cf. *Annexes, Cartes*, « Carte de la Belgique durant l'Occupation (1914-1918) », p. 2.

¹⁰⁷ DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *L'histoire de la Belgique en 100 cartes anciennes*, Bruxelles, Racine, 2021, pp. 334-339 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 227-298.

l'expérience d'occupation en zone d'opération. De plus, nous avons également intégré le témoignage de Léon Van Coppenolle, vivant à Mouscron. Au travers de ces quatre profils, vivant dans des localités aujourd'hui wallonnes, nous voulons également observer si cette proximité avec la Wallonie avait des incidences au niveau identitaire. Ces potentielles affinités avec la Wallonie pourraient se matérialiser ou non sous la forme d'une identité locale forte et une présence moins prononcée de l'identité flamande.

Par sa proximité géographique et culturelle avec la Flandre, Bruxelles a également été intégrée dans nos bornes géographiques. Toutefois, Bruxelles aura un statut relativement à part au sein de notre corpus afin de bien distinguer ces différences géographiques entre les réalités administratives flamandes d'avant-guerre et l'idéologie activiste. La capitale belge présente une certaine forme d'ambivalence culturelle et identitaire. Nous sommes conscients que la zone géographique prise en compte pour notre analyse renvoie à une vision géopolitique et une réalité géographique de la Belgique assez tardive dans l'expérience d'occupation. Néanmoins, dans un souci d'uniformisation de nos analyses, nous avons pris le soin d'appliquer cette vision géographique à l'ensemble de nos réflexions durant toute la durée de l'expérience d'occupation de nos diaristes¹⁰⁸.

Le critère géographique est un des éléments fondamentaux dans la constitution de notre corpus de source. Bien qu'un certain déséquilibre documentaire et de source en fonction des provinces est à signaler comme un biais au sein de notre mémoire, nous avons réussi à couvrir l'ensemble de l'espace flamand tel qu'il était perçu par les activistes au moment de la séparation administrative de la Belgique en 1917¹⁰⁹. Ci-dessous, vous trouverez une carte éditée par nos soins retraçant la répartition géographique approximative de chacun de nos diaristes durant l'occupation de la Flandre. Nous voulions au minimum un témoignage par province et Bruxelles. Certaines provinces, comme Anvers et le Limbourg, sont presque dépourvues en témoignages expliquant en partie la présence dans notre corpus des carnets de Marie Gevers (pour Anvers) et de Mathilde Ceulenaere (pour le Limbourg) malgré certaines limites notamment liées à leurs volumes¹¹⁰. À l'inverse, d'autres provinces présentent une richesse de source importante, comme les deux Flandres¹¹¹. La parité est aussi respectée dans la couverture

¹⁰⁸ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 121-130 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 126-130 ; DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *op. cit.*.

¹⁰⁹ *Ibid.* ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 112-116 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 227-298.

¹¹⁰ Pour chacune de ces deux provinces, nous n'avons récolté qu'un seul témoignage avec Marie Gevers et Mathilde Ceulenaere. Qui plus est, ces dernières ne couvrent pas l'entièreté de l'occupation.

¹¹¹ De nombreux témoignages de diaristes francophones de Flandre vivant en Flandre occidentale ou orientale n'ont pas été intégrés à ce corpus par manque de temps et par souci d'uniformité géographique. Ainsi, Gabrielle

des différents types de zone d'occupation, estompant quelque peu ce déséquilibre provincial. De plus, les trois pôles urbains flamands majeurs sont chacun couverts par un carnet relativement conséquent et volumineux. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'intégrer Marc Baertsoen (Gand), Marguerite Giron (Bruxelles) et Marie Gevers (Anvers) au sein de notre corpus. Ces trois grandes villes sont des lieux importants dans notre étude et se devaient d'être couvertes par des carnets volumineux et riches en informations.

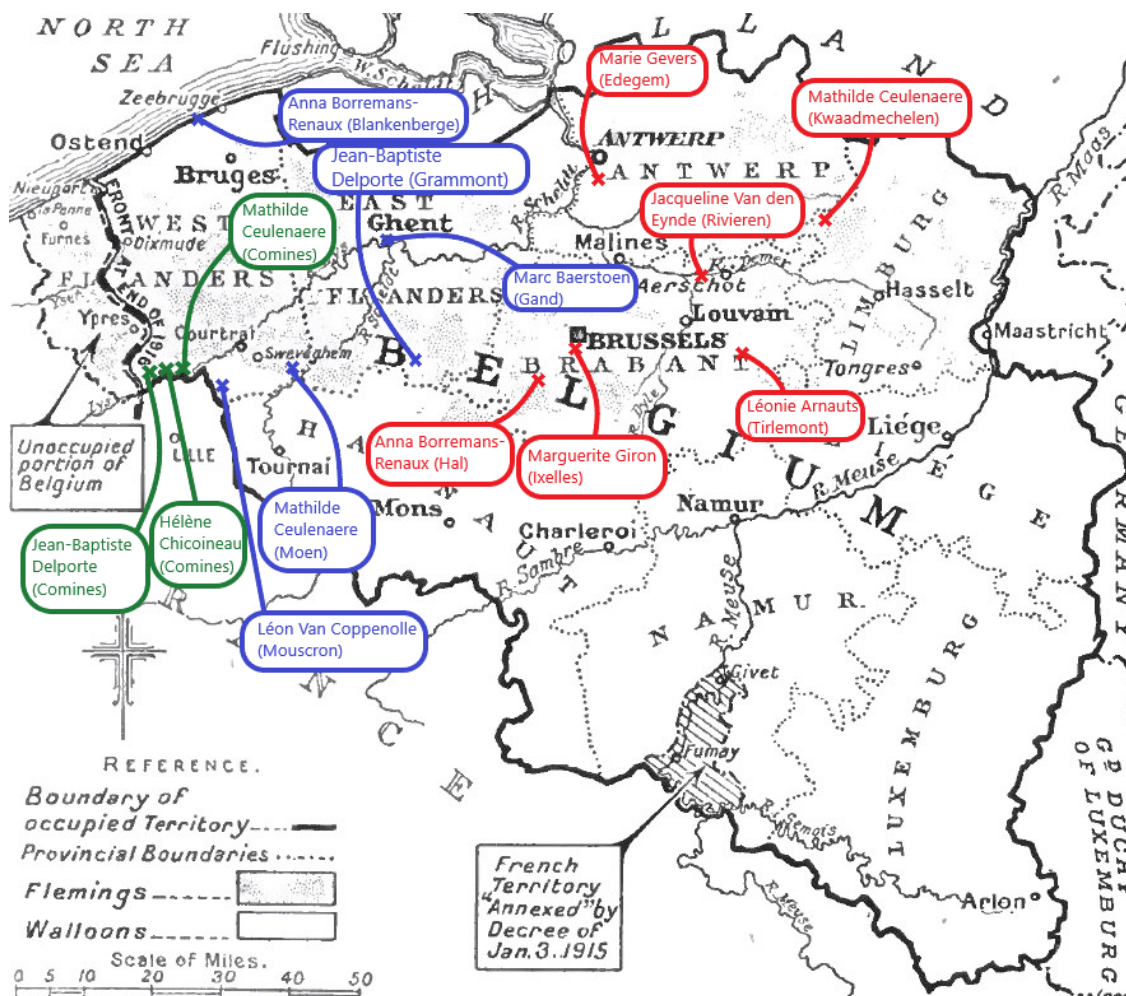


Figure 1 Carte sur la répartition géographique approximative des diaristes¹¹²

Vuylsteke, Henri Dumortier, Christine De Hemptinne ou encore Irma Van den Maele sont autant de profils intéressants qui auraient pu figurer dans notre corpus, mais qui n'ont finalement pas été intégrés par manque de temps.

¹¹² Il est à noter que cette édition de carte a été réalisée par nos soins dans un cadre amateur. De plus, certains diaristes figurent à plusieurs reprises retraçant ainsi leur parcours de vie sous occupation. De fait, certains diaristes ont décidé de fuir temporairement leur région ou ont été contraints d'évacuer leur localité. Ils ont donc vécu dans d'autres régions que celle d'origine. Le cas échéant, nous avons indiqué les lieux dans lesquelles ces diaristes fraîchement exilés ou évacués ont évolué durant une période plus ou moins longue (au moins quelques semaines) dépassant le stade du transit éphémère. Enfin, les couleurs correspondent aux différents types de zones d'occupations. Ainsi le vert correspond à la zone d'opération ou à proximité immédiate du front, le mauve correspond à la zone d'étape et le rouge correspond à la zone du gouvernement général. Ce code couleur ne prend pas en compte les changements de délimitations à la fin de l'occupation en 1918.

Quand s'étend cette expérience d'occupation ?

Avant de définir cette chronologie, il est important de s'intéresser à ce qu'on entend par expérience d'occupation. Celle-ci peut être diverse et multiple. Celle que nos diaristes vivent est plus précisément l'expérience d'occupation militaire. Celle-ci prend place dans l'expérience de guerre qui est un phénomène plus global et partagée par l'ensemble de la population mondiale. L'expérience de guerre inclut l'ensemble des phénomènes, des conséquences et des situations vécues par une population ou un individu en lien direct ou non avec la guerre. Celle-ci se décline sous diverse forme en fonction des situations et des types de populations comme sur le champ de bataille du côté des soldats ou dans la vie quotidienne pour les civils. Cette expérience de guerre, et la définition qu'on lui dresse englobent une série d'expériences plus spécifique à des groupes et des populations plus restreintes dont les civils occupés font partie¹¹³.

Ainsi, l'expérience d'occupation militaire s'insère dans cette expérience globale de la guerre. On entend par expérience d'occupation vécue par nos diaristes : l'ensemble des situations, de mécanismes, des phénomènes, des vécues et des impacts tant matériels et physiques qu'immatériels et psychologiques qu'une population civile subit sur leur territoire lors de l'occupation militaire d'une puissance étrangère¹¹⁴. Dans ce mémoire, nous tenterons justement d'étudier ces impacts à diverses échelles que cette occupation allemande de la Belgique a engendrées sur les expressions émotionnelles des francophones de Flandre. Cela inclut aussi bien des conséquences d'ordres psychologiques et identitaires que d'ordres physiques et matériels.

Dans un souci d'englober l'ensemble de l'expérience d'occupation, nous avons choisi d'appliquer des bornes chronologiques élargies. Les objectifs étaient doubles, à la fois au niveau des sources et au niveau du contexte. Tout d'abord, cela nous permet d'apporter plus de remises en contexte de la situation de nos diaristes. De plus, les entames et les clôtures des différents carnets ne suivent pas une logique linéaire. Tous ne commencent et ne finissent pas leurs

¹¹³ Ces définitions ont été établies à la suite de la lecture de ces ouvrages : AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, p. 213 ; CONNOLLY James, DEBRUYNE Emmanuel, JULIEN Élise e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion, 2018 ; « Expériences de guerre », dans *Cahier Jaurès*, num. 229, vol. 3, 2018, pp. 87-103.

¹¹⁴ Le chercheur Emmanuel Debruyne s'est notamment penché sur cette définition et ce concept d'expérience d'occupation dans un ouvrage collectif auquel il a contribué. Cette définition a également été établie à la suite de la lecture des travaux de Sophie De Schaepdrijver qui s'est également penchée sur la question. (CONNOLLY James, DEBRUYNE Emmanuel, JULIEN Élise e.a. (éd.), *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans JAUMAIN Serge, AMARA Michaël, MAJERUS Benoît e.a. (éd.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : Nouvelles tendances de la recherche historique*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, pp. 109-116).

journaux à la même date. Ces phénomènes s'envisagent davantage sur des périodes plus larges. Ces bornes chronologiques élargies permettent ainsi de prendre nos sources et leur contexte de production dans leur ensemble.

Ensuite, cela nous permet également d'analyser des phénomènes directement liés à l'expérience d'occupation, et plus généralement de guerre, qui débuteraient potentiellement avant et au-delà de l'occupation. Dans ce genre de cas, nous emploierons davantage le terme d'expérience de guerre ou d'expérience d'occupation partielle. De fait, l'occupation ne s'établit qu'une fois le front stabilisé. Toutefois, les quatre premiers mois du conflit sont également à prendre en considération dans nos analyses dans la mesure qu'ils constituent les prémices de cette expérience d'occupation et conditionnent déjà en partie les comportements et les stratégies émotionnelles de nos diaristes que nous retrouverons durant les quatre années d'occupation¹¹⁵. De plus, même si l'occupation est officiellement levée à partir de novembre 1918, l'expérience d'occupation, et plus précisément de guerre, peut se prolonger de quelques semaines voir quelques mois après l'armistice. Certains diaristes peuvent voir leur situation être encore directement impactée par le régime d'occupation récemment démantelé. Prolonger notre analyse jusqu'à décembre 1918 semble pertinent afin d'englober l'ensemble de l'expérience de guerre et d'occupation de nos diaristes et d'appréhender l'entièreté de nos sources dont les fins ne coïncident pas systématiquement avec la fin officielle de l'occupation. De plus, cette borne élargie, s'étalant de juillet 1914 à décembre 1918, nous permet d'analyser des phénomènes spécifiques à la Belgique au lendemain de la guerre et qui sont étroitement liés à notre problématique. Ceux-ci peuvent également mesurer l'impact psychologique qu'a pu avoir la *Flamenpolitik* et les agissements des activistes durant l'occupation sur les francophones de Flandre et plus globalement sur la population belge au lendemain de la Grande Guerre¹¹⁶.

III. Les journaux personnels des francophones de Flandre

Sur le plan heuristique, notre corpus apparaît comme relativement diversifié. Toutefois, nous avons conscience qu'il comporte certains biais. De fait, un échantillon de dix individus ne nous permet pas d'être totalement représentatifs de la communauté des francophones de Flandre. Comme expliqué en introduction, nous allons davantage tenter d'esquisser une analyse générale

¹¹⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 43-103.

¹¹⁶ Bien que cela ne soit pas au centre de notre sujet, ces questions de répressions des inciviques et ici des activistes seront aussi abordées. Elles font partie intégrante de l'expérience d'occupation et de guerre de nos diaristes. (ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008, pp. 389-393 ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922) », dans VAN YPERSELE Laurence (dir.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant/Presses universitaires de Louvain, 2003, pp. 253-302).

tout en conservant des prismes microhistoriques. Notre corpus présente une diversité de profil riche, bien qu'une étude basée sur un nombre plus important de carnets aurait pu permettre de nuancer et d'approfondir nos résultats de recherche. Nous avons mis de côté une série de carnets qui présentait une richesse importante et qui aurait légitimement pu prétendre à intégrer notre corpus¹¹⁷. L'ajout de ces carnets pourrait constituer une piste d'approfondissement à notre recherche¹¹⁸.

Restitution des sources

Sur le plan heuristique, nous pouvons séparer notre corpus en trois types de carnets. Tout d'abord, Marc Baertsoen, Jacqueline van den Eynde, Marguerite Giron, Mathilde Ceulenaere ont chacun bénéficié d'une édition critique qui leur était entièrement dédiée. Celles-ci présentent tout un encadrement heuristique et tout un travail d'édition, de restitution et d'analyse préliminaire de la source (introduction critique, transcription, commentaires de remises en contextes, documents annexes, photos). Ces types d'éditions sont caractérisées par leurs richesses d'informations additionnelles qui nous ont par ailleurs été d'une grande utilité. Ces éditions ont pu naître à la suite de l'initiative même du diariste (comme pour Marc Baertsoen¹¹⁹). Elles peuvent aussi avoir été réalisées par une personne tierce ayant des liens étroits ou non avec l'auteur du carnet concerné. Dans certains cas, l'éditeur peut être un membre de la famille du diariste (comme pour le carnet de Jacqueline van den Eynde¹²⁰). Dans d'autres cas, l'éditeur est totalement étranger au diariste comme avec l'édition du journal de Marguerite Giron établi par l'historien belge spécialisé de la Première Guerre mondiale, Daniel Vanacker¹²¹. Mathilde Ceulenaere présente la particularité d'avoir participé à l'édition de son

¹¹⁷ Nous tenons toutefois à remercier notre co-promoteur Emmanuel Debruyne qui nous a fourni une liste non exhaustive et volumineuse de noms de diaristes pouvant potentiellement nous intéresser dans le cadre de ce mémoire. C'est notamment grâce à son expertise heuristique dans la matière que nous avons pu procéder à la sélection de notre échantillon.

¹¹⁸ Ainsi, les diaristes francophones de Flandre qui ont rédigés un journal personnel durant l'occupation comme Gabrielle Vuylsteke (Menin ; Flandre Occidentale), Felix Boon (Louvain ; Brabant), Christine de Hemptinne (Gand ; Flandre Orientale), Marguerite Ghyoot (Courtrai ; Flandre Occidentale), Henri Dumortier (Comines ; Flandre Occidentale), Joseph Coppieters (Loppem ; Flandre Occidentale), René De Brassinne (Bruges ; Flandre Occidentale), Joseph Casier (Gand ; Flandre Orientale), Joseph Nève de Mevergnies (Gand ; Flandre Orientale), Jeanne Nowé-Vanderstegen (Gand ; Flandre Orientale), Joseph Devos (Audenarde ; Flandre Orientale) sont autant de profils qui ont fait l'objet de recherches heuristiques de notre part, mais qui n'ont finalement pas intégrés notre corpus par manque de temps ou par choix.

¹¹⁹ La référence du carnet édité en question : BAERTSOEN Marc, *Notes d'un gantois sur la guerre 14-18*, Gand, Vandeweghe, 1929 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Marc Baertsoen », pp. 29-30.

¹²⁰ La référence du carnet édité en question : VAN DEN EYNDE DE RIVIEREN Jacqueline, *Mon journal pendant la Grande Guerre 1914-1918*, Bruxelles, KBR ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Jacqueline van den Eynde », pp. 18-19.

¹²¹ La référence du carnet édité en question : VANACKER Daniel (éd.), *Marguerite Giron : Journal d'une bourgeoise 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Marguerite Giron », pp. 31-32.

propre carnet avec l'aide de membres de sa famille¹²². En fonction des intentions et de la participation ou non du diariste dans l'élaboration de ces éditions, la date de publication peut être plus ou moins récente. Dans le cas de Marc Baertsoen, son carnet édité a été publié en 1929. D'autres éditions de carnet inédit ont été publiées beaucoup plus tard comme Marguerite Giron en 2015. Cependant, mis à part pour Jacqueline van den Eynde¹²³, aucune des éditions critiques que nous avons consultées ne donnait accès à la version originale de la source. Il s'agissait d'une retranscription dactylographiée en langue d'origine de la version originale du carnet sans ajouts d'informations ou de corrections intégrés au texte¹²⁴. L'ensemble de ces éditions ont pu être consultées dans des bibliothèques d'institution académique belge telles que la Bibliothèque des Arts et des Lettres de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique ou encore la Bibliothèque Royale de Belgique à Bruxelles.

Une autre forme d'édition dont nous avons été confrontés est la publication des carnets dans des revues spécialisées d'histoire locale à l'échelle plus microhistorique. Les journaux personnels de Jean-Baptiste Delporte¹²⁵ et d'Hélène Chicoineau¹²⁶ ont pu être consultés dans un des volumes du *Cercle d'Histoire de Comines et de la région*. Les journaux d'Anna Borremans-Renaux¹²⁷, de Léonie Arnauts¹²⁸ et de Léon Van Coppenolle¹²⁹ ont été publiés dans

¹²² La diariste s'est investie activement dans le projet d'édition de son journal personnel développant diverses versions de son carnet dans les années 1960 et 1970. Une dizaine d'exemplaires du carnet édité de Mathilde Ceulenaere ont vu le jour entre 1968 et 2004. La référence du carnet en question : CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *Mon journal. Comines envahi par les Allemands le 4 octobre 1914. L'évacuation de Comines le 27 mai 1917. Notes écrites après notre arrivée en France*, Bruxelles, édité par Paul Ceulenaere-Bawin, 2004, 125 p. ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Mathilde Ceulenaere », pp. 26-28.

¹²³ Il s'agit d'une reproduction photographiée du carnet original avec l'ajout d'une introduction critique (VAN DEN EYNDE DE RIVIEREN Jacqueline, *op. cit.*).

¹²⁴ Aucune photo de la version originale n'a été fournie par l'éditeur. Nous avons eu accès uniquement à la retranscription de la version originale.

¹²⁵ La référence du carnet édité en question : DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, pp. 1-145 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Jean-Baptiste Delporte », pp. 20-21.

¹²⁶ La référence du carnet édité en question : CHICOINEAU Hélène, « Journal d'une religieuse du couvent des sœurs d'Orléans à Comines, 1914-1917 », dans *Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région*, t. 2, Comines, Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, pp. 148-181 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Hélène Chicoineau », pp. 16-17.

¹²⁷ La référence du carnet édité en question : CLEMENT Raymond, « Het oorlogsdagboek van Anna Borremans-Renaux 1914-1915. », dans *Hallensia*, vol. 37, num. 2, 2015, pp. 14-22 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Anna Borremans-Renaux », pp. 14-15.

¹²⁸ La référence du carnet édité en question : DODION Maurice, PEDJIKO Wasily (éd.), *Mijn herinneringen aan de eerste wereldoorlog - dagboek (augustus - begin november 1914) van Léonie Arnauts (1841- 1917) (1ste deel-3de deel)*, vol. 1 ; 3 ; 4, Année 56, Boortmeerbeek, Familieschoon. Driemaandelijks tijdschrift de V geslachten van Hoegaarden, 2015, pp. 1143-1144 ; 1182-1185 ; 1211-1218 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Léonie Arnauts », pp. 24-25.

¹²⁹ La référence du carnet édité en question : DEPAUW Claude, HOSSEY Jacques (éd.), *Le journal de Guerre de Léon Van Coppenolle 1916-1918*, Le fil du Temps, 2008, pp. 55-69 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Léon Van Coppenolle », pp. 22-23.

des revues d'histoire flamande ou générale. Ce type d'édition constitue la principale forme de publication que nous avons rencontrée. Elle présente les mêmes caractéristiques que le premier type de carnet présenté ci-dessus, si ce n'est que ces éditions intègrent un ouvrage ou un numéro de revue plus large. Ce type de publication est notamment réalisée pour les carnets plus courts. De fait, nos témoignages les moins volumineux ont tous été publiés dans des revues d'histoire. Ces éditions présentent également un encadrement heuristique et un travail d'édition critique de la source avec notamment des documents annexes (photos, arbres généalogiques, remises en contextes, etc.) resituant le contexte de nos diaristes et de son environnement local et familial. Toutefois, les informations apportées peuvent parfois s'avérer être réduites, nécessitant des recherches annexes de notre part. Par ailleurs, nous avons également eu accès uniquement à la retranscription dactylographiée de la version originale du carnet.

Enfin, le carnet de Marie Gevers constitue un cas particulier au sein de notre corpus. Il s'agit du seul journal personnel à ne pas avoir fait l'objet d'une édition critique. Nous avons donc été consulter directement les versions originales des carnets personnels de la romancière anversoise qui sont conservées au centre des Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles. Il s'agit de la seule source originale que nous avons consultée dans le cadre de ce mémoire. Le carnet de Marie Gevers est composé de cinq cahiers distincts de format A5, chacun surnommé *Cahier d'Exil*¹³⁰. Il s'agit pour certains de cahiers d'écriture, et pour d'autres de journaux d'écolier. La rédaction est entièrement manuscrite par le biais d'instruments d'écriture divers variant entre le crayon et le stylo. Ces cinq cahiers couvrent l'ensemble de la période de l'occupation ainsi que les deux années précédant le début du conflit. La répartition de ces différents *Cahiers d'Exil* ne s'est pas faite selon un ordre chronologique¹³¹. Ceux-ci couvrent à la fois la vie de Marie Gevers avant le conflit, ainsi que sa vie en exil, lors de la première moitié de l'occupation, et sa vie d'occupée lors de la seconde partie de l'occupation. Une partie de ces cahiers ne couvre alors pas l'expérience d'occupation telle que nous l'étudions et n'entre pas dans les bornes

¹³⁰ La référence du carnet en question : GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil I-V*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1913-1918, FS55 00017/0008-00017/0012 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Marie Gevers », pp. 33-35.

¹³¹ De fait, la numérotation et la cotation des différents cahiers ne suivent pas l'évolution chronologique de l'occupation. Nous avons dû procéder nous-mêmes aux redécoupages des différents cahiers pour comprendre l'ordre chronologique des différents cahiers. Le *Cahier d'Exil I* porte sur une partie du début de l'année 1915. Le *Cahier d'Exil II* porte sur des notes qui s'étalent du 28 septembre 1914 au 15 mars 1916. Le *Cahier d'Exil III* porte sur des notes qui s'étalent du 25 août 1916 au 1^{er} janvier 1917. Le *Cahier d'Exil IV* est divisé en deux parties. La première partie s'étend de janvier 1913 au 15 septembre 1914 tandis que la deuxième moitié du cahier s'étend du 23 janvier au 15 septembre 1917. Le *Cahier d'Exil V* s'étend quant à lui du 19 septembre 1917 au 15 décembre 1918. Ainsi, en suivant l'évolution chronologique de l'occupation, l'ordre des cahiers serait le suivant : début cahier d'exil IV ; début cahier d'exil II ; cahier d'exil I ; fin cahier d'exil II ; cahier d'exil III ; fin cahier d'exil IV ; cahier d'exil V.

géographiques que nous avons établies. Pour se faire, nous n'avons analysé que les trois derniers *Cahiers d'Exil* de Marie Gevers, couvrant la période qui s'étale d'août 1916 à décembre 1918. Celle-ci correspond au retour de l'Anversoise en Belgique et à son expérience d'occupation¹³². Même si les carnets de Marie Gevers ne font pas l'objet d'une édition critique, certains articles les ont tout de même analysés en précision. Cela peut s'expliquer par la relative notoriété littéraire dont jouissait la romancière à l'époque¹³³. Ainsi, des informations contextualisant la situation de la diariste ont pu être retrouvées dans les diverses analyses littéraires qui ont été réalisées sur les œuvres de Marie Gevers qui font directement référence à son expérience personnelle d'occupation.

Avec le carnet de Jacqueline van den Eynde qui fournit une reproduction photographique du carnet original, il s'agit des deux seuls carnets que nous avons consultés en version manuscrite. Avoir accès à la version originale de notre source est un gage d'authenticité. De fait, peu de modifications ont pu être apportées, évitant de la dénaturer. Une partie de nos analyses émotionnelles (notamment lorsqu'il s'agit d'émotions implicites) passent également par la typologie d'écriture et le comportement de rédaction. Des ratures, des dessins, des changements d'instruments d'écriture et d'autres sont autant d'éléments importants à prendre en compte dans nos analyses. Ces divers artifices font partie de la personnalité de rédaction de nos diaristes et peuvent témoigner d'éventuelles émotions implicites que la version dactylographiée efface. De plus, ces versions manuscrites préviennent moins les fautes d'orthographe et les erreurs de mise en page. Bien que l'ensemble des éditions critiques et versions dactylographiées que nous avons consultées n'ont pas corrigé l'orthographe, l'accès à la version originale confère une plus grande authenticité à la source¹³⁴.

Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume

Signalons le cas à part de Marie Gevers¹³⁵ qui tenait déjà un journal personnel avant la guerre. Son journal personnel de guerre apparaît comme étant une extension de son journal

¹³² En effet, Marie Gevers a quitté la Belgique en novembre 1914 afin de fuir l'occupation et la guerre. Elle a pris refuge à Dombourg, en province de Zélande aux Pays-Bas. Elle ne retourne en Belgique qu'en juin 1916. Elle reprend l'écriture à partir du mois d'août 1916. Bien qu'elle ait rédigé son carnet tout au long de la guerre, nous ne prenons en compte que la période où elle vit en zone occupée. Les deux premiers cahiers retracent de fait sa vie durant son exil, s'éloignant quelque peu de notre zone géographique d'analyse et de notre thématique. La diariste n'est pas sujette au même régime émotionnel et aux mêmes enjeux identitaires et émotionnels que les diaristes occupés. Ce décalage dû à sa condition d'exilée explique en partie pourquoi nous n'avons pas réalisé d'analyse détaillée des deux premiers cahiers de Marie Gevers.

¹³³ DOMIAN Magali, « Château-de-l'Ouest : l'exil de Marie Gevers », dans *Nord'*, vol. 71, num. 1, 2018, pp. 55-66.

¹³⁴ Nous vous renvoyons vers nos fiches d'identités de nos diaristes pour plus d'informations sur la restitution matérielle de nos différents carnets (Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Marie Gevers », pp. 33-35).

¹³⁵ *Ibid.*.

personnel tenu en temps de paix¹³⁶. Nous ne pouvons pas donner une date précise à laquelle la romancière commence ce journal de guerre. Toutefois, il apparaît que Marie Gevers aurait davantage commencé à considérer son journal personnel comme étant un carnet de guerre une fois que sa décision de partir en exil a été prise. De fait, ce n'est qu'à partir du début de son exil que la diariste entame une rédaction systématique sous la forme d'entrée datée. C'est également à cet instant qu'elle décide de continuer sa rédaction afin de documenter son quotidien en exil puis sous l'occupation. Cela explique pourquoi nous n'intégrons pas pleinement les parties portant sur l'année 1914 dans notre réflexion. Nous la débutons davantage au retour de Marie Gevers en Belgique dans le courant de l'été 1916¹³⁷ :

« Cher ami ; puisque je ne puis t'envoyer ce journal de ma vie, nous ne le lisons qu'ensemble, après la guerre quand je pourrai le comparer jour par jour à celui que de ton côté, tu auras écrit pour me le raconter. [...] »¹³⁸

Comme l'indique l'extrait ci-dessus daté du 25 août 1916, l'unique destinataire du carnet personnel de Marie Gevers est son mari. L'existence de ce carnet résulte d'une initiative collective de la part du couple de retracer leur vie quotidienne sous occupation le temps de leur séparation. Ainsi, les motivations de la diariste sont claires, détaillées toute sa vie quotidienne sous occupation dans le seul but de le raconter et le partager à son mari qui réalise cette même démarche en parallèle. Le carnet de Marie Gevers apparaît alors comme étant une extension matérielle de son mari à qui elle se confie. L'existence de ce témoignage est conditionnée par l'absence de son mari à qui elle s'adresse directement par l'intermédiaire de son carnet.



Marie Gevers ne constitue pas le seul profil à être déjà initiée à l'exercice de l'écriture de soi avant le déclenchement du conflit. En effet, Jacqueline van den Eynde reprend également la plume le 30 juillet 1914 en entamant un nouveau carnet. Dans le passé, la jeune aristocrate avait déjà tenu un journal personnel comme elle l'avouera le 19 août 1914 par ces mots :

« J'emportai également un cahier gris qui contenait mes impressions depuis l'âge de 15 ans. Hélas il n'eut pas de chance ; en un moment de panique, je vis en quelques instants se consumer toute mon histoire [...] »¹³⁹

¹³⁶ Le carnet de Marie Gevers se compose de cinq cahiers distincts. Le cahier d'exil IV comporte une partie qui concerne la vie de la diariste avant la guerre durant l'année 1913 et la première partie de l'année 1914. Celle-ci a par ailleurs repris ce cahier d'écriture en 1917 afin de le compléter avec des notes relatives à sa vie lors de l'occupation. Il semblerait qu'elle aurait alors conservé durant l'occupation une partie de ses journaux personnels d'avant-guerre (GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil IV*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1913-1914 ; 1917, FS55 00017/0011).

¹³⁷ De fait, Marie Gevers passe la première partie de l'occupation (jusqu'en juin 1916) en exil aux Pays-Bas sortant ainsi des bornes géographiques de notre analyse. Ses deux premiers cahiers n'ont donc pas fait l'objet d'analyses poussées de notre part, seuls les cahiers concernant sa vie sous occupation ont été analysés (GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil I-V*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1913-1918, FS55 00017/0008-00017/0012).

¹³⁸ Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 25 août 1916.

¹³⁹ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 19 août 1914.

Être familière à l'exercice de l'écriture de soi est un élément à prendre en considération dans nos analyses. Marie Gevers comme Jacqueline van den Eynde ont pu déjà se créer une personnalité d'écriture dans le passé qui se reflète alors dans leur aisance à l'écrit affiché dès le début de la rédaction. Elles ont aussi conscience de toute l'exigence et l'endurance qu'une telle pratique de rédaction impose à son auteur¹⁴⁰.

Par ailleurs, Jacqueline van den Eynde a comme motivation principale de dresser un portrait général de son quotidien. L'éditeur de la source affirme que la diariste avait comme vocation que son témoignage soit lu par les prochaines générations de sa famille et soit transmis uniquement dans le cadre privé¹⁴¹. Elle écrivait donc en ayant conscience que son témoignage allait être lu. La diariste avait aussi conscience que la tenue d'un tel carnet pouvait être un danger pour elle et sa famille au cas où l'occupant venait à le trouver. Pour se faire, elle le cachait dans sa chambre¹⁴². Face à cette pression allemande, elle aurait également pu s'autocensurer vis-à-vis de certains sujets jugés sensibles bien qu'aucun élément ne puisse en attester. Ces motivations de rédaction et ces aspirations à être publié constituent également un enjeu clé de la pratique de l'écriture de soi, pouvant influencer le comportement de rédaction de nos diaristes¹⁴³.



Pour le reste de nos diaristes, il s'agit exclusivement de novices dans l'exercice. Certains diaristes entament leur carnet autour de la date du 4 août 1914, correspondant au déclenchement de l'invasion allemande de la Belgique. De fait, le caractère inédit et historique des événements qui se déroulent en Europe suscite un besoin d'écrire pour une partie des civils qui s'essayaient alors pour la première fois à la rédaction d'un journal personnel en temps de guerre¹⁴⁴. Cette invasion allemande de la Belgique pourrait être perçue comme un événement déclencheur impactant considérablement le quotidien de l'ensemble de la population belge et de nos diaristes. L'adrénaline et l'agitation de la découverte, ainsi que la motivation de documenter

¹⁴⁰ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 99-156.

¹⁴¹ Cette affirmation est présente dans l'introduction critique de l'édition du carnet de Jacqueline van den Eynde réalisé par un proche de la famille (VAN DEN EYNDE Jacqueline, *op. cit.*, p. 11).

¹⁴² Cette affirmation est présente dans l'introduction critique de l'édition du carnet de Jacqueline van den Eynde réalisé par un proche de la famille. La diariste mentionne aussi à quelques reprises le fait qu'elle cachait son carnet (*Ibid.* ; RIONDET Charles, « Journaux intimes de clandestinité », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, num. 132, 2016, pp. 140-143).

¹⁴³ Ce phénomène de publication de document issu de l'écriture de soi est notamment un phénomène étudié en profondeur par Philippe Lejeune et Catherine Bogaert dans l'un de leurs chapitres composant leur monographie dédiée aux journaux intimes en histoire : LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 205-239.

¹⁴⁴ DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 43-103 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 117-124 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 190-191.

leur vie quotidienne, leurs pensées, leurs opinions et tous les événements qu'ils vivent durant cette époque inédite de l'histoire et de leur vie pourraient pousser la plupart à entamer leur journal personnel. Ce sont notamment ces motivations-là qui ont poussé certains de nos diaristes à entreprendre la rédaction d'un journal personnel d'occupation comme l'explique Jean-Baptiste Delporte dans son introduction critique¹⁴⁵ ou encore Marguerite Giron le 15 novembre 1914 :

« Il croit, en outre, sur la foi des journaux, que notre situation devient difficile. Comme mes fils liront un jour ces lignes, par lesquelles, je trompe mon désir de correspondre avec eux, je veux y décrire, par le menu, une de nos journées. »¹⁴⁶

En plus d'un souhait documentaire, d'autres entament leur rédaction par besoin de se décharger de toutes les charges émotionnelles que leur procure ce basculement de la Belgique dans le conflit et l'occupation. Le carnet apparaît alors comme un confident entretenant une relation intime et privilégiée avec leur diariste¹⁴⁷ comme chez Jacqueline van den Eynde qui écrit ces lignes en octobre 1918 : *« Une année et des mois se sont écoulés et jamais plus je ne t'ai ouvert cher cahier confident de guerre. »¹⁴⁸* L'acte d'entamer un journal intime est éminemment personnel, tous comme les motivations derrière celui-ci. Cette volonté de laisser une trace de cette période afin de s'en souvenir dans le futur peut constituer également une motivation qui pousse à la rédaction. C'est notamment observable chez Marc Baertsoen qui s'exprime à ce propos dans la conclusion de son édition critique écrite a posteriori :

« Si j'ai publié ces modestes notes, commencées au début des hostilités pour mon usage exclusif et dans l'idée de me remémorer les émotions, les phases impressionnantes d'une guerre que tout le monde croyait devoir être très courte [...] »¹⁴⁹

Initialement, l'avocat gantois n'avait pas la prétention que son carnet soit lu. Ce n'est que dans un second temps, après les faits, qu'il a reconsidéré sa décision et pris conscience de la valeur documentaire et historique que pouvait constituer son témoignage le décidant de rendre public son journal personnel. Cet élan de publication peut également émaner d'un des membres

¹⁴⁵ DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », *op. cit.*, p. 6.

¹⁴⁶ Journal de Marguerite Giron, le 15 novembre 1914.

¹⁴⁷ Ce rôle du confident que peut remplir le journal personnel est un des phénomènes caractéristiques de l'écriture de soi. Suivant les motivations de rédaction, la relation qu'entretient le diariste avec son journal peut être influencée. Dans les sphères les plus intimes, le journal personnel apparaît le plus souvent comme le confident le plus proche du diariste en temps de guerre ou d'occupation (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 138-143).

¹⁴⁸ Jacqueline van den Eynde écrit ces lignes le 10 octobre 1918 après une longue période de silence ayant une durée plus d'un an et demi. Cette dernière revient en exprimant une forme de culpabilité face à l'abandon de son carnet. Elle commence alors par s'excuser de cet acte en s'adressant directement à son carnet avant de reprendre le cours de la rédaction de son carnet (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 10 octobre 1918).

¹⁴⁹ C'est dans la conclusion de l'édition critique de son carnet que le diariste revient sur ses motivations initiales qui l'ont poussée à entamer la rédaction de son carnet (BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, p. 375).

de la famille du diariste. C'est notamment le cas de Léonie Arnauts¹⁵⁰ ou de Jacqueline van den Eynde¹⁵¹ qui ont fait l'objet d'une édition critique de leur carnet à la suite de l'initiative d'un membre de leur famille.

L'exemple de Marc Baertsoen illustre également la question fondamentale du destinataire de ces carnets et des intentions de publications. Selon les motivations de publications, le comportement d'écriture peut être influencé et conditionné. Certains diaristes ont dès le début la prétention d'être lus par des tiers, que ce soit dans la sphère familiale et privée ou dans une sphère plus élargie¹⁵². Marguerite Giron a par exemple destiné ses carnets à ses enfants pour que sa mémoire perdure dans le cadre familial, en témoigne cet extrait daté du 15 novembre 1914 : « *Comme mes fils liront un jour ces lignes, par lesquelles, je trompe mon désir de correspondre avec eux, je veux y décrire, par le menu, une de nos journées.* »¹⁵³. Parfois ce cadre familial peut être beaucoup plus étroit comme nous l'avons déjà évoquée dans le cas de Marie Gevers.

Jean-Baptiste Delporte avait quant à lui pour vocation que son témoignage soit utilisé par les historiens pour être étudié et ainsi contribuer à l'histoire locale de Comines sous l'occupation comme il l'explique dans son introduction critique : « [...] *J'avais convenu avec Monsieur le Bourgmestre qu'il conserverait toutes les affiches et ordres des Allemands, en vue de l'histoire de Comines pendant la guerre, à écrire plus tard.* [...] »¹⁵⁴.



Seules deux diaristes, Anna Borremans-Renaux et Léonie Arnauts sont restées muettes aux sujets de leurs motivations d'écriture et de publication. Dans les deux cas, les éditeurs des carnets ne nous ont pas éclairés sur la question. Ainsi, seules des hypothèses peuvent être formulées pour tenter d'expliquer leur motivation d'écriture. Cependant, aucune n'a pu être vérifiée. Les deux Flamandes ont entamé leur carnet dans le courant de l'été 1914 avant de le clôturer rapidement. L'élan de rédaction aurait pu être corrélé à l'excitation que pouvait procurer le caractère inédit des événements en Belgique durant l'invasion allemande. Ces dernières auraient pu ressentir le besoin de rédiger pour y exprimer leurs pensées par rapport à

¹⁵⁰ Pour l'édition critique du carnet de Léonie Arnauts, c'est une de ses petites-filles qui a pris l'initiative de publier le carnet (DODION Maurice, PEDJKO Wasily (éd.), *op. cit.*).

¹⁵¹ Dans le cas de Jacqueline van den Eynde, l'initiative de publier le carnet émane d'un de ses cousins qui avait connaissance de l'existence de ce document. De fait, durant la guerre, la diariste lui avait confié qu'elle tenait un journal personnel. Ce dernier a alors initié le projet d'établir une édition critique afin que ce carnet perdure dans le temps. C'est dans une note introductive que ce membre de la famille de la diariste décrit l'origine de cette édition (VAN DEN EYNDE DE RIVIEREN Jacqueline, *op. cit.*, pp. II-VII).

¹⁵² LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 205-210.

¹⁵³ Tout au long du conflit, Marguerite Giron a conscience et a la prétention que son témoignage sera lu par d'autres personnes dans le futur (Journal de Marguerite Giron, le 15 novembre 1914).

¹⁵⁴ DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », *op. cit.*, p. 6.

ces événements inédits au caractère extraordinaire¹⁵⁵.

Le cas particulier d'Hélène Chicoineau

À noter le cas plus particulier de Hélène Chicoineau¹⁵⁶ qui soulève plusieurs questionnements fondamentaux sur le plan heuristique et méthodologique. De fait, bien qu'on ait mentionné que cette dernière ait entamé la rédaction de son carnet le 4 août 1914, il faut préciser que la sœur religieuse est en partie revenue a posteriori sur ses notes écrites quotidiennement durant l'occupation¹⁵⁷. Hélène Chicoineau aurait réalisé a posteriori une révision complète de ses notes écrites durant l'occupation comme l'éditeur l'explique dans l'introduction critique du carnet : « *Ce journal, écrit d'une plume alerte, revêtant presque une forme littéraire, repose sur des notes prises périodiquement, mais revues avant d'être livrées à la publicité.*¹⁵⁸ ». Par ailleurs, son témoignage est présenté sous la forme d'une série d'entrées datées pouvant s'identifier comme étant un journal personnel¹⁵⁹. De plus, la Française se trouve encore dans un contexte de guerre au moment où elle nous livre ses notes, atténuant une forme de téléologisme surplombant qu'elle aurait pu appliquer dans son regard rétrospectif vis-à-vis des notes écrites sur sa vie sous occupation avant son retour en France.

Nous avons conscience de ces biais que peuvent engendrer ces révisions réalisées a posteriori engendrant un décalage émotionnel avec les faits relatés au début de la guerre¹⁶⁰. Toutefois, tous témoignages et expressions émotionnelles ne seraient-ils pas des communications faites a posteriori dans lesquelles seule la durée entre les faits et le témoignage varient d'un cas à l'autre ? D'une certaine manière, chaque diariste livre son témoignage a posteriori. Partant de cette définition-là, est-ce que la présence du carnet de Hélène Chicoineau, partiellement révisée

¹⁵⁵ Nous avons déjà évoqué cet élan de rédaction au moment de l'invasion allemande plus tôt dans ce point (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 386-388 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 190-191 ; STENGERS Jean, *Une guerre pour l'honneur : la Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014, pp. 81-94).

¹⁵⁶ Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Hélène Chicoineau », pp. 16-17.

¹⁵⁷ La diariste a consigné tout le témoignage de sa vie sous occupation à Comines et en Flandre entre août 1914 et novembre 1917. Toutefois, avant la mise en publication, elle aurait révisé une partie de ses notes à la fin de l'occupation puis quelques années après le conflit. Cette révision a posteriori se ressent dans la structure même du carnet qui alterne entre une rédaction sous la forme d'un journal personnel (avec une série d'entrées datées), et une rédaction sous forme de résumés thématiques, pouvant suggérer des retouches et refontes de son propos dans certaines parties (CHICOINEAU Hélène, « Journal d'une religieuse du couvent des sœurs d'Orléans à Comines, 1914-1917 », dans *op. cit.*, pp. 148-181).

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 150.

¹⁵⁹ LEJEUNE Philippe, « Journal personnel », dans SIMONET-TENANT Françoise (éd.), *Dictionnaire de l'autobiographie*, Paris, Honoré Champion, 2017, pp. 457-460.

¹⁶⁰ Nous avons retrouvé des phénomènes semblables de révisions de notes a posteriori dans d'autres journaux personnels comme celui de Marc Baertsoen. Il s'agit d'une pratique de rédaction répandue dans ce type de source issue de l'écriture de soi, notamment lorsqu'il est question de la publication du récit. Le diariste est maître des informations qu'il relate et de ce qu'il décide de conserver (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 148-151 ; MIRAUX Jean-Philippe, *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*, Paris, Fernand Nathan, 1996).

n'apparaît-il pas comme approprié ? Cependant, toutes ces interrogations autour de ce carnet lui confèrent un statut à part, causé par ce biais d'authenticité, mais aussi par son statut de Française¹⁶¹. Par ailleurs, le profil unique de la diariste dans notre corpus nous permet d'atteindre un certain degré transnational. Son témoignage est celui de l'expérience d'occupation d'une personne évoluant dans un pays étranger. Il pourrait également nous permettre d'observer des tendances qui s'appliqueraient davantage à l'expérience d'occupation des populations vivant en Flandre occupée sans se restreindre à l'identité flamande et belge.

Les retardataires : Léon Van Coppenolle et Mathilde Ceulenaere

Deux diaristes, parmi les dix que nous avons analysés, entament leur rédaction bien après le début de l'occupation. Il s'agit de Léon Van Coppenolle et de Mathilde Ceulenaere. Pour le premier, c'est lors de cet hiver 1915-1916 qu'il écrit les premières lignes de son carnet. À cette époque, le marchand mouscronnois de 42 ans vit dans sa maison à Mouscron, rue de la Bouverie, avec sa femme et leurs 6 enfants¹⁶². Il est à signaler que cette ville, bien que hainuyère et wallonne aujourd'hui, faisait partie intégrante de la province de Flandre occidentale et de la Flandre au début du XXe siècle. Ce n'est que bien plus tard, en 1962, que la cité des Hurlus est transférée dans la province du Hainaut et en Wallonie¹⁶³. L'édition critique que nous avons consultée nous fournit un nombre précieux d'informations sur le contexte familial et privé du diariste au travers des documents annexes relatives à l'histoire personnelle de Léon Van Coppenolle mise à disposition par l'éditeur. Toutefois, l'éditeur tout comme le diariste sont restés muets au sujet des motivations de rédaction et des destinataires de ce carnet¹⁶⁴.



La dernière à entamer la rédaction de son carnet est Mathilde Ceulenaere. Elle le fait en réaction à l'évacuation de Comines-Warneton qui survient à la toute fin du mois de mai 1917. Une introduction critique et des compléments d'information viennent encadrer et compléter la retranscription dactylographiée de la version originale du carnet. L'auteur de l'édition critique du carnet de Mathilde Ceulenaere nous fournit des renseignements relatifs aux motivations de rédactions de cette dernière. En fait, lors de l'élaboration des premières versions de l'édition de

¹⁶¹ Partant de ce constat et malgré les questionnements heuristiques que cela implique, le témoignage de Hélène Chicoineau semble pertinent d'intégrer à notre corpus complétant celui-ci d'un profil inédit à plus d'un titre (Cf. *Chapitre liminaire*, « Composition de notre corpus : quels sont les profils recherchés ? », pp. 35-38).

¹⁶² Vous trouverez davantage d'information dans la fiche d'identité de Léon Van Coppenolle présente en Annexes : *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Léon Van Coppenolle », pp. 22-23.

¹⁶³ WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *op. cit.*.

¹⁶⁴ Au vu du faible nombre d'informations que nous disposons au sujet de Léon Van Coppenolle, aucune hypothèse pertinente n'a pu être formulée.

son carnet, Mathilde Ceulenaere s'était exprimée explicitement au sujet de ses motivations¹⁶⁵. Celle-ci avait comme volonté de consigner tous ses impressions et événements de sa vie quotidienne de réfugiée belge sans qu'elle ait la prétention d'être lue. Cette volonté d'être lu par des tiers n'est venue que bien après la guerre. C'est à la suite d'une opportunité de publier son carnet dans une dimension historique et critique que la décision de la diariste aurait évolué en acceptant la proposition de publication¹⁶⁶.

IV. À la croisée des témoignages : retour en image théâtrale

Toutefois, bien que l'hétérogénéité de notre corpus puisse être une force, elle engendre aussi un certain déséquilibre entre le poids et le volume que peut avoir chaque carnet. De fait, la taille de ces journaux personnels et quelque peu variables, pouvant aller de la dizaine de pages à quelques centaines de pages¹⁶⁷. Comme l'illustre le graphique ci-dessous, certains témoignages se superposent, couvrant les mêmes étapes tandis que d'autres ne se croisent jamais¹⁶⁸. Ce déséquilibre temporel et de volume confère des degrés d'importances divers selon les carnets. À l'image d'une pièce de théâtre, dans laquelle coexistent des personnages principaux, intervenant tout au long de l'histoire et constituant son fil rouge, et des personnages secondaires, intervenant à des moments bien précis, certains diaristes prendront le rôle de personnage principal tandis que d'autres endosseront celui de personnage secondaire. Deux types de diaristes peuvent ainsi être relevés suivant le poids et le volume de leur témoignage.

Tout d'abord, les deux diaristes qui constitueront le fil conducteur principal de notre développement sont Marc Baertsoen et Marguerite Giron. Ils apparaissent comme étant les deux personnages principaux de ce mémoire. Ces derniers couvrent avec détails et volume toute la durée de la guerre et de l'occupation. Ils figurent parmi les diaristes que nous mobiliserons le plus. Ce sont sur leur témoignage que nous appuyons une grande partie de nos réflexions. Marie Gevers, par son volume de rédaction important à la deuxième moitié de l'occupation, peut

¹⁶⁵ Mathilde Ceulenaere a réalisé les premières versions de l'édition de son journal personnel à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Elle a alors produit un nombre réduit d'exemplaires dédié à chacun de ses enfants (CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *op. cit.*, p. 7 ; Cf. *Annexes, Fiches d'identité des diaristes*, « Mathilde Ceulenaere », pp. 26-28).

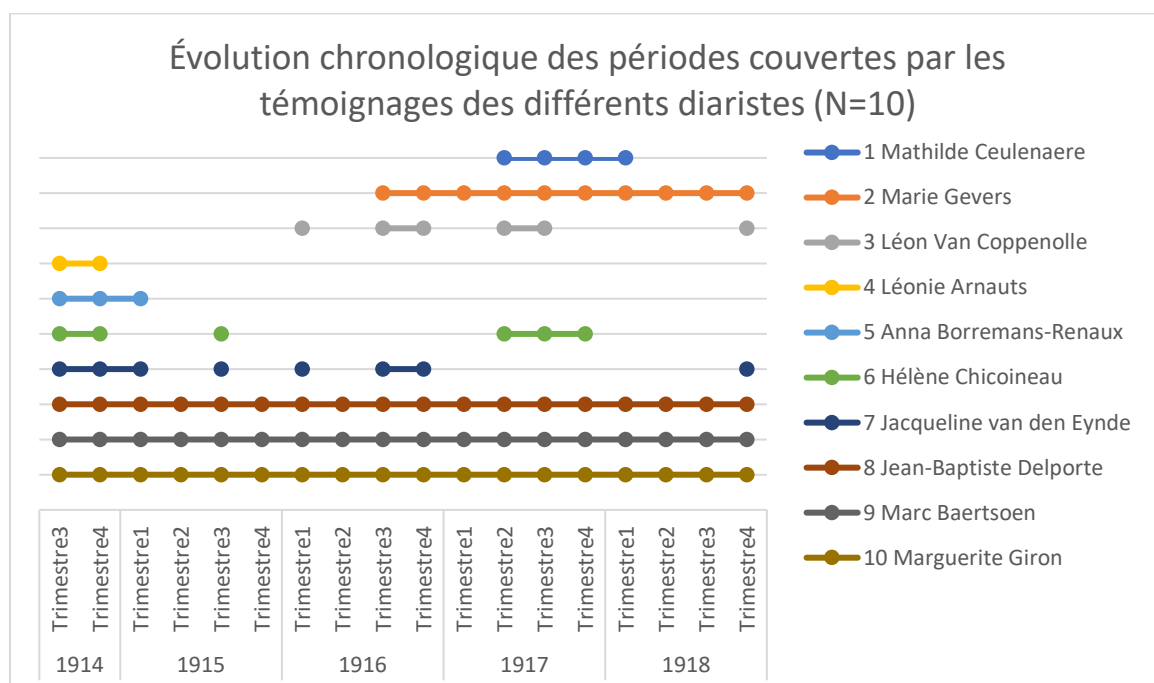
¹⁶⁶ Cette édition a été initiée à la suite d'une annonce de la part de la commune de Comines demandant des témoignages de la population ayant vécu l'occupation. Cette publication s'insère alors dans une démarche personnelle de la part de la diariste entreprise après la guerre. Cette annonce aurait émis chez la diariste une envie de réaliser une version de son carnet afin de le transmettre à chacun de ses enfants (*Ibid.*).

¹⁶⁷ Notre carnet le plus court présente huit pages (Léonie Arnauts), contrastant avec notre carnet le plus volumineux qui compte plus de 400 pages (Marie Gevers).

¹⁶⁸ À titre d'exemple, les carnets de Léonie Arnauts et de Léon Van Coppenolle ne couvrent pas les mêmes étapes de l'occupation, l'un portant sur les premiers mois de la guerre tandis que l'autre se développe lors de la deuxième moitié de l'occupation. Certains témoignages ne se croisent tout simplement pas tandis que d'autres, comme Marc Baertsoen ou Marguerite Giron, évoluent en parallèle tout au long de l'occupation, pouvant constituer des liens entre les différentes étapes de l'expérience d'occupation des francophones de Flandre.

également prétendre à ce rôle de personnage principal.

Enfin, les autres diaristes constitueront davantage des personnages secondaires pour diverses raisons. Certains diaristes secondaires le sont, car ils ne couvrent qu'une partie de l'expérience d'occupation. C'est notamment les cas d'Anna Borremans-Renaux, de Léonie Arnauts et d'Hélène Chicoineau qui commencent le conflit sans le terminer tandis que nous retrouvons Léon Van Coppenolle et Mathilde Ceulenaere dans le sens inverse. Jacqueline van den Eynde et Jean-Baptiste Delporte constituent des personnages secondaires davantage par leur faible volume de rédaction durant l'ensemble de l'occupation. En effet, les deux diaristes entament leur rédaction au début du conflit et la clôturent à la fin de celui-ci. Toutefois, leur faible volume de rédaction et les silences répétés durant l'occupation rendent le poids de leurs témoignages moins conséquents que nos trois « personnages principaux ».



Ainsi, à l'instar du développement de l'intrigue d'une pièce de théâtre, ce n'est qu'au fur et à mesure des chapitres que nous apprendrons à connaître plus en profondeur les différents diaristes dont nous venons de faire une présentation sommaire. En continuité avec cette allégorie, un nombre conséquent de citations de nos diaristes ont été employées de sorte à laisser les personnages pleinement s'exprimer. Tout au long de ce mémoire, nous n'aurons de cesse de rappeler la composition des diaristes en activités pour chaque étape de leur expérience d'occupation. Pour l'heure, Marguerite Giron, Marc Baertsoen, Léonie Arnauts, Anna Borremans-Renaux, Jacqueline van den Eynde, Hélène Chicoineau et Jean-Baptiste Delporte sont les sept diaristes qui entament leurs carnets dès le début du conflit.

Chapitre I : Les prémices de l'expérience d'occupation à l'été 1914

Ce premier chapitre retrace la phase initiale du conflit et les prémices de l'expérience d'occupation de nos diaristes. De fait, à l'été 1914, la Belgique n'est pas encore administrée selon un régime d'occupation structuré. Les différents types de zone d'occupation n'existent pas encore. Durant cette première phase, nos différents diaristes ne sont pour ainsi dire pas dans une expérience d'occupation totale, mais davantage dans une expérience d'occupation partielle. Toutefois, cette première phase fait partie intégrante de leur expérience de guerre. Elle est également cruciale dans leur expérience d'occupation, dessinant les traits généraux pour les quatre prochaines années de leur vie. Plusieurs événements majeurs, ayant des incidences psychologiques sur la population belge occupée et nos diaristes durant l'entièreté de l'occupation, ont lieu à l'été 1914. L'objectif de ce premier chapitre est de dresser un contexte général de la Belgique et de nos diaristes durant les premiers mois du conflit, avant la mise en place du régime d'occupation. Nous avons aussi pour objectifs de souligner les principaux événements, phénomènes et mécanismes spécifiques à cette phase. Nous allons également insister sur les phénomènes qui sont constitutifs de l'expérience d'occupation en général et qui s'amorceraient déjà à l'été 1914.

I. « La Crise de Juillet » comme déclencheur des journaux personnels

« *La vie est belle.*¹⁶⁹ » ces mots écrits de la plume de Marguerite Giron en juillet 1914 résonnent comme étant les tout premiers de nos diaristes à l'aube de leur expérience d'occupation. Nous entamons notre analyse quelques semaines avant l'invasion allemande de la Belgique. Nos diaristes n'entament pas leurs journaux personnels d'occupation au moment où celle-ci débute. En effet, la guerre commence par une crise diplomatique appelée la « Crise de Juillet » sur laquelle certains de nos diaristes réagissent déjà¹⁷⁰. Par la suite, l'invasion allemande de la Belgique s'opère dans le courant du mois d'août 1914. Cette période est marquée par une grande période d'instabilité en Belgique qui est ponctuée d'abus commis par

¹⁶⁹ Marguerite Giron entame son carnet à cette date du 25 juillet 1914 sans se douter de la tournure qu'allaient prendre les événements par la suite. Cette dernière introduit son journal personnel en évoquant une anecdote sur le plan familiale et privée totalement détachée de l'actualité internationale. Cela explique alors le décalage qu'aurait cette citation en regard de l'urgence de la situation à l'international (Journal de Marguerite Giron, le 25 juillet 1914).

¹⁷⁰ DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 83-94 ; STENGERS Jean, *Une guerre pour l'honneur : la Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014, pp. 23-47.

l'armée allemande, mais aussi par une situation d'occupation qui n'est pas encore structurée¹⁷¹.

Les commencements simultanés des journaux personnels

C'est dans ce contexte international tendu durant l'été 1914 que la Belgique bascule dans une période inédite de son histoire au cours duquel la plupart des diaristes belges entament la rédaction de leurs journaux personnels. Certains francophones de Flandre ressentent également le besoin d'écrire à l'aube du conflit. De fait, le commencement des différents carnets se réalise de façon plus ou moins simultanée au cours de l'été 1914. Sur nos dix diaristes, six entament leur journal personnel de guerre entre juillet 1914 et septembre 1914. Le caractère extraordinaire et inédit de la situation internationale et en Belgique ainsi que l'aspect de plus en plus concret qu'arbore cette occupation pourraient être des facteurs qui auraient poussé les civils à entamer leur carnet de guerre¹⁷².

Marguerite Giron est la première diariste à prendre la plume et entamer la rédaction de son carnet à la fin du mois de juillet¹⁷³. Celle-ci le fait en réaction aux déclarations successives de guerre qui s'enchaînent dans toute l'Europe bien que ses premiers mots n'en font pas référence mentionnant plutôt une histoire à l'échelle privée et familiale¹⁷⁴. Trois jours plus tard, c'est Anna Borremans-Renaux qui entame son carnet le 28 juillet 1914 par ces mots : « *Nous nous sommes réunis chez notre frère Joseph pour célébrer le mariage de sa fille Germaine.*¹⁷⁵ ». Tout comme Marguerite Giron, elle débute sa rédaction en mentionnant un événement joyeux se déroulant dans sa sphère familiale et privée. À la toute fin du mois de juillet, c'est au tour de Jacqueline van den Eynde de reprendre la plume¹⁷⁶ en revenant vraisemblablement a posteriori

¹⁷¹ Nous ne parlons pas encore d'occupation et de types de zone d'occupation à ce stade, illustrant notamment la perspective sur le court terme d'une guerre rapide (BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, pp. 53-55 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 15-42).

¹⁷² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, p. 213 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, p. 386 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 190-191.

¹⁷³ Marguerite Giron est la première de nos diaristes à entamer un journal personnel en réaction aux événements en lien avec le conflit. D'autres diaristes tenaient déjà un journal personnel avant la bourgeoise bruxelloise, mais ces témoignages s'insèrent davantage dans des egodocuments tenus en temps de paix. Le premier journal personnel de guerre et d'occupation débute avec les premiers mots écrits par Marguerite Giron.

¹⁷⁴ DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996, pp. 11-25 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.* ; STENGERS Jean, *op. cit.*

¹⁷⁵ La diariste hilloise fait référence à un événement familial mobilisant une échelle restreinte et totalement détachée de la situation à l'international (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 28 juillet 1914).

¹⁷⁶ De fait, Jacqueline van den Eynde n'en est pas à son premier journal personnel. À plusieurs reprises, la diariste mentionne qu'elle avait déjà tenu un autre journal personnel avant la guerre (VAN DEN EYNDE DE RIVIEREN Jacqueline, *Mon journal pendant la Grande Guerre 1914-1918*, Bruxelles, KBR, p. 11).

sur sa journée du 30 juillet 1914 : « *Il faisait beau ce matin de juillet !*¹⁷⁷ ». Chez les trois diaristes qui commencent leur rédaction avant l'ultimatum allemande, celles-ci mentionnent des événements de vie remplie de joie. Ce décalage avec la situation internationale pourrait marquer le contraste et le caractère soudain de cette guerre imminente.

Ensuite, dans le courant du mois d'août, la situation de la Belgique s'accélère et se détériore. Cela laisse place à un élan d'écriture de la part des diaristes avec Jean-Baptiste Delporte, Hélène Chicoineau et Léonie Arnauts qui entament leur rédaction respectivement le 1^{er} août, le 4 août et le 15 août 1914. À l'inverse des trois premières diaristes, les deux Cominois et la Tirlemontoise font directement référence au conflit imminent en Belgique, soulignant le caractère de plus en plus concret de celui-ci :

« À 5 h. du soir, la grosse cloche de Comines-France sonne la mobilisation¹⁷⁸ » ; « Au lendemain de la distribution des prix de nos élèves et de leur départ pour les vacances, la guerre éclate.¹⁷⁹ » ; « Le canon a grondé toute la journée. Combat vers Neerlinter.¹⁸⁰ »

Durant cette première phase du conflit, seul Marc Baertsoen entame la rédaction de son journal personnel¹⁸¹ sous la forme d'une série de traces datée durant le mois de septembre. Le 29 septembre il écrit ses premières lignes : « *Continuation du bombardement des forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine, qui résistent fort bien.*¹⁸² ». Comme Léonie Arnauts, le premier événement que mentionne Marc Baertsoen dans son carnet est les bombardements et le bruit du canon. Ces deux éléments sont symptomatiques du conflit qui fait rage en Belgique. Cet aspect plus concret de la présence allemande dans le plat pays pourrait être un élément qui aurait déclenché chez l'avocat gantois et la Tirlemontoise l'initiative d'entamer leur journal personnel.

¹⁷⁷ L'écriture à l'imparfait laisse supposer que Jacqueline van den Eynde serait revenue sur cette journée par après. Nous ne savons pas quand elle rédige cet extrait. Celle-ci aurait peut-être pu rapporter par après ses impressions durant le mois de juillet une fois l'invasion allemande de la Belgique lancée. Elle aurait écrit alors cet extrait par la suite, une fois qu'elle ait pris conscience du début du conflit en Belgique (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 30 juillet 1914).

¹⁷⁸ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 1^{er} août 1914.

¹⁷⁹ Journal d'Hélène Chicoineau, le 4 août 1914.

¹⁸⁰ Journal de Léonie Arnauts, le 15 août 1914.

¹⁸¹ De fait, Marc Baertsoen joint dans son édition critique une introduction sous la forme d'un texte continu dans laquelle il décrit a posteriori l'état d'esprit dans lequel il était au début de l'invasion de la Belgique à l'été 1914. Ce n'est qu'à partir du 29 septembre 1914, lorsque l'avocat prend conscience que la guerre devient concrète, que Marc Baertsoen entame sa rédaction sous la forme d'un journal personnel de guerre (BAERTSOEN Marc, *Notes d'un gantois sur la guerre 14-18*, Gand, Vandeweghe, 1929, pp. 7-33).

¹⁸² Journal de Marc Baertsoen, le 29 septembre 1914.

Les jours précédents l'invasion : théâtre des séparations

Quatre diaristes entament leur rédaction avant l'ultimatum allemand en réaction au caractère préoccupant de la situation de la Belgique et de l'Europe¹⁸³. Ceux-ci émettent ainsi un certain besoin d'écrire au moment où ils prennent la pleine mesure de la gravité de la situation. Il y a alors une forme de prise de conscience que la guerre peut être concrète et imminente en Belgique¹⁸⁴. De fait, la thématique principale la plus mentionnée durant les jours précédents l'invasion allemande est la mobilisation des soldats belges, une mesure concrète adoptée par l'armée belge en réaction au conflit imminent¹⁸⁵. Au début, la posture prise par nos diaristes est davantage englobante, prenant en compte tous les soldats belges comme l'illustrent les dires d'Anna Borremans-Renaux et de Marguerite Giron à la fin du mois de juillet¹⁸⁶ :

« Lorsque l'ordre de mobilisation pour toutes les classes fut reçu, les soldats partirent courageusement. Tous étaient déterminés à défendre leur pays et leur liberté.¹⁸⁷ » ; « Une panique se produit¹⁸⁸ »

L'attention est davantage tournée vers les Belges directement concernés par les événements récents. Une certaine compassion transparait également de leur discours en général pouvant illustrer un certain degré patriotique de la part des trois femmes et un phénomène émotionnel plus général. Ces émotions compassionnelles à l'encontre d'un compatriote font partie intégrante des stratégies émotionnelles spécifiques du régime identitaire des patriotes belges durant l'occupation¹⁸⁹. De plus, ces émotions compassionnelles peuvent être plus globales et imprégner l'identité et la personnalité de nos diaristes en général et pas seulement en temps de guerre. Celles-ci influencent leur comportement et potentiellement leur choix de vie¹⁹⁰. Ce

¹⁸³ Il s'agit respectivement de Marguerite Giron (le 25 juillet), d'Anna Borremans-Renaux (le 28 juillet), de Jacqueline van den Eynde (le 30 juillet) et de Jean-Baptiste Delporte (le 1^{er} août).

¹⁸⁴ DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 11-25 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.* ; STENGERS Jean, *op. cit.*

¹⁸⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 386-388 ; STENGERS Jean, *op. cit.*, pp. 105-111.

¹⁸⁶ Jusqu'au moment du départ des proches, les diaristes restent cependant relativement distantes avec les événements. Ce sont davantage des émotions de diverses natures qui sont attribuées à d'autres personnes, principalement la population belge et les soldats belges.

¹⁸⁷ Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 28 juillet 1914.

¹⁸⁸ Journal de Marguerite Giron, le 31 juillet 1914.

¹⁸⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-105 ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivismisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922), dans VAN YPERSELE Laurence (dir.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant/Presses universitaires de Louvain, 2003, pp. 253-257.

¹⁹⁰ Certaines personnes peuvent présenter des aptitudes empathiques et compassionnelles élevées pouvant se refléter dans leur parcours de vie et leurs choix. Certaines professions sont notamment réputées pour être particulièrement empreintes d'empathie et de compassion. C'est le cas notamment du personnel de santé ou des pompiers. Ces émotions compassionnelles sont un phénomène émotionnel bien particulier et à part entière (TAITHE Bernard, « Empathies, soins et compassions : les émotions humanitaires », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 373-378).

patriotisme est plus détaché et distant chez Anna Borremans-Renaux¹⁹¹ et Marguerite Giron¹⁹² qui ne s'incluent pas dans les émotions exprimées tandis que d'autres, comme Jacqueline van den Eynde¹⁹³, s'expriment davantage au nom de toute la population belge et patriote. L'emploi des pronoms collectifs et personnels « nous » ou « on » renvoie à une facette identitaire collective pouvant être patriote, nationale ou autre. Toutefois, le pronom « on » apparaît davantage comme un pronom indéfini, plus générique. Le pronom « nous » est davantage employé quand la communauté au nom de laquelle on s'exprime est pleinement définie¹⁹⁴.

Par ailleurs, rapidement, ces manœuvres militaires et cette situation de la Belgique prennent une teneur plus personnelle pour nos diaristes. Les mobilisations concernent directement un ou plusieurs membre ou proche de leur famille¹⁹⁵. Les réactions et expressions émotionnelles sont alors dans une intensité plus importante et impliquent davantage l'identité familiale¹⁹⁶. Ce sont principalement des émotions déplaisantes comme la tristesse, la peur ou l'angoisse (personnelle, individuelle ou collective, d'intensité modérée¹⁹⁷) pour la sécurité de leur proche qui transparaît dans le discours des trois femmes :

« Les heures s'écoulèrent lentes et tristes, nos cœurs étaient gros, un poids lourd pesait sur nos épaules. Nous entrions dans une période souffrances et d'angoisses¹⁹⁸ » ; « Je passe avec elle la journée dans l'angoisse d'être sans nouvelles¹⁹⁹ » ; « Jour de la déclaration de guerre. Nous

¹⁹¹ Anna Borremans-Renaux écrit notamment ces lignes le 2 août 1914 : « Lorsque l'ultimatum allemand fut annoncé à la Belgique, les Belges furent d'abord surpris, mais la confiance revint bientôt » (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 2 août 1914).

¹⁹² Marguerite Giron apparaît relativement neutre (ce qui apparaît comme inhabituel au vu du comportement et de la personnalité d'écriture de la diariste) par les événements à plus large échelle attribuant davantage d'émotions à ses proches comme le montre ces trois extraits écrits le 30 juillet 1914 : « Marie en larmes » ; « Louise vert pomme » ; « Léon très saisi » (Journal de Marguerite Giron, le 30 juillet 1914).

¹⁹³ Jacqueline van den Eynde écrit ces lignes le 30 juillet 1914 : « Les heures s'écoulèrent lentes et tristes, nos cœurs étaient gros, un poids lourd pesait sur nos épaules. Nous entrions dans une période de souffrances et d'angoisses » (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 30 juillet 1914).

¹⁹⁴ Celle-ci est l'une des identités multiples qui construisent et caractérisent la personnalité de nos diaristes. C'est cette identité nationale et patriote qui développe les stratégies émotionnelles propres au régime émotionnel des patriotes belges (DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », dans HORNE John (éd.), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, pp. 124-135 ; ROEKENS Anne, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 77-88).

¹⁹⁵ Pour les deux mères de famille Marguerite Giron et Anna Borremans-Renaux, ce sont respectivement ses deux fils pour la Bruxelloise, et son fils aîné pour la Halloise qui sont concernés par ces événements. Enfin, chez Jacqueline van den Eynde, c'est son frère aîné qui est concerné par cette mobilisation. Les trois femmes voient leur sphère familiale être amputée d'un ou plusieurs membres.

¹⁹⁶ L'emploi des pronoms « nous » ou « on » renvoie à des identités collectives qui peuvent différer suivant la communauté concernée. Ainsi, dans ces extraits plus précis, les pronoms « nous » ou « on » renvoient à l'identité familiale (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

¹⁹⁷ Ces émotions sont alors exprimées soit à la première personne du singulier (Moi/Je) ou à la première personne du pluriel (Nous). Elles sont également d'intensité modérée, soit le deuxième degré d'intensité au sein de notre nomenclature.

¹⁹⁸ La diariste écrit à l'imparfait sous-entendant qu'elle est revenue par après sur cette journée (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 30 juillet 1914).

¹⁹⁹ La diariste écrit ces mots en réaction au manque de nouvelle de ses fils tout fraîchement mobilisés (Journal de Marguerite Giron, le 1^{er} août 1914).

*recevrons une autre lettre. Après, plus rien. Nous avons passé des jours dans la peur, sachant que le onzième régiment de ligne avait été déployé.*²⁰⁰ »

Ce contraste émotionnel en fonction de l'échelle humaine et géographique adoptée pourrait s'expliquer par le degré d'implication plus important et les conséquences plus directes sur le quotidien des diaristes que ces mobilisations de proches de leur famille impliquent. Cette séparation avec certains membres du cercle familial, que nos diaristes ne reverront pas avant la fin du conflit, constitue le premier événement majeur sur le plan personnel de l'expérience de guerre puis d'occupation de nos diaristes. Ce phénomène est également généralisé à l'ensemble de la population belge. Ces mobilisations de soldats belges et les séparations de famille que cela engendre constituent un des phénomènes et des mécanismes spécifiques et inhérents à ce début de conflit²⁰¹. Il pourrait s'agir du premier événement traumatique sur le plan psychologique à grande échelle qu'une partie de la population belge expérimente en ce début de conflit. Cet événement peut être imprégné d'émotions déplaisantes exprimées à des intensités variables comme chez Jacqueline van den Eynde²⁰². En plus de l'amour et de la défense de la patrie sur une échelle plus globale, c'est aussi l'amour et la défense de la famille qui est en jeu. Cela implique des identités multiples et fait intervenir deux communautés émotionnelles différentes²⁰³.

On remarque par ailleurs un certain détachement dans la rédaction chez les diaristes qui seraient moins impactés outre mesure par ces mobilisations de soldats et ces séparations de famille. Jean-Baptiste Delporte, alors prêtre de Comines et sans enfant, ne fait aucunement référence aux soldats belges ou français. Cela pourrait s'expliquer par le manque d'implication émotionnelle et d'impact significatif que ces mobilisations engendrent sur son quotidien. De plus, ce dernier adopte un régime identitaire différent de ceux des autres diaristes²⁰⁴. Le

²⁰⁰ Le style de la diariste suggère que cette dernière ait écrit cette entrée après les événements, créant ainsi un décalage avec les faits relatés (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 4 août 1914).

²⁰¹ DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 386-388 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 43-69.

²⁰² Pour l'adolescente de 16 ans, cette dernière exprime une grande tristesse et une peur personnelle et collective (au nom de sa famille) de voir son grand frère être mobilisé au front. Elle écrit notamment ces lignes le 30 juillet 1914 : « En l'embrassant ne devait-on pas se dire "mon Dieu ne sera ce pas la dernière fois ? » ; « Ah ! Que ce fut dur de prononcer ce mot d'adieu, ces deux syllabes contenaient toute notre douleur. » (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 30 juillet 1914).

²⁰³ Chaque être humain est composé d'une multitude d'identités qui sont cumulatives et qui se réfèrent à divers communautés et groupes. Ensemble, ces identités composent la personnalité singulière de la personne (ROEKENS Anne, *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires » dans TALLIER Pierre-Alain, NEFORS Patrick, *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le 201 Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, pp. 417-448).

²⁰⁴ De fait, le processus d'identification et les rapports de forces entre les différentes identités des diaristes peuvent avoir des impacts sur la manière dont ils se désignent et se définissent. Dans ce cas précis, Hélène Chicoineau et Jean-Baptiste Delporte se définissent implicitement d'abord comme étant religieux catholiques, surpassant leur identité patriote et nationale. À l'inverse, Anna Borremans-Renaux, Marguerite Giron et Jacqueline van den Eynde

Cominois accorde une place plus importante, voire dominante, à la religion dans sa construction identitaire et celle de sa personnalité²⁰⁵.

II. L'invasion allemande de la Belgique et de la Flandre

Après la séparation des proches causée par la mobilisation, l'ultimatum allemand constitue le deuxième événement majeur dans le début de l'expérience de guerre de nos diaristes et de la population belge. Celui-ci est véritablement perçu comme un choc dans le plat pays, mais aussi à l'internationale, l'État belge étant neutre sur le plan diplomatique²⁰⁶. Cette prise de position neutre et pacifiste par rapport au conflit est également observable au sein de la population belge et chez nos diaristes comme chez Jean-Baptiste Delporte²⁰⁷. Cette confiance quant au respect de leur neutralité dans le conflit qui pouvait transparaître chez nos diaristes pourrait en partie expliquer les vives émotions exprimées au moment de l'annonce de l'ultimatum allemand.

Le choc de l'ultimatum : entre angoisse et patriotisme

La première réaction face à l'ultimatum est d'abord un choc, une désillusion collective et partagée par la majorité de la population belge qui voit toutes leurs certitudes d'avenir de la Belgique s'effondrer. Nous observons également cette réaction chez Jacqueline van den Eynde et Jean-Baptiste Delporte : « *quel coup cela nous fait !*²⁰⁸ » ; « *Dans l'avant-midi, il est question dans un journal d'un ultimatum à la Belgique [...] On ne veut pas y croire.*²⁰⁹ ». Ces réactions émotionnelles, partagées par l'ensemble de la population, s'insèrent plus globalement dans le régime émotionnel des patriotes belges. Toutefois, ce choc est tant national qu'international. Cet ultimatum a suscité l'indignation et la surprise dans le chef de la majorité des puissances politiques mondiales²¹⁰.

Une fois le choc provoqué par l'ultimatum allemand passé, surviennent des sentiments se

se définissent en premier lieu comme étant des patriotes belges et des mères de famille pour les deux premières. Ce contraste résulte d'un processus et d'une construction identitaire différents suivant les diaristes (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

²⁰⁵ Son discours est davantage imprégné par des figures religieuses symboliques influentes ou encore des valeurs humanistes plutôt que d'un patriotisme belge. Cet extrait, écrit par Jean-Baptiste Delporte le 2 août 1914, peut illustrer ces réflexions : « *Afin d'encourager les habitants qui appréhendaient la guerre imminente entre l'Allemagne et la France* » (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 2 août 1914).

²⁰⁶ Cette surprise est d'autant plus importante et intense que la Belgique n'avait pas envisagé une entrée en guerre si rapide. Celle-ci était confiante quant au respect de sa neutralité par les pays belligérants (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 386-388 ; STENGERS Jean, *op. cit.*).

²⁰⁷ Le prêtre cominois aidait notamment les populations françaises limitrophes apeurées à se préparer à la guerre imminente n'incluant pas la Belgique dans l'équation comme l'illustre cet extrait daté du 2 août 1914 : « *Afin d'encourager les habitants qui appréhendaient la guerre imminente entre l'Allemagne et la France* » (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 2 août 1914).

²⁰⁸ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 3 août 1914.

²⁰⁹ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 3 août 1914.

²¹⁰ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 15-69.

développant sur un temps plus long²¹¹. Des inquiétudes liées au bouleversement imminent de la situation de la Belgique avec la mobilisation militaire apparaissent alors au sein de nos témoignages. De fait, l'avenir à court terme de la Belgique est remis en cause et commence à habiter le discours de certains de nos diaristes. Ces anxiétés sont d'intensité modérée et exprimées en « je », symbolisant une certaine forme de réflexion personnelle partagée dans leur carnet au sujet de la Belgique :

« Dans la soirée, causant avec les vicaires, je leur dis : [...] "Une fois à Liège, l'ennemi est vite ici, puisqu'en chemin de fer, en partant de là à 4 h. du soir; nous sommes ici à 9 h.". J'étais prophète sans le savoir.²¹² » ; « Devant moi se traça pour eux un chemin plein d'amertume, parcemé d'inquiétudes, [...] »²¹³ »

La haine envers les Allemands s'accompagne de tristesse chez Jacqueline van den Eynde, celle de voir certains de ses proches quitter définitivement le foyer pour le front²¹⁴. Pour les diaristes qui ont déjà vécu cette séparation, la tristesse se transforme en inquiétude relative à l'insécurité de leur proche face au conflit imminent en Belgique. Ces émotions sont alors personnelles et collectives, exprimées au nom de la famille, renvoyant à cette facette identitaire comme l'illustrent ces deux extraits de Anna Borremans-Renaux et Marguerite Giron :

« Jour de la déclaration de guerre. Nous recevons une autre lettre. Après, plus rien. Nous avons passé des jours dans la peur, sachant que le onzième régiment de ligne avait été déployé.²¹⁵ » ; « Ma pauvre mère, affreusement inquiète.²¹⁶ »

D'autres diaristes présentant un patriotisme plus exacerbé expriment des stratégies propres au régime émotionnel des patriotes belges notamment envers les communautés considérées comme étant les « ennemis » de la nation²¹⁷. Ainsi, une des stratégies émotionnelles

²¹¹ FINKEL Alain, *Manuel d'analyse cognitive des émotions : théorie et applications*, Malakoff, Dunod, 2022, pp. 126-131 ; PAPEMAN Patricia, OGIER Ruwen, *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995.

²¹² Cela s'illustre notamment dans le carnet de Jean-Baptiste Delporte qui revient le 2 août 1914 sur une discussion qu'il avait eue avec un de ses collègues le 1^{er} août 1914.

²¹³ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 3 août 1914.

²¹⁴ Cette séparation entre Julio et les parents de Jacqueline van den Eynde est véritablement vécue comme un déchirement comme le raconte Jacqueline van den Eynde le 3 août 1914 : « *Pauvre petite mère comme elle pleurait; de mes bras. Je l'enlaçai et la couvrai de baisers. Mais elle répétait sans cesse Julio, pauvre fils chéri ! Oh ! Mon Dieu, le reverrai-je quel déchirement de cœur, [...]* » (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 3 août 1914). Plusieurs émotions de tristesses attribuées à diverses personnes sont observées dans cet extrait soulignant l'intensité de cet événement et de cette séparation. Une mention d'un symbole religieux est également réalisée par la diariste qui se tourne vers Dieu dans le but de rechercher du soutien témoignant également d'une dimension religieuse dans sa construction identitaire. Cette tendance à chercher du soutien et réconfort dans la religion lors de moment de crise sur le plan personnel est un pattern émotionnel récurrent chez la diariste tout au long de son expérience d'occupation.

²¹⁵ Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 4 août 1914.

²¹⁶ Journal de Marguerite Giron, le 6 août 1914.

²¹⁷ Dans le régime identitaire et l'imagerie patriote belge, les Allemands constituent un danger pour l'intégrité nationale. Cette communauté est alors considérée comme étant un ennemi de la Belgique contre lequel les soldats belges, perçus ici comme les héros nationaux, combattent. Des stratégies émotionnelles spécifiques à cette dichotomie identitaire se développent alors dans le régime émotionnel patriote belge (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 149-168).

caractéristiques des patriotes belges durant leur expérience d’occupation est l’hostilité envers les Allemands, matérialisée par la haine, le mépris, l’indignation ou encore la colère²¹⁸. Cet extrait de Marguerite Giron illustre notamment ces mécanismes : « *Pour quels pleutres nous prennent-ils donc ?*²¹⁹ ». D’autres patterns émotionnels propres au régime émotionnel des patriotes belges²²⁰ sont observables parmi nos diaristes. En parallèle de la haine envers les Allemands, nos diaristes expriment aussi de la pitié, de l’admiration ou de la fierté, personnelles et collectives à l’égard des soldats et du pays comme l’illustre ces extraits de Marguerite Giron et Jacqueline van den Eynde :

« *Pauvres hommes de Belgique, et pauvres femmes ! [...] Je suis fier de mon pays*²²¹ » ; « *Liège tient encore. C’est admirable !*²²² » ; « *Avec quel plaisir on reçoit ces chers défenseurs de la Patrie*²²³ »

Une forme de solidarité se dégage alors sur le plan national entre les civils et les soldats belges. Un soutien patriote envers l’armée est observé dans le discours de nos diaristes. Hélène Chicoineau mentionne également un élan de solidarité transnationale envers la Belgique²²⁴ : « *La mobilisation s’effectue avec enthousiasme et partout les prêtres français et belges donnent l’exemple de courage et du patriotisme.*²²⁵ ».

L’invasion allemande de la Flandre

À la suite du refus belge face à l’ultimatum allemand, l’armée allemande commence son invasion de la Belgique en entrant par l’est et envahissant des localités de la province de Liège. Le 4 août 1914 au matin, les forces allemandes se retrouvent aux portes de la cité ardente. La

²¹⁸ C’est une des stratégies émotionnelles spécifiques à l’expérience d’occupation et au régime identitaire des patriotes belges. Dans un premier temps, cette hostilité n’est tournée que vers les Allemands. La haine envers les activistes ne vient que plus tard, une fois que la collaboration politique est mise en place (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 137-169).

²¹⁹ Marguerite Giron fait référence implicitement à l’Allemagne qui impose un ultimatum à la Belgique. On peut observer notamment une forme d’indignation implicite, personnelle et collective au nom de toute la population belge (employant le pronom « nous ») transparaître dans le discours de la diariste. Avec un tel positionnement, Marguerite Giron mobilise une identité et une communauté émotionnelle collectives à l’échelle nationale (Journal de Marguerite Giron, le 3 août 1914).

²²⁰ Nous entendons par régime émotionnel des patriotes belges, toutes les stratégies émotionnelles qui sont imposées par le régime identitaire et le discours idéologique patriote belge à la partie de la population belge occupée qui s’identifie comme patriote.

²²¹ Journal de Marguerite Giron, le 5 août 1914.

²²² *Ibid.*, le 6 août 1914.

²²³ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 7 août 1914.

²²⁴ Durant l’année 1914, la Belgique fait l’objet et jouit d’un soutien, d’une solidarité et d’une aide internationale pour pallier la situation de guerre. C’est un des mécanismes inhérents à l’expérience d’occupation durant cette première étape du conflit (BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *Le ventre des Belges : une histoire alimentaire des temps d’occupation et de la sortie de guerre (1914-1921 & 1939-1945)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2007, pp. 49-88 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 388-391).

²²⁵ Le courage est l’une des valeurs fondamentales et constitutives de l’identité patriote (Journal d’Hélène Chicoineau, le 4 août 1914).

Flandre commence à être envahie quelques jours plus tard. Cette manœuvre militaire à grande échelle sur le territoire belge occupe la majeure partie de la première étape de l'expérience de guerre et d'occupation de nos diaristes et de la population belge²²⁶. Toutefois, elle est caractérisée également par un régime d'occupation qui n'est pas encore structuré et d'une politique allemande basée sur les résultats militaires et le bénéfice sur le court terme. Cela mène alors à divers débordements, atrocités et abus commis par l'armée allemande sur la population belge et qui caractérise l'été 1914 en Belgique²²⁷. Le régime d'occupation ne sera institué qu'à partir de novembre 1914. Lors de l'invasion, nous ne parlons pas encore en termes de type de zone d'occupation.

L'évolution des combats fait l'objet d'un suivi assidu de la part de nos diaristes face au danger immédiat que constitue cette invasion. L'attention est générale autour de ces événements tant par les francophones de Flandre que par l'ensemble de la Belgique et à l'international. Cette manœuvre militaire suscite des réactions à l'internationale (l'image de « The Brave little Belgium », instaurée par les Alliés, commence alors à se diffuser)²²⁸. Ce suivi des combats alimente leurs identités patriotes de la population belge en voyant la résistance de la part des soldats belges à Liège qu'ils qualifient d'« héroïque »²²⁹. Ce qualificatif est spécifique aux mécanismes du discours héroïque. La figure de héros nationale qu'endossent les soldats belges exacerbe l'admiration et la fierté patriotique de nos diaristes envers l'armée belge. Celle-ci constitue un symbole de l'identité patriotique belge comme l'illustre : « *Les admirables, précieux, valeureux petits soldats !*²³⁰ » ; « *Le 13 août, on pavoise pour l'héroïque défense de Liège...*²³¹ ».

D'autres stratégies émotionnelles propres au régime émotionnel des patriotes belges sont observées chez les diaristes. La dichotomie entre les soldats belges et les soldats allemands transparaît dans le discours patriote de Marguerite Giron²³². À côté de la fierté et de l'admiration qu'elle porte pour ses compatriotes, elle exprime aussi de la haine et de la colère envers

²²⁶ COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995, pp. 10-25 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 69-103.

²²⁷ BECKER Annette, op. cit., pp. 121-124 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », op. cit., pp. 386-391 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 43-69.

²²⁸ Cette image est en partie réemployée dans le régime émotionnel des patriotes belge et par nos diaristes qui expriment de la pitié pour leur pays, leurs soldats et leur population. Nous l'avons déjà mentionné précédemment (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », op. cit., pp. 386-391).

²²⁹ Ibid..

²³⁰ Nous pouvons notamment observer dans cet extrait une des valeurs inhérentes à la figure du héros qui est le courage suscitant l'admiration (Journal de Marguerite Giron, le 7 août 1914).

²³¹ Pour cet extrait, les émotions en lien avec le patriotisme belge sont exprimées par procuration chez Hélène Chicoineau (Journal d'Hélène Chicoineau, le 13 août 1914).

²³² VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », op. cit..

l'Allemagne et son armée, alors perçue dans l'imaginaire patriote comme étant les « ennemis » de la nation : « *Ils sont ignobles, ignobles !*²³³ » ; « *Nous pouvons espérer que les Allemands seront vaincus*²³⁴ ».

Toutefois, tous n'expriment pas des émotions propres au régime émotionnel des patriotes belges. Certains diaristes se montrent silencieux par rapport aux combats qui font rage dans le pays. Dans certain cas, cela résulte d'un comportement de rédaction prédéfinie de la part du diariste qui omettent volontairement d'écrire des propos allant à l'encontre des Allemands et pouvant être compromettant dans le futur²³⁵. Cette crainte et cette pression qu'exerce l'occupant sur les civils belges occupés conditionneraient le comportement de certains diaristes qui n'aborderaient alors pas les sujets jugés « sensibles »²³⁶. D'autres restent cloisonnés dans la sphère et l'échelle familiale, gardant leur attention exclusivement tournée vers leur proche parti au front comme chez Anna Borremans-Renaux²³⁷.



Cependant, durant les premiers jours de cette invasion allemande, celle-ci pourrait encore apparaître comme lointaine pour nos diaristes vivant en Flandre. L'invasion démarre en Wallonie, mais rapidement elle s'étend sur le territoire flamand avec les premières localités flamandes qui passent sous domination allemande dans le courant du mois d'août 1914²³⁸. La première diariste à être envahie et avoir des contacts avec l'armée allemande est Léonie Arnauts, habitante de Tirlemont. La septuagénaire de haute classe sociale entame son carnet le

²³³ Journal de Marguerite Giron, le 9 août 1914.

²³⁴ *Ibid.*, le 11 août 1914.

²³⁵ C'est un pattern de rédaction récurrent chez bon nombre de diaristes qui subissent une pression de l'occupant et sont conscients du danger que constitue l'écriture d'un tel document (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 143-146).

²³⁶ C'est notamment le cas de Jean-Baptiste Delporte, qui, tout au long de la guerre, ne parlera que très peu des Allemands dans son carnet trahissant une forme de crainte et de peur à leur égard. Ce dernier ne voulait pas que son carnet puisse constituer un danger au cas où les autorités allemandes venaient à mettre la main dessus. Par souci de sécurité, il aurait alors volontairement omis de mentionner certains sujets en lien avec l'occupant se réservant aussi le droit d'être le plus neutre et détaché possible des situations qu'il décrivait dans son carnet (DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, p. 6).

²³⁷ Ce suivi des combats à travers les nouvelles de leur proche témoigne d'une identité familiale prononcée qui surpasserait l'identité patriote pour la mère halloise de 50 ans. Cette dernière est mère d'une famille de 9 enfants dont certains sont encore enfants ou adolescents. Le rôle de mère de famille est encore fort présent dans son quotidien et alimente un esprit de famille important. Celui-ci influence considérablement le comportement de la maman face au danger imminent que constitue l'invasion allemande. Nous l'observons notamment dans cet extrait, daté du 9 août 1914 : « *Enfin, nous recevons une lettre de notre fils bien-aimé, nous annonçant qu'il est revenu sain et sauf d'une terrible bataille. [...] C'est certainement, dit-il, notre bonne Dame de Halle qui l'a protégé. [...] Depuis, nous sommes quelque peu rassurés, sauf sur le sort d'Alfred, dont Marie n'a plus de nouvelles depuis le 4 août.* » (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 9 août 1914).

²³⁸ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.* ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 386-388 ; STENGERS Jean, *op. cit.*, pp. 105-111.

15 août 1914, trois jours seulement avant l'entrée des troupes allemandes dans la ville²³⁹. Cette dernière entame son carnet en mentionnant, d'abord sans émotion puis le lendemain avec épouvante, le bruit du canon : « *Le canon a grondé toute la journée. Combat vers Neerlinter*²⁴⁰ » ; « *Canonnade épouvantable vers Neerlinter et Betz*.²⁴¹ ». Celui-ci est un élément caractéristique de la vie quotidienne des diaristes durant leur expérience d'occupation²⁴².

Le lendemain, les forces armées allemandes sont aux portes de Tirlemont, provoquant ainsi une panique collective au sein de la population locale que la diariste décrit en ces mots :

« *paysans et paysannes de tout âge ont envahi Tirlemont, des flamands, des wallons criant, pleurant, criant, que les prussiens arrivaient en grand nombre dans les campagnes, racontant toutes les atrocités commises par les soldats allemands, [...]*²⁴³ »

Cette panique et cette peur collective de la population belge soulignent le caractère concret de cette guerre. Celles-ci constituent des émotions caractéristiques de l'expérience de guerre du concept de peur collective face à un danger imminent²⁴⁴. En plus de la terreur que pouvait provoquer l'armée allemande, l'entrée de ceux-ci dans la ville d'origine des civils belges exacerbe leur patriotisme. Ainsi, ce patriotisme peut s'observer dans diverses stratégies émotionnelles que nous avons déjà évoquées au préalable. Léonie Arnauts se montre particulièrement virulente lorsqu'il est question de décrire les soldats allemands. Cela contraste avec l'admiration qu'elle porte envers les figures d'autorités belges locales :

« *À la tête de l'armée allemande se trouvaient tous les forçats, tous les voleurs, tous les assassins que les prisons allemandes avaient lâchés, armes à la main. C'était ignoble. [...] Il s'est offert personnellement à la cruauté des allemands, [...] Le Bourgmestre Dory a été admirable de cœur, de courage et de sang-froid*.²⁴⁵ »



D'autres diaristes voient l'armée allemande entrer dans leur localité flamande dans le

²³⁹ Le caractère concret du conflit, étant aux portes de la ville brabançonne, pourrait être l'élément qui aurait déclenché le besoin d'écrire pour Léonie Arnauts (Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51).

²⁴⁰ Journal de Léonie Arnauts, le 15 août 1914.

²⁴¹ *Ibid.*, le 16 août 1914.

²⁴² Le bruit du canon est l'un des phénomènes inhérents à l'expérience d'occupation des diaristes. Dans certains cas il peut conditionner le comportement et les prises de position des individus occupés par rapport à l'évolution du conflit. C'est aussi un marqueur et un symbole de l'état de guerre (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 108-115).

²⁴³ Journal de Léonie Arnauts, le 17 août 1914.

²⁴⁴ Comme mentionné auparavant, au départ, cette invasion semblait relativement lointaine. Face à cette absence de danger imminent, nos diaristes pouvaient alors exprimer des positionnements et des émotions plus rationnelles et modérées. Cependant, une fois le danger identifié et imminent, des émotions plus excessives prennent le pas, conditionnant le comportement de ces derniers. Cette peur collective est caractéristique de l'expérience de guerre. Elle peut se décliner sous des formes d'intensité exacerbées comme la panique ou la terreur. Ces émotions déplaisantes peuvent être exprimées par des civils ou des soldats (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 214-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, « La peur, à l'âge de l'anxiété », dans CORBIN Alain, COURTINNE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 309-316).

²⁴⁵ Journal de Léonie Arnauts, le 18 août 1914.

courant du mois d'août 1914. Le 18 de ce mois, l'armée allemande est aux abords de Rivieren²⁴⁶, une petite localité située dans la commune de Gelrode, le village d'habitation de Jacqueline van den Eynde. Deux jours plus tard, le 20 août, c'est Bruxelles qui voit les soldats allemands marcher en son sein. Cela est relaté par Marguerite Giron avec des émotions déplaisantes, collectives et personnelles intenses au moment de l'entrée redoutée des soldats allemands dans Bruxelles :

« Il est 5 heures, et voilà huit mortelles heures que nous les regardons passer, des larmes de rage plein les yeux. [...] Ils l'ont même salué en s'en allant, mais nous avons dû obéir, avec quelle indignation, quelle rancune, quelle humiliation et quelle haine !²⁴⁷ »

Au même moment, Anna Borremans-Renaux voit également les soldats allemands pénétrer dans la ville de Hal. Cette dernière exprimait déjà des craintes vis-à-vis de la situation de Bruxelles au moment où l'armée allemande s'approchait de la capitale belge²⁴⁸. L'attitude prudente des deux parents pourrait laisser suggérer une quelconque forme de crainte implicite face à l'armée allemande qui se rapproche. De plus, le fait de mentionner le rapprochement des troupes allemandes pourrait illustrer une attention particulière chez la diariste par rapport à l'évolution de l'invasion allemande :

« Les Allemands atteignent Bruxelles. Alphonse juge prudent d'emmener les enfants, étant donné la cruauté des soldats allemands partout où ils passent. D'accord, nous enverrons nos enfants et leurs enfants à Blankenberge avec Auguste et Marie.²⁴⁹ »

Dans les trois carnets, cette entrée des Allemands dans leur localité coïncide avec un pic d'émotions déplaisantes exprimées tant individuellement que collectivement. Une forme de peur de l'occupant et d'inquiétude vis-à-vis de l'avenir de la Belgique, de leur sécurité et de leur situation plus personnelle imprègne alors le discours des diaristes. Chez Jacqueline van den Eynde et Anna Borremans-Renaux, cette peur est davantage attribuée à des membres de leur famille ou à la population belge. Les deux décrivent l'atmosphère pour l'une au sein de la famille pour l'autre au sein de la ville de Hal :

²⁴⁶ Rivieren est le village d'origine de Jacqueline van den Eynde. Cette localité est située dans la commune de Gelrode, en province de Brabant et à quelques kilomètres à l'est d'Aarschot. Durant le conflit, Rivieren était situé en zone du gouvernement général (VAN UYTEN Raymond, « Gelrode », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 3, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 1997-1998).

²⁴⁷ Journal de Marguerite Giron, le 20 août 1914.

²⁴⁸ Bruxelles est le principal pôle urbain situé à proximité immédiate de Hal. Hal (Halle) est une ville et commune flamande située au sud-ouest de Bruxelles et en province de Brabant. Durant le conflit, la ville était située en zone du gouvernement général (DE STOBBELEIR Daniel, « Halle [Hal] », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *op. cit.*, pp. 2058-2061).

²⁴⁹ Dans cette citation, nous pouvons déjà apercevoir la réaction de survie de la diariste, en concertation avec son mari. Cette réaction est celle d'envoyer leurs enfants vers la côte afin d'éviter le conflit. Les enfants resteront sur la côte belge jusqu'en octobre 1914, date à laquelle la famille décide tout de même de rentrer dans leur région d'origine voyant l'évolution du conflit se ralentir et l'occupation s'installer petit à petit (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 18 août 1914).

« mes parents en émoi ; pour eux quel moment d'inquiétude²⁵⁰ » ; « Nos ennemis entrent à Halle. Ils occupent la mairie, la poste, la gare et ils coupent les fils téléphoniques et télégraphiques. Ils sont venus avec des revolvers à la main pour demander refuge et ils ont terrorisé les gens. Ils nous ont demandé d'ouvrir le portail de l'usine où ils gardaient leurs voitures. [...]»²⁵¹ »

Cette forme de peur amène également à des réactions de survie et conditionne le comportement de certains Belges qui se questionnent sur la nécessité de quitter leur domicile afin de fuir le conflit. Nous retrouvons notamment cette attitude chez Anna Borremans-Renaux, alors mère de neuf enfants, et chez les parents de Jacqueline van den Eynde :

« mes parents hésitèrent longtemps à me laisser repartir²⁵² » ; « Les Allemands atteignent Bruxelles. Alphonse juge prudent d'emmener les enfants, étant donné la cruauté des soldats allemands partout où ils passent. D'accord, nous enverrons nos enfants et leurs enfants à Blankenberge avec Auguste et Marie.²⁵³ »

Dans ces deux situations, il semblerait que l'identité familiale et les émotions liées au statut de parent soient à l'origine de cette réaction de survie et d'autodéfense. Ces formes d'émotions déplaisantes au moment de l'entrée des Allemands sont caractéristiques de cette première étape dans l'expérience d'occupation de la population belge. La présence des forces allemandes sur le territoire belge suscite alors une peur collective exprimée par une partie de la population belge. Ces réactions résulteraient directement du danger, tant pour la nation que pour leur situation personnelle et familiale, que constitue cette présence étrangère²⁵⁴.

Cependant, ces émotions déplaisantes empreintes d'une identité parentale ne sont pas observées dans le carnet de la jeune aristocrate brabançonne. Ce manque d'émotions pourrait s'expliquer par le stade de vie dans lequel elle se trouve, étant en plein dans la période de son adolescence. De plus, un certain décalage temporel transparait chez la diariste. De fait, elle souligne à diverses reprises les caractères extraordinaires et hors du temps des événements et du conflit qu'elle et sa famille vivent en cet été 1914. Comme le soulignent Stéphane Audoin-Rouzeau ou Nicolas Beaupré, la guerre constitue une « brèche du temps », une période hors du temps²⁵⁵. Cette vision particulière du temps de guerre est un positionnement et un pattern émotionnel spécifique à l'expérience de guerre des populations occupée. On le retrouve chez d'autres diaristes comme Marc Baertsoen²⁵⁶.

Un autre symbole de ce détachement émotionnel chez l'aristocrate est qu'elle n'exprime

²⁵⁰ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 18 août 1914.

²⁵¹ On peut également observer dans cet extrait que la diariste emploie le terme « ennemi » pour qualifier l'armée allemande. Cela illustre notamment l'identité patriote de la maman halloise (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 21 août 1914).

²⁵² Journal de Jacqueline van den Eynde, le 18 août 1914.

²⁵³ Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 21 août 1914.

²⁵⁴ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 214-222 ; BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 55-63 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 104.

²⁵⁵ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213 ; BEAUPRÉ Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023.

²⁵⁶ Nous aborderons cette dimension et ce rapport au temps propre à l'avocat gantois au moment venu.

nullement d'émotions personnelles en réaction à l'entrée des Allemands. À l'inverse, Marguerite Giron exprime des émotions déplaisantes, collectives et personnelles intenses au moment de l'entrée des soldats allemands dans Bruxelles. Ce jour du 20 août 1914 coïncide avec un pic d'émotions chez la diariste. La bourgeoise exprime exclusivement des émotions qui émanent des régimes émotionnels des patriotes belges. Son discours est imprégné d'une haine, d'une indignation et d'une rage collective et personnelle à l'encontre de l'occupant allemand illustrant son identité patriotique belge exacerbée²⁵⁷.



Les autres diaristes en activité durant cette période voient leur ville être envahie plus tard. Toutefois, ces derniers restent conscients des avancements des troupes allemandes. Jean-Baptiste Delporte décrit notamment l'atmosphère qui peut régner à Comines face à l'avancée importante et rapide des Allemands durant l'été 1914 : « *C'est au point que des personnes souhaitent en voir à Comines !*²⁵⁸ ». Ce n'est que dans le courant du début du mois d'octobre 1914 qu'Anvers, Gand et Comines passent sous domination allemande. Au moment où éclate la bataille d'Anvers, Marie Gevers prend la décision de partir avec sa famille en exil aux Pays-Bas afin de fuir la guerre²⁵⁹. Comme l'Anversoise, ce n'est qu'une fois que la guerre affiche une dimension concrète et que l'armée est aux portes de sa ville, Gand, que Marc Baertsoen commence la rédaction de son journal personnel le 29 septembre 1914. Celui-ci n'exprime pas d'émotion personnelle lorsqu'il mentionne les canonnades. Il adopte une posture détachée et neutre par rapport aux événements dont il est témoin. Il décrit davantage l'installation des Allemands dans la ville et insiste sur les émotions et le calme collectif dont fait preuve la population gantoise²⁶⁰ :

« L'après-midi, à 2 h. 1/2, une forte armée allemande fait son entrée à Gand ; elle arrive par la porte d'Anvers et se dirige vers le centre de la ville au milieu d'une grande foule de spectateurs qui la regarde passer dans le plus profond silence. [...] Profonde impression ; la foule énorme qui se

²⁵⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 137-169.

²⁵⁸ Il souligne notamment une curiosité « malsaine » de la part de certains habitants cominois, ce qui l'indigne. Cette indignation serait alors liée au non-respect des valeurs morales (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 21 août 1914).

²⁵⁹ Ce n'est qu'une fois que la guerre est aux portes de la ville de la diariste que ses mécanismes de survies s'activent. C'est au dernier moment et une fois que la guerre arbore une dimension concrète que la romancière anversoise prend une décision drastique, celle de partir en exil. Elle et sa famille (composée de son mari, sa maman et ses deux enfants) partent d'Anvers le 3 octobre 1914 (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.* ; DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 47-49).

²⁶⁰ Cette posture rédactionnelle d'attribuer davantage des émotions aux autres, fait partie intégrante de la personnalité d'écriture de l'avocat. Il ne s'exprime que très rarement à la première personne du singulier (en « je »). Cela résulte des volontés mêmes du diariste de s'intéresser exclusivement aux événements d'échelles humaines et géographiques plus grandes que celle de la famille. Il mentionne presque exclusivement des sujets concernant à minima une partie de la population gantoise. Cette posture de rédaction fait partie intégrante de la personnalité d'écriture du diariste.

presse au marché au Beurre regarde avec stupeur, mais reste calme...²⁶¹ » ; « La population gantoise reste fort calme.²⁶² »

Enfin, Comines et Mouscron, les dernières localités flamandes encore libres dans lesquels vivent certains de nos diaristes, sont envahis par les Allemands au tout début du mois d'octobre 1914. C'est à cette occasion que Jean-Baptiste Delporte sort du silence le 4 octobre 1914. Celui-ci reprend la plume une fois que la situation locale à Comines s'est brutalement détériorée. Lui, tout comme Hélène Chicoineau, n'exprime guère d'émotions intenses à ces sujets malgré toute l'excitation et l'adrénaline que peut engendrer ce type de changements brutaux chez les populations occupées. La plupart de leurs émotions sont de faible intensité, implicite et personnelles comme l'illustre cet extrait de la sœur religieuse cominoise : « *Le 4 octobre 1914, rencontre de patrouilles, conduites presque toujours par des Allemands qui ont travaillés dans les fabriques de Comines et du Nord...ils sont nombreux, hélas !²⁶³ »*. De plus, une forme de prudence caractéristique de la posture et de la personnalité d'écriture de Jean-Baptiste Delporte imprègne son discours. Le prêtre cominois n'a de cesse d'éviter tout propos négatif ou virulent à l'égard des Allemands. Cette stratégie résulterait davantage d'une forme implicite de peur envers l'occupant et non pas d'un manque de patriotisme²⁶⁴. Cette stratégie émotionnelle est par ailleurs employée dès l'entrée des Allemands dans le village comme l'illustre cet extrait :

« Je revins chez moi. Arrivé au commencement de la rue de la Station, je vois venir une nouvelle patrouille allemande. Gustave Guilbert me force à rentrer chez lui. Ce que je fis, bien que ces soldats n'eussent pas l'air agressif du tout.²⁶⁵ »

Enfin, bien que Mathilde Ceulenaere n'entame son carnet que bien après, cette dernière a aussi vécu l'invasion allemande Comines. Le jour de l'entrée des Allemands à Comines, elle, ainsi que toute sa famille ont décidé de fuir leur maison pour rejoindre le nord de la France avant de revenir dans la localité frontalière quelques jours plus tard²⁶⁶.

²⁶¹ Journal de Marc Baertsoen, le 12 octobre 1914.

²⁶² *Ibid.*, le 13 octobre 1914.

²⁶³ Journal d'Hélène Chicoineau, le 4 octobre 1914.

²⁶⁴ Cette stratégie émotionnelle de distanciation avec l'occupant conditionnerait le comportement d'écriture du diariste. De plus, les motivations de rédaction du diariste expliqueraient également cette sobriété. Les motivations de Jean-Baptiste Delporte étaient de répertorier toute la vie quotidienne de Comines sous l'occupation le plus objectivement possible. Tout cela afin que son carnet puisse constituer une source fiable pour de futurs travaux d'historiens (DELPORTE Jean-Baptiste, *op. cit.*, p. 6).

²⁶⁵ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 4 octobre 1914.

²⁶⁶ Avant le déclenchement du conflit, la jeune femme vivait dans le domicile familial à Comines avec sa sœur aînée, sa petite sœur, son petit frère ainsi que leurs deux parents (CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *Mon journal. Comines envahi par les Allemands le 4 octobre 1914. L'évacuation de Comines le 27 mai 1917. Notes écrites après notre arrivée en France*, Bruxelles, édité par Paul Ceulenaere-Bawin, 2004, pp. 9-13).

III. Les « Deux Belghiques »

Nous l'avons vu, face à l'invasion allemande et l'occupation militaire qui se profile, tous nos diaristes n'adoptent pas les mêmes comportements et n'ont pas les mêmes réactions face au danger. Cette invasion allemande engendre et provoque un large mouvement de population en Belgique. Certains tentent de rester coûte que coûte chez eux, tandis que d'autres décident de quitter leur foyer afin de fuir et d'éviter la guerre. Ce phénomène n'est pas propre aux francophones de Flandre et s'applique à l'ensemble de la population belge occupée. Le concept de « Deux Belghiques » désigne ainsi cette dualité de réaction face au danger que constitue l'armée allemande. Elle est caractéristique des comportements de la population civile belge aux premiers mois de la guerre. D'un côté, la Belgique occupée qui est restée sur place malgré les événements. De l'autre, la Belgique exilée qui fuit les combats pour tenter d'éviter la guerre, la peur de l'insécurité surpassant l'attachement de la maison²⁶⁷.

« Rester »

Parmi les Belges qui décident de rester chez eux malgré les dangers de l'invasion allemande, les raisons peuvent être diverses. L'âge, les responsabilités familiales et locales, la crainte d'être pillé, l'amour de la patrie et de sa maison et bien d'autres sont autant de raisons qui poussent une partie de la population à rester chez elle, bien que cela se fasse dans un contexte de guerre et d'occupation²⁶⁸. Parmi nos diaristes, nous observons que ce sont majoritairement des personnes adultes (de plus de 40 ans) présentant une certaine expérience de vie qui se retrouvent dans ce cas de figure avec Léonie Arnauts, Marc Baertsoen, Marguerite Giron ou encore Jean-Baptiste Delporte.

Pour Léonie Arnauts, alors âgée de 73 ans, nous pouvons supposer que son âge avancé aurait pu être un frein à sa potentielle fuite des combats. De plus, une certaine fierté, qui pourrait provenir d'une appartenance à une classe sociale aisée²⁶⁹, couplée à un patriotisme belge

²⁶⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 220-222 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 104-108 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 111-112.

²⁶⁸ BOULOC François, CAZALS Rémy, LOEZ André, *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Privat, 2011, p. 11 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-116 ; ID., « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans JAUMAIN Serge, AMARA Michaël, MAJERUS Benoît e.a. (éd.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : Nouvelles tendances de la recherche historique*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, pp. 109-116.

²⁶⁹ Nous ne savons pas exactement à quelle classe sociale la grand-mère tirlemontoise appartenait, mais nous supposons qu'au vu de sa condition matérielle (personnel de maison à sa disposition et propriétaire de plusieurs logements) elle appartiendrait à la bourgeoisie ou l'aristocratie de la ville (KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, « Permanence et recomposition des élites », dans VANTHEMSCHE Guy (éd.), *Les classes sociales en Belgique : deux siècles d'histoire*, Bruxelles, 2016, pp. 401-442).

exacerbé, serait autant d'éléments qui expliqueraient sa décision de rester²⁷⁰. Ces deux appartenances identitaires cumulatives sont deux éléments fondamentaux et caractéristiques de la personnalité de Léonie Arnauts. Cette dernière se montre notamment virulente et méprisante envers le reste de la population locale effrayée par l'armée allemande comme l'illustre cet extrait au moment de l'entrée des Allemands dans la ville : « *Angéline (la servante) devenue folle a voulu fuir et me laisser seule. [...] La sotte Angéline alors m'a suivie docilement, aussi calme que possible [...]* »²⁷¹.

Toutefois, la diariste n'avait pas de responsabilités locales qui pouvaient potentiellement compromettre un départ²⁷² à l'inverse de Marc Baertsoen, Marguerite Giron ou encore Jean-Baptiste Delporte. Pour les deux premiers, âgés de 54 et 52 ans, en plus d'un patriotisme exacerbé, c'est davantage leur rôle de chef de famille, ainsi que les responsabilités que cela incombaient, qui les auraient décidé de rester dans leur maison. Le cas de Marguerite est le plus exhaustif²⁷³. Au moment de l'éclatement du conflit, celle-ci s'occupe notamment de sa petite-fille en bas âge et de ses beaux-parents à la santé fragile²⁷⁴. Une situation similaire aurait également décidé Marc Baertsoen de rester à Gand, bien que l'on ait que très peu d'informations à ce sujet. Toutefois, à côté des « devoirs » familiaux, l'amour de la patrie et de leur ville anime aussi la jeune grand-mère bruxelloise et l'avocat gantois à rester chez eux tout comme Léonie Arnauts. Cette attitude n'est pas unique à ces trois diaristes. Ce sentiment est plus globalement partagé par une partie importante de la population belge²⁷⁵ comme l'observe notamment Marc Baertsoen le 17 octobre 1914 :

« [...] C'est ce même sentiment qui a fait rester dans leurs villages des milliers de paysans alors que déjà la bataille faisait rage autour d'eux. C'est que l'amour du sol natal comprend l'amour du

²⁷⁰ De fait, la septuagénaire reste relativement pudique dans l'expression de ses propres émotions, notamment lorsqu'il s'agit d'émotions pouvant témoigner une certaine « faiblesse » telles que la peur, la colère ou l'angoisse.

²⁷¹ Dans cet extrait nous pouvons notamment observer le contraste émotionnel entre les réactions de la diariste et la peur attribuée au reste de la population tirlémontoise. Cette posture surplombante vis-à-vis des autres est un positionnement récurrent chez Léonie Arnauts et symptomatique de son identité sociale marquée (Journal de Léonie Arnauts, le 18 août 1914).

²⁷² En plus, Léonie Arnauts est veuve depuis 1892. La diariste vit seule avec sa servante. N'ayant pas de contact quotidien avec le reste de sa famille, la Tirlémontoise n'a pas de responsabilités autres qu'elle-même (DODION Maurice, PEDJOKO Wasily (éd.), *Mijn herinneringen aan de eerste wereldoorlog - dagboek (augustus - begin november 1914) van Léonie Arnauts (1841- 1917) (1ste deel)*, vol. 1, Année 56, Boortmeerbeek, Familieschoon. Driemaandelijks tijdschrift de V geslachten van Hoegaarden, 2015, pp. 1143-1144).

²⁷³ La bourgeoise bruxelloise apparaît alors comme étant le pilier de sa famille. Ayant conscience de ce statut, elle ne pourrait pas la quitter même en situation de guerre. Cette identité familiale prononcée s'observe notamment par la présence abondante des sujets en lien avec sa famille qui ponctuent les pages de son carnet.

²⁷⁴ Marguerite Giron est grand-mère depuis peu avec la naissance de sa petite-fille Nicole (« Niquette ») en 1913. Très proche de sa belle-fille, Andrée De Mot, Marguerite s'occupe aussi régulièrement de cet enfant en bas âge. La mère de la diariste, Elisabeth Michelet (« Bonne-Maman Giron »), a 78 ans au début du conflit. Les beaux-parents de la diariste, Léon De Mot (« Bon-Papa De Mot ») et Caroline Palmans (« Bonne-Maman De Mot »), ont 80 et 77 ans en 1914.

²⁷⁵ DE SCHAEPPRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit..

clocher et l'amour du chez soi, de ce coin de terre où l'on veut vivre et mourir, coin de terre que la plupart des hommes ne se résignent à abandonner qu'à la toute dernière extrémité.²⁷⁶ »

Tout comme Léonie Arnauts, Marguerite Giron et Marc Baertsoen sont animés par un patriotisme exacerbé, totalement assumé chez la Bruxelloise et plus contenu chez le Gantois. Celui-ci est notamment caractérisé par une haine envers « l'ennemi allemand » empreinte de l'imaginaire et de l'identité patriotiques belges. Cette stratégie émotionnelle est en décalage avec la peur exprimée par les autres civils belges et partagée également par nos diaristes. Bien qu'ils ne fuient pas la guerre, ces derniers sont également empreints d'une anxiété et d'une peur face à l'occupant. Cela illustre un phénomène émotionnel plus général propre aux réactions innées face à un danger²⁷⁷. Les diaristes alternent entre différentes émotions de hautes intensités, personnelles et individuelles ou personnelles et collectives au nom de toute la population belge ou locale, comme l'illustrent ces quatre extraits différents :

« Nous sommes si endurcies dans notre haine²⁷⁸ » ; « Nous en restons tremblants et épouvantés²⁷⁹ » ; « Mon cœur est lourd et plus anxieux que jamais.²⁸⁰ » ; « Ces nouvelles ne satisfont évidemment pas les espérances qu'on avait nourries ici depuis huit jours, sauf qu'on apprend avec plaisir que ce qui reste de l'armée belge défend encore vaillamment le sud de la Flandre Occidentale.²⁸¹ »

La thèse du patriotisme ne s'appliquerait pas pour Hélène Chicoineau et Jean-Baptiste Delporte qui s'identifient en premier lieu comme des catholiques et non comme des patriotes français ou belges. Pour Jean-Baptiste Delporte, ce sont davantage ses responsabilités de prêtre de Comines et la figure d'autorité qu'il incarne au sein de la communauté villageoise qui l'auraient décidé de rester malgré l'invasion²⁸². Jean-Baptiste Delporte est également animé par les valeurs humanistes propres à son identité religieuse et semble avoir conscience d'être une figure d'exemple au sein de la communauté villageoise²⁸³. Pour Hélène Chicoineau, le fait qu'elle vive dans un couvent à Comines l'isole partiellement du reste de la société. Cette invasion allemande ne fait que renforcer cet isolement. Toutefois, un esprit d'union et de

²⁷⁶ Par ailleurs, Marc Baertsoen semble être conscient du dilemme identitaire que posent cette fuite et cet exil pour la partie de la population belge ayant fui les combats (Journal de Marc Baertsoen, le 17 octobre 1914).

²⁷⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 214-227.

²⁷⁸ Journal de Marguerite Giron, le 21 août 1914.

²⁷⁹ *Ibid.*, le 24 août 1914.

²⁸⁰ *Ibid.*, le 19 septembre 1914.

²⁸¹ Journal de Marc Baertsoen, le 21 octobre 1914.

²⁸² De fait, le prêtre de 52 ans est l'un des visages de Comines et jouit d'un certain pouvoir et une certaine influence au sein de la communauté villageoise. À plusieurs reprises, nous pouvons observer la fonction de représentation et cette forme d'autorité symbolique qu'il incarne. Celle-ci transparait notamment lorsque les Allemands le consultent pour s'adresser au nom de toute la population locale comme au regard de cet extrait du 29 octobre 1914 : « Dans l'après-midi, visite du lieutenant bavarois Rheynhardt, jeune homme très poli, fort distingué, respectueux envers le prêtre. » (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 29 octobre 1914).

²⁸³ L'acte de fuir irait alors à contre-courant de ses valeurs morales fondamentales de son identité profonde (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

solidarité entre les sœurs émane du couvent au moment de l'invasion²⁸⁴. Ce sont davantage des convictions morales issues de leur identité de catholique, et un amour pour leur localité dans le cas de Jean-Baptiste Delporte qui auraient poussé les deux membres du clergé à rester à Comines malgré l'occupation.

« *Fuir* »

À l'inverse de la majorité de Belges restés au pays, Marc Baertsoen ne fait pas de jugement ni de critique virulente sur les Belges qui ont fui le pays et les combats. Il n'alimente pas les tensions qu'il pouvait y avoir entre ces "Deux Belgiques", les Belges restés au pays reprochant un manquement au devoir patriote à ceux qui ont fui²⁸⁵. L'avocat gantois reste relativement sobre à ce sujet, essayant simplement de comprendre leur raisonnement comme l'illustre cet extrait datant du 17 octobre 1914 : « *un certain nombre de Gantois ont quitté la ville, les uns par crainte des excès que les envahisseurs auraient pu commettre, les autres parce qu'ils ne voulaient pas vivre sous leur autorité.*²⁸⁶ ».

Au regard de cet extrait, c'est la crainte pour la sécurité et une volonté de fuir les combats pour ne pas vivre sous l'occupation qui aurait motivé une partie des Gantois, et plus globalement une partie de la population belge, à partir en exil. Cette fuite constitue la résultante d'une peur collective qui est plus globalement spécifique à l'expérience de guerre en général et l'économie d'émotions qui lui est propre. Elle est notamment caractérisée par une intensité extrême et engendre des comportements spécifiques liés à l'instinct de survie des individus. Chez les civils occupés, cette peur collective se matérialise par des exodes à grandes échelles pouvant être assimilés à la fuite²⁸⁷. Ce genre de mouvements de population caractérisent également le début de la guerre en Belgique. De fait, nous avons pu observer dans le point précédent que cette peur collective anime une partie de nos diaristes ou leur famille. Que ce soit la famille d'Anna Borremans-Renaux, de Marie Gevers, de Jacqueline van den Eynde ou celle de Mathilde Ceulenaere, tous ont eu les mêmes réactions face aux dangers imminents, celle de fuir de conflit. Cet extrait témoigne notamment de ce phénomène :

²⁸⁴ La Sœur Supérieure refuse notamment de quitter le couvent sans ses condisciples jugeant la situation trop dangereuse. Hélène Chicoineau relate les dires de sa supérieure dans son carnet : « *Je ne vivrais pas à Orléans, nous assure-t-elle, vous sachant en danger.* » (Journal d'Hélène Chicoineau, le 4 août 1914).

²⁸⁵ Cette dichotomie et ces tensions sont caractéristiques de ce phénomène des « Deux Belgiques » (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 55-63 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 104-108).

²⁸⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 17 octobre 1914.

²⁸⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*.

« J'emportai également un cahier gris qui contenait mes impressions depuis l'âge de 15 ans. Hélas il n'eut pas de chance ; en un moment de panique, je vis en quelques instants se consumer toutes mon histoire chargée de ces précieux petits [...] »²⁸⁸ »

L'attitude de l'adolescente brabançonne illustre un phénomène plus général au danger que comporte la pratique de l'écriture de soi, notamment lorsque cela est réalisé dans la clandestinité²⁸⁹. Ainsi, Jacqueline van den Eynde, sa famille et ses amis de la famille de Wouters D'Oplinter²⁹⁰ prennent la route vers Louvain puis Malines le 19 août 1914 afin de fuir les combats à Rivieren²⁹¹. Anna Borremans-Renaux envoie ses enfants à Blankenberge le 1^{er} septembre 1914 avant de les rejoindre 18 jours plus tard²⁹². Marie Gevers quant à elle part d'Anvers avec toute sa famille le 3 octobre 1914²⁹³. Un jour plus tard, Mathilde Ceulenaere quitte également Comines face à l'occupation imminente²⁹⁴. Le temps de l'invasion allemande, soit d'août à novembre 1914, un exode d'une partie importante de la population belge s'orchestre alors en Belgique, concernant plusieurs dizaines de milliers de Belges²⁹⁵.

Par ailleurs, ces Belges et nos diaristes exilés sont animés d'un sentiment patriotique et d'un amour pour leur patrie et leur maison malgré les reproches et le ressentiment dont ils font l'objet de la part des civils belges restés au pays. En fait, un certain dilemme identitaire se dresse face

²⁸⁸ Jacqueline van den Eynde écrit ces lignes au moment où sa famille envisage de quitter leur château afin de fuir les Allemands. Cette dernière prend alors peur et brûle le journal intime qu'elle avait tenu quelques années auparavant. Celle-ci commet cet acte de peur que ses écrits puissent constituer un danger pour elle et sa famille au cas où les Allemands venaient à mettre la main dessus (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 19 août 1914).

²⁸⁹ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 151-153 ; RIONDET Charles, « Journaux intimes de clandestinité », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, num. 132, 2016, pp. 140-143.

²⁹⁰ La famille de Jacqueline van den Eynde était ami avec la famille de Wouters d'Oplinter. Les deux familles partagent le début de leur expérience d'occupation et notamment toute leur période d'exil. Des membres de la famille des de Wouters d'Oplinter ont rédigés des journaux personnels sous l'occupation croisant ainsi le témoignage de Jacqueline van den Eynde. Par manque de temps, nous n'avons pas pu intégrer ces témoignages croisés dans notre corpus. Toutefois, cela constitue également un phénomène spécifique de l'écriture de soi (*Ibid.*, pp. 134-136).

²⁹¹ Jacqueline van den Eynde part de son domicile en août 1914 accompagnée de ses parents et de sa petite sœur alors âgée de 8 ans. Ceux-ci parcourent plusieurs localités avant de séjourner dans le château des de Wouters d'Oplinter pendant quelques jours puis de reprendre la route avec ces derniers. Après un nouveau voyage non concluant et face à la situation générale de la Belgique, les deux familles décident finalement de retourner dans le château des de Wouters d'Oplinter. Jacqueline van den Eynde y vit pendant deux mois avant de retourner sporadiquement puis définitivement chez elle en octobre 1914 (VAN DEN EYNDE DE RIVIEREN Jacqueline, *op. cit.*).

²⁹² Au moment de l'entrée des Allemands dans la ville de Hal, Anna Borremans-Renaux et son mari projettent d'envoyer leurs neuf enfants à la côte belge. Cela est fait début septembre avant que la diariste ne les rejoigne plusieurs semaines plus tard. Voyant que la situation militaire reste inchangée, voir s'aggrave sur la côte, la famille décide de rentrer à leur domicile dans le courant du mois d'octobre (CLEMENT Raymond, « Het oorlogsdagboek van Anna Borremans-Renaux 1914-1915. », dans *Hallensia*, vol. 37, num. 2, 2015, pp. 14-22).

²⁹³ Afin de fuir la guerre et l'occupation, Marie Gevers projette de partir en exil aux Pays-Bas en octobre 1914. La romancière part alors avec ses deux enfants, son mari et sa maman dans une résidence louée à Dombourg (province de Zélande). Ils séjournent à l'étranger durant toute la première moitié de la guerre (DOMIAN Magali, « Château-de-l'Ouest : l'exil de Marie Gevers », dans *Nord*, vol. 71, num. 1, 2018, pp. 55-66).

²⁹⁴ Mathilde Ceulenaere n'écrivait pas encore son carnet à ce stade de la guerre, mais affirme dans son introduction critique qu'elle et sa famille avaient décidé de fuir l'occupation allemande à Comines au début du mois d'octobre 1914 (CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *op. cit.*, p. 6).

²⁹⁵ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 55-63.

aux exilés sur le plan patriotique pouvant apporter une forme de culpabilité envers eux-mêmes. Cela est caractéristique de cette dichotomie entre les « Deux Belgiques »²⁹⁶. Toutefois, ses exils spécifiques du début du conflit sont également caractérisés par leur courte durée. Parmi les quatre diaristes qui partent un exil, trois rentrent après quelques semaines tout au plus. Cela a comme effet d'atténuer quelque peu cette culpabilité patriotique dont ils pouvaient être sujets. Seule Marie Gevers effectue un exil de longue durée. Celui-ci engendre un dilemme identitaire et une tourmente émotionnelle face aux reproches émis par les Belges occupés à son égard²⁹⁷.

En effet, cette prise de décision de quitter son foyer temporairement est fortement influencée par la vision à court terme que pouvait avoir la population belge et nos diaristes vis-à-vis du conflit à l'été 1914. Ces derniers partent en ayant espoir d'un retour rapide conforté par la perspective d'une guerre éclair. Cependant, cette vision évolue au fur et à mesure que la situation au front se stabilise et stagne à partir d'octobre et novembre 1914. Au moment où le conflit bascule dans une guerre de position, la plupart des diaristes ayant fui se résignent à l'idée de vivre sous l'occupation et prennent la décision de retourner dans leur localité²⁹⁸. Leur vision du conflit ayant évolué vers des perspectives basées sur le long terme, celle-ci n'est plus compatible avec leur situation d'exilé. Anna Borremans-Renaux et Jacqueline van den Eynde s'expriment à ce sujet au moment d'envisager leur retour dans leur maison respective :

« Après deux jours de famine, nous avons complètement perdu espoir. Alphonse retourne à Blankenberge pour voir ce qui s'y passe. Il revient et nous dit que les Allemands sont bien là, mais que tout est calme et tranquille. Nous emballons rapidement le tout et retournons à notre villa, heureux d'être de retour à la maison. »²⁹⁹ » ; « Enfin nous revoilà at home ! [...] Nous avons quitté nos chers amis, si reconnaissants de tout ce qu'ils ont fait pour nous et liés intimement [...] »³⁰⁰ »

Ainsi, dans le courant de la fin du mois d'octobre et du mois de novembre 1914, tous nos diaristes, excepté Marie Gevers, reviennent dans leur domicile et se résignent à vivre sous l'occupation allemande³⁰¹. Ceux-ci s'insèrent dans une tendance plus globale à l'échelle de la

²⁹⁶ *Ibid.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 104-108.

²⁹⁷ Cette culpabilité patriotique la ronge jusqu'en juin 1916, date à laquelle elle décide de retourner en Belgique par devoir patriote et par amour de la nation. Nous aborderons ce retour en Belgique au moment venu.

²⁹⁸ BECKER Annette, op. cit. ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 103-137.

²⁹⁹ Anna Borremans-Renaux et sa famille se trouvaient à Knokke au moment où les Allemands ont pénétré à Blankenberge (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 13 octobre 1914).

³⁰⁰ Cet extrait illustre également le niveau d'étude de la diariste qui est relativement élevée, employant des mots anglais dans son récit (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 22 novembre 1914).

³⁰¹ Anna Borremans-Renaux rentre à Hal avec toute sa famille le 23 octobre 1914. Mathilde Ceulenaere fait de même à Comines à la fin du mois d'octobre avant que son père et son frère ne repartent pour le Nord de la France afin de fuir l'occupation allemande. Jacqueline van den Eynde retourne dans son château avec ses parents et sa petite sœur pour la première fois le 20 octobre 1914 avant de revenir y vivre définitivement à partir du 22 novembre 1914. Pour cette dernière, le retour à la maison est un véritable traumatisme tant ils retrouvent les lieux saccagés par les Allemands, symbole des conséquences de leur fuite. Au moment de rentrer chez le 20 octobre 1914, elle écrit : « *mais une fois que nous avons pénétré dans le vestibule, je crois que la plume la plus habile ne pourrait rendre le tableau [...] Arrêtons là ce sombre récit d'ailleurs, il me faudrait un cahier entier et encore ce ne serait qu'une faible esquisse.* » (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 20 octobre 1914).

Belgique, répondant également au même régime émotionnel, celui de la population belge occupée. Au cours des derniers mois de l'année 1914, une part importante des Belges exilés rentrent au pays soulignant le caractère éphémère de ce phénomène étroitement lié à la vision court-termiste qui domine les esprits au début du conflit. Néanmoins, cette expérience d'exil a constitué un pic d'émotions exprimées et de rédaction pour nos diaristes concernés corrélé également avec l'excitation provoqué par la découverte de la vie quotidienne en temps de guerre³⁰².

IV. Les premiers pas dans l'occupation

Cette période d'invasion allemande constitue véritablement une période de transition et d'instabilité générale en Belgique. Le plat pays passe d'une situation de pays libre à celui d'un pays partiellement occupé en temps de guerre. Cette invasion allemande caractérisée par sa violence et l'instabilité qu'elle engendre constitue la première étape du conflit et de l'expérience de guerre et d'occupation de nos diaristes ainsi que de la population belge. Celle-ci est marquée par une vision du conflit sur le court terme qui s'illustre notamment dans la politique militaire menée par l'Allemagne³⁰³. De plus, les mouvements de populations, que cette invasion a engendrés, ont créé un décalage entre les différents diaristes. Tous n'entament pas leur expérience d'occupation et la cohabitation avec l'occupant allemand au même moment³⁰⁴.

Cependant, à ce stade du conflit, la mise en place d'un régime d'occupation permanent sur le sol belge n'est pas encore étudiée par les autorités allemandes. Le territoire belge n'est pas encore administré selon différents types de zone d'occupation. L'accent est davantage porté sur les profits et les bénéfices militaires immédiats pour l'armée allemande en exploitant les ressources de la population belge. Cette politique militaire allemande et cette vision sur le court terme pourraient en partie expliquer les phénomènes inhérents à cette première phase du conflit. Le quotidien des diaristes et de la population belge est alors rythmé par des pillages, des massacres et des atrocités commis par l'armée allemande et constituent autant d'événements traumatiques³⁰⁵.

³⁰² BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 53-82 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-137.

³⁰³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-107 ; DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 99-106 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97.

³⁰⁴ BECKER Annette, *op. cit.*.

³⁰⁵ Aucun régime d'occupation structuré à proprement parler n'est encore mis en place lors de cette phase initiale du conflit. C'est pour cela que des concepts pourtant clés de l'occupation administrative de la Belgique ne sont pas mentionnés dans nos analyses. Les types de zones d'occupation, les perquisitions et réquisitions, les pénuries sont autant de phénomènes inhérents à l'expérience d'occupation qui seront mobilisés dans des stades ultérieurs (*Ibid.*, pp. 101-124 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 124-134).

La phase initiale du conflit apparaît comme une période de transition pour la population belge qui bascule peu à peu dans une expérience d'occupation. Par leur vision du conflit portée sur le court terme et le manque d'une structure et d'un régime d'occupation clairement établie, ceux-ci ne sont pas encore pleinement entrés dans une expérience d'occupation. Ce n'est qu'à partir de novembre 1914 que les fronts se stabilisent et qu'un processus d'occupation sur le long terme est mis en place³⁰⁶. Par ailleurs, nos diaristes sont déjà exposés à certains phénomènes qui perdureront et caractériseront en partie leur quotidien durant les quatre années d'occupation à venir.

Les « ennemis barbares » allemands

Le principal phénomène qui introduit et entame l'expérience d'occupation de nos diaristes, et plus globalement de la population belge, est la présence allemande sur le territoire national. Celle-ci suscite de nombreuses émotions déplaisantes qui sont imprégnées par l'imagerie propre à la communauté identitaire des patriotes belges. Cette présence allemande est perçue comme illégale et illégitime au regard des patriotes belges. Celle-ci menace notamment la souveraineté et la liberté de la Belgique, deux valeurs fondamentales de l'identité patriotiques belges. Par la menace qu'ils représentent, l'occupant allemand alimente directement une image « d'ennemi » de la nation belge au sein du régime identitaire des patriotes belges. Cette image négative développe également des stratégies émotionnelles de haine et d'hostilité collective et personnelle exprimées à l'égard des Allemands et qui sont propres au régime identitaire des patriotes belges. Ces émotions et ces discours hostiles et virulents sont notamment empreints d'une imagerie propre au récit héroïque³⁰⁷. Nous retrouvons déjà ces stratégies émotionnelles et ces mécanismes du récit héroïque dans le discours de nos diaristes lors de l'invasion de la Flandre.

Face aux héros de la nation que peuvent constituer les soldats belges et les figures d'autorité comme le Roi Albert Ier, les Allemands alimentent une image « d'ennemi barbare » et d'antihéros. L'adjectif « barbare » est l'une des caractéristiques propres à la figure de « l'ennemi » au sein du récit héroïque³⁰⁸. Certains de nos diaristes expriment également ces stratégies au moment où les Allemands s'installent dans leur localité. On observe ces

³⁰⁶ ID., « Belgium », *op. cit.*, pp. 388-393 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97 ; FOLIE Clara, « Résister à l'occupant : les civils belges au cœur de la Première Guerre mondiale », dans *La Revue d'Histoire Militaire*, 2021.

³⁰⁷ VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

³⁰⁸ Cette barbarie est l'une des caractéristiques propres à l'image de l'ennemi au sein du discours héroïque. Il s'agit d'une dualité entre le héros aux multiples qualités face à l'ennemi qui présente une multitude de défauts (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.* ; ID., « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*).

mécanismes spécifiques au récit héroïque chez Marguerite Giron, Anna Borremans et Léonie Arnauts dans le courant du mois d'août :

« Nous sommes si endurcies dans notre haine³⁰⁹ » ; « Dans la ville, on ne voit que des soldats, des voitures et des charrettes. On se croirait dans une ville de garnison, mais malheureusement avec une garnison allemande³¹⁰ » ; « Nous vivons ici dans une tyrannie affreuse, les groupes de gens sont dispersés par des patrouilles allemandes. [...] La ville est morte. [...] »³¹¹

Cette haine exprimée à l'égard des communautés considérées comme les « ennemis » de la nation est l'une des stratégies émotionnelles plus spécifiques à l'expérience de la Grande Guerre en général. Celles-ci se déclinent alors suivant le régime identitaire et émotionnel auquel les individus s'insèrent³¹². L'invasion allemande est également caractérisée par sa violence et les atrocités commises par l'armée allemande sur la population belge durant les premiers instants de l'occupation lors de l'été 1914³¹³. Ces atrocités alimentent également l'image « d'ennemis barbares » allemands au sein du régime émotionnel patriote belge. Certains diaristes comme Léonie Arnauts les mentionnent dès août 1914 :

« paysans et paysannes de tout âge ont envahi Tirlemont, des flamands, des wallons criant, pleurant, criant, que les prussiens arrivaient en grand nombre dans les campagnes, racontant toutes les atrocités commises par les soldats allemands, [...] »³¹⁴ ; « [...] Il représente l'âge du bronze, il tue la Belgique, il le détruit, ce qu'il y a de plus honteux, il la vole. [...] C'est vomissant ce qui s'est passé à Louvain, ce sont des pillards émérites, des assassins. Tous voleurs et cupides. Ils n'ont commis que des atrocités. J'ai eu l'audace.³¹⁵ »

Tandis que d'autres, comme Marc Baertsoen et Marguerite Giron, ne les mentionnent que brièvement. Ces derniers aborderont davantage le sujet qu'a posteriori³¹⁶.



Ces nouvelles stratégies émotionnelles ne sont pas exprimées à la même période par nos différents diaristes. Tous ne sont pas envahis au même moment, l'invasion gagnant du terrain au fur et à mesure des avancées allemandes. Toutefois, ces formes d'émotions déplaisantes sont accentuées par l'excitation ambivalente que provoque la découverte de leur nouvelle vie

³⁰⁹ Journal de Marguerite Giron, le 21 août 1914.

³¹⁰ Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 21 août 1914.

³¹¹ Journal de Léonie Arnauts, le 22 août 1914.

³¹² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

³¹³ Nous ne rentrerons pas en détail sur ces atrocités commises tant ce sujet pourrait faire l'objet d'un mémoire entier à ce sujet. Divers chercheurs et historiens ont déjà consacré des ouvrages et articles à ce sujet dont ceux-ci que nous avons consultés : BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, pp. 57-61 ; TIXHON Axel, DEREZ Mark, *Villes martyres, Belgique, août-septembre 1914 : Visé, Aerschoot, Andenne, Tamines, Dinant, Louvain, Termonde*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2014.

³¹⁴ Journal de Léonie Arnauts, le 17 août 1914.

³¹⁵ *Ibid.*, le 7 octobre 1914.

³¹⁶ Ce silence autour de ces événements pourrait témoigner de la censure et de l'isolement dont nos diaristes étaient déjà soumis durant l'été 1914, les empêchant d'avoir conscience de ces événements. Marc Baertsoen mentionne ces massacres à la page 36 tandis que Marguerite Giron les mentionne à la page 50 de son journal avant de les citer sporadiquement en 1918. Vous trouverez en Annexes les extraits précis de ces deux diaristes sur le sujet : Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Marc Baertsoen et Marguerite Giron sur les atrocités allemandes d'août 1914 », p. 4.

quotidienne sous occupation³¹⁷. En contraste avec la majorité de la population belge patriote occupée, quatre diaristes se montrent par ailleurs relativement neutres et distants vis-à-vis de la présence allemande. Ce comportement résulte davantage de choix et de stratégies personnelles de la part de Marc Baertsoen et Jean-Baptiste Delporte. Jacqueline van den Eynde et Anna Borremans-Renaux restent davantage focalisées sur des thématiques qui mobilisent des échelles humaines et géographies plus restreintes. De plus, les deux femmes cherchent à fuir la présence allemande. Elles effectuent un exil durant une partie importante de cette première étape. Cela pourrait également expliquer l'absence de mention relative à l'occupant allemand dans leurs carnets³¹⁸.

Il est à noter toutefois que seule l'armée allemande constitue véritablement un « ennemi » de la nation au niveau du régime émotionnel et identitaire des patriotes belges. Au début de la guerre, les actes de collaboration ne sont pas encore pointés par la population belge occupée. Seule Léonie Arnauts en fait mention à deux reprises de façon minime exprimant une haine modérée à leur égard : « *Il y avait à Tirlemont un grand nombre de Bavares s'entendant très bien avec la population d'ici. Ils ont dû quitter pour rejoindre les armes, à leur grand chagrin, se disant Belges*³¹⁹ ». Cette absence de mention peut s'expliquer par l'absence d'un régime d'occupation structuré et clair durant cette période. Les phénomènes de résistances et de collaborations se développent davantage dans des contextes d'occupations permanentes et stables, ce dont il n'est pas encore question durant cette invasion allemande. Les stratégies émotionnelles de haine et d'hostilité exprimée par les patriotes belges à l'encontre d'un « ennemi » sont surtout exclusivement tournées vers l'armée allemande. Le mouvement activiste flamand ne collabore pas encore avec l'occupant allemand et la *Flamenpolitik* n'est pas encore à l'ordre du jour³²⁰.

³¹⁷ Le caractère inédit de cette situation en Belgique amplifie également cette agitation. Celle-ci peut être ambivalente suscitant davantage un nombre important d'émotions liées à cette nouvelle situation plutôt que de l'excitation en tant que telle. Cette agitation liée à la découverte de la vie en temps de guerre est caractéristique de cette première phase de l'expérience d'occupation des diaristes et plus globalement de la population belge (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 103-111).

³¹⁸ BECKER Annette, op. cit., pp. 53-82.

³¹⁹ Journal de Léonie Arnauts, le 2 novembre 1914.

³²⁰ Ces phénomènes apparaîtront davantage dans les périodes et les étapes suivantes de l'expérience d'occupation des francophones de Flandre (VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004, pp. 187-190 ; WILS Lode, *Onverfranst, onverduist ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014, pp. 113-120).

Découverte de la vie en temps de guerre

Une fois que la présence allemande a été assimilée par la population belge, un pattern émotionnel se dégage dans plusieurs témoignages, celui de la métaphore de la prison. De fait, pour expliquer et développer leur positionnement et leur vision vis-à-vis de la situation de la Belgique et de leur vie sous occupation, il n'est pas rare que les diaristes fassent référence à un sentiment d'enfermement. Ils emploient alors notamment des termes chargés en symbolisme et en émotion pour qualifier l'occupant allemand³²¹. Cette vision est alors quelque peu imprégnée de l'identité et de l'imaginaire collectif patriote belge. Léonie Arnauts emploie également cette métaphore lors de leur première passée en temps de guerre : « *Nous vivons dans le chagrin et le silence de la prison.*³²² ».

Mis à part ce sentiment d'emprisonnement exprimé par les patriotes belges occupés et nos diaristes restés au pays, ceux-ci expérimentent plus globalement la vie quotidienne en temps de guerre. L'injustice caractéristique et constitutive du rapport de domination entre occupant et occupé, ainsi que l'indignation que cela suscite, sont également présents dans le quotidien des diaristes. Chez Jacqueline van den Eynde et Anna Borremans-Renaux, nous observons notamment un pattern émotionnel similaire face à l'injustice commise par l'occupant allemand³²³ :

« Plus loin, une voitures que mes Parents et moi reconnûmes immédiatement. C'était notre omnibus occupé par cinq casques à pointes !... Dire qu'il fallait passer tous cela sous silence, et se laisser dépouiller avec résignation par des misérables.³²⁴ » ; « C'est ainsi qu'au passage des troupes, on voyait les officiers assis confortablement dans des voitures découvertes, des tilburys ou de belles voitures. Au moins, ils ne se fatiguent pas ! C'est triste à voir, car on reconnaît clairement à qui appartenaient ces voitures... Mais ce sont eux les patrons. Du moins pour le moment...³²⁵ »

Cependant, les deux premières thématiques les plus mentionnées durant l'année 1914 sont en lien avec la situation d'exilé de certains diaristes³²⁶ et celles en lien avec la présence de

³²¹ Les termes « tyrannique » et « barbare » sont notamment employés pour qualifier les Allemands. Ces adjectifs renvoient directement au symbolisme et au récit identitaire des patriotes belges. Ils sont également caractéristiques des mécanismes propres au récit héroïque en général (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.* ; ID., « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*).

³²² Journal de Léonie Arnauts, le 21 octobre 1914.

³²³ Pour les deux citations, un pattern émotionnel se dégage face à l'injustice que les pillages et les appropriations allemandes des biens matériels des civils belges peuvent susciter chez nos diaristes. Dans les deux cas, une forme d'indignation transparait dans la réaction des diaristes qui reconnaissent avec certitude le méfait des Allemands. Toutefois, cette injustice est accompagnée d'une forme de résignation et d'un sentiment d'impuissance face à la situation. Cela illustre le rapport de domination auquel la jeune adolescente aristocrate et la maman halloise sont soumises avec l'occupant allemand (DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97).

³²⁴ Journal de Jacqueline van den Eynde, 19 août 1914.

³²⁵ Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 30 août 1914.

³²⁶ Les thématiques en lien avec leur exil concernent : les « histoires de guerre personnelles », « Situation de la famille et des proches » et « Affaire de Famille ». Ces thématiques ont été développées par nos soins et sont

l'occupant allemand³²⁷. Certaines thématiques que nous retrouverons tout au long de l'expérience d'occupation de nos diaristes sont déjà mentionnées durant cette première phase. C'est notamment le cas du bruit du canon, symbole de la présence de la guerre et de l'occupation allemande, dont nos diaristes réagissent déjà durant l'année 1914 en exprimant des émotions personnelles individuelles ou collectives. Ces trois extraits, de trois diaristes différents, illustrent notamment le caractère inédit de ce conflit et cette situation d'occupation³²⁸ :

« le moment était poignant ; en masse nous étions groupés sur le quai³²⁹ » ; « Toute la ville est en émoi. Le canon se fait entendre. [...]»³³⁰ ; « et j'y entends un grondement lointain ininterrompu venant du Sud-Ouest et très impressionnant³³¹ »

Ces types de thématiques, tant d'échelles macrohistoriques que microhistoriques, en lien avec la famille, la vie quotidienne sous occupation, la situation du conflit à plusieurs échelles³³², l'évolution du conflit ou encore les interactions et la cohabitation avec les Allemands font partie des sujets principaux qui caractérisent dès le début et en grande partie l'expérience d'occupation des francophones de Flandre et de la population belge³³³. Nous les retrouvons déjà durant cette première étape du conflit en Belgique avec comme spécificité un nombre important d'émotions suscitées. Celles-ci sont tant déplaisantes que plaisantes, exprimées collectivement ou individuellement et de diverses intensités. Le pic d'émotion constaté pourrait s'expliquer par l'agitation émotionnelle relative qui anime les diaristes au moment de découvrir leur vie quotidienne en temps de guerre et d'occupation inédite³³⁴. En effet, cette première étape est caractérisée par une grande régularité et un grand volume de rédaction corrélée à une expression émotionnelle également intense et volumineuse. Ces phénomènes s'expliqueraient par le bouleversement tant émotionnel que général (personnel, local, national, etc.) que ce conflit aurait engendré sur la population occupée³³⁵.

employées pour l'ensemble de l'expérience d'occupation de nos diaristes. Vous trouverez un lexique de ces thématiques en Annexes : *Annexes, Lexique des thématiques établies*, pp. 61-63.

³²⁷ Les thématiques en lien avec la vie quotidienne sous occupation concernent : « vie quotidienne sous occupation » et « interactions avec l'occupant allemand » (Cf. *Ibid.*, p. 63).

³²⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213 ; BEAUPRE Nicolas, *op. cit.*.

³²⁹ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 19 août 1914.

³³⁰ Journal de Léonie Arnauts, le 27 septembre 1914.

³³¹ Journal de Marc Baertsoen, le 24 octobre 1914.

³³² Suivant les diaristes, les échelles humaines et géographiques mobilisées peuvent varier. Ainsi, la vie quotidienne ou l'évolution du conflit et de la situation de la Belgique peuvent autant être abordées sous le prisme local, que régional, national, familial ou même privé. Un jeu d'échelles permanent faisant une bascule d'un niveau d'analyse à l'autre tant macro que micro sont réalisés par nos diaristes (REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996).

³³³ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 53-218.

³³⁴ BEAUPRE Nicolas, *op. cit.*, pp. 145-177 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-137.

³³⁵ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre I*, « Graphiques 1.1 et 1.2 », p. 41.

Ralentissement progressif du conflit et dynamiques d'occupation naissantes

Au mois de septembre et d'octobre 1914, la majeure partie du territoire belge est envahi. Par ailleurs, il s'agit là d'une occupation militaire de circonstance. Ce n'est qu'après la fin de l'invasion allemande³³⁶ et une fois que le front est stabilisé que la situation générale de la Belgique évolue. Un ralentissement important du conflit s'amorce à cette période faisant ainsi évoluer la vision de la guerre au sein de la population belge et plus globalement en Europe occidentale. Celle-ci passe d'un conflit envisager sur le court terme à un conflit sur le plus long terme. Cette évolution des perspectives du conflit conditionne également l'état d'esprit et le comportement des diaristes et de la population belge sous l'occupation. La forme d'agitation liée à la découverte de la vie quotidienne dans cette situation inédite se serait estompée, laissant place à une forme d'accoutumance³³⁷. Des formes de stratégies émotionnelles et des comportements en adéquation avec une perspective de vie sous occupation sur le long terme apparaissent alors au sein de la population belge et également chez nos diaristes.

En parallèle, l'instauration d'un régime d'occupation allemande structuré et organisé sur le sol belge commence à être à l'étude en Allemagne à partir de novembre 1914. Les diaristes, tout comme l'ensemble de la population belge, basculent alors dans la deuxième étape de leur expérience d'occupation. Durant cette première phase initiale, nous ne parlons pas intégralement d'une expérience d'occupation, mais davantage d'une expérience de guerre. Toutefois, elle fait partie intégrante de l'expérience d'occupation de nos diaristes, initiant toute une série de dynamiques et de phénomènes que nous retrouvons tout au long du conflit³³⁸.

Cette première étape de l'expérience d'occupation se termine par l'arrêt soudain du carnet de Léonie Arnauts le 3 novembre 1914. La diariste nous laisse sur ces mots : « *Il y avait à Tirlemont un grand nombre de Bavarois s'entendant très bien avec la population d'ici. Ils ont dû quitter pour rejoindre les armes, à leur grand chagrin, se disant Belges*³³⁹. ». La Tirlemontoise n'annonce pas explicitement la fin de son carnet et n'expose pas non plus les causes de cet arrêt.

³³⁶ Cette invasion se clôture à la fin du mois d'octobre, avec la bataille de l'Yser qui se termine le 31 octobre 1914. L'issue de celle-ci établit les principales lignes de front et équilibres militaires en Belgique pour les quatre années à venir (COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.* ; DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 52-59).

³³⁷ Il s'agit là d'un phénomène émotionnel et psychologique plus global qui n'est pas exclusif à l'expérience d'occupation. Une fois que l'agitation sur le court terme liée à la découverte d'un élément ou d'une situation inédite commence à s'estomper, une forme d'accoutumance et d'adaptation prend le pas. Les individus intègrent alors ces nouveaux éléments dans leur quotidien. Nous retrouverons notamment cela chez les diaristes qui sont exposés quotidiennement aux bruits de canons et aux combats (BEAUPRE Nicolas, *op. cit.* ; BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 108-115 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », *op. cit.*).

³³⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; CONNOLLY James, DEBRUYNE Emmanuel, JULIEN Élise e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion, 2018 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97.

³³⁹ Journal de Léonie Arnauts, le 2 novembre 1914.

Nous supposons que l'évolution de son état d'esprit et de sa vision du conflit basculant sur des perspectives sur le long terme pourrait expliquer cette fin. Sa motivation à rédiger aurait peut-être été alimentée par l'excitation que procurait la découverte de la vie au début de l'occupation dont certains émettent le besoin de le communiquer à l'écrit. L'accoutumance de cette nouvelle vie qui caractérise la population belge durant cette fin d'année 1914 ne serait alors plus en adéquation avec la tenue de son carnet renvoyant à un état d'esprit dépassée depuis lors. Une dynamique similaire s'est aussi observée chez Jacqueline van den Eynde dont la fréquence de rédaction et le volume de rédaction ont drastiquement diminué à la même période³⁴⁰. Ces hypothèses restent toutefois invérifiées et ne pourront jamais être confirmées par la Tirlemontoise. Elle ne verra pas le bout de cette occupation, s'éteignant chez elle dans sa maison à Dormael, le 8 novembre 1917, à l'âge de 76 ans.

V. L'aube de l'occupation sonne la fin de cette étape initiale

Cette première phase de l'expérience d'occupation coïncide avec un pic d'émotion et de rédaction chez nos diaristes. Cela pourrait témoigner une forme de découverte de la vie sous occupation imprégnée par la curiosité et l'agitation ambivalente que procure cette situation inédite. La certaine inexpérience des diaristes pourrait expliquer l'intensité élevée de ces émotions exprimées. De fait, pas moins d'un quart des émotions exprimées sont d'un degré d'intensité exacerbée. Cette excitation est caractéristique de l'état d'esprit et des stratégies émotionnelles de la population belge durant les premiers mois de la guerre. En seulement quatre mois, ce n'est pas moins de 571 émotions qui ont été exprimées par les diaristes comme l'illustre le tableau ci-dessous.

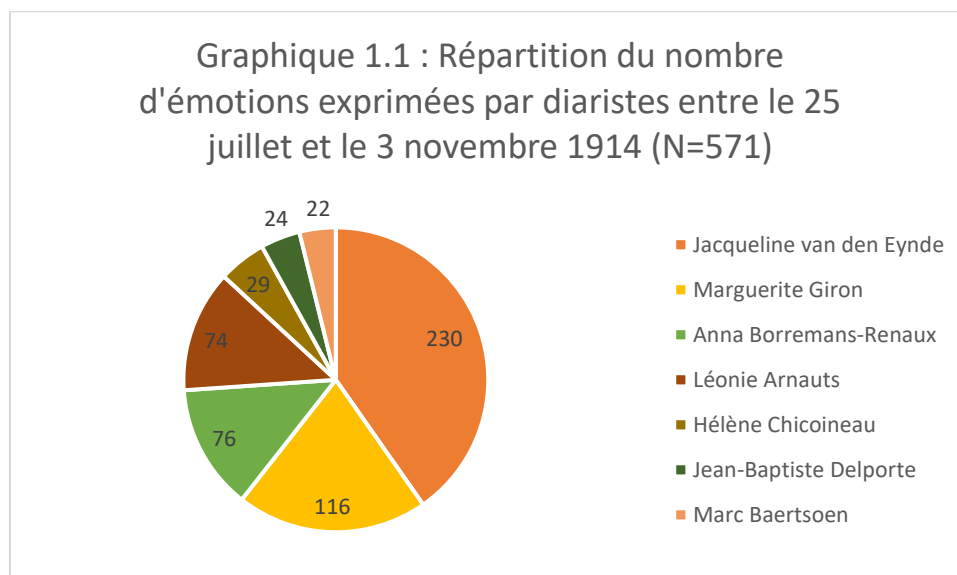
Tableau récapitulatif des émotions exprimées durant la 1 ^{ère} étape de l'expérience d'occupation entre juillet et novembre 1914							
Nombre d'émotions				571			
Explicite		Implicite		275		396	
Plaisante	Ambivalente	Déplaisante	Absence	204	53	314	97
Intensité 1	Intensité 2	Intensité 3		149	277	145	
Moi/Je	Nous/On ³⁴¹	Il/Elle	Ils/Elles	255	198	68	50

Parmi les diaristes, la jeune aristocrate Jacqueline van den Eynde a exprimé 40% des émotions durant cette période. Marguerite Giron est la deuxième, avec un peu plus de 20%. Le fait que ce soit l'adolescente de 15 ans qui compose plus du tiers des recensements pourrait

³⁴⁰ La diariste n'a rédigé qu'une seule fois durant le mois de novembre 1914 et est restée complètement muette durant le mois de décembre 1914.

³⁴¹ Nous avons déjà justifié notre choix de regrouper les pronoms « nous » et « on » dans l'introduction (Cf. *Introduction*, « Méthode de quantification et de classification des émotions », pp. 27-30).

justement illustrer son inexpérience et la spontanéité émotionnelle caractéristique de son âge³⁴². Les autres diaristes sont tous âgés d'au moins 40 ans. Leur taux d'émotions exprimées relativement bas pourrait à l'inverse témoigner le recul pris par rapport à la situation liée à l'expérience acquise au fil de leur vie. Par ailleurs, Marguerite Giron apparaît comme la diariste ayant eu le volume de rédaction le plus important nuançant quelque peu son nombre d'émotions exprimées³⁴³.



Enfin, comme l'illustre le tableau ci-dessus, nous pouvons aussi observer une forme d'équilibre entre les émotions plaisantes (204 occurrences) et les émotions déplaisantes (314 occurrences). Celles-ci sont généralement personnelles et individuelles ou collectives³⁴⁴ exprimées par les pronoms « je », « moi », « on » ou « nous ». Comme précisés dans un point précédent, ce sont davantage la peur (émotion primaire), l'anxiété (émotion complexe) et la tristesse (émotion primaire), ainsi que leur déclinaison, qui sont les émotions les plus régulièrement exprimées par les diaristes. Les principales émotions plaisantes qui sont exprimées sont davantage la joie (émotion primaire) et la compassion (émotion complexe) bien que celles-ci soient moins fréquentes³⁴⁵. Enfin, comme esquissés précédemment, nous pouvons distinguer trois grandes catégories de thématiques qui ont été abordées lors de cette première étape. Tout d'abord, nous avons celles en lien avec la fuite et l'exil d'une poignée de nos diaristes. Suivent les thématiques liées à la présence allemande, l'invasion et la guerre en générale que ce soit à

³⁴² LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 163-169.

³⁴³ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre I*, « Graphique 1.2 », pp. 41-42.

³⁴⁴ Les émotions personnelles englobent les émotions exprimées par le diariste seul ou avec une ou plusieurs autres personnes. Les émotions individuelles englobent les émotions exprimées par une seule personne, que ce soit le diariste ou un autre individu. Les émotions collectives englobent les émotions exprimées par plusieurs personnes avec ou sans le diariste.

³⁴⁵ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre I*, « Tableau 1.1 », pp. 42-43.

l'échelle de la Belgique ou du continent³⁴⁶. Vous trouverez en Annexes un tableau reprenant la répartition détaillée du nombre d'émotions exprimées suivant les thématiques adoptées. Enfin, comme symbole de l'évolution de la situation de la Belgique, les thématiques en lien avec la vie quotidienne des diaristes sous l'occupation militaire allemande surviennent en troisième position. Elles sont surtout mentionnées à la fin de cette période, marquant ainsi un basculement dans une nouvelle étape de l'occupation qui se profilerait³⁴⁷.

Ainsi, à l'aube de la mise en place d'un régime d'occupation plus structuré et permanent sur le territoire belge, s'achève la première étape de l'expérience de guerre et d'occupation de la population belge et de nos diaristes. Celle-ci aura été marquée par une vision relative à l'évolution du conflit sur le court terme et par une instabilité importante à tout niveau en Belgique. Caractérisée par différents phénomènes propres à cette invasion allemande et cette première phase tels que les exils, les atrocités commises ou la découverte de la vie sous occupation, elle constitue un pic d'émotions important à l'aube d'entamer pour de bon l'expérience d'occupation totale.

³⁴⁶ Nous avons réalisé un lexique qui reprend en détail toutes les thématiques que nous avons établies dans cette étude. Dans celui-ci, nous explicitons également les sujets qui sont compris dans chacune des thématiques employées pour classer nos émotions (Cf. *Annexes, Lexique des thématiques établies*, pp. 61-63).

³⁴⁷ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre I*, « Tableau 1.2 », p. 43.

Chapitre II : Le « long » 1915 des francophones de Flandre

Lors de notre chapitre précédent, nous nous sommes concentrés uniquement sur les premiers mois de la guerre coïncidant avec une phase de conflit de mouvement. À la suite de l'invasion allemande et de la stabilisation des fronts s'amorce une nouvelle phase dans l'expérience d'occupation des Belges occupés, celle de la première étape sous l'occupation administrative allemande en tant que telle. À partir de novembre 1914, l'occupant allemand amorce la structuration et l'organisation d'un régime d'occupation sur le long terme. Cette deuxième étape de l'occupation est marquée par une politique « modérée » de la part de l'occupant. Le nouveau gouverneur général de la Belgique, Moritz von Bissing, a mis au centre de sa politique l'objectif de faire accepter la présence allemande sur le territoire belge à la population occupée³⁴⁸.

Cette deuxième étape de l'expérience de guerre et d'occupation des civils belges est caractérisée par une accalmie prolongée en Belgique, en contraste avec la violence ambiante et quotidienne des atrocités orchestrées durant les premiers mois de la guerre³⁴⁹. Cette seconde phase prend place entre 1914 et 1916 lors de la période que Sophie De Schaepdrijver appelle le « long » 1915 coïncidant avec les premiers mois du régime d'occupation des puissances centrales en Europe³⁵⁰. Dans son article portant sur l'analyse de ce concept, l'historienne belge définit notamment ce « long » 1915 comme suit :

« le « long » 1915 semble être défini par des régimes d'occupation relativement modérés, établis par des puissances centrales conscientes de l'échec des invasions de 1914 à assurer une victoire rapide et décisive »³⁵¹

Cette phase s'étend de la fin de l'invasion allemande et de la guerre de mouvement durant la fin d'année 1914 jusqu'à l'accélération et le durcissement de la politique d'occupation notamment avec la mise en place des mesures de déportations dans le courant de la fin d'année 1916. Ce sont ces bornes chronologiques que Sophie De Schaepdrijver applique pour analyser

³⁴⁸ Ce dernier se dirige à l'inverse de la politique menée au début du conflit par son prédécesseur, Colmar von der Goltz, qui avait comme objectif premier de se faire obéir et non pas d'être accepté (BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, pp. 121-130 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 391-393 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 95-97).

³⁴⁹ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 53-124 ; TIXHON Axel, DEREZ Mark, *Villes martyres, Belgique, août-septembre 1914 : Visé, Aerschot, Andenne, Tamines, Dinant, Louvain, Termonde*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2014.

³⁵⁰ Cette dernière a notamment observé une forme de récurrence et de similitude entre les différents régimes d'occupations mise en place en Europe. Sophie De Schaepdrijver a notamment consacré un article entier au sujet de ce concept de « long » 1915 : DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », dans HORNE John (éd.), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, pp. 121-151.

³⁵¹ *Ibid.*, pp. 149-151.

le cas belge qu'elle prend comme exemple dans son article³⁵². Par ailleurs, celle-ci soulève des phénomènes et des tendances qui sont caractéristiques de ce stade de l'occupation et des rapports de forces qui règnent dans le conflit à cette période. L'historienne signale aussi que les bornes chronologiques de ce « long » 1915 peuvent différer selon les régions d'Europe. De fait, bien que ce « long » 1915 puisse être observé de manière globale à l'ensemble de l'Europe, les tendances et phénomènes spécifiques à cette étape de l'expérience d'occupation de la Première Guerre mondiale ne s'amorcent pas aux mêmes moments suivant les régions³⁵³.

De plus, en recentrant l'attention sur des dimensions et des échelles d'analyses plus locales, d'autres tendances et dynamiques ressortent également. Dans le cadre de ce mémoire, nous nous sommes davantage concentrés sur le cas flamand. Pour ce faire, nous avons légèrement modifié les bornes chronologiques de ce « long » 1915 en établissant des contours chronologiques adaptés à notre cas d'étude. Ainsi, en clôturant notre chapitre précédent à la veille de la mise en place et de la structuration du régime d'occupation allemande plus permanent sur le sol belge et en mettant la *Flamenpolitik* au centre de notre attention, ce « long » 1915 propre aux francophones de Flandre s'étendrait davantage de novembre 1914 à mars 1916. La première borne coïncide avec celle que Sophie De Schaepdrijver applique sur son cas d'étude de la Belgique et correspondant au changement de tendance et de dynamique du conflit et de l'occupation qui s'amorce dans toute l'Europe³⁵⁴. La deuxième borne coïncide avec le commencement de la politique d'occupation allemande sur le plan idéologique en Belgique et le premier projet mené dans le cadre de la *Flamenpolitik* en mars 1916. Cette chronologie révisée constituerait à nos yeux le « long » 1915 adapté à l'expérience d'occupation des francophones de Flandre et notre cas d'étude³⁵⁵.

Ce premier projet de la *Flamenpolitik*, avec la flamandisation de l'université de Gand proposé en mars 1916, prend une forme concrète que dans le courant du mois d'octobre 1916,

³⁵² L'historienne emploie une vision et une échelle plus globale dans son étude. Elle explique également que ces bornes chronologiques suivent des phénomènes plus larges s'appliquant à l'ensemble de l'Europe (*Ibid.*).

³⁵³ *Ibid.*.

³⁵⁴ *Ibid.*, pp. 121-151.

³⁵⁵ L'année 1915 est marquée par une série d'échecs essuyés par l'occupant allemand qui peine à faire démarrer sa politique de propagande dans le plat pays. La population belge occupée ne se montre guère réceptive aux propositions allemandes. L'accélération de la *Flamenpolitik* en mars 1916 apparaît comme étant davantage un événement significatif dans notre thématique sur le plan microhistorique. Elle soulève une évolution importante des tendances et des équilibres politiques et idéologiques sous l'occupation en Flandre. Ces bornes chronologiques adaptées à la *Flamenpolitik* ont été établies par nos soins et peuvent être sujettes à débat, notamment sur le choix de clôturer ce « long » 1915 en mars 1916 et non en octobre 1916. Toutefois, dans une optique de varier les échelles d'analyses, les basculements tant régionaux que globaux font l'objet d'analyses détaillées de notre part (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la littérature, 2004, pp. 156-166 ; REVEL Jacques (dir.), « Micro-analyse et construction du social », dans REVEL Jacques (dir.) *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 15-36 ; WILS Lode, *Onverfranst, onverduist ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014, pp. 41-58).

en parallèle du déclenchement des mesures de déportations menées par l'occupant allemand en Belgique³⁵⁶. Nous sommes ainsi conscients que la période qui s'étend de mars à octobre 1916 constitue une phase de transition dans la politique allemande passant d'une approche modérée à une ligne d'action plus agressive et durcie. Toutefois, cette période fait l'objet des analyses que nous menons dans notre prochain chapitre³⁵⁷.

I. La fin d'année 1914 comme la genèse du « long » 1915

Les dernières lignes rédigées par Léonie Arnauts dans son carnet clôturaient notre précédent chapitre³⁵⁸. Ce début du mois de novembre 1914 coïncide avec le basculement de la guerre vers un conflit de position et une stabilisation des fronts et amorce le « long » 1915 des francophones de Flandre. Les fronts en Flandre n'évoluent plus de manière significative jusqu'en 1918 au moment des manœuvres militaires à grandes échelles menées par les puissances belligérantes³⁵⁹. Cette stabilisation des fronts est également caractérisée en Belgique et en Flandre par la mise en place et la structuration de l'administration du régime d'occupation allemande. Cela engendre des modifications importantes sur le plan de la géographie administrative de la Belgique dans laquelle l'occupant allemand établit son propre découpage. C'est à partir de ce stade de l'expérience d'occupation de longue durée de nos diaristes que nous pouvons véritablement commencer à parler en termes de type de zone d'occupation et les intégrer dans nos analyses.

La Flandre : « l'enfer, le purgatoire et le paradis »

En novembre 1914, les types de zone d'occupation allemande se superposent sur les découpages administratifs belges d'avant-guerre³⁶⁰. Pour illustrer les différents types de zones

³⁵⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit., pp. 148-149 ; WILS Lode, op. cit., pp. 163-227.

³⁵⁷ Nous y intégrons aussi bien les basculements microhistorique en Flandre dans le cadre de la *Flamenpolitik* que les basculements plus globaux à l'échelle de la Belgique et de l'Europe avec la mise en place des déportations. Ces derniers ont également des incidences émotionnelles sur nos diaristes. Cette démarche s'inscrit notamment dans notre optique d'analyse et de recherche, employant le jeu d'échelles sur lequel nous sommes déjà revenus dans notre *Introduction* au moment de présenter nos lignes de force méthodologiques (LEPETIT Bernard, « De l'échelle en histoire », dans REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 71-94).

³⁵⁸ Journal de Léonie Arnauts, le 2 novembre 1914 ; Cf. *Chapitre I*, « Ralentissement progressif du conflit et dynamiques d'occupation naissantes », pp. 83-84.

³⁵⁹ Ces phénomènes seront étudiés ultérieurement dans ce mémoire dans les Chapitres IV et V (COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995, pp. 57-62 ; DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996, pp. 139-160).

³⁶⁰ L'occupant allemand ne supprime pas obligatoirement les découpages administratifs belges, régionaux, provinciaux, communaux et locaux au début de l'occupation. Afin de minimiser le coût humain en effectif, ces derniers s'appuient sur les structures administratives belges locales d'avant-guerre auxquelles ils superposent leur nouvelle administration d'occupation allemande au niveau national. Ainsi, les postes et les niveaux de pouvoirs locaux belges (bourgmestres, échevins, magistrats, etc.) sont maintenus par l'occupant allemand (DUMOULIN

d'occupation, certains historiens ont employé le terme d'« enfer » pour qualifier la zone d'opération (*Operationsgebiet*³⁶¹), de « purgatoire » pour qualifier la zone d'étape (*Etappengebiet*³⁶²) et de « paradis » pour qualifier la zone du gouvernement général (*Okkupationsgebiet*³⁶³). Celles-ci ne renvoient pas aux mêmes politiques et types d'autorités allemandes. Selon le type de zone, le niveau de durcissement et les restrictions de libertés et de mouvement sont variables ayant une incidence sur l'expérience d'occupation de nos diaristes³⁶⁴. Cette nouvelle administration allemande se décline aussi dans les niveaux de pouvoir inférieur en parallèle des structures administratives belges locales d'avant-guerre qui ont été maintenues³⁶⁵. La Flandre durant la guerre concentre en son sein tous les types de zones spécifiques à la guerre et l'occupation en Belgique. Ainsi, mise à part la zone libre (située à l'extrême occident de la province de Flandre Occidentale), notre corpus englobe également ces divers contextes géographiques propres à l'expérience d'occupation³⁶⁶.

Nouvelles stratégies émotionnelles : endurance, patience et résistance

À la fin de l'année 1914, la politique menée par les autorités allemandes évolue. Leurs lignes directrices sont dorénavant basées sur des optiques d'exploitation plus durable sur le long terme en adéquation avec les nouvelles tendances du conflit. Les deux derniers mois de 1914

Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97 ; FOLIE Clara, « Résister à l'occupant : les civils belges au cœur de la Première Guerre mondiale », dans *La Revue d'Histoire Militaire*, 2021).

³⁶¹ La zone d'opération est directement dirigée par l'armée allemande et est à proximité immédiate du front. C'est en cela qu'elle se distingue de la zone d'étape bien qu'elle l'intègre également. Au sein de notre corpus, trois diaristes sont concernés et habitent dans ces régions à proximité immédiates du front. Il s'agit d'Hélène Chicoineau, Jean-Baptiste Delporte et Mathilde Ceulenaere (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 388-393 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*).

³⁶² La zone d'étape est située à proximité du front. Elle est soumise à un régime et une administration militaire stricte émanant directement des hautes sphères dirigeantes de l'armée allemande. Elle englobe les provinces de Flandre Occidentale et de Flandre Orientale, le Hainaut occidental et le sud du Luxembourg. Au sein de notre corpus, Marc Baertsoen et Léon Van Coppenolle sont les seuls à vivre en zone d'étape durant toute la durée de l'occupation. Les autres diaristes concernés vivent temporairement en zone d'étape au moment où ils deviennent des réfugiés internes en Belgique (*Ibid.*).

³⁶³ La zone du gouvernement général est dirigée par une autorité d'occupation allemande spécifique qui est entièrement dédiée à cette zone. Elle dispose de sa propre administration civile (*Zivilverwaltung*) indépendante de l'armée allemande et constitue une institution spécifique à l'occupation allemande. C'est un gouverneur général allemand de la Belgique qui est à sa tête. Cette zone du gouvernement général est la plus vaste en superficie englobant tout le reste de la Belgique qui n'est pas intégrée dans la zone d'étape ou d'opération. Dans notre corpus de source, cinq diaristes vivent en zone du gouvernement général durant l'entièreté de la guerre. Il s'agit de Marguerite Giron, Anna Borremans-Renau, Jacqueline van den Eynde, Léonie Arnauts et Marie Gevers (*Ibid.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*).

³⁶⁴ Les diaristes vivant proches du front et en zone d'étape ont moins de liberté et subissent davantage des restrictions strictes que les diaristes vivant en zone du gouvernement général (*Ibid.* ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*).

³⁶⁵ Les provinces belges occupées ont à leur tête un gouverneur militaire allemand, les arrondissements ont à leur tête un colonel allemand et les villes se voient être administrées sous la forme de *Kommandatur* (*Ibid.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*).

³⁶⁶ DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 95 ; Cf. *Annexes, Cartes*, « Carte éditée relative à la répartition géographique approximative des diaristes », pp. 2-3.

apparaissent comme étant davantage une période de transition entre les deux politiques de guerres allemandes distinctes. Ainsi se structure un régime d'occupation allemande sur le long terme établissant le cadre politique dans lequel évolueront nos diaristes durant les quatre années suivantes. Cette vision de la guerre davantage sur le long terme imprègne également l'état d'esprit d'une partie de la population belge occupée et est caractéristique de cette deuxième étape de l'expérience de guerre et d'occupation de nos diaristes³⁶⁷.

En outre, tant dans les paroles que dans les attitudes, cette évolution de la vision du conflit sur le long terme s'observe également chez d'autres diaristes, peu importe le type de zone d'occupation dans lequel ils vivent. Tout d'abord, cette évolution de la vision du conflit peut se matérialiser dans le retour rapide de la majorité de nos diaristes partis en exil. Mise à part Marie Gevers³⁶⁸, l'ensemble de nos diaristes parties en exil rentre au cours des mois d'octobre et de novembre 1914. Plus globalement, un nombre important de Belges partis à l'exil reviennent en Belgique dans le courant de la fin d'année 1914 et de l'année 1915 pouvant souligner une dimension plus générale de ce mouvement de population³⁶⁹.



Durant le mois de novembre 1914, les diaristes se situent encore dans une période d'entre-deux à cheval entre l'état d'esprit prédominant au début du conflit et celui inhérent aux nouvelles dynamiques de la guerre et de l'occupation en Belgique. Au mois de novembre 1914, certains diaristes expriment encore un espoir ou une certaine impatience de voir un dénouement rapide de cette guerre comme l'illustre cet extrait de Marc Baertsoen : « *Ces communiqués officiels journaliers sont lamentablement monotones étant donnée notre impatience à tous de voir les nôtres remporter un succès décisif.*³⁷⁰ ».

Cette évolution de l'état d'esprit des diaristes vers une optique et des perspectives sur le long

³⁶⁷ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-124 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 135-136 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 163-192.

³⁶⁸ L'artiste anversoise constitue le seul exemple d'exil de longue durée au sein de notre corpus. Cette dernière réside alors dans une maison située à Dombourg, dans la province de Zélande, avec l'ensemble de sa famille. Celle-ci décide avec son mari de rester en exil malgré la stabilisation du conflit, avançant l'argument de la sécurité pour sa famille. Du fait que son mari est anglais, celui-ci projette de servir dans l'armée anglaise. Marie Gevers décide alors de rester avec son mari le temps que celui-ci est appelé par le Royaume-Uni. Par souci de sécurité pour sa famille, elle était réticente de vivre sous occupation allemande et décide alors de rester aux Pays-Bas malgré le dilemme moral dont elle fait face. Cette dernière étant patriote belge, elle exprime un sentiment de culpabilité du fait qu'elle ne réaliserait pas son devoir de patriote en restant aux Pays-Bas (DOMIAN Magali, « Château-de-l'Ouest : l'exil de Marie Gevers », dans *Nord*, vol. 71, num. 1, 2018, pp. 55-66 ; GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil I-II*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1914-1916, FS55 00017/0008-00017/0009).

³⁶⁹ Nous avons déjà abordé ce phénomène dans le *Chapitre I* (Cf. *Chapitre I*, « Les « Deux Belgies », pp. 71-77 ; BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 53-82 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-120).

³⁷⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 4 novembre 1914.

terme s'observe également dans les discours. De fait, des formes de stratégies émotionnelles propres à une endurance sur le long terme commencent à se développer chez certains diaristes soulignant également ce phénomène. Une patience et une résignation à vivre sous l'occupation pour une période indéterminée en adéquation avec les valeurs belges patriotiques (ne pas accepter la paix à tout prix, reconnaître la souveraineté belge, etc.) imprègnent la vision de nos diaristes. Nous observons notamment cela chez Marguerite Giron et Marc Baertsoen durant le mois de novembre 1914 :

« l'on espère que nous voudrions bien ne pas mourir de faim en attendant la délivrance.³⁷¹ » ; « [...] Eh ! Bien, non ! Tout le monde souffre en Europe depuis des mois et personne ne réclame la paix ! [...] »³⁷²

Néanmoins, cette vision du conflit sur le long terme est à nuancer. En effet, les diaristes et une partie de la population belge élargissent leurs perspectives de vie sous occupation à plusieurs mois tout au plus. L'hiver apparaît notamment comme étant un stabilisateur du conflit le figeant de façon éphémère. L'hiver développe davantage des formes d'anxiété et de crainte par rapport aux difficultés liées au froid qui sont rencontrées. Le printemps quant à lui est perçu comme une période porteuse d'espoir de renouveau et d'évolution significative et favorable du conflit au retour des beaux jours pour la majorité de la population belge occupée. Cet espoir est corrélé aux craintes et à l'anxiété que l'hiver a provoquées. L'été et l'automne développent des stratégies émotionnelles similaires à celle observée durant le printemps. Par ailleurs, l'automne amorce les premières craintes et l'anxiété systématique que provoque l'insécurité et l'incertitude des conditions climatiques ardues qu'impose l'hiver sous occupation. Ces différences au niveau des émotions suscitées suivant les saisons peuvent conditionner les prises de position et les comportements de nos diaristes tout au long de l'occupation. Chaque saison renvoie à des stratégies émotionnelles et des dynamiques qui lui sont propres. Les saisons sont également des éléments à intégrer dans nos analyses afin de mieux appréhender les discours et les émotions de nos diaristes. Le cycle des saisons induit des patterns émotionnels récurrents présents durant toute l'expérience d'occupation de la population belge³⁷³. Nous retrouvons ces dynamiques dès 1914 comme l'illustrent les dires de Marguerite Giron et de Marc Baertsoen durant les fêtes de fin d'année :

« Je suis de plus en plus convaincu que l'hiver tout entier se passera dans le statu quo actuel, aucun des deux adversaires ne voulant s'engager à fond dans les circonstances défavorables qu'entraînent les brumes, les pluies et les gelées, et que ce n'est qu'au printemps que nous aurons une décision que

³⁷¹ Elle n'explicite pas directement cette vision. Nonobstant, cette citation induit une forme de vision d'une vie quotidienne sous occupation sur le long terme, employant des expressions allant dans ce sens (Journal de Marguerite Giron, le 4 novembre 1914).

³⁷² Journal de Marc Baertsoen, le 13 novembre 1914.

³⁷³ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 108-115 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, p. 103.

j'espère heureuse.³⁷⁴ » ; « Chacun se rend mieux en mieux compte pourtant qu'il ne faut rien espérer de décisif avant le printemps...³⁷⁵ »

Au début de l'occupation, les perspectives du conflit sur le long terme ne s'étendent pas au-delà du premier hiver passé sous occupation. Ce n'est qu'au fur et à mesure de l'occupation que ces perspectives du conflit tel qu'il est perçu par la population belge et nos diaristes s'étendront davantage dans la durée. À ce stade, le moral de la population belge n'est pas encore atteint durablement, expliquant également cette forme d'optimisme quant à une issue prochaine du conflit³⁷⁶.



L'aspect de découverte de cette nouvelle vie quotidienne sous occupation est encore partiellement présent en cette fin d'année 1914. Lors des deux derniers mois de 1914, le nombre d'émotions exprimées a quelque peu diminué par rapport aux trimestres précédents. Toutefois, au regard du reste de ce « long » 1915, cette fin d'année 1914 constitue le deuxième trimestre le plus chargé en émotion durant cette seconde étape de l'expérience d'occupation³⁷⁷. Ainsi, une forme d'agitation émotionnelle, certes plus modérée, imprègne encore les expressions émotionnelles des diaristes et reflète une dynamique qui s'applique à la majorité des Belges occupés. Face aux nouvelles restrictions imposées par le régime d'occupation, certains diaristes réemploient implicitement la métaphore de la prison³⁷⁸ comme chez Marc Baertsoen, vivant en zone d'étape :

« C'est une des plus grandes privations ; impossible de faire parvenir un mot, ni en ville, ni dans le pays, ni à l'étranger, et impossible d'en recevoir un. Impossible surtout de connaître le sort des êtres qui nous sont chers et qui sont au front de l'armée.³⁷⁹ »

Cependant, ce phénomène n'est qu'éphémère et ne s'observe pas de manière significative au sein de notre corpus. Nonobstant, certains diaristes entament de nouvelles activités à la suite de ce changement drastique de quotidien. Face à ce nouveau quotidien, certains diaristes, surtout chez les femmes³⁸⁰, s'engagent dans des services d'infirmerie encadrée par la Croix Rouge pour y soigner des soldats. De fait, une des stratégies émotionnelles spécifiques du régime identitaire des patriotes belges est notamment les émotions compassionnelles envers

³⁷⁴ Journal de Marguerite Giron, le 26 décembre 1914.

³⁷⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} janvier 1915.

³⁷⁶ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*

³⁷⁷ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre II*, « Graphique 2.4 », p. 45.

³⁷⁸ Annette Becker a notamment étudié cette métaphore de l'emprisonnement dans l'une des parties (*Enfermés derrière les lignes ennemies*) composant son ouvrage *Les cicatrices rouges* soulevant un phénomène plus global à l'expérience d'occupation en général (BECKER Annette, *op. cit.*).

³⁷⁹ Cette métaphore de la prison, et la sensation d'emprisonnement qui en découle est une image employée fréquemment par les diaristes pour décrire leur vie quotidienne sous occupation (Journal de Marc Baertsoen, le 28 octobre 1914).

³⁸⁰ C'est notamment le cas de Marguerite Giron et d'Hélène Chicoineau. D'autres diaristes continuent leurs activités qu'ils menaient déjà avant la guerre comme Marc Baertsoen ou plus tard Marie Gevers.

leurs compatriotes qui peuvent être dans la difficulté et la souffrance³⁸¹. Toutefois, ces émotions compassionnelles soulèvent un phénomène plus général et peuvent être caractéristiques de certaines professions, dont celle d'infirmière. Ainsi, ce choix d'entrer dans la Croix Rouge serait guidé par une double émotion compassionnelle, une patriotique et l'autre plus générale, reflétant l'identité maternelle et protectrice de nos diaristes³⁸². La population belge et nos diaristes commencent à établir une nouvelle routine qui conjugue, intègre et s'adapte aux nouvelles restrictions imposées par la politique d'occupation allemande (restrictions des mouvements et des libertés, censure, éloignement des proches, isolement avec le reste du monde, la présence allemande, l'omniprésence du conflit et à terme, les réquisitions et pénuries, la misère économique, etc.). Deux cas exemplatifs peuvent illustrer ce phénomène. La censure de la presse est notamment l'une de ces restrictions propres à l'expérience d'occupation qui s'installe dans la routine des diaristes. Certains diaristes, dont Marc Baertsoen, se montrent affectés par cet isolement lié à la censure. L'éloignement avec les proches partis au combat et le manque de nouvelle de ces derniers ou au sujet du conflit s'installe également dans le quotidien de la population belge occupée. Marguerite Giron et Jacqueline van den Eynde s'expriment régulièrement au sujet du manque de leurs proches tout au long de leur carnet.

À la veille de la nouvelle année 1915, l'agitation liée au début du conflit et à la découverte de la vie sous occupation semble s'estomper. Elle laisse place à une forme d'accoutumance qui ne se fait pas sans émotion bien que cela est à nuancer par rapport aux pics d'émotions exprimées lors de la première phase. En effet, le nombre d'émotions exprimées diminue drastiquement, passant de 571 occurrences pour la première phase à 133 pour ces deux derniers mois de l'année 1914. La majorité des nouveautés liées à cette guerre en Belgique et en Europe ont été intégrées dans le quotidien des diaristes qui n'expriment plus autant d'émotion pour les mêmes sujets (la présence allemande, les nouvelles du front, etc.) qu'auparavant. Cela s'observe dans toutes les zones d'occupation et est un phénomène spécifique à cette seconde phase de l'expérience d'occupation de nos diaristes et de la majorité de la population belge³⁸³.

³⁸¹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 120-137 ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires » dans TALLIER Pierre-Alain, NEFORS Patrick, *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le 201 Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, pp. 417-448.

³⁸² ROEKENS Anne, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », dans VAN YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 77-88 ; TAITHE Bernard, « Empathies, soins et compassions : les émotions humanitaires », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 373-378.

³⁸³ Ainsi, divers éléments persistants et caractéristiques de la vie quotidienne sous occupation ne sont presque plus abordés dans les journaux personnels de nos diaristes. Lorsqu'ils le sont, cela est fait avec peu ou pas d'émotions. L'occupation semble avoir perdu de son aspect nouveau et inédit qui suscitait autrefois des réactions de la part des



Ainsi, cette accoutumance à la vie sous occupation et en temps de guerre se traduit à la fin de l'année 1914 par une diminution drastique de la fréquence de rédactions chez certains diaristes. On l'observe notamment chez Anna Borremans-Renaux qui arrête totalement sa rédaction après le mois d'octobre 1914 pour la reprendre au mois de janvier 1915³⁸⁴. Une tendance similaire est observable chez Jacqueline van den Eynde dont la fréquence de rédaction chute brutalement à la fin de l'année 1914³⁸⁵. Ajoutés à l'arrêt total de Léonie Arnauts, ces changements brutaux de comportement d'écriture pourraient illustrer une forme d'accoutumance, et potentiellement une forme de lassitude matérialisée par une anesthésie émotionnelle, à l'occupation et à la guerre et le nouveau quotidien que cela engendre.

D'autres diaristes comme Jean-Baptiste Delporte ou Marc Baertsoen adoptent des comportements plus réservés et sobres en émotions. Ces derniers sont plus distants avec les faits et les événements qu'ils relatent pouvant ainsi souligner des stratégies émotionnelles d'endurance et de distanciation émotionnelle de longue durée. Ces attitudes et comportements de rédactions et émotionnels peuvent aussi résulter de la pression qu'exerce l'occupant allemand sur la population occupée³⁸⁶. Cette pression peut conditionner les stratégies émotionnelles de certains diaristes. Ces derniers exerceraient une autocensure dans leur carnet de sorte à ne pas évoquer des sujets ou des informations en lien avec l'occupant potentiellement compromettants et dangereux si leurs ouvrages venaient à être trouvés par les Allemands. Le caractère illégal de ce carnet tenu dans la clandestinité et la dangerosité de cette activité sous l'occupation expliquerait également ce phénomène d'autocensure que certains diaristes réalisent³⁸⁷.

diaristes (BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*).

³⁸⁴ Nous ne connaissons pas les raisons de ce silence. Peut-être est-ce dû à la stabilisation du front qui aurait fait diminuer son besoin d'écrire, coïncidant avec son silence. La motivation principale de la diariste derrière la tenue de son carnet était de décrire les situations agitées et inédites qu'elle vivait au début du conflit. Toutefois, ces réflexions restent au stade d'hypothèses et sont à vérifier.

³⁸⁵ Cette fréquence de rédaction et cette expression émotionnelle commencent à s'estomper à la fin de l'année 1914 où le mois de décembre est totalement vierge de tout témoignage. Le rythme est totalement freiné une fois la nouvelle année 1915 entamée. Durant le mois de janvier 1915, la diariste continue à écrire, mais l'agitation du début de la guerre et la curiosité de la découverte de l'occupation tendent à redescendre. Cela se matérialise par un mutisme de plus en plus important chez Jacqueline van den Eynde.

³⁸⁶ C'est notamment le cas de Jean-Baptiste Delporte. Il adopte un comportement de rédaction fortement neutre, excluant toute mention de la présence allemande. Cette attitude souligne la forme de pression imposée par l'occupant allemand que pouvait subir la population belge occupée. Certaines personnes, à des fins de sécurité et de protection, décident alors de ne pas aborder ces sujets en lien avec l'occupant. Ces diaristes sont notamment conscients du danger et de la clandestinité que constitue la tenue de leurs journaux sous l'occupation. Nous sommes déjà revenus en détail sur ce cas dans notre *Chapitre liminaire* (Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51).

³⁸⁷ RIONDET Charles, « Journaux intimes de clandestinité », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, num. 132, 2016, pp. 140-143 ; Cf. *Introduction*, « L'analyse des émotions dans les journaux personnels des occupés », p. 27.

Relation occupant/occupé

Toutefois, bien que la stratégie émotionnelle principale spécifique à cette fin d'année 1914 soit cette résignation couplée à l'accoutumance de cette nouvelle vie sous occupation, d'autres stratégies émotionnelles se développent également. De fait, cette politique d'occupation n'est nullement acceptée par la majorité de la population belge occupée. Elle se résigne à vivre sous le joug de cette politique. Cette résignation amène également à des stratégies émotionnelles spécifiques au régime identitaire des patriotes belges. Face à la présence allemande, jugée comme « illicite » et « illégitime » sur le sol belge, une partie de la population belge, empreinte de patriotisme, développe une forme d'hostilité par rapport aux Allemands tout en gardant leur distance avec eux³⁸⁸. Cette hostilité s'observe également chez certains de nos diaristes répondant au régime émotionnel propre aux patriotes belges. Celle-ci s'illustre sous diverses formes d'émotions déplaisantes, davantage personnelles, individuelles, collectives ou attribuées à d'autres personnes. L'indignation, la haine et le mépris sont les émotions déplaisantes les plus exprimées par nos diaristes quand il est question d'évoquer la présence jugée comme « intolérable » des Allemands. Dans le cas de l'indignation, celle-ci apparaît davantage dans le discours des diaristes vivant en zone d'étape avec Marc Baertsoen comme principale porte-parole³⁸⁹ :

« Je n'oublierai jamais l'impression que m'a produite la vue de la ville de Louvain presque totalement détruite par l'incendie qu'y ont allumé et entretenu les Allemands pendant les journées des 26, 27 et 28 août 1914. C'est abominable et fait monter l'indignation à la gorge !³⁹⁰ » ; « Il n'en est pas moins vrai que le fait de prendre ainsi de paisibles citoyens, de les priver de leur liberté et de prétendre les rendre responsables d'actes sur lesquels ils n'avaient aucune prise constitue encore une fois une violation de tous les principes de justice et d'humanité, violation dont l'Allemagne semble tenir à avoir le monopole dans cette guerre qu'elle a déclenchée.³⁹¹ » ; « le refus indigné de la ville les a considérablement étonnés.³⁹² »

Cette expression d'indignation pourrait dissimuler une colère. En effet, la colère est une émotion socialement délégitimée, étant associée à une perte de contrôle. Ainsi, l'indignation

³⁸⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 213-228 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-116 ; OGIEN Ruwen, « La haine », dans PAPEMAN Patricia, OGIEN Ruwen (éd.), *La couleur des pensées : sentiment, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995, pp. 259-274.

³⁸⁹ Cela pourrait s'expliquer par la proximité immédiate que ces derniers ont avec le front. Nos diaristes vivant en zone d'étape sont davantage exposés à ce genre d'événement en lien direct avec le conflit armé que ceux vivant à l'arrière. Ceux-ci ont de surcroît plus de réactions en lien avec ces sujets. De plus, l'avocat gantois est également animé d'une identité professionnelle prononcée. Les valeurs inhérentes au milieu de la justice influencent également son discours et sa personnalité. Cette indignation exprimée mobilise à la fois son identité patriote et son identité d'avocat expliquant l'intensité élevée de l'émotion (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 108-115 ; ROEKENS Anne, *op. cit.*).

³⁹⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} décembre 1914.

³⁹¹ *Ibid.*, le 3 décembre 1914.

³⁹² Journal de Marguerite Giron, le 24 décembre 1914.

viendrait également légitimer ce que Michael Fœssel appelle la « sainte colère », car elle serait exprimée au nom d'une collectivité qui s'élèverait « légitimement » contre l'injustice commise par une autre collectivité. En effet, l'indignation et la colère sont étroitement corrélées au sentiment d'injustice, y compris en temps d'occupation. De cette façon, l'indignation exprimée par nos diaristes patriotes résulterait de leur élévation contre l'injustice systémique de l'occupation et l'injustice commise par des individus précis. Les agissements des Allemands sous l'occupation sont perçus par la population belge patriote comme illégitimes et illégaux³⁹³.

Dans le cas du mépris et de la haine envers les Allemands, ces émotions sont exprimées par la population belge patriote et nos diaristes ayant une identité patriote prononcée. Ainsi, à des intensités variables, nos diaristes expriment du mépris implicite personnelle et individuelle, ainsi qu'une haine implicite personnelle et collective à l'encontre des Allemands :

« Admirable peuple belge, égorgé par le vautour allemand.³⁹⁴ » ; « Dès qu'ils paraissent, tout le personnel accourt en ricanant... mais eux, les bras croisés fièrement, dans leur flegme dédaigneux, demeurent impassibles et hautains³⁹⁵ » ; « Ce peuple de savant est un peuple de niais et n'a aucune idée des sentiments et des pensées de ceux qui sentent et pensent librement.³⁹⁶ » ; « La vie a repris un cours entravé, mais paisible, chacun vaque à ses petites occupations, on coudoie des casques à pointe bosselés et des uniformes gris pisseux, on rage, mais on vit.³⁹⁷ »

Dans ces citations, on observe notamment les diverses formes que peut prendre le mépris mutuel qui est spécifique à la relation occupant/occupé. De fait, nos diaristes soulignent le comportement dédaigneux de l'occupant qui prend une posture de supériorité et prend de haut les Belges occupés. En agissant de la sorte, l'occupant allemand entend dresser une distinction de rang et de prestige par rapport aux civils occupés. Toutefois, ce mépris est également observé chez les civils occupés qui tentent de renverser le rapport de force informelle entretenu avec l'occupant. En effet, à l'instar du dégoût, de l'indignation ou encore de la colère, le mépris constitue une émotion d'évaluation d'autrui à valence négative. Le mépris se focalise sur le comportement des personnes présentant des manquements moraux. Dans le cas de nos diaristes, ces manquements sont imprégnés de l'image négative des « ennemis » qu'entretient le régime émotionnel belge patriote. En dévalorisant le comportement de l'occupant allemand, les

³⁹³ Ces mécanismes illustrent un phénomène émotionnel plus général propre à l'indignation et la « sainte colère » (CORDELL Crystal, « L'indignation entre pitié et dégoût : les ambiguïtés d'une émotion morale » dans *Raisons politiques*, vol. 1, num. 65, 2017, pp. 67-90 ; FÆSSEL Michaël, « Les raisons de la colère » dans *Esprit*, num. 3, 2016, pp. 43-53).

³⁹⁴ Dans cet extrait, on peut également observer la dualité propre aux récits héroïques entre les « héros belges » et les « ennemis allemands » (Journal de Marguerite Giron, le 13 novembre 1914).

³⁹⁵ La sœur religieuse française exprime également une forme de virulence et d'hostilité à l'égard des Allemands soulignant un phénomène plus général et transnational commun aux populations occupées (Journal d'Hélène Chicoineau, le 18 décembre 1914).

³⁹⁶ Journal de Marguerite Giron, le 20 décembre 1914.

³⁹⁷ *Ibid.*, le 16 janvier 1915.

diaristes exprimeraient également un mépris implicite à leur rencontre³⁹⁸.

Ces émotions déplaisantes s'inscrivent dans un régime émotionnel plus global à l'ensemble des patriotes belges de tous les types de zones d'occupation confondues³⁹⁹. Elles sont également caractéristiques de leur expérience d'occupation ainsi que de la relation et des rapports de forces et de domination qu'ils entretiennent avec l'occupant allemand. L'intensité et la virulence des propos tenus par certains de nos diaristes à l'égard des Allemands sont aussi alimentées par les traumatismes causés par ces derniers sur la population belge occupée lors des atrocités de 1914. L'injustice ressentie par une partie de la population belge occupée lors de ces massacres pourrait exacerber cette hostilité et cette indignation exprimées à l'encontre des Allemands. Cette violence allemande systématique et caractéristique du début du conflit a largement dégradé sa relation avec la population belge occupée⁴⁰⁰.

De plus, ces stratégies émotionnelles de haine, d'indignation et de mépris envers les Allemands sont également empreintes de l'imagerie identitaire patriotique belge. Sur le plan identitaire, l'imagerie d'une dualité dichotomique entre les « héros belges » et les « ennemis barbares de la nation » inhérente au récit héroïque se développe dans le discours de nos diaristes⁴⁰¹. Ces derniers emploient plusieurs adjectifs péjoratifs spécifiques à l'image de « l'ennemi » et du « mal » comme « sauvages », « barbares » ou encore « vautour », pour qualifier les Allemands. D'autres surnoms comme « nos maîtres », « l'ennemi », « les Boches », « les Uhlans » sont aussi utilisés. Pour la plupart, il s'agit d'appellation ayant une teneur péjorative et empreinte d'hostilité symbolisant l'opposition des Belges patriotes occupés à l'égard de l'occupant⁴⁰².

Cette haine envers l'ennemi est également issue du régime émotionnel propre à l'expérience de guerre dont on retrouve certains mécanismes dans le discours des patriotes belges et de nos diaristes. Une forme de déshumanisation des Allemands s'installe dans la vision et la prise de

³⁹⁸ Les mécanismes que nous venons d'exposer pour le cas du mépris illustrent un phénomène émotionnel plus général. À l'instar de l'indignation, le mépris est un phénomène émotionnel indépendant de l'expérience d'occupation ou de guerre (BAIDER Fabienne H., « Le discours de haine dissimulée : le mépris pour humilier » dans *Déviance et société*, vol. 43, num. 3, 2019, pp. 359-387 ; HAIDT Jonathan, « The moral emotions » dans DAVIDSON Richard J., SCHERER Klaus R., GOLDSMITH Hill H., *Handbook of affective sciences*, Oxford, Oxford University Press, 2003, pp. 852-870).

³⁹⁹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008, pp. 209-232.

⁴⁰⁰ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 53-82.

⁴⁰¹ VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 149-168 ; ID., « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*

⁴⁰² Ces surnoms et diverses appellations témoignent notamment des rouages propres à ces stratégies émotionnelles spécifiques à la communauté des patriotes belges (ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, *op. cit.*).

position des diaristes. Celle-ci est notamment alimentée par le discours identitaire portée par les figures symboliques et identitaires patriotes belges. Ainsi, un « Allemand générique » déshumanisé (par l'emploi notamment de qualificatif comme « sauvage » ou barbare qui animalisent les individus ciblé) et perçue comme « l'ennemi » de la nation commence à se développer à la fin de cette année 1914 accentuant également les émotions déplaisantes qu'il suscite⁴⁰³. Une distinction entre les échelles d'analyses est à établir. De fait, on observe notamment que nos diaristes expriment davantage des émotions virulentes et à haute intensité lorsqu'ils mentionnent les Allemands en général comme chez Marguerite Giron. Les patriotes et résistants belges ont tendance à déshumaniser les Allemands lorsqu'ils sont appréhendés en tant que groupe plus général presque de manière abstraite⁴⁰⁴. À l'inverse, dans des échelles humaines plus restreintes où ces patriotes belges font face à des Allemands en tant qu'individus, ces stratégies émotionnelles imposées par le régime émotionnel des patriotes belges s'estompent et laissent place à une forme d'humanisation de « l'ennemi » allemand. C'est notamment le cas chez Jacqueline van den Eynde chez qui cette haine implicite vis-à-vis des Allemands peut parfois être mise de côté dans des cas isolés lorsqu'elle fait face à des Allemands. Il peut arriver que Jacqueline humanise ces derniers en sortant complètement de la stratégie émotionnelle patriote dans laquelle elle se trouve comme l'illustre cet extrait : « *Je reconnus aussitôt la sentinelle de l'après-midi du 19. Cette fois, je lui donnai carrément la main.* »⁴⁰⁵. Ce changement de posture en fonction de l'échelle d'analyse témoigne aussi des rouages de ces stratégies émotionnelles.

En contraste avec cette image de « barbare » et « d'ennemi » qu'alimentent les Allemands, les symboles identitaires et d'autorités belges développent quant à eux une image positive proche de celle du « héros ». Cela s'observe également chez nos diaristes patriotes belges et flamands qui expriment des stratégies émotionnelles propres à ces communautés identitaires. Ainsi, des symboles tels que les soldats belges ou le Roi suscitent des émotions plaisantes, personnelles et collectives chez la population belge patriote et certains de nos diaristes. Ces émotions plaisantes et sentiments patriotiques sont principalement de la fierté, de l'admiration et de l'amour comme l'illustrent certains extraits déjà cités précédemment ainsi que cet extrait

⁴⁰³ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

⁴⁰⁴ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-130 ; DE KERKCHOVE D'EXAERDE Luna, *Émotions et humanisation de l'ennemi : la perception des Allemands par les occupés à Gand et à Lille pendant la Première Guerre mondiale*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2021, pp. 95-102 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 134.

⁴⁰⁵ La diariste fait référence à un soldat allemand qu'elle avait rencontré quelques instants auparavant et avec qui elle avait changé sur l'évolution d'un événement liée à la guerre qui se déroulait dans sa localité (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 20 août 1914).

de Marc Baertsoen datant de novembre 1914 : « *Les divers troupes des alliés présentent depuis des semaines une résistance admirable aux chocs répétés des Allemands [...]*⁴⁰⁶ ». Ces émotions plaisantes à l'égard des symboles et figures identitaires belges sont également caractéristiques de l'expérience d'occupation de la population belge et des stratégies émotionnelles spécifiques au régime identitaire et émotionnel des patriotes belges⁴⁰⁷.

Cependant, l'avocat gantois, tout comme Jean-Baptiste Delporte, apparaît plus modéré dans ses propos envers les Allemands. Les deux hommes n'évoquent que peu la présence allemande⁴⁰⁸. Nous retrouvons également cette image négative envers les Allemands perçue comme des « ennemis » dans leur carnet⁴⁰⁹. Toutefois, dans le chef du prêtre cominois et chez Hélène Chicoineau, nous observons que ces stratégies émotionnelles d'hostilités s'étendent davantage à leur identité religieuse. De fait, sur le plan identitaire, les deux Cominois se considèrent davantage comme étant des religieux avant de s'identifier comme patriotes. Ainsi, les stratégies émotionnelles de haine et d'hostilités envers les Allemands sont transférées vers une autre communauté perçue comme étant leur « ennemi » générique sur le plan religieux, à savoir les protestants comme l'illustre cet extrait de la sœur religieuse⁴¹⁰ : « *Luther glorieux !...protestons-nous ironiques, mais c'est un misérable!... Avez-vous lu son histoire ?*⁴¹¹ ». Aucune distinction n'est faite selon la nationalité. Cela peut mener à des formes de sympathie exprimées envers des Allemands catholiques que nos deux diaristes cominois considèrent comme des confrères faisant partie de la même communauté identitaire de catholique qu'eux⁴¹². Cet extrait de Jean-Baptiste Delporte datant du 5 décembre 1914 où il mentionne un Allemand

⁴⁰⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 11 novembre 1914.

⁴⁰⁷ VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.* ; ID., « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*

⁴⁰⁸ Nous sommes déjà revenus sur les raisons de ces absences dans le *Chapitre I* (Cf. *Chapitre I*, « L'invasion allemande de la Flandre », pp. 63-70).

⁴⁰⁹ Le 5 décembre 1914, Marc Baertsoen qualifie pour la première fois les Allemands d'« ennemi », affichant ainsi sa prise de position. De plus, celui-ci exprime davantage de l'indignation et du mépris plutôt que de la haine face aux agissements des Allemands. La haine est davantage exprimée à l'égard de l'Autriche-Hongrie qu'il porte comme principale responsable du déclenchement de cette guerre. Cette prise de position pourrait alors témoigner de l'identité professionnelle de Marc Baertsoen ainsi que de sa sensibilité aux respects des lois et du droit de la guerre. Cette prise de position si particulière à l'avocat gantois est confirmée et réaffirmée plusieurs fois tout au long du conflit (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Premier positionnement de Marc Baertsoen vis-à-vis de l'occupant allemand », p. 4).

⁴¹⁰ Ces stratégies émotionnelles propres à Jean-Baptiste Delporte font intervenir une autre construction identitaire. Il s'agit là d'une stratégie émotionnelle propre à la communauté émotionnelle des catholiques. Suivant le régime identitaire dans lequel l'individu s'identifie, les stratégies émotionnelles qui en résultent seront différentes (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁴¹¹ Journal d'Hélène Chicoineau, le 18 décembre 1914.

⁴¹² Dans des dynamiques identitaires semblables, le prêtre cominois exprime aussi son incompréhension lorsque des Allemands catholiques ne répondent pas au même régime identitaire que lui comme l'illustre cette citation datant du 2 avril 1915 : « *Il part pour la Russie. Ce fut pour moi vraiment une grande privation. [...]* » (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 2 avril 1915).

catholique illustre notamment ce phénomène : « *Sous son air frustré, il était bon. Il ne nous regardait pas comme des ennemis. [...] D'ailleurs ce monsieur, qui était un excellent prêtre, [...]*⁴¹³ ».

II. L'hiver 1914-1915 : basculement dans l'occupation de longue durée

L'arrivée de la période hivernale sonne les premières fêtes de fin d'année passée sous l'occupation pour la population belge. Ces dates symboliques sont propices à l'écriture et aux rétrospections. Celles-ci, par leur dimension temporelle et leurs charges émotionnelles et symboliques, suscitent des stratégies émotionnelles spécifiques à des pratiques de rédaction. Ce genre de fêtes contribue au cycle du temps qui règne en temps de guerre. Elles rythment le calendrier des populations en temps de paix et sont également présentes en temps d'occupation, poussant les diaristes à rédiger également à cette occasion. Le calendrier des fêtes est également imprégné par la guerre⁴¹⁴.

Les premières fêtes de fin d'année sous l'occupation

Le passage des premières fêtes sous l'occupation apparaît aussi comme étant une période éprouvante et chargée en émotion pour une partie de la population belge et les diaristes. Tous les diaristes qui rédigeaient leurs journaux personnels durant cette période les ont mentionnés. Les diaristes qui mentionnent ces fêtes le plus abondamment sont ceux empreints d'une identité religieuse prononcée. Cela coïnciderait avec le symbolisme religieux important qu'arborent ces fêtes. Toutefois, l'émotion principale qui transparait au moment de mentionner ces fêtes est la tristesse personnelle, tant individuelle que collective. Lorsqu'elle est exprimée collectivement, c'est au nom de la population belge occupée présente dans tous les types de zone d'occupation :

« Triste fête de Saint-Nicolas.⁴¹⁵ » ; « Fête de Noël. Grand tra-la-la chez les Allemands, même chez les catholiques. Il y a de quoi rire en voyant cet extérieur. C'est dommage que les catholiques à l'église font comme les protestants. Que la célébration de nos fêtes à nous sont bien plus imposantes ! Chez les Allemands, ce sont en dehors de l'église de véritables orgies, tant chez les officiers que chez les soldats.⁴¹⁶ » ; « L'année finit tristement, dans des jours brumeux, pluvieux et venteux, sans aucune nouvelle réconfortante pour notre impatience.⁴¹⁷ »

Ce genre de fêtes constituent en temps normal des moments de partages et de rassemblement entre proches. Ainsi, la tristesse exprimée durant ces fêtes serait celle suscitée par l'absence des

⁴¹³ Jean-Baptiste Delporte évoque sa rencontre avec un prêtre allemand appartenant à la même religion que lui (*Ibid.*, le 5 décembre 1914).

⁴¹⁴ BEAUPRÉ Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023, pp. 239-271 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 131-132.

⁴¹⁵ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 6 décembre 1914.

⁴¹⁶ *Ibid.*, le 25 décembre 1914.

⁴¹⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 31 décembre 1914.

proches partis au front et les stigmates de l'occupation que ces fêtes remettent en lumière. Cette tristesse contraste avec la joie que pouvaient susciter ces fêtes en temps de paix. Lors de ces premières fêtes passées sous l'occupation, une pensée émue pour leurs proches et plus généralement pour les soldats belges est alors exprimée par nos diaristes empreints d'une identité patriote belge prononcée comme Marguerite Giron. Cela constitue une des stratégies émotionnelles propres à la communauté des patriotes belges. Ce genre de dates symboliques sont également propices à un certain recueillement identitaire dont nos diaristes font preuve⁴¹⁸.

De plus, Marguerite Giron et Marc Baertsoen soulignent également le contraste entre les festivités allemandes et les difficultés sociales qui s'installe au sein du peuple belge occupée :

« Ils font de grands préparatifs pour Noël : grandiose arbre de Noël dans le parc [...] Que les pauvres sont donc courageux [...] Le peuple est admirable.⁴¹⁹ » ; « Les Allemands de la garnison de Gand s'étaient préparés depuis plusieurs jours à fêter brillamment la journée du 25 décembre ; on les voyait constamment transporter des sapins et des objets divers pour garnir de multiples arbres de Noël.⁴²⁰ »

Toutefois, l'avocat gantois se montre davantage sobre en émotion par rapport à ces fêtes en adoptant un discours descriptif. Celui-ci développe une réflexion plus rétrospective, dressant le bilan de ces premiers mois de guerre. À plusieurs reprises il évoque le caractère « inédit » et « extraordinaire⁴²¹ » de cette guerre à laquelle il veut avoir un regard objectif en prenant du recul. Cette prise de position et ce rapport au temps sont notamment caractéristiques de l'expérience de guerre en général qui apparaît comme étant « hors du temps »⁴²². C'est dans ce climat morose et pesant de ces premières fêtes de fin d'années sous occupation que nos diaristes et une partie de la population belge finissent l'année 1914.



À l'instar des fêtes de fin d'années, le jour de l'An constitue une date symbolique à laquelle nos diaristes réalisent des rétrospections. Certains reprennent même la plume après un mutisme prolongé. C'est notamment le cas de Jacqueline van den Eynde qui, après un mois de silence, reprend l'écriture à l'occasion de la nouvelle année. Cette dernière a, de façon éphémère,

⁴¹⁸ SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier, VRITS Antoon, « Fighting and writing. The psychological functions of diary writing in the First World War » dans WARLAND Geneviève (éd.), *Experience and memory of the first World War in Belgium: comparative and interdisciplinary insights*, Münster, Waxmann, 2018, pp. 23-43.

⁴¹⁹ Journal de Marguerite Giron, le 24 décembre 1914.

⁴²⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 25 décembre 1914.

⁴²¹ Le mot extraordinaire est à prendre au sens littéral d'une chose ou d'un événement qui sort de l'ordinaire. Avec le temps, ce qualificatif et superlatif a davantage pris une connotation positive. Toutefois, dans ce contexte, Marc Baertsoen l'aurait employé au sens propre, sans arrière-pensées.

⁴²² Ces différents bilans et rétrospections dans le temps font partie intégrante de la personnalité d'écriture de Marc Baertsoen. C'est un pattern d'écriture récurrent que l'avocat gantois développe et adopte tout au long de son expérience d'occupation. Ces dates symboliques sont également sujettes à ce genre de pratique de rédaction. Ce rapport au temps est notamment spécifique à l'expérience de guerre (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213 ; BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 275-303 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*).

contourné la lassitude face à son quotidien qui imprègne petit à petit son moral⁴²³. C'est à l'aube de cette nouvelle année que la majorité des diaristes tirent un bilan de l'année écoulée. Ce 1^{er} janvier 1915 est davantage synonyme d'émotions déplaisantes et d'une atmosphère pesante pour une partie importante de la population belge occupée⁴²⁴. La fin d'année 1914 a laissé des traces émotionnelles chez nos diaristes suscitant davantage un sentiment déplaisant et négatif au moment de dire au revoir à cette année 1914 comme l'illustre cet extrait de Marguerite Giron : « *La voilà donc terminée, l'année terrible [...]*⁴²⁵ ».

Comme pour les fêtes de fin d'année, ce Nouvel An 1915 suscite un nombre important d'émotions déplaisantes comme l'angoisse, la tristesse et le découragement. Cette angoisse est suscitée par l'incertitude de l'avenir du conflit et de la situation personnelle des diaristes ou plus généralement de celle de la population belge occupée. Ainsi, celle-ci se distingue de la peur dans le sens que l'angoisse résulte d'une source inconnue tandis que la peur est fondée sur une source concrète. L'angoisse exprimée par les diaristes au passage de la nouvelle année constitue une stratégie émotionnelle spécifique à cette date symbolique durant leur expérience d'occupation⁴²⁶. Ces quatre premiers mois de guerre et d'occupation ont aussi laissé des traumatismes au sein de la population belge conditionnant leur comportement et leur perception comme au regard de ces deux extraits :

« *Que nous réserve cette nouvelle année ? C'est la question angoissante que chacun se pose [...]*⁴²⁷ » ; « *On ne supprime pas les inquiétudes et les angoisses.*⁴²⁸ »

À cette angoisse s'ajoute de la tristesse semblable à celle exprimée par les diaristes lors des fêtes de Noël. Elle renvoie à la fois aux stigmates et conséquences de l'occupation qu'aux symboles identitaires patriotes belges. En plus d'une tristesse personnelle et plus générale face à la situation de la Belgique occupée, une forme de pensivité envers les soldats belges au combat transparaît encore dans le discours de certains diaristes :

« *Triste jour de l'an où l'on tâche d'oublier que c'est un jour de réunion et de fête.*⁴²⁹ » ; « *s'abaissant sur cette journée qui marque une fois de plus la place vide au foyer. Ah ! Que nos cœurs étaient brisés ce matin du 1 janvier: nos souhaits semblaient mourir sur nos lèvres. Avait-on le courage de se souhaiter bonne année ? [...]* Et combien mon cœur me fit mal quand je vis rouler

⁴²³ Cf. *Chapitre II*, « Nouvelles stratégies émotionnelles : endurance, patience et résistance », pp. 90-95.

⁴²⁴ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149.

⁴²⁵ Journal de Marguerite Giron, le 1^{er} janvier 1915.

⁴²⁶ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 214-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, « La peur, à l'âge de l'anxiété », dans CORBIN Alain, COURTINNE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 309-316.

⁴²⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} janvier 1915.

⁴²⁸ Journal de Marguerite Giron, le 1^{er} janvier 1915.

⁴²⁹ *Ibid.*.

de grosses larmes sur le cher visage de mes Parents [...] nos pensées étaient au milieu de ces braves sur les champs de bataille, dans les tranchées.⁴³⁰ »

C'est dans ce climat d'incertitude, d'angoisse et de tristesse que nos diaristes et l'ensemble de la population belge patriote occupée entament l'année 1915 et leur premier hiver sous occupation.

Le premier hiver sous l'occupation

Durant ce premier hiver, mis à part les émotions déplaisantes que suscitent les premières fêtes de fin d'année passée en temps d'occupation, nous retrouvons déjà des patterns émotionnels en lien avec la saison hivernale qu'on observera tout au long de l'occupation. De fait, ce premier hiver sous l'occupation suscitait déjà des émotions et des réactions avant même de commencer. Celles-ci sont en grande partie déplaisantes et exprimées collectivement au nom de la population locale ou belge occupée. L'incertitude et les difficultés que peut provoquer l'hiver suscitent ainsi de l'anxiété et des formes plus modérées de peur (crainte, préoccupation, etc.) chez nos diaristes. Elle est notamment exprimée en raison des difficultés auxquelles la population belge occupée fait face durant cette période de l'année. Cette peur et cette anxiété figurent alors parmi les stratégies émotionnelles spécifiques à l'expérience d'occupation et de guerre en général⁴³¹. Nous retrouvons notamment ces stratégies émotionnelles chez Marc Baertsoen durant le mois de novembre 1914 :

« On se demande ce que sera l'hiver qui s'annonce, surtout pour la classe ouvrière privée de gagne-pain. [...] On commence à se préoccuper beaucoup en Belgique de la situation économique. La température, qui avait été très douce jusqu'ici [...] devient petit à petit moins clémente [...] »⁴³² ; « Jusqu'ici on a toujours paré à temps à la disette absolue de ces denrées, mais la crainte légitime de les voir faire défaut dans le courant de l'hiver commence à agiter sérieusement l'opinion et les pouvoirs publics.⁴³³ »

Les différents hivers apparaissent comme des périodes critiques au sein de l'expérience d'occupation figeant ainsi le conflit. Celles-ci confrontent la population belge occupée à des problématiques qu'elle ne rencontre pas à d'autres périodes de l'année (vague de froid, plus grande misère économique, accroissement des pénuries, etc.)⁴³⁴. Durant ce premier hiver, la population belge est toutefois quelque peu préservée de ces problématiques jouissant d'une aide internationale importante. Celui-ci émane de l'élan de solidarité à l'encontre de la Belgique

⁴³⁰ Le fait que ces émotions soient exprimées au nom de toute la population belge renforce davantage ce sentiment d'appartenance à cette communauté identitaire (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 1^{er} janvier 1915).

⁴³¹ Elles ne sont pas propres à l'expérience d'occupation de la Première Guerre mondiale, mais font ressortir des dynamiques plus globales à l'expérience de guerre en général (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*).

⁴³² Journal de Marc Baertsoen, le 13 novembre 1914.

⁴³³ *Ibid.*, le 15 novembre 1914.

⁴³⁴ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-124 ; DE SCHAEPPDRIVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-137.

caractéristique de ce début de guerre. Cet élan de solidarité est aussi observé à l'échelle locale et nationale en Belgique avec une série d'œuvres de charité belges qui sont créées tout au long de l'occupation et également durant les premiers mois de l'occupation⁴³⁵. Les réserves nationales en denrées alimentaires sont également encore pourvues pouvant également aider la population belge occupée à faire face aux premières difficultés rencontrées lors de ce premier hiver. La population belge occupée est alors partiellement épargnée par ces problématiques sociales, matérielles et alimentaires spécifiques à la période hivernale⁴³⁶. Ainsi, ces craintes face à l'hiver étaient davantage exprimées par nos diaristes venant de tout type de zone d'occupation avant la chute des températures. Ces aides viennent atténuer les émotions déplaisantes exprimées par nos diaristes au nom de la population belge. Cette posture est notamment adoptée par Marguerite Giron :

« Nous pouvons être reconnaissants au monde entier pour les dons et, plus encore, pour l'aide morale qu'il nous prodigue.⁴³⁷ » ; « [...] l'extraordinaire mouvement de solidarité qui s'est produit chez tous les neutres envers les belligérants et a conduit à une organisation admirable, garantissant le ravitaillement des populations les plus menacées par la famine.⁴³⁸ »

De plus, nos diaristes appartenant pour la plupart à des classes au rang social et financier élevées ne semblent pas souffrir outre mesure de ce premier hiver. En effet, la plupart possèdent des réserves financières personnelles confortables leur permettant de subvenir à leur besoin. Au regard de cette citation de Marc Baertsoen, cette aisance financière s'observe notamment chez nos diaristes par des préoccupations davantage exprimées pour les autres classes sociales plus modestes plutôt que pour leur propre situation : *« On se demande ce que sera l'hiver qui s'annonce, surtout pour la classe ouvrière privée de gagne-pain.⁴³⁹ »*. Plus globalement, c'est la majorité de la population belge occupée qui ne pâtit pas outre mesure de ce premier hiver. L'hiver 1914-1915 n'apparaît pas comme un événement traumatisant de leur expérience d'occupation⁴⁴⁰.

⁴³⁵ Ces diverses œuvres de charité belges sont créées dans l'objectif d'accompagner et soutenir la population belge occupée dans la vie quotidienne. Elles constituent une source de nourritures et d'aides importante pour une grande partie de la population belge occupée (BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *Le ventre des Belges : une histoire alimentaire des temps d'occupation et de la sortie de guerre (1914-1921 & 1939-1945)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2007, pp. 49-88 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « Belgium », *op. cit.*, pp. 386-391).

⁴³⁶ Au fur et à mesure de l'occupation, les aides internationales et les réserves nationales en denrées alimentaires et besoins de première nécessité s'épuisent, accentuant les difficultés matérielles et sociales rencontrées par la population belge occupée. Cet accroissement de la difficulté quotidienne en période hivernale au fur et à mesure de l'occupation est un mécanisme inhérent à cette expérience d'occupation (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 134-140 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*).

⁴³⁷ Journal de Marguerite Giron, le 25 novembre 1914.

⁴³⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 25 mars 1915.

⁴³⁹ *Ibid.*, le 13 novembre 1914.

⁴⁴⁰ Ce premier hiver contraste fortement avec les prochains que les diaristes et la population belge passeront sous l'occupation (BECKER Annette, *op. cit.* ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans JAUMAIN Serge, AMARA Michaël, MAJERUS Benoît e.a. (éd.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : Nouvelles tendances de la recherche*



Toutefois, certains patterns que l'on retrouve à chaque période hivernale sont déjà observés lors de cet hiver 1914-1915. Outre la peur et l'anxiété suscitée par cette période, certains phénomènes constitutifs et spécifiques à toute l'expérience d'occupation suscitent déjà de vives émotions au sein de la population belge et chez nos diaristes. De fait, afin d'amortir quelque peu les diverses difficultés matérielles et alimentaires rencontrées durant cette guerre, l'occupant allemand cible, dès l'hiver 1914-1915, une série de denrées et de ressources appartenant à la population belge qu'ils réquisitionnent dans le cadre de leur politique d'occupation. Ces réquisitions ne sont pas à confondre avec les perquisitions, dont l'amalgame est régulièrement observé dans les témoignages de nos diaristes⁴⁴¹. En effet, les deux phénomènes ne renvoient pas aux mêmes réalités législatives et procédures judiciaires. Ainsi, dans le cadre de ces mesures allemandes spécifiques orchestrées sur l'ensemble de la population belge occupée, nous parlons principalement de réquisitions. Les perquisitions concernent davantage des individus ciblés au préalable via des campagnes de répressions et des démarches policières⁴⁴².

De cette façon, le commencement de ces réquisitions allemandes orchestrées sur la population belge suscite de vives réactions chez certains de nos diaristes. L'intensité de ces émotions d'indignation collective peut s'expliquer par le caractère inédit de ces mesures dans l'expérience d'occupation de nos diaristes. Comme dans le cadre de la découverte de la vie en temps de guerre, l'intégration d'un nouvel élément dans leur quotidien sous occupation se démarquant du reste suscite dans un premier temps des émotions à haute intensité avant d'être assimilée. Ces émotions déplaisantes et collectives sont surtout exprimées et observées en zone d'étape, par l'intermédiaire du témoignage de Marc Baertsoen, qui figure parmi la première zone à être concernée par ces mesures⁴⁴³ :

historique, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, pp. 112-115).

⁴⁴¹ Ces derniers emploient aussi bien le concept de réquisitions que celui de perquisitions. Ainsi, les deux termes sont employés pour nommer et mentionner le même phénomène inhérent à l'expérience d'occupation et la politique de l'occupant allemand sur le sol belge (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-191 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 118-119).

⁴⁴² Les réquisitions sont des mesures adoptées par une administration compétente visant à réclamer des biens spécifiques et ciblées sur une communauté d'individus relativement large. Les perquisitions émanent quant à elle d'une procédure judiciaire d'enquête ciblant des individus en particulier. Ces deux mesures ne font pas intervenir les mêmes types de pouvoir. Dans le cas de la Grande Guerre, l'ensemble de la population belge occupée fait l'objet de réquisitions et non de perquisitions (« Perquisition », dans REY-DEBOVE Josette, REY Alain (éd.), *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, LeRobert, 2017, p. 1867 ; « Réquisition », dans *Ibid.*, p. 2211 ; « Réquisition », dans COCHET François, PORTE Rémy (éd.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Lafont, 2008, pp. 888-889).

⁴⁴³ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.* ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 146-149.

« Cette intrusion dans la vie intime des ménages a vivement mécontenté la population [...] »⁴⁴⁴ ;
« Dans les campagnes, les Allemands réquisitionnent en grand nombre les bestiaux dans les étables, ce qui suscite de sérieuses préoccupations pour l'avenir de notre cheptel national et pour la situation économique des populations rurales. »⁴⁴⁵ »

De fait, les différences de politique d'occupation et d'autorité allemande suivant les zones d'occupation peuvent expliquer ce déséquilibre, la zone d'étape étant soumise à une politique plus stricte et contraignante qu'en zone du gouvernement général⁴⁴⁶. Marc Baertsoen est le seul diariste à voyager entre les divers types de zone d'occupation tout au long de la guerre et à relever ces différences entre ces zones comme dans ce commentaire écrit en janvier 1915 après un voyage passé à Bruxelles : « Ce qui m'a frappé à Bruxelles, c'est qu'on y vend publiquement, en le criant dans les rues, le "Nieuwe Rotterdamsche Courant". Ce journal est, en effet, de nouveau interdit à Gand [...] »⁴⁴⁷ ».



À la même période, en janvier 1915, la lettre pastorale du Cardinal Mercier, adressée à l'occupant allemand et à la population belge, structure et établit les principales lignes directrices du régime émotionnel des patriotes belges durant l'occupation. Celles-ci sont alors employées durant la majeure partie de l'occupation. Cette lettre fait également basculer la population belge, et nos diaristes, dans une expérience et une vision de l'occupation sur la longue durée⁴⁴⁸. Le Cardinal Mercier se dresse comme une figure d'autorité et symbole identitaire à la fois patriotique belge et catholique comme l'illustre cette citation de Marguerite Giron au moment de mentionner cette lettre :

« En vérité, monseigneur Mercier représente à merveille la finesse, la pretresse et la rouerie sacerdotales. Il y joint un superbe patriotisme et un beau courage. Inclignons-nous devant lui et marquons une nouvelle petite victoire belge. »⁴⁴⁹ »

De cette façon, son discours fédère et rassemble ces deux communautés identitaires et émotionnelles. Seuls Marguerite Giron et Jean-Baptiste mentionnent cette lettre dans leur carnet

⁴⁴⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 10 janvier 1915.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, le 24 janvier 1915.

⁴⁴⁶ Les restrictions des libertés et de mouvement ainsi que la censure, les rationnements et les contrôles sont plus importants et intenses en zone d'étape. Ainsi, à diverses périodes durant l'occupation, les populations vivant en zone d'étape se voient être soumises en premier par les nouvelles mesures restrictives et contraignantes menées dans le cadre de la politique d'occupation allemande (BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*).

⁴⁴⁷ Marc Baertsoen écrit ces lignes le 25 janvier 1915 après avoir effectué un voyage à Bruxelles, en zone du gouvernement général, et y avoir observé des différences notables entre les zones. Celui-ci constate que les restrictions de libertés sont plus souples en zone du gouvernement général qu'en zone d'étape. Ce dernier s'étonne de voir que des choses prohibées à Gand sont autorisées à Bruxelles. Ce constat accentue d'autant plus le sentiment d'emprisonnement que pouvait ressentir l'avocat gantois en zone d'étape, subissant une pression et une restriction de liberté plus importante et stricte qu'en zone du gouvernement général (Journal de Marc Baertsoen, le 25 janvier 1915).

⁴⁴⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 121-125 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149.

⁴⁴⁹ Journal de Marguerite Giron, le 10 janvier 1915.

⁴⁵⁰. Les deux religieux cominois mentionnent également le Cardinal Mercier à d'autres occasions plus tard durant l'occupation. Toutefois, ce document arbore un degré hautement identitaire et constitue un réel tournant dans l'expérience d'occupation plus générale de la partie patriote au sein de la population belge.

Parmi les stratégies émotionnelles que le cardinal demande à la population d'adopter, celle de la résilience et de l'endurance à tenir sous l'occupation en attendant la libération en fait partie. Au travers de ce conseil, Mercier explicite l'évolution de la vision du conflit et de l'occupation davantage portée dorénavant sur le long terme⁴⁵¹. Cette lettre apparaît comme l'événement fédérateur rassemblant l'ensemble des patriotes belges occupées autour d'un objectif commun qui est de résister⁴⁵² et de tenir sous l'occupation. Des signes avant-coureurs s'observaient déjà auparavant parmi nos diaristes qui adoptaient des comportements plus sobres émotionnellement, illustrant cette évolution de perception du conflit et cette accoutumance à la vie en temps d'occupation⁴⁵³. Le Cardinal Mercier élève même ce mantra et cet état d'esprit au rang de devoir patriotique intégrant ainsi entièrement les rouages du régime émotionnel des patriotes belges. L'endurance et la patience sont les deux vertus véhiculées par Mercier dans sa lettre en plus du devoir patriotique et du maintien de l'ordre⁴⁵⁴.



Avec cette bascule des perspectives du conflit et de l'occupation sur le long terme, il ne reste du début du conflit que les stratégies émotionnelles mobilisant des sentiments développer sur le temps long. Cette lettre du cardinal était également imprégnée de l'imagerie patriote belge que nous développons précédemment. L'image « d'ennemi de la nation belge » qu'alimentent les Allemands s'y retrouve notamment. Le Cardinal Mercier insiste sur le degré « illégale » et « illicite » de l'invasion et de l'occupation allemande sur le sol belge⁴⁵⁵. Cela a pour effet d'entretenir les stratégies de haine et de mépris implicite, personnels et collectifs exprimés par une partie de la population belge patriote et nos diaristes envers les Allemands comme en

⁴⁵⁰ Mercier constitue une figure d'autorité symbolique et identitaire pour ces derniers auquel Marguerite Giron ou encore Jean-Baptiste Delporte, deux diaristes ayant des régimes identitaires différents, s'identifient et s'en inspire. Cette figure d'autorité apparaît comme un symbole identitaire unissant les catholiques et les Belges, lui conférant un statut de héros national à plus d'un titre (DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*).

⁴⁵¹ BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 275-278 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁴⁵² Le terme "résister" est employé dans le sens de tenir dans le temps et d'endurer les souffrances sans perdre espoir ni abandonner. Il s'agit d'une forme de résistance psychologique passive.

⁴⁵³ Cf. *Chapitre I*, « Ralentissement progressif du conflit et dynamiques d'occupation naissantes », pp. 83-84.

⁴⁵⁴ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁴⁵⁵ *Ibid.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*.

témoignent ces citations :

« La vie a repris un cours entravé, mais paisible, chacun vaque à ses petites occupations, on coudoie des casques à pointe bosselés et des uniformes gris pisseux, on rage, mais on vit.⁴⁵⁶ » ; « Certains étalons étaient plus décorés que le Kaiser lui-même et valaient plus que lui. Voilà encore un trésor national volé.⁴⁵⁷ »

Ces émotions déplaisantes sont une des stratégies émotionnelles principales du régime identitaire des patriotes belges, étant également observées dans chacune des zones d'occupation⁴⁵⁸.



Cet hiver 1914-1915 amorce l'expérience d'occupation de longue durée et engendre une série de nouvelles stratégies émotionnelles spécifiques à cette nouvelle vision. De fait, le premier trimestre de 1915 apparaît comme allant dans la continuité des tendances de la fin d'année 1914 qui était propice à la diminution du nombre d'émotions exprimées. Ainsi, ce trimestre compte 127 occurrences d'expression émotionnelles qui sont majoritairement déplaisantes avec la tristesse (émotion primaire), l'anxiété et le découragement sont les principales émotions exprimées. De plus, cette chute du nombre d'émotions est corrélée à une baisse de la fréquence de rédaction. Jacqueline van den Eynde reprend par exemple la plume au début d'année 1915, mais de façon plus sporadique avec un volume d'écriture et d'émotions exprimées moindres par rapport au début du conflit⁴⁵⁹. Il en est de même pour Anna Borremans-Renaux qui écrit ses dernières pages durant ce trimestre n'exprimant presque plus d'émotions dans son carnet. Hélène Chicoineau entame quant à elle un long silence qui s'étend jusqu'au mois d'août 1915.

Cette accoutumance et cette sobriété émotionnelle, partiellement liées à cette nouvelle vision du conflit et à ces nouvelles stratégies émotionnelles, ne s'observent pas uniquement dans la diminution du volume d'écriture de nos diaristes. Marc Baertsoen, Jean-Baptiste Delporte et Marguerite Giron ne ralentissent pas leur fréquence de rédaction, mais une baisse du nombre d'émotions exprimées est pourtant observée chez ces derniers. L'avocat gantois et la bourgeoise bruxelloise sont les diaristes qui expriment le plus d'émotions durant cette période⁴⁶⁰ avec respectivement 43 et 68 émotions exprimées. Les thématiques en lien avec leur famille⁴⁶¹ sont les plus mentionnées avec 46 occurrences illustrant cette accoutumance à la vie quotidienne

⁴⁵⁶ Journal de Marguerite Giron, le 16 janvier 1915.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, le 2 février 1915.

⁴⁵⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 213-228 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-116 ; OGIEN Ruwen, « La haine », *op. cit.*.

⁴⁵⁹ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre II*, « Graphiques 2.1 et 2.2 », p. 41.

⁴⁶⁰ Ces deux diaristes figurent parmi les trois « personnages principaux » de ce mémoire.

⁴⁶¹ Cette thématique des « Affaires de Famille » englobe tous les sujets en lien avec la vie familiale et qui ressort de la sphère familiale (Cf. *Annexes, Lexique des thématiques établies*, pp. 61-63).

sous occupation⁴⁶². Les « histoires de guerre » personnelles ou non⁴⁶³ qui sortent du quotidien, ainsi que les prises de position des diaristes face au conflit, constituent le deuxième type de thématique le plus mentionné avec 41 occurrences. Les thématiques en lien avec l'occupation et la vie quotidienne⁴⁶⁴ n'arrivent qu'en troisième position avec 31 occurrences⁴⁶⁵.

L'arrêt d'Anna Borremans-Renaux

La fin de ce premier hiver sous occupation est marquée par l'arrêt soudain du carnet d'Anna Borremans-Renaux sans que cette dernière ne l'ait annoncé ni expliqué. Celle-ci s'est déjà montrée silencieuse durant ce premier trimestre de l'année 1915 n'écrivant qu'à cinq reprises sur les cinq derniers mois de son carnet contre plus d'une trentaine de fois pour les trois premiers mois du conflit. Les raisons derrière cet arrêt et ce mutisme restent obscures. La diariste n'a pas communiqué là-dessus et l'édition critique n'apporte pas d'explication supplémentaire. Anna Borremans-Renaux écrit ces dernières phrases le 28 mars 1915, clôturant son carnet à cette date :

« Un train passait rempli de réfugiés de Valenciennes et de Cambrai. Pendant les quelques minutes où le train s'est arrêté à Halle, on a pu remarquer que les femmes ne portaient pas de chapeau et que les enfants étaient invisibles. Douloureux. Tous ces gens demandaient à boire et demandaient où ils se trouvaient. Ils disaient qu'ils avaient fui les combats qui s'annonçaient et que les Allemands les avaient emmenés en Suisse pour qu'ils puissent ensuite rejoindre le sud de la France. Qu'est-ce que tout cela signifie ?⁴⁶⁶ »

Malgré la part d'ombre derrière cet arrêt, certaines hypothèses émergent. Il semblerait que les raisons de cet arrêt soient semblables à celles de Léonie Arnauts. De fait, Anna Borremans-Renaux présente les mêmes caractéristiques de rédaction que la Tirlemontoise. Leurs carnets ont tous deux été entamés à la même période, ont un volume de page similaire (ne dépassant

⁴⁶² Les « Affaires de famille » sont omniprésentes dans le discours de Marguerite. Ces événements à l'échelle privée et familiale rythment le quotidien de la diariste. C'est une des caractéristiques de la personnalité d'écriture de la diariste. Marc Baertsoen quant à lui ne mentionne pas des thématiques en lien avec sa famille, ce qui fait également partie intégrante de sa personnalité d'écriture et constitue un choix de sa part.

⁴⁶³ Les thématiques « histoires de guerre » et « histoires de guerre personnelles » englobent tous les faits isolés qui se déroulent durant la guerre et qui adoptent une échelle géographique et humaine plus restreinte. Les anecdotes de guerre, les petites histoires et les faits isolés en lien avec la guerre intègrent cette thématique. Nous avons toutefois pris le soin de distinguer les histoires personnelles des histoires vécues par des acteurs extérieurs, car ces sujets ne répondent pas aux mêmes mécanismes et phénomènes (Cf. *Annexes, Lexique des thématiques établies*, pp. 61-63).

⁴⁶⁴ La thématique « Vie quotidienne sous l'occupation » englobe tous les sujets en lien avec la vie quotidienne sous occupation que ce soit dans la sphère familiale, locale ou nationale. Une déclinaison de cette thématique, suivant les types d'échelles, a été faite par nos soins. Ainsi, il existe également des variantes de cette thématique qui sont « vie quotidienne de la Belgique sous occupation », « vie quotidienne de la famille du diariste sous occupation », « situation locale », « Situation de la Belgique » (Cf. *Annexes, Lexique des thématiques établies*, pp. 61-63).

⁴⁶⁵ Marc Baertsoen est le diariste qui aborde le plus régulièrement ces thématiques, le tout avec un ton relativement neutre et sobre. Cela constitue un choix de sa part et une ligne directrice dans son comportement et sa personnalité d'écriture.

⁴⁶⁶ Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 28 mars 1915.

pas la dizaine de pages) et auraient été commencés avec les mêmes motivations et la même vision du conflit. La Halloise est animée par une vision du conflit sur le court terme. Cela conditionne alors son comportement et son attitude de rédaction, son départ en exil ainsi que l'existence et la tenue de son carnet sont des exemples illustrant cette vision. En effet, on observe déjà une baisse dans la rédaction de la diariste une fois qu'elle et sa famille sont de retour dans leur foyer à Hal en octobre 1914 après leur période d'exil. La famille est alors résignée à vivre sous l'occupation⁴⁶⁷. Toutefois, la Halloise ne semble pas encore avoir basculé pleinement dans ces nouvelles perspectives d'occupation sur le long terme à l'inverse de Léonie Arnauts qui a arrêté son carnet dès novembre 1914⁴⁶⁸. Cela expliquerait alors la continuation, bien que sporadique, de la rédaction de ce journal personnel. Anna Borremans-Renaux n'étant pas encore pleinement dans une optique d'occupation sur le long terme, elle ne développerait pas les stratégies émotionnelles qui en découlent. Elle se retrouverait alors en décalage tant sur le plan général que sur le plan identitaire avec la réalité du conflit et de l'occupation. Par moment, la Halloise semble prendre conscience de son décalage et de l'aspect concret de la réalité de la guerre comme au regard de cette citation, écrite quelques semaines avant son arrêt soudain :

« La guerre a pris une ampleur extraordinaire. Des trains transportant des soldats allemands arrivent régulièrement. Cela dure toute la nuit. Les wagons sont chargés de munitions, de canons 41 et de mitrailleuses. La cavalerie arrive aussi. Toutes les maisons sont pleines de soldats restés. À Victor il y a 17 chevaux dans les écuries et des militaires et un officier y logent. On entend dire qu'il s'agit de militaires en fuite, venus de Reims et de Soissons. Ils viennent se regrouper ici. Enghien et ses environs regorgent de militaires. »⁴⁶⁹

Ces dires apparaîtraient comme des signes avant-coureurs de l'évolution de la vision du conflit de la diariste. En effet, 22 jours plus tard, Anna Borremans-Renaux écrit ses dernières lignes. À l'instar de la majorité de la population belge durant cet hiver 1914-1915, nous supposons qu'à la suite de ce mois de mars 1915, la diariste ait pu entièrement basculer dans une expérience d'occupation sur le long terme⁴⁷⁰. Ce basculement dans de nouvelles perspectives et de nouvelles stratégies émotionnelles, adaptées à une expérience d'occupation de longue durée, serait alors incompatible avec la continuation de la rédaction de son carnet qui était la résultante d'un état d'esprit maintenant dépassé, précipitant et expliquant alors sa fin prématurée et brutale.

⁴⁶⁷ Cf. *Chapitre I*, « Les « Deux Beligiques » », pp. 71-77.

⁴⁶⁸ Cf. *Chapitre I*, « Ralentissement progressif du conflit et dynamiques d'occupation naissantes », pp. 83-84.

⁴⁶⁹ Cette prise de conscience se serait fait progressivement jusqu'à totalement imprégner la vision de la diariste qui commence à concevoir davantage le conflit et l'occupation sur le long terme (Journal d'Anna Borremans-Renaux, le 6 mars 1915).

⁴⁷⁰ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-124 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 135-136.

Cet impact sur la tenue et la rédaction des journaux personnels qu'a pu avoir ce basculement de la vision de l'occupation sur le long terme n'est pas unique à Anna Borremans-Renaux. Nous l'avons également observé chez Léonie Arnauts qui arrêterait son carnet pour les mêmes raisons⁴⁷¹. D'autres comme Jacqueline van den Eynde et Hélène Chicoineau n'arrêtent pas leurs carnets, mais entament des silences prolongés et répétés qui coïncident avec ce basculement de vision⁴⁷². Ainsi, l'arrêt du carnet d'Anna Borremans-Renaux n'est pas un cas isolé, mais illustre une tendance plus générale qui impacte la rédaction d'une partie des journaux personnels au sein de notre corpus.

III. Le train-train quotidien de ce « long » 1915

C'est sur la fin de ce deuxième carnet que ce premier hiver s'achève et nous ouvre les portes du printemps 1915. Celui-ci est quelque peu contrasté suivant les diaristes. De fait, la grande majorité de ceux-ci présentent des dynamiques allant dans la continuité des mois précédents. Une diminution du nombre d'émotions exprimées est à signaler pour la plupart des diaristes. Cela pourrait symboliser une forme de quotidien qui se serait installé chez ces derniers. Cette accoutumance peut être couplée à de la lassitude pouvant se matérialiser par un mutisme prolongé comme chez Hélène Chicoineau et Jacqueline van den Eynde⁴⁷³. Avec le mutisme de ces dernières et l'arrêt d'Anna Borremans-Renaux, ce deuxième trimestre de 1915 constitue un creux dans l'expérience d'occupation de nos diaristes avec seulement trois d'entre eux qui sont actifs lors de cette période.

Le décevant printemps 1915

Là où l'hiver suscite de l'anxiété et de la peur, le printemps est quant à lui porteur d'espoir. Le retour des beaux jours constitue en effet des motifs d'espoir de voir la situation générale du conflit évoluer de façon considérable. Cet espoir personnel est alors le plus souvent exprimé collectivement et témoignerait de la vision sur le long terme que pouvaient avoir nos diaristes et une partie de la population belge occupée. Il s'agit d'un des patterns émotionnels spécifiques à l'expérience d'occupation et inhérents aux incidences émotionnelles que le cycle des saisons peut provoquer chez la population belge occupée et nos diaristes⁴⁷⁴. Marguerite Giron et Marc Baertsoen expriment notamment cet espoir lors du mois de juin 1915 :

⁴⁷¹ Cf. *Chapitre I*, « Ralentissement progressif du conflit et dynamiques d'occupation naissantes », pp. 83-84.

⁴⁷² Cf. *Chapitre II*, « Nouvelles stratégies émotionnelles : endurance, patience et résistance », pp. 90-95.

⁴⁷³ Ces dernières n'ont plus écrit depuis le mois de novembre 1914 pour la première, et le mois de février 1915 pour la deuxième.

⁴⁷⁴ BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 226-237 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, p. 100.

« Nous avons vécu depuis des mois avec l'espoir et la perspective d'être délivrés au printemps. Ce printemps si impatiemment attendu est passé et nous sommes toujours sous le joug détesté. L'été est là et nous restons captifs ou exilés.⁴⁷⁵ » ; « Nous apprenons avec plaisir que les Anglais ont repris leur offensive près de Ypres, et nous espérons que cette fois elle sera sérieuse, car plus de trois mois se sont écoulés depuis leur premier essai à Neuve-Chapelle.⁴⁷⁶ »

Toutefois, lorsque ceux-ci ne se concrétisent pas, ces différents espoirs formulés en lien avec l'évolution du conflit peuvent déboucher sur des déceptions. Cet extrait de Marc Baertsoen, écrit un jour après la dernière citation présentée ci-dessus et en réaction à des prévisions faites par un autre civil gantois pessimiste vis-à-vis de l'évolution du conflit, illustre ce phénomène : *« Trois ans ? ... quelle perspective ! Trois ans d'inquiétudes, trois ans de misère⁴⁷⁷ »*. Ces schémas émotionnels d'espoir déçu sont exprimés dans tous les types de zones d'occupation et chez tous nos diaristes. En effet, le printemps 1915 constitue une période de stagnation du conflit avec la situation au front qui reste figé à son état initial avant l'hiver 1914-1915⁴⁷⁸. Ainsi, face à cette absence d'évolution significative du conflit, ces schémas d'espoirs en faveur des Alliés sont finalement déçus. Ceux-ci constituent un des schémas émotionnels caractéristiques de l'expérience d'occupation de nos diaristes et d'une partie de la population belge patriote occupée. Cette déception quotidienne rythme la vie des patriotes belges occupés et peut à terme impacter plus durablement leur état moral et émotionnel. Cependant, celle-ci n'impacte pas encore considérablement le moral de la population belge patriote bien qu'un découragement généralisé à cette communauté émotionnelle est observé⁴⁷⁹. Marguerite Giron emploie déjà des termes chargés en émotions comme « dépression » pour qualifier le moral de la population symbolisant cette déception extrême : *« Aussi, la période de dépression n'est-elle pas terminée.⁴⁸⁰ » ; « Je note avec tristesse des signes de découragement parmi nos dames.⁴⁸¹ »*.

En employant ce terme de « dépression », Marguerite attribue également une forme de tristesse intense à l'ensemble de la population bruxelloise et belge. De fait, la dépression se caractérise comme étant une pathologie de l'humeur dont la tristesse est l'émotion qui prédomine. Cependant, dans ce cas présent, il ne semblerait pas que la dépression ait frappé l'ensemble de la population belge. La diariste emploie le terme selon les significations de l'époque qui considère la dépression comme étant uniquement un trouble de l'humeur. En effet, l'emploi de ces termes « déprime » et « dépression » tend à évoluer au fil du temps, n'endossant

⁴⁷⁵ Journal de Marguerite Giron, le 18 juin 1915.

⁴⁷⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 23 juin 1915.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, le 24 juin 1915.

⁴⁷⁸ DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 81-89.

⁴⁷⁹ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-137 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁴⁸⁰ Journal de Marguerite Giron, le 7 mai 1915.

⁴⁸¹ *Ibid.*, le 23 juin 1915.

pas la même définition durant la Première Guerre mondiale. Nous retrouvons davantage des émotions qui se rapprochent de la pathologie de la dépression lors d'événements ultérieurs⁴⁸².



Toutefois, aux déceptions suscitées par les nouvelles du front, Marc Baertsoen observe que la population gantoise apparaît comme démoralisée et indignée face à la violence du conflit. Ces baisses de morales constituent des patterns émotionnels spécifiques à l'expérience d'occupation et peuvent affecter plus durablement l'état d'esprit de la population occupée⁴⁸³ :

« Nous voyons passer au-dessus de la ville de Gand, vers 8 heures du soir, un grand Zeppelin éclairé par le soleil couchant. C'est un spectacle grandiose ! Il est curieux de considérer à quelle rapide allure ce monstre aérien se dirige tout droit vers l'ouest [...], mais on ne peut s'empêcher de frémir quand on songe aux vies innocentes qui sont menacées en ce moment en Angleterre, sans se douter du danger qui fond sur elles. »⁴⁸⁴

La ville de Gand est aussi sujette à des réquisitions quotidiennes en son sein⁴⁸⁵. Celles-ci installent une forme de misère économique. Cette précarité commence à transparaître dans le discours de l'avocat et à affecter le moral de la population :

« C'était un spectacle démoralisant de les voir déplacer de quelques pas leurs petites brouettes à moitié remplies de terre [...] »⁴⁸⁶ ; « L'annonce de cette mesure suscita une grande émotion parmi la clientèle de la banque, [...] »⁴⁸⁷

Par ailleurs, ces déceptions alimentent également d'autres formes de stratégies émotionnelles propres au régime émotionnel des patriotes belges. Face au constat clair des prolongements des perspectives de la guerre et de la durée de leur expérience d'occupation, la haine exprimée envers les Allemands ainsi que l'inquiétude et la pitié envers la situation générale de la Belgique s'intensifient⁴⁸⁸. Cette stratégie émotionnelle de la pitié patriotique fait ressortir un phénomène d'émotion compassionnelle plus générale et sur lequel nous faisons déjà état dans notre

⁴⁸² Nous ne développerons pas davantage cette thématique dans ce point. Toutefois, pour plus de précisions, nous vous dirigeons vers cet article, rédigé par Pierre-Henri Castel, qui retrace toute l'évolution historiographique, lexicographique et générale de l'étude de la dépression : CASTEL Pierre-Henri, « Le cas de la dépression », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 326-342.

⁴⁸³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit..

⁴⁸⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 26 mai 1915.

⁴⁸⁵ BECKER Annette, op. cit., pp. 131-191 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 118-119 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit., pp. 146-149.

⁴⁸⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 5 juin 1915.

⁴⁸⁷ Ibid., le 12 juin 1915.

⁴⁸⁸ Ce prolongement accentue davantage le sentiment d'injustice de la population belge occupée face à la présence allemande et l'occupation illégale de la Belgique. Au plus cette guerre se prolonge, au plus ce sentiment d'injustice (qui se développe sur une longue durée à l'inverse des émotions qui se développent sur une courte durée) et les stratégies émotionnelles qui en débouchent (comme la haine) s'intensifient et imprègnent durablement l'état d'esprit de la population belge patriote occupée (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 120-123 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit., pp. 140-145).

chapitre précédent⁴⁸⁹. Nous observons notamment ces stratégies émotionnelles chez Marguerite Giron :

« *Brutes, b r u t e s, B R U T E S !*⁴⁹⁰ » ; « *je m'inquiète de ce qui peut succéder au calme actuel.*⁴⁹¹ » ; « *Mon pauvre pays ravagé et douloureux*⁴⁹² » ; « *Le son aigu de leurs fifres me vrille les nerfs et me fait pleurer de colère et de chagrin. Comme je les hais !*⁴⁹³ »



Toujours est-il que cette déception et toutes les autres émotions qui sont suscitées par la stagnation du conflit constituent la majeure partie des émotions exprimées durant ce deuxième trimestre de 1915. Celles-ci sont principalement déplaisantes, collectives et personnelles. Toutefois, ce printemps 1915 est davantage marqué par une diminution importante de la fréquence de rédaction et du nombre d'émotions exprimées par nos diaristes⁴⁹⁴. Seul Marc Baertsoen, Jean-Baptiste Delporte et Marguerite Giron sont actifs durant cette période. Pour les deux hommes, leur discours est empreint d'une sobriété émotionnelle et d'une distanciation avec les événements qu'ils relatent résultant d'un choix de leur part⁴⁹⁵. Ceux-ci abordent davantage des thématiques mobilisant des échelles humaines et géographiques relativement restreintes. Cette omniprésence de ces thématiques est surtout observée chez Jean-Baptiste Delporte. Dans son carnet, nous observons une omniprésence des thématiques liées à sa vie quotidienne sous occupation ainsi que des mentions récurrentes d'éléments spécifiques à la vie proche du front (bombardement, bruit du canon, présence militaire allemande importante, violence et danger extrême et constant). Ceux-ci rythment le quotidien des Cominois en zone d'opération qui finit par s'en accoutumer. Ce phénomène d'accoutumance aux conditions de vie extrêmes est davantage caractéristique des populations vivant en zone d'opération⁴⁹⁶. Cependant, nous retrouvons des mécanismes similaires, bien que plus modérés, chez les populations vivant en zone d'étape et dans le témoignage de Marc Baertsoen.

Par ailleurs, ces dangers imminents caractéristiques de la vie en zone d'opération et d'étape engendrent un sentiment d'insécurité persistant et accaparent l'attention des populations

⁴⁸⁹ Ces émotions compassionnelles patriotiques sont des stratégies émotionnelles spécifiques au régime identitaire des patriotes belges sous occupation. Elles emploient par ailleurs des mécanismes émotionnels plus généraux issus des émotions compassionnelles (TAITHE Bernard, *op. cit.*).

⁴⁹⁰ Journal de Marguerite Giron, le 2 avril 1915.

⁴⁹¹ *Ibid.*, le 15 avril 1915.

⁴⁹² *Ibid.*, le 28 avril 1915.

⁴⁹³ *Ibid.*, le 19 juin 1915.

⁴⁹⁴ Nous avons déjà évoqué les raisons de ce phénomène dans des points antérieurs (Cf. *Chapitre II*, « L'hiver 1914-1915 : basculement dans l'occupation de longue durée », pp. 101-112).

⁴⁹⁵ Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51.

⁴⁹⁶ DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 95-97.

concernées⁴⁹⁷. Ce sentiment d'insécurité n'est pas un phénomène spécifique à cette expérience d'occupation de nos diaristes. Il illustre davantage les comportements émotionnels hérités de nos sens primitifs. Il s'agit-là davantage d'un réflexe inné de survie consistant à prioriser les dangers qui se dresse face aux individus et à se concentrer sur les plus urgents⁴⁹⁸.



La rédaction des deux hommes vivant en zone d'étape se caractérise par une importante sobriété dans leurs expressions émotionnelles à l'inverse de Marguerite Giron qui constitue un cas d'exception durant ce printemps 1915. De fait, ce deuxième trimestre de 1915 correspond à un pic d'expression émotionnelle chez la bourgeoise bruxelloise. À l'instar de ses homologues de la zone d'étape, elle mentionne également les thématiques en lien avec la situation de la Belgique, l'évolution du conflit et sa vie quotidienne. Ces thématiques lui suscitent généralement des émotions de divers types (déplaisantes et plaisantes), personnelles, individuelles et collectives⁴⁹⁹. Toutefois, ce pic d'émotions s'expliquerait davantage par les événements que la diariste vit au sein de sa sphère familiale. En effet, plusieurs événements familiaux suscitant un nombre important d'émotions viennent bouleverser l'équilibre du quotidien de la diariste. La naissance de son deuxième petit-enfant, Paul De Mot⁵⁰⁰, le 19 mars 1915, suscite à la fois un nombre important d'émotions plaisantes, mais également déplaisantes. L'arrivée de ce nouvel enfant bouleverse l'équilibre de la famille suscitant autant de l'anxiété personnelle et individuelle⁵⁰¹ que de la joie personnelle et collective : « *La présence de ces trois enfants est la seule chose qui m'inquiète affreusement pendant cette période de troubles vers laquelle nous nous acheminons.*⁵⁰² ». De plus, cette naissance coïncide avec l'émergence du projet de la belle-fille de Marguerite Giron, Andrée De Mot. Celle-ci souhaiterait rejoindre son mari Pierre De Mot, fils aîné de la diariste, à son lieu de service militaire avec ses deux enfants. Cette quête ardue, tant dans les démarches administratives que dans la faisabilité de rallier le poste de service du fils de Marguerite Giron, suscite un grand nombre d'émotions déplaisantes intenses aussi bien personnelles et individuelles que collectives. De nombreuses inquiétudes,

⁴⁹⁷ Ce sentiment d'insécurité persistant est caractéristique de la culture humaine en société moderne et n'est pas unique à l'expérience d'occupation durant la Grande Guerre. Toutefois, on l'observe également dans ce cas de figure (COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*).

⁴⁹⁸ Ce comportement inné est ancré en chaque individu et mobilise des réflexes innés et primitifs de survie hérités du règne animal et de nos ancêtres (*Ibid.*).

⁴⁹⁹ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre II*, « Graphique 2.4 ; Tableau 2.1 », pp. 45-46.

⁵⁰⁰ Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Naissance de Paul Albert De Mot (deuxième petit-enfant de Marguerite Giron », p. 5.

⁵⁰¹ Le rôle maternel et de grand-mère prend alors le pas sur celui de patriote pour la diariste. Celle-ci endosse le rôle de protectrice et de chef de famille accentuant grandement le nombre d'émotions suscitées par les thématiques liées aux « Affaires de Famille » (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁵⁰² Journal de Marguerite Giron, le 15 avril 1915.

déceptions et tristesse sont notamment exprimées par la diariste avec ou sans sa belle-fille durant ce printemps 1915 :

« Pauvre gens ! Ils se réjouissaient tant de la revoir ! Quel crève-cœur pour eux ! [...] Je suis navrée du chagrin de Pierre et d'Andrée⁵⁰³ » ; « Andrée est plongée dans un nouveau chagrin à chaque fois qu'elle reçoit une lettre de Pierre lui disant qu'il se réjouit de la voir alors qu'ils ne pourront pas.⁵⁰⁴ » ; « Mes pauvres enfants, quelle affreuse déception ils doivent ressentir tous les deux !⁵⁰⁵ »

Finalement, après de nombreux rebondissements, Andrée De Mot parvient tout de même à retrouver son mari durant quelques jours, suscitant également un nombre important d'émotions plaisantes et intenses exprimées par Marguerite Giron : *« Quel soulagement d'avoir cette bonne nouvelle !⁵⁰⁶ »*. Néanmoins, la diariste et sa famille ressortent de cette épreuve émotionnelle quelque peu éprouvée moralement comme en témoigne cet extrait de juin 1915 : *« Nous sommes très affligés par le résultat de tant d'efforts⁵⁰⁷ »*. Toutefois, le dénouement heureux de ces événements familiaux vient conserver l'équilibre et le moral de la diariste n'ayant pas eu d'incidence sur le long terme.

Ces deux événements familiaux expliqueraient ce pic d'émotion chez la diariste. Les autres thématiques mentionnées qui sont communes aux autres diaristes suivent les mêmes tendances émotionnelles que celles relevées dans le reste de la population belge occupée. Ce climat morose de déception (voire de déprime), de lassitude, d'accoutumance à l'expérience d'occupation et d'endurance émotionnelle caractérise et rythme le quotidien de nos diaristes et de la majorité de la population belge occupée durant ce « long » 1915⁵⁰⁸.

La vie quotidienne en 1915

Toutes les nouvelles stratégies émotionnelles et cette sobriété émotionnelle du printemps 1915 se retrouvent également durant le reste de l'année 1915 et le début de l'année 1916. Cette période constitue un creux émotionnel dans l'expérience d'occupation de nos diaristes⁵⁰⁹. Une prédominance des absences de discours émotionnelles est à souligner notamment lorsque nos diaristes mentionnent leur vie quotidienne et celle de la population belge sous l'occupation⁵¹⁰.

⁵⁰³ *Ibid.*.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, le 21 avril 1915.

⁵⁰⁵ *Ibid.*, le 10 juin 1915.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, le 16 juin 1915.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, le 12 juin 1915.

⁵⁰⁸ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁵⁰⁹ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre II*, « Graphiques 2.2-2.4 », pp. 44-45.

⁵¹⁰ Ces derniers adoptent un comportement et une attitude émotionnelle plus encline à l'endurance sur le long terme. Cela se matérialise par une distance émotionnelle émise par rapport aux événements qu'ils vivent. Cela serait réalisé dans le but de préserver leur santé mentale afin de tenir dans la durée sous l'occupation. L'absence d'évolution significative du conflit et de la situation de la Belgique accentue aussi l'aspect répétitif du quotidien des diaristes en zone d'étape et du gouvernement général tout comme l'habitude ainsi que la lassitude qui s'accompagne (DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*).

Une partie importante de la population belge occupée semble être animée par un découragement et une lassitude croissante face au quotidien sous occupation qui n'évolue guère tout comme la situation générale de la Belgique et du conflit.



Cette lassitude s'observe notamment chez certains diaristes par un mutisme prolongé, un changement de comportement d'écriture et des notes écrites sporadiquement. Jacqueline van den Eynde constitue un cas exemplatif de ce phénomène. Celle-ci rompt son silence et son mutisme prolongé à deux reprises. La première fois, c'est le 18 août 1915. On peut observer un changement brutal dans le comportement d'écriture de la diariste⁵¹¹. La jeune aristocrate belge rédige de manière plus directe. Habituellement, la diariste présentait des formules de phrases nourries d'un riche vocabulaire. Ici, elle mentionne en quelques bribes un fait de guerre à première vue anodin : « *Une nouvelle lubie Boche : notre pont-levis sera gardé, jours et nuit, par deux sentinelles*⁵¹² ». Néanmoins, ce fait a un impact élevé dans le quotidien de la diariste, car les abords de son château sont maintenant sous la surveillance permanente des Allemands⁵¹³. Le deuxième moment de rupture avec son silence est lors du jour de l'an sur lequel nous reviendrons par après.



Chez les diaristes vivant à proximité immédiate du front, une omniprésence des thématiques en lien avec leur vie quotidienne au niveau local, captivant toute l'attention du prêtre cominois, est observée : « *Nouveau bombardement. Obus vers midi et 2 h. ½*⁵¹⁴ » ; « *Bombardement sur le Corentje*⁵¹⁵ » ; « *Les jours précédents, il y a eut continuellement des bombardements.*⁵¹⁶ ». Cela s'explique notamment par le phénomène des peurs capitales et des procédés de survie face à des dangers imminents que nous évoquions déjà dans le point précédent⁵¹⁷. Ainsi, le quotidien des diaristes et des populations occupées vivant à proximité immédiate du front diffère grandement du quotidien du reste de la population belge occupée. Les événements et la violence quotidienne (bruit de canon, bombardements, violence perpétuelle, répression sévère de l'armée allemande, etc.) qui sont caractéristiques de la vie au

⁵¹¹ Le comportement et la personnalité d'écriture sont aussi des facteurs à prendre en compte dans des périodes de silence comme celles-ci (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 25-34).

⁵¹² Journal de Jacqueline van den Eynde, le 18 août 1915.

⁵¹³ Nous pourrions interpréter ce changement d'attitude d'écriture comme une forme de fatigue mentale se caractérisant par une fatigue d'écriture dans la formulation de phrases, mais cela reste au stade de l'hypothèse (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 120-131).

⁵¹⁴ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 19 novembre 1915.

⁵¹⁵ *Ibid.*, le 20 novembre 1915.

⁵¹⁶ *Ibid.*, le 30 novembre 1915.

⁵¹⁷ COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*.

front, menacent la sécurité et rythment également le quotidien des civils vivant à proximité. Ceux-ci s'en accoutument partiellement bien que cela captive également une grande partie de leur attention constituant un réflexe de survie primitif⁵¹⁸. Nous ne retrouvons alors pas certaines thématiques plus générales, comme l'évolution du conflit, ou de stratégies émotionnelles propres aux patriotes belges, comme les pensées envers les soldats belges, dans le témoignage de Jean-Baptiste Delporte, alors seul diariste vivant en zone d'opération en activité durant cette période⁵¹⁹.



Dans les zones d'étapes et du gouvernement général, les tendances propres au printemps 1915 perdurent également lors de cette seconde moitié du « long » 1915. De cette façon, Mac Baertsoen et Marguerite Giron affichent toujours un rythme de rédaction régulier, mais avec un nombre d'émotions exprimées en baisse constante. Les schémas émotionnels qui leur sont spécifiques restent inchangés.

L'avocat gantois adopte encore une position de retrait par rapport aux événements qu'ils relatent. Ceux-ci sont principalement en lien avec la situation locale à Gand, nationale en Belgique ou en lien avec l'évolution du conflit⁵²⁰. Le diariste évoque le plus souvent les phénomènes et événements qui rythment dorénavant le quotidien de la population gantoise tel que les réquisitions successives orchestrées par l'armée allemande, la censure ou encore les diverses restrictions de libertés⁵²¹. Certains patterns émotionnels restent récurrents chez l'avocat. Ainsi, face aux nombreuses injustices subies qui sont inhérentes aux rapports de forces en œuvre sous l'occupation et alimentées par la politique répressive et les agissements de l'occupant allemand, Marc Baertsoen exprime généralement une indignation d'intensité variable, personnelle, individuelle ou collective, au nom de toute la population gantoise. Ces émotions sont alors empreintes de son identité multiple, renvoyant à des valeurs qui émanent à la fois de son identité professionnelle (évoluant dans les milieux d'avocat) et de son identité de

⁵¹⁸ On peut observer le caractère répétitif de ces événements violents qui structurent et ponctuent le quotidien de ces populations proches du front qui s'habituent à cette surexposition au conflit. Cela crée un certain décalage avec les populations vivant dans les autres zones d'occupations, notamment au niveau de la tolérance à la violence. On observera ce phénomène au moment de l'évacuation de Comines en 1917 dans le prochain chapitre (*Ibid.*).

⁵¹⁹ Un décalage entre l'expérience d'occupation des populations vivant proches du front et le reste de la population occupée se creuse au fur et à mesure de la guerre. Les problématiques et les phénomènes rencontrés dans les deux zones géographiques occupées font intervenir des mécanismes différents et engendrent des patterns émotionnels et des stratégies émotionnelles distinctes (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 108-115).

⁵²⁰ C'est un pattern d'écriture récurrent chez Marc Baertsoen. Il adopte généralement un regard extérieur lorsqu'il est question de parler du quotidien et des réactions de la population gantoise par rapport aux restrictions et mesures prises dans le cadre de la politique d'occupation allemande.

⁵²¹ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-159 ; DE SCHAEPPDRIVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

patriote belge et flamand⁵²². Ces deux citations de l'avocat gantois durant l'année 1915 illustrent notamment cette identité multiple :

« Tout ce monde grouillait dans la grande salle de la Concorde, discutait avec les sous-officiers boches, s'impatientait, mais sans trop oser le montrer par crainte de se voir refuser le passe-port convoité, et parfois, au milieu de ce brouhaha, éclatait une scène de larmes occasionnée par le refus brutal d'accorder à des enfants le permis d'aller voir leur mère mourante ou autres inhumanités de ce genre.⁵²³ » ; « La plupart des ordonnances prérappelées ne sont que tracassières : celle-ci est odieuse, car elle tend à nous faire remettre notre cuivre à l'ennemi pour en faire des obus qui tueront les nôtres !⁵²⁴ »

Marguerite Giron évoque quant à elle toujours en premier lieu des événements en lien avec sa famille ou sa vie quotidienne sous occupation suscitant des émotions de divers types (déplaisants comme plaisants). La principale « bulle d'air frais » de la diariste résiderait dans les rares lettres qu'elle reçoit de ses fils⁵²⁵ comme l'illustrent ces rares extraits où la joie est exprimée par la diariste durant cette période : *« Quelle joie chacune de ces lettres nous causent⁵²⁶ » ; « C'est un soulagement, mais, hélas, toujours en rétrospectif.⁵²⁷ »*. La vision davantage pessimiste face à l'évolution de la guerre et le prolongement des perspectives du conflit semblerait avoir résigné la bourgeoise à vivre sous occupation sur un temps long. Elle n'évoque que peu de fois les événements spécifiques à la politique d'occupation allemande, comme les réquisitions, qui rythment pourtant la vie quotidienne de la population belge occupée. Toutefois, ces réquisitions apparaissent comme moins strictes et sévères à Bruxelles qu'en zone d'étape à Gand⁵²⁸. L'évolution du conflit constitue aussi une source d'anxiété de la part de la diariste qui s'exprime au nom de la population bruxelloise. Cette anxiété est une nouvelle fois suscitée sur base d'une source inconnue avec l'incertitude de l'issue du conflit à long terme. Celle-ci alimente alors une multitude d'autres émotions déplaisantes, personnelles, individuelles ou collectives. Celles-ci sont imprégnées de son identité patriote belge et des stratégies émotionnelles qui en découlent comme la haine envers l'occupant allemand, l'espoir de voir la situation s'améliorer en faveur des Alliés, ou encore la déception de ne pas voir ces

⁵²² De fait, la patrie ne renvoie pas exclusivement à une échelle et une dimension nationale, mais peut mobiliser des échelles plus locales. Ainsi, l'identité patriote de Marc Baertsoen est également fortement imprégnée d'une identité flamande et gantoise en plus de s'identifier comme étant patriote belge. À l'instar des identités, il existe également une multitude de patries à diverses échelles géographiques et humaines qui coexistent sans s'exclure. Elles peuvent chacune influencer et contribuer à la construction et au processus d'identification des individus (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁵²³ Journal de Marc Baertsoen, le 18 juillet 1915.

⁵²⁴ *Ibid.*, le 15 décembre 1915.

⁵²⁵ En effet, Marguerite entretient une correspondance par voie postale depuis le début du conflit avec ses deux fils mobilisés. Ces lettres constituent la majorité des moments de joie dans le quotidien de la diariste.

⁵²⁶ Journal de Marguerite Giron, le 14 août 1915.

⁵²⁷ *Ibid.*, le 27 février 1916.

⁵²⁸ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-137.

espérances se concrétiser comme en témoignent ces différents extraits⁵²⁹ :

« Nous sommes tous inquiets pour les nôtres, de cette grande inquiétude grave et chronique qui ne nous quitte plus jamais⁵³⁰ » ; « Les Russes reculent vraiment beaucoup et leur situation nous inquiète.⁵³¹ » ; « Notre cœur est, plus que jamais, plein de haine et d'amertume.⁵³² » ; « Les Français ont reculé devant Verdun ! Fasse le Ciel que leur ligne ne soit pas rompue ! La forteresse de Verdun nous tient le cœur. Il ne faudrait pas qu'elle succombât après tant d'autres. Tout recul de nos amis nous cause un pincement au cœur.⁵³³ »

Les premiers anniversaires de l'occupation

Cette deuxième partie de ce « long » 1915 coïncide également avec un nombre important de dates symboliques, tant patriotiques ou religieuses, qu'en lien direct avec le conflit⁵³⁴. La dimension temporelle prend une place fondamentale dans la rédaction des journaux personnels. Ces dates apparaissent comme spéciales, ayant une dimension cyclique et un rapport au temps particulier qui pousseraient nos diaristes à reprendre la plume pour s'exprimer pour l'occasion⁵³⁵. Par ailleurs, une multitude de réactions face à ces dates symboliques sont observées au sein de notre corpus reflétant davantage la diversité des comportements et des personnalités de rédaction de nos diaristes plutôt que les divers types de zone d'occupation dans lesquelles ils vivent.

Trois types de dates symboliques s'appliquant à nos diaristes et à la communauté émotionnelle des patriotes belges et catholiques peuvent être soulignées durant cette seconde moitié du « long » 1915. Ce sont les dates et fêtes patriotiques belges⁵³⁶, les fêtes religieuses et temporelles,⁵³⁷ et les dates liées directement à l'histoire récente du conflit que ce soit national

⁵²⁹ Comme Marc Baertsoen, Marguerite Giron s'exprime également régulièrement au nom de toute la population bruxelloise, pouvant refléter une identité locale marquée chez la diariste (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149 ; ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁵³⁰ Journal de Marguerite Giron, le 7 juillet 1915.

⁵³¹ *Ibid.*, le 23 juillet 1915.

⁵³² *Ibid.*, le 20 août 1915.

⁵³³ *Ibid.*, le 29 février 1916.

⁵³⁴ Certains diaristes profitent de ces occasions particulières pour davantage se livrer sur leurs impressions et leur vision du conflit. Des bilans rétrospectifs peuvent être faits, alimentant aussi le caractère inédit et extraordinaire qu'arborescent cette occupation et ce conflit (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213 ; BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 275-303 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 22-25).

⁵³⁵ Nous avons pu observer que certains diaristes interrompaient leur silence prolongé à l'occasion d'une date symbolique. Avec la longévité de l'occupation et de la guerre, des comparaisons vis-à-vis de l'attitude des diaristes à travers les années peuvent également être réalisées. Celles-ci peuvent mettre en évidence des contrastes intéressants soulignant des tendances et des phénomènes inhérents à l'expérience d'occupation de nos diaristes (BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.* ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 131-132).

⁵³⁶ Nous reprenons ici la fête nationale du 21 juillet et éventuellement la fête du Roi le 15 novembre (BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 243-255 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*).

⁵³⁷ Nous intégrons à la fois les fêtes religieuses et les fêtes liées au temps, du fait que celles-ci prennent place dans la même période de l'année. Nous reprenons ici la fête de Saint-Nicolas, le 6 décembre, la fête de Noël, les 24 et 25 décembre et le Nouvel An, le 31 décembre et le 1^{er} janvier (BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 255-262 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*).

ou local⁵³⁸. S'ajoutent à ces dates symboliques générales, des dates symboliques personnelles qui mobilisent des échelles humaines plus restreintes issues des sphères privées et familiales comme des anniversaires de proches ou de mariage. Toutefois, ces dernières fêtes ne feront pas l'objet d'analyses à proprement parler dans ce chapitre, n'ayant pas eu d'impact significatif sur le discours émotionnel de nos diaristes durant cette période⁵³⁹. Dans cette partie, nous allons nous concentrer dans un premier temps sur les fêtes patriotiques belges. Dans un second temps, nous allons évoquer les dates liées à l'histoire du conflit puis nous allons terminer ce point en analysant les fêtes religieuses et temporelles.



Le mois de juillet 1915 sonne la première fête nationale belge « célébrée » sous l'occupation allemande. Seuls Marc Baertsoen et Marguerite Giron s'expriment et mentionnent explicitement la fête nationale du 21 juillet 1915 dans leur carnet⁵⁴⁰. Cette fête affiche un haut degré identitaire et patriotique belge qui s'observe également dans le comportement qu'adopte la population belge patriote durant celle-ci. De fait, une forme d'union sacrée nationale, comparable dans une moindre mesure à celle d'août 1914, ressurgit au sein d'une partie importante de la population belge occupée, notamment à Bruxelles, qui se met à célébrer discrètement cette fête⁵⁴¹. Cette attitude de la part de la population est félicitée avec fierté par Marguerite Giron⁵⁴² : « *La manifestation d'antipathie organisée pour notre fête nationale est*

⁵³⁸ Cette dernière catégorie de dates symboliques est directement liée au déroulement du conflit et de l'occupation. Plusieurs dates sont retenues par les différents diaristes. Certaines sont communes à l'ensemble de la population belge patriote occupée et relèvent d'une identité patriote tandis que d'autres sont propres à l'histoire locale des diaristes relevant d'une identité locale. Ainsi, nous reprenons dans cette catégorie la date d'anniversaire de l'ultimatum allemand et du début de l'invasion de la Belgique entre le 1^{er} et le 4 août, ainsi que toutes les dates d'invasions des différentes localités dans lesquelles vivent nos diaristes (20 août pour Bruxelles, début octobre pour Gand, début octobre pour Comines, etc.) (BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 262-273 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*).

⁵³⁹ Ces dates symboliques personnelles peuvent également être liées à des événements du conflit ayant eu des répercussions sur le plan privé ou familial. Nous évoquerons ces dates symboliques personnelles et privées le cas échéant notamment lorsque nous analyserons le carnet de Marie Gevers (BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.* ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*).

⁵⁴⁰ Jean-Baptiste Delporte écrit également à cette date, mais n'en fait aucune mention. Cela pourrait s'expliquer par son régime identitaire davantage marqué par son appartenance à la religion. Toutefois, la politique restrictive stricte dont Comines, située proche du front, est soumise aurait pu étouffer toutes tentatives de célébrations au sein de la population du village (DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, p. 34).

⁵⁴¹ À défaut de brandir le drapeau belge alors interdit par l'occupant et sans concertation au préalable, des symboles et des couleurs renvoyant à l'identité belge sont affichés par les patriotes belges occupés. De plus, la majorité des commerces ferment tout comme les travailleurs qui cessent leurs activités durant la journée (DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, num. 7, 2000, pp. 24-30 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149).

⁵⁴² En fait, cette manifestation d'appartenance à la même communauté identitaire belge et patriote, réalisée par une partie importante de la population belge occupée, constitue une bulle de réconfort et de réaffirmation identitaire pour certains de nos diaristes. Celle-ci permet notamment de conforter les stratégies émotionnelles spécifiques au

grandiose.⁵⁴³ ».

Ce large mouvement d'affirmation patriotique belge n'avait pas été anticipé par les autorités allemandes, ce qui explique le contraste émotionnel entre les Belges occupés, fiers, et les autorités allemandes, surprises : « *L'impression est poignante et l'on voit soldats et officiers surpris et interdits*.⁵⁴⁴ ». Ainsi, face à cette expression identitaire et patriotes belges, des sanctions et des punitions ont été orchestrées par l'occupant allemand à l'encontre de la population belge. Cela alimente l'hostilité et la haine des patriotes belges exprimée à l'égard de l'occupant⁵⁴⁵ comme l'illustre cet extrait de Marc Baertsoen : « *Aussi l'arbitraire le plus révoltant y régnait-il en maître. [...] Bref, les Allemands commirent toutes les maladresses [...] malgré toutes les provocations boches. [...]*⁵⁴⁶ ».

Cette première fête nationale constitue alors un des rares moments sous l'occupation où l'ensemble de la population belge patriote a réaffirmé son identité commune. Cet événement constitue un acte de résistance passive à grande échelle contre les restrictions imposées par l'occupant allemand. Cette date du 21 juillet 1915 laisse un épisode marquant pour l'occupant qui se montre particulièrement attentif et strict les années suivantes. À l'image de la lettre pastorale du Cardinal Mercier, ces manifestations de patriotisme belge de juillet 1915 constituent également un événement fédérateur et rassembleur alimentant et réaffirmant les stratégies émotionnelles et le régime identitaire spécifiques aux patriotes belges sous occupation⁵⁴⁷.



L'été 1915 sonne également le premier anniversaire du déclenchement du conflit en Europe et en Belgique ainsi que de l'invasion allemande du plat pays et de la Flandre. Aucun diariste ne mentionne l'anniversaire du déclenchement de la guerre en Europe. Cela s'explique par le fait que ces événements n'auraient pas directement impacté la situation de la Belgique et la vie quotidienne de la population belge. C'est davantage durant le mois d'août 1915 qu'une série de dates d'anniversaire en lien direct avec l'histoire récente du pays, renvoyant à des identités tant nationales que locales, sont mentionnées par les diaristes. Le premier anniversaire qui est évoqué est celui de l'ultimatum allemand et du déclenchement du conflit à l'échelle de la Belgique le 4 août. Cependant, certains de nos diaristes évoquent également la date

régime de cette communauté, accentuant le sentiment patriotique, mais aussi l'hostilité envers les Allemands (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*).

⁵⁴³ Journal de Marguerite Giron, le 21 juillet 1915.

⁵⁴⁴ *Ibid.*.

⁵⁴⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*.

⁵⁴⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 21 juillet 1915.

⁵⁴⁷ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*.

d'anniversaire de l'entrée des Allemands dans leurs localités respective⁵⁴⁸. Même si ces dates symboliques renvoient à des identités patriotes différentes, l'une étant nationale tandis que l'autre est locale, elles révèlent des patterns et des stratégies émotionnelles semblables.

De fait, ces dates d'anniversaire en lien avec le conflit suscitent davantage d'émotions déplaisantes, personnelles et collectives (exprimées en « on » ou « nous ») ou individuelles (exprimées en « je » ou « moi »). Certaines d'entre elles émanent directement des stratégies émotionnelles spécifiques aux patriotes belges, notamment le 4 août 1915, où Marguerite Giron et Marc Baertsoen introduisent ce premier anniversaire du conflit à l'échelle nationale avec tristesse et colère. Cette tristesse s'insère dans une vision plus globale du conflit pour nos diaristes qui apparaissent affectée face au constat de la longévité de la guerre. La colère est quant à elle exprimée à l'égard de « l'ennemi » de la nation, l'Allemagne, qui est portée comme responsable de cette situation d'occupation qui dure depuis un an. Ces émotions se retrouvent également dans le discours de Marguerite Giron lorsque cette dernière évoque le premier anniversaire de l'entrée des Allemands à Bruxelles le 20 août. Marc Baertsoen, quant à lui, n'évoque guère cette date symbolique sur le plan local⁵⁴⁹ :

« Voilà un an que cette horrible guerre a commencé ! Un an que l'Allemagne, en dépit des traités, sans motif aucun, sans même un prétexte avouable, a déchaîné sur notre pauvre pays innocent cette invasion injustifiable avec tout son cortège de deuils, de ruines et de misères ⁵⁵⁰ » ; « Voici arrivé le sinistre anniversaire de la déclaration de guerre du colosse germanique au paisible et hospitalier petit pays qui s'endormait dans trop de confiance en l'honnêteté d'autrui et croyait à la valeur des chiffons de papier.⁵⁵¹ » ; « Il y a un an que René nous a quittés. Il y a un an que l'ennemi est entré à Bruxelles. [...] Nous étions grands amis et je ne puis voir son portrait sans que mes yeux se mouillent. Quel dommage et quelle perte ! ⁵⁵² »

S'ajoutent également à cette tristesse et cette colère d'autres émotions déplaisantes qui s'insèrent dans le régime émotionnel des patriotes belges avec l'indignation et la déception. En effet, les deux diaristes soulignent l'injustice de cette invasion allemande constituant l'une des lignes directrices et l'une des stratégies émotionnelles principales du régime identitaire des

⁵⁴⁸ Les diaristes vivant en zone du gouvernement général en font la mention dès le mois d'août tandis que ceux vivant en zone d'étape en font la mention en octobre, coïncidant avec l'évolution de l'invasion allemande. De ce fait, nos diaristes ne sont pas entrés au même moment dans leur expérience d'occupation (COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.*, pp. 31-57 ; DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 25-41 ; Cf. *Chapitre I*, « L'invasion allemande de la Flandre », pp. 63-70).

⁵⁴⁹ L'entrée des Allemands à Gand n'aurait peut-être pas marqué aussi durablement l'esprit et l'identité de l'avocat gantois que l'invasion allemande en elle-même. Ce dernier écrit pourtant à cette date, mais évoque uniquement l'importance que peuvent constituer les formes de distractions culturelles et artistiques dans le quotidien éprouvant de la population gantoise sous occupation (Journal de Marc Baertsoen, le 13 octobre 1915).

⁵⁵⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 4 août 1915.

⁵⁵¹ Journal de Marguerite Giron, le 4 août 1915.

⁵⁵² Cela survient dans un moment de doute pour la diariste qui a l'esprit occupé avec l'arrivée imminente de son nouveau petit-fils dont ils préparent le baptême le 19 août 1915. Cette période est aussi marquée par une nouvelle envie de la part d'Andrée de tenter de repartir de la Belgique pour rallier la Suisse avec ses enfants. Marguerite Giron affiche également un visage inhabituel, empreint de doute et de pessimisme, se jugeant elle-même comme étant faible d'afficher une mentalité semblable (*Ibid.*, le 20 août 1915).

patriotes belges⁵⁵³. Cette indignation est d'autant plus récurrente et intense chez Marc Baertsoen, qu'elle mobilise et fait intervenir son identité patriote et professionnelle. Celle-ci figure parmi les émotions qu'il exprime le plus fréquemment et à haute intensité. De plus, nous pouvons également observer des mécanismes spécifiques au phénomène émotionnel de l'indignation en général. En effet, l'indignation est le plus souvent suscitée par les injustices commises par la politique d'occupation allemande, les agissements de l'occupant allemand et les inégalités inhérentes à l'expérience d'occupation. Ce lien avec l'injustice est l'une des caractéristiques générales de l'indignation. Nous l'avons déjà mentionné précédemment dans ce chapitre⁵⁵⁴.

De plus, ces dates d'anniversaire du conflit sont enclines à dresser des bilans provisoires de celui-ci. Marc Baertsoen et Marguerite Giron présentent des familiarités avec ce type d'exercice rétrospectif. Ces comportements de rédaction sont spécifiques à l'expérience d'occupation des diaristes⁵⁵⁵. Après un an de conflit et d'occupation, le bilan que dressent la Bruxelloise et le Gantois est quelque peu pessimiste. Il est à l'image de l'état moral empreint de lassitude et de découragement qui règne au sein d'une partie de la population belge patriote occupée durant ce « long » 1915⁵⁵⁶. Une certaine forme d'échec et de déception transparaît également dans le discours de Marc Baertsoen face au constat du prolongement incessant du conflit :

« Ce qui faisait surtout – on s'en rend compte maintenant – que les Belges croyaient ce fléau de courte durée, c'est que nous étions si révoltés par cette criminelle violation du droit à notre égard, que nous pensions naïvement que le monde entier allait se ranger à nos côtés pour châtier l'Allemagne. [...] Mais que dire des grandes nations : [...], mais néanmoins, nous avions tant espéré en sa grandeur d'âme jointe à ses immenses ressources !⁵⁵⁷ »

Par ailleurs, ces bilans rétrospectifs permettent également d'observer le rapport au temps qu'entretiennent les populations occupées durant leur expérience de guerre et d'occupation. De fait, l'expérience de guerre est caractérisée par une temporalité qui lui est spécifique. L'occupation et la guerre imposent un rapport au temps qui diffère de celui en temps de paix, étant suspendu dans le temps ou « hors du temps ». Cette suspension des vies des populations et du temps est accentuée chez nos diaristes par leur sentiment d'emprisonnement et

⁵⁵³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁵⁵⁴ CORDELL Crystal, *op. cit.* ; FÆSSEL Michaël, *op. cit.* ; ROEKENS Anne, *op. cit.*.

⁵⁵⁵ De fait, les deux diaristes, et surtout l'avocat gantois, établissent régulièrement des bilans et des regards dans le passé lors de ces dates symboliques au niveau temporel. Au début de l'occupation, Marc Baertsoen effectue de nombreux bilans mensuels de la guerre. Au fur et à mesure que le conflit s'éternise, celui-ci a réduit la fréquence de ces bilans rétrospectifs du conflit, se contentant des dates d'anniversaire et des fêtes de fin d'année. Marguerite Giron réalise moins de bilans rétrospectifs, se restreignant uniquement à la date d'anniversaire de l'invasion allemande et à la nouvelle année (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 22-25).

⁵⁵⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁵⁵⁷ Journal Marc Baertsoen, le 4 août 1915.

d'isolement dont ils font l'objet, constituant un autre phénomène inhérent à l'expérience d'occupation⁵⁵⁸. Ces rétrospections permettent ainsi aux diaristes de prendre conscience du temps écoulé depuis le début des hostilités et d'observer également les différences et les décalages entre leur vie en temps de paix et celle sous occupation. Un regard critique est porté par certains notamment sur les états d'esprit et les visions du diariste et de la majorité de la population belge et flamande patriote lors d'étapes antérieures de l'occupation comme le début du conflit. Marc Baertsoen effectue notamment ce genre de procédé en insistant sur le caractère obsolète, le décalage de cette vision passée ainsi que l'évolution de l'état d'esprit de la population gantoise : « *Et dire qu'au début nous nous imaginions que nous en avions pour quelques semaines, pour quelques mois tout au plus.*⁵⁵⁹ ».

Toutefois, après un premier bilan pessimiste et négatif, Marguerite Giron comme Marc Baertsoen reviennent sur leur propos les jours suivants recentrant leur attention sur leur régime émotionnel de patriotes belges. De fait, ces derniers mentionnent et nuancent le découragement et la mélancolie qui les avaient imprégnés ainsi qu'une partie de la population belge au moment de cette date symbolique. Ceux-ci insistent notamment sur l'unité patriote ainsi que l'endurance et la résistance passive dont ferait preuve leur communauté émotionnelle :

« Les réflexions désenchantées que l'on a faites la veille, en constatant qu'après un an de guerre on n'était pas beaucoup plus avancées qu'au début, en ont amenés aussi d'autres qui ont été émises ces jours-ci et qui sont plus consolantes. [...], nous pouvons ressentir en revanche un légitime orgueil de ne pas avoir hésité un instant à nous jeter dans la lutte, [...] »⁵⁶⁰ ; « Ixelles est mort ce soir [...] La rue du Trône est déserte, mais toutes les fenêtres sont ouvertes et beaucoup chantent et sifflent la Brabançonne. »⁵⁶¹ »

Ces pensées patriotiques (le rappel des objectifs patriotes communs, le devoir patriote, les symboles identitaires belges et l'amour patriotique) constituent une source de réconfort chez nos diaristes renforçant leur identité et sentiment d'appartenance à la communauté et au régime émotionnel des patriotes belges. Celui-ci constitue l'une des stratégies émotionnelles les plus

⁵⁵⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 145-177 ; BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 108-115.

⁵⁵⁹ Ce genre de comportement d'écriture est caractéristique de la personnalité de rédaction de l'avocat gantois. Lors de ces moments clés sous occupation, celui-ci réalise régulièrement des rétrospections sur la mentalité et l'état d'esprit qu'il avait pu avoir auparavant et qui sont depuis lors dépassés. Il appliquerait un regard critique sur celle-ci afin de comprendre l'évolution du conflit et d'en percevoir les impacts et conséquences de la guerre. Il n'est pas rare que l'avocat réalise de longues tirades, expliquant de façon détaillée la construction et les cheminements de ses états d'esprit passés. Ces rétrospections lui serviraient aussi à dresser un état des lieux de son moral et de celui de la population gantoise et belge. Pour ce premier anniversaire, il dresse également un état des lieux des forces en présence dans le conflit et des perspectives d'évolutions de celui-ci tout en exposant sa prise de position et sa propre vision pour l'avenir (Journal de Marc Baertsoen, le 4 août 1915).

⁵⁶⁰ Nous n'avons présenté que quelques bribes d'extraits. Toutefois, l'ensemble de cette entrée datée est intéressant à prendre en considération. Nous l'avons consigné en Annexes (*Ibid.*, le 5 août 1915 ; Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Regard de Marc Baertsoen sur le premier anniversaire du conflit », p. 5).

⁵⁶¹ Journal de Marguerite Giron, le 4 août 1915.

utilisées par ces derniers lors de période de déprime sous l'occupation⁵⁶².

On retrouve des comportements semblables chez les diaristes ayant une identité religieuse importante comme Jean-Baptiste Delporte qui se tournent alors vers la religion et des symboles religieux tel que Dieu ou la Providence lors d'épreuve similaire⁵⁶³. Le prêtre cominois évoque ces dates d'anniversaire nationales et locales en lien avec le conflit sans émotion. Cette absence d'émotion résulte davantage du comportement et de la personnalité de rédaction du prêtre cominois. Le diariste adopte une position distante et sobre émotionnellement vis-à-vis des événements qu'il relate dans son carnet. Cette mention illustre toutefois un intérêt de sa part ainsi qu'une dimension identitaire que dégagent ces dates dont le diariste pourrait être sensible : « *Premier anniversaire de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne*⁵⁶⁴ » ; « *Premier anniversaire de l'entrée des ennemis à Comines*.⁵⁶⁵ ».



Durant la fin d'année 1915, une série de fêtes sont « célébrées » une seconde fois sous l'occupation. De manière générale, on observe qu'au moment d'aborder ce second Noël et Nouvel An sous l'occupation, le moral des diaristes de toutes les zones d'occupation apparaît comme davantage affecté en regard de l'année précédente. Ce changement de comportement et d'état d'esprit d'une année à l'autre illustre notamment l'usure mentale provoquée par le prolongement du conflit et de l'occupation dont est soumise une partie de la population belge occupée. Ainsi, le discours porté par les diaristes est davantage imprégné d'émotions et de sentiments déplaisants tels que la tristesse, le découragement et le pessimisme. Celles-ci sont des états émotionnels spécifiques à cette seconde étape de l'expérience d'occupation de nos diaristes⁵⁶⁶ :

« Voilà la seconde Noël passée loin de vous, mes chers enfants, sans même que nous sachions où vous êtes et quels dangers vous courez. Sera-ce vraiment la guerre des trois Noëls ? [...] Triste Noël, triste nouvel an, mes chéris ! Nous sommes surveillés de très près [...] Vous ne saurez jamais, mes

⁵⁶² Cette stratégie émotionnelle n'est pas exclusive à Marc Baertsoen et Marguerite Giron, nous l'avons également observé à divers degrés chez Jacqueline van den Eynde, Marie Gevers ou encore Mathilde Ceulenaere (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-35).

⁵⁶³ Cela souligne ainsi les identités multiples, cumulatives et diverses qui peuvent animer nos différents diaristes. Les symboles réconfortants sont alors différents, mais les mécanismes émotionnels sont par ailleurs similaires (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁵⁶⁴ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 4 août 1915.

⁵⁶⁵ Bien qu'il n'exprime pas d'émotion, le fait de le mentionner dans son carnet pourrait suggérer une forme d'importance que cette date symbolique affiche pour la communauté cominoise. De plus, un patriotisme implicite et dissimulé est observable dans l'adjectif que le prêtre cominois emploie pour décrire les Allemands. Ce terme « ennemi » pour qualifier les Allemands intervient alors dans l'imaginaire et le régime émotionnel des patriotes belges (*Ibid.*, le 4 octobre 1915).

⁵⁶⁶ BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 275-303 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

*chers enfants, combien des choses sont défendues dans notre Belgique habituellement si libre. [...]*⁵⁶⁷ »

Ce « long » 1915 et ce prolongement de l'occupation et du conflit pour quelques mois supplémentaires semblent avoir grandement affecté la population belge occupée. Certains diaristes comme Marc Baertsoen n'évoquent même pas la fête de Noël⁵⁶⁸. D'autres, comme Jean-Baptiste Delporte, la mentionnent toujours. Le prêtre cominois continue d'insister davantage sur les célébrations protestantes des Allemands avec un léger mépris implicite : « *Les fêtes de Noël sont célébrées avec tout le tra-la-la de l'année précédente.*⁵⁶⁹ ». Le prêtre cominois évoque également la nouvelle année, mais sans y ajouter une quelconque forme d'expression émotionnelle, caractéristique de sa prise de position adoptée depuis le début de son carnet : « *Les Allemands fêtent pendant toute la nuit dans leur Soldatenheim au couvent des Sœurs de Notre-Dame.*⁵⁷⁰ ».

Le bilan que dressent les diaristes au moment du Nouvel An est également empreint de ce mêmes pessimisme, tristesse et découragement. Marc Baertsoen en zone d'étape, et Marguerite Giron en zone du gouvernement général, arrivent aux mêmes conclusions, celles d'une population belge patriote au moral et à l'état d'esprit affectés par le prolongement de la guerre :

« Dans deux heures, 1915 sera fini, sans avoir apporté à quiconque joie ni bienfait. Année de guerre et d'ouragan, de larmes et de ruine, année sombre et malfaisante, quelle traînée de sang, quel cortège de misère tu laisses derrière toi ! Que nous amènera 1916 ?⁵⁷¹ » ; « Pas de cadeau, pas de fleurs, pas de bonbons. Impossible non plus de s'aborder en disant : « Bonne année ! » Nous savons qu'elle sera mauvaise, elle ne peut être heureuse, elle amènera beaucoup de souffrances, de fatigue, d'inquiétudes, de sang et de larmes [...] « Bonjour, mes enfants ! Toutes nos pensées et tous nos souhaits volent vers vous et parlent, les uns comme les autres, de réunion, de revoir, être ensemble, quel beau rêve ! Se réalisera-t-il pour nous ? Nos pauvres vieux vous reverront-ils ? [...] Les parents

⁵⁶⁷ En 1914, Marguerite Giron insistait davantage sur l'attitude des Allemands tandis qu'un an plus tard, celle-ci se concentre davantage sur ses propres émotions. Elle y évoque son état d'esprit et sa vision de la guerre ainsi que le manque des fils. Dans cet extrait, on observe que la diariste s'adresse directement à ses enfants par l'intermédiaire de son carnet (Journal de Marguerite Giron, le 25 décembre 1915 ; Cf. *Chapitre II*, « Les premières fêtes de fin d'année sous l'occupation », pp. 101-104).

⁵⁶⁸ Cette absence de mention contraste fortement avec l'année 1914 où le diariste avait abordé les préparatifs allemands pour la fête de Noël. Ce changement de comportement pourrait notamment illustrer cette lassitude et ce découragement qui imprègnent l'état d'esprit de la population belge en cette fin d'année 1915.

⁵⁶⁹ En 1914, il s'était montré relativement modéré dans ses propos, faisant ressortir un léger ressentiment et mépris implicite à l'égard des Allemands. Un an plus tard, la même posture est adoptée par le prêtre cominois soulignant ainsi son appartenance identitaire à la communauté catholique (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 25 décembre 1915 ; Cf. *Chapitre II*, « Les premières fêtes de fin d'année sous l'occupation », pp. 101-104).

⁵⁷⁰ Jean-Baptiste Delporte quant à lui mentionne pour la première fois le Nouvel An. Il était resté muet en 1915. Toutefois, il reste très descriptif et neutre en ce jour de l'An. Il ne décrit que l'attitude des Allemands comme pour le cas de Noël pouvant alors souligner une forme de décalage entre l'occupant et les civils occupés que le prêtre mettrait en avant dans son carnet. Il fait aussi mention du couvent dans lequel réside Hélène Chicoineau. Par ailleurs, la diariste ne fait pas mention de cet événement du Nouvel An 1916 dans son carnet (*Ibid.*, le 1^{er} janvier 1916).

⁵⁷¹ Journal de Marguerite Giron, le 31 décembre 1915.

*De Mot vieillissent aussi tristement*⁵⁷² » ; « *L'année 1915 s'achève assez tristement ; elle ne nous a nullement donné ce que nous en attendions : la victoire définitive des Alliés sur les puissances centrales.*⁵⁷³ »

L'anxiété vis-à-vis de l'avenir de la Belgique et du conflit qui était exprimée au 1^{er} janvier 1915 s'est transformée en crainte plus concrète au 1^{er} janvier 1916. Cette évolution de l'état d'esprit des diaristes qui passe de l'anxiété à la crainte illustre également la distinction à établir entre ces deux émotions. Avec le prolongement de la guerre et l'évolution de l'état d'esprit de la diariste vers des perspectives de longue durée, son anxiété « infondée » s'est transformée en crainte concrète⁵⁷⁴. Cette variation d'intensité et d'émotion illustre également l'usure mentale et émotionnelle que cette occupation de longue durée engendre sur une partie de la population belge occupée. Toutefois, nous retrouvons également des formes d'espoirs collectifs personnels ou attribués aux autres ou une nostalgie de leur vie d'antan⁵⁷⁵ qui ressortent dans le discours de Marguerite Giron et de Marc Baertsoen :

*« Mes chers enfants, pensez-vous à nous comme nous pensons à vous ? Où est l'agitation joyeuses des autres années ? On emballait les cadeaux. [...] »*⁵⁷⁶ ; « *On se congratule à l'occasion de l'an nouveau, mais nos concitoyens, tout en exprimant encore l'espoir que l'année qui commence verra finir ce fléau, n'osent plus y croire aussi fermement que l'an dernier. [...] »*⁵⁷⁷ »

Enfin, au cours de cette nouvelle année 1916, Jacqueline van den Eynde sort une seconde fois du silence en écrivant de nouveau à l'occasion du Nouvel An. On remarque des différences notables entre ces deux Nouvel An. Lorsqu'à la nouvelle année 1915, c'est plutôt la tristesse, sous une forme modérée, collective et implicite, et une compassion intense et implicite pour les soldats belges au front qui prédominaient⁵⁷⁸, à la nouvelle année 1916 ce sont des émotions négatives telles que la haine, le découragement et la résignation qui prennent place. On peut observer un changement de mentalité et d'attitude chez la diariste. Elle ne parle que de son expérience personnelle face à la guerre tout en parlant au nom de toute la population belge en

⁵⁷² Face au prolongement de l'occupation, celle-ci se questionne notamment sur l'éventualité que ses enfants ne voient plus leurs grands-parents. De fait, la deuxième moitié de l'occupation verra les beaux-parents et la mère de Marguerite Giron souffrir de graves problèmes de santé (*Ibid.*, le 1^{er} janvier 1916).

⁵⁷³ Journal de Marc Baertsoen, le 31 décembre 1915.

⁵⁷⁴ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 214-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*, pp. 309-316.

⁵⁷⁵ Cette nostalgie de la vie avant la guerre témoigne du décalage avec le passé et de la temporalité inédite et spécifique qu'implique l'expérience de guerre pour les populations civiles. Ce genre de regard nostalgique vers le passé constitue un des patterns émotionnels spécifiques à l'expérience d'occupation et de guerre (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213 ; BEAUPRÉ Nicolas, *op. cit.*, pp. 275-303).

⁵⁷⁶ Journal de Marguerite Giron, le 31 décembre 1915.

⁵⁷⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} janvier 1916.

⁵⁷⁸ En faisant le bilan de cette fin d'année 1914, c'était presque exclusivement des sujets liés à la famille qui sont abordés et qui provoquent cette tristesse. Sa compassion envers les soldats belges soulignait une nouvelle fois son appartenance à la communauté émotionnelle des patriotes belges (DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-136 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004, pp. 55-62 ; Cf. *Chapitre II*, « Les premières fêtes de fin d'année sous l'occupation », pp. 101-104).

employant le pronom « nous ». Cette posture prise par la diariste n'est pas fréquente. Cette dernière avait comme habitude de s'exprimer en « je » sans parler au nom d'autres personnes. Ce changement d'attitude d'écriture et ce discours, davantage sombre en émotion, pourraient témoigner d'une certaine déprime ou lassitude face au quotidien de la guerre. La diariste serait angoissée de sa routine et de celui de la population belge comme en témoigne cet extrait : « *Notre vie de civil n'a plus ces choses angoissante ; nous vivons comme la pauvre chenille impuissante. Nos efforts sont écrasés sous la botte, nous vivons accumulant la haine !*⁵⁷⁹ ». Ce changement de discours moins « autocentré » et plus tourné vers l'extérieur pourrait aussi être le reflet d'une possible prise en maturité de la diariste âgée maintenant de 17 ans.

L'hiver 1915-1916 : émergence d'inégalités multiples

L'hiver 1915-1916 diffère grandement du précédent. De fait, la population belge occupée avait été jusqu'alors quelque peu épargnée par les restrictions et les difficultés alimentaires. Avant le retour de l'hiver, nos diaristes ne mentionnent pas de quelconques difficultés alimentaires rencontrées, insistant davantage sur les réquisitions menées par les Allemands. De plus, au moment des baisses de température, les diaristes se montrent relativement confiants vis-à-vis de ce deuxième hiver comptant encore sur l'aide internationale et des œuvres de charité⁵⁸⁰. C'est notamment observé dans le carnet de Marguerite Giron : « *Confiant dans l'organisation du Grand Comité d'Alimentation.*⁵⁸¹ ». Toutefois, cette confiance se transforme rapidement en inquiétude lorsque nos diaristes prennent conscience de la gravité de la situation alimentaire. En effet, la majorité de la population belge occupée et nos diaristes expérimentent pour la première fois certains phénomènes tels que les pénuries alimentaires qui n'étaient pas présentes durant l'hiver 1914-1915. Ces différences s'expliquent par le prolongement de la guerre et les répercussions qu'engendre l'occupation en Belgique qui s'éternise⁵⁸².

Les pénuries alimentaires et matérielles deviennent à leur tour un élément caractéristique de leur quotidien sous occupation. Celles-ci instaurent un climat d'inquiétude et de panique⁵⁸³ au sein des classes les plus modestes de la population belge de tous les types de zones

⁵⁷⁹ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 1^{er} janvier 1916).

⁵⁸⁰ Cette confiance résulte des phénomènes spécifiques à l'hiver 1914-1915 en Belgique occupée. La population belge occupée apparaît alors comme confiante du fait que cet élan de solidarité peut se reproduire durant cette seconde période hivernale. Cela illustre également l'absence de traumatisme qu'a pu laisser ce premier hiver sur la population belge occupée (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; Cf. *Chapitre II*, « Le premier hiver sous l'occupation », pp. 104-110).

⁵⁸¹ Journal de Marguerite Giron, le 6 novembre 1915.

⁵⁸² Les secteurs industriels et de productions belges sont quasiment inactifs depuis un an. Cela crée de lourdes incidences sur les réserves alimentaires nationales (BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*).

⁵⁸³ La panique constitue une émotion inhérente à l'expérience de guerre et illustre une forme de réflexe de survie primitif hérité de nos ancêtres (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 220-222).

d'occupation. Un sentiment d'insécurité et un danger permanent imprègnent alors le discours de nos diaristes, dont Marguerite Giron⁵⁸⁴ :

« Le lait devient rare. Toutes les œuvres de l'enfance dressent une oreille inquiète.⁵⁸⁵ » ; « Une fois de plus, une panique d'approvisionnement souffle sur la ville. [...] La question pommes de terre est surtout angoissante.⁵⁸⁶ » ; « La question ravitaillement devient un gros souci.⁵⁸⁷ »

Ces pénuries font également ressortir des inégalités au sein de la population belge occupée suivant les milieux sociaux et de vie. Marc Baertsoen insiste notamment sur les difficultés alimentaires rencontrées en ville que les habitants de la campagne n'auraient pas. Ces inégalités entre la ville et les campagnes et entre les types de zones d'occupations constituent une caractéristique propre à l'expérience d'occupation de longue durée en Belgique et en Flandre. Ces inégalités peuvent également aboutir à certaines formes d'abus pouvant alimenter un clivage et des tensions qui fracture la population belge occupée. Ainsi, un climat de défiance et d'hostilité de la part des habitants en ville envers les campagnards s'installe alors au sein de la population belge occupée et ne fait que croître au fil du temps⁵⁸⁸. Ce deuxième hiver constitue le premier moment de crise majeur sur le plan alimentaire affectant une partie de la population belge sur le plan psychologique, émotionnelle et surtout physique. C'est à ce stade de l'occupation que la misère économique, alimentaire et matérielle s'installe durablement dans le quotidien des classes modestes de la population belge occupée. Cela vient alors s'ajouter à l'usure et la déprime quotidienne de la vie sous occupation qui était déjà installée⁵⁸⁹.

Par ailleurs, cette misère économique ne s'installe pas dans toutes les classes sociales de la population belge occupée. Les classes plus aisées, dont font partie la majorité de nos diaristes, se retrouvent encore épargnées par les difficultés alimentaires. Ceux-ci jouissent encore d'un capital financier important leur permettant de subvenir temporairement à leurs besoins. Cependant, aucune conscience d'appartenir à une élite sociale francophone flamande ne transparait dans le discours de nos diaristes. Ce sont davantage les classes plus modestes et ouvrières qui souffrent de ces pénuries et de cette misère naissante durant cette deuxième

⁵⁸⁴ BECKER Annette, *op. cit.* ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*, pp. 314-316.

⁵⁸⁵ Journal de Marguerite Giron, le 20 novembre 1915.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, le 9 février 1916.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, le 25 février 1916.

⁵⁸⁸ Le manque de place, d'infrastructure et la densité de population font que les villes sont des environnements propices et favorables à l'apparition de pénuries et de famines. Les habitants des campagnes bénéficient de plus de terres agricoles pouvant ainsi tendre plus facilement à une économie de subsistance. Certains agriculteurs profitent du marché noir et de l'urgence alimentaire pour vendre leur produit à des prix élevés, s'enrichissant alors sur le dos des civils belges. Marc Baertsoen mentionne notamment ces inégalités à la page 138 de son carnet (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*).

⁵⁸⁹ BECKER Annette, *op. cit.* ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149.

période hivernale. De cette façon, les émotions exprimées par nos diaristes vis-à-vis de ces pénuries sont en grande partie exprimées à l'égard de ces classes modestes⁵⁹⁰.

Toutefois, bien que cet hiver 1915-1916 constitue la première période de crise profonde au cours de laquelle nous retrouvons des stratégies émotionnelles spécifiques aux cycles des saisons. Ainsi, le printemps 1916 constitue encore une période emplie d'espoirs chez nos diaristes de voir la situation générale du conflit se décanter⁵⁹¹ :

« Ces réflexions, [...], contribuaient beaucoup à nous faire présager que la guerre pourrait encore être longue, bien qu'un espoir tenace nous incitât aussi à croire que les Alliés avaient fait de sérieux progrès d'organisation, depuis un an et pourraient peut-être bien balayer la horde abhorrée au printemps prochain... »⁵⁹² ; « rien qu'attendre, espérer et haïr ! »⁵⁹³

Comme lors du printemps 1915, les perspectives du conflit durant ce deuxième hiver ne sont prolongées que de quelques mois tout au plus. Néanmoins, par rapport à l'an dernier, cet espoir est quelque peu atténué par l'usure mentale de l'occupation de longue durée. Cela illustrerait justement un symptôme de fatigue émotionnelle et de démoralisation qu'accuse une partie de la population belge qui continue à espérer, mais avec moins de certitude. Cette confiance a notamment été partiellement consumée par les déceptions répétées, la stagnation du conflit et le prolongement de l'expérience d'occupation. À l'arrivée du printemps, ces derniers apparaissent éprouvés par ce deuxième hiver qui s'est montré plus rude accentuant ainsi leurs espoirs, mais aussi leur déception : *« Mais notre déception est profonde que les premières opérations de ce printemps tant attendu marquent un succès pour eux. »*⁵⁹⁴.

Commencement du carnet de Léon Van Coppenolle

C'est lors de cet hiver 1915-1916 que Léon Van Coppenolle prend place dans notre histoire et écrit les premières lignes de son carnet le lundi 10 janvier 1916 : *« À 4 h, chez Oscar Cracco, banquet Sainte-Cécile. »*⁵⁹⁵. Par ailleurs, malgré le fait que ce diariste nous offre un précieux témoignage d'un francophone de Flandre vivant dans une ville aujourd'hui wallonne, le poids de son carnet est à nuancer. De fait, le Mouscronnois adopte une fréquence de rédaction irrégulière ponctuée de notes sporadiques tout au long de cette deuxième moitié de l'occupation. Ce dernier n'écrit qu'à trois reprises durant le mois de janvier avant de plonger dans un silence qui se prolonge jusqu'en septembre 1916. Lors de ces trois entrées en janvier, nous pouvons

⁵⁹⁰ BECKER Annette, *op. cit.* ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁵⁹¹ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 134-140 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », *op. cit.*.

⁵⁹² Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} janvier 1916.

⁵⁹³ Journal de Marguerite Giron, le 9 décembre 1915.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, le 27 février 1916.

⁵⁹⁵ Journal de Léon Van Coppenolle, le 10 janvier 1916.

déjà observer un comportement d'écriture bien spécifique au marchand mouscronnois. Celui-ci adopte par moment une rédaction saccadée caractérisée par des phrases incomplètes et incorrectes syntaxiquement⁵⁹⁶. Il adopte aussi une posture personnelle relativement distante sur le plan émotionnel. La plupart des émotions exprimées dans ce mois de janvier sont attribuées à d'autres personnes ou collectives, principalement en lien avec des thématiques mobilisant des échelles humaines et géographiques restreintes ne dépassant pas la sphère locale et familiale. Des événements familiaux ou encore des histoires de guerre sont relatés par le marchand mouscronnois qui vit avec sa femme et ses six enfants⁵⁹⁷ comme en témoignent ces extraits : « *Ils sont excités à l'idée de fêter le mariage de leur ami*⁵⁹⁸ » ; « *Je rentre à 10h où ma femme me fait une scène sauvage à cause de mon retard dû à cet anniversaire*⁵⁹⁹ » ; « *Une foule anxieuse et impressionnée s'élance vers le pont Sainte-Thérèse*⁶⁰⁰ ». Celui-ci nous laisse sur une histoire de guerre dans laquelle on devine son parti pris qui serait du côté des alliés : « *C'est le cœur ému et ballotté pour toutes sortes de pensées que je rentre chez moi vers 11h ½[...] Pauvres victimes du devoir, morts au champ d'honneur, je vous salue bien bas*⁶⁰¹ ». Toutefois, avec ces maigres informations, aucune hypothèse expliquant cet arrêt survenu après seulement trois jours de rédaction ne pourrait être formulée par nos soins.

IV. La *Flamenpolitik* : un non-sujet de ce « long » 1915 des francophones de Flandre

Ainsi, s'achève ce « long » 1915 des francophones de Flandre dans lequel nous sommes revenus sur leur expérience d'occupation ainsi que celle de la population flamande et belge patriote. Cette étape de l'expérience d'occupation de nos diaristes est caractérisée par une absence totale de la *Flamenpolitik* et de l'action des activistes flamands. De fait, ces thématiques ne sont pas encore à l'ordre du jour à cette période et constituent des non-sujets dans le quotidien sous occupation de nos diaristes et de la majorité de la population flamande occupée. Par ailleurs, comme expliqués dans l'introduction de ce chapitre, nous avons volontairement clôturé ce « long » 1915 à la veille du lancement de la *Flamenpolitik* en mars

⁵⁹⁶ En fait, sa rédaction s'apparente davantage à une succession d'idée et de mots sans qu'il y ait de structure syntaxique harmonieuse. Le comportement de rédaction est une donnée importante à prendre en considération pour mieux appréhender la personnalité de nos diaristes (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 120-125).

⁵⁹⁷ Cf. *Annexes, Fiches d'identités des diaristes*, « Léon Van Coppenolle », pp. 22-23.

⁵⁹⁸ Journal de Léon Van Coppenolle, le 10 janvier 1916.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, le 11 janvier 1916.

⁶⁰⁰ *Ibid.*, le 12 janvier 1916.

⁶⁰¹ Après trois jours consécutifs de rédaction entre le 10 et le 12 janvier 1916, Léon Van Coppenolle plonge dans un mutisme prolongé dont on ne connaît la raison (*Ibid.*).

1916⁶⁰². Cet événement constitue un véritable tournant dans l'expérience d'occupation de nos diaristes amorçant un basculement vers une politique d'occupation plus dure, stricte et répressive envers les francophones de Flandre. Toutefois, nous avons conscience que ce basculement vers un régime d'occupation plus restrictif et dur s'est également orchestré sur une échelle plus globale en octobre 1916, avec le lancement des déportations en Belgique⁶⁰³. Les événements de mars 1916 amorcent davantage une période de transition vers ces nouveaux équilibres et constituent une date clé dans notre problématique expliquant ce choix de conclure ce chapitre à ce moment précis⁶⁰⁴.

L'échec temporaire de la *Flamenpolitik*

Pour l'heure, avant le mois de mars 1916, aucun de nos diaristes n'a véritablement évoqué la *Flamenpolitik* ou encore l'action de collaborateur belge avec l'occupant allemand. Durant la première moitié de l'occupation, la *Flamenpolitik*, et plus généralement la politique d'occupation allemande, peine à se mettre en place. De fait, l'occupant allemand ne parvient pas à s'attirer des soutiens au sein de la population belge souffrant de son image négative entretenue par le régime émotionnel et identitaire patriote belge⁶⁰⁵. Les autorités allemandes font face à une population belge patriote occupée unifiée autour d'une identité nationale encore fortement ancrée dans les esprits. Les lignes de conduite de ce régime émotionnel patriote belge fédèrent et structurent encore leur comportement, leur état d'esprit, leur vision du conflit et leurs stratégies émotionnelles⁶⁰⁶. L'usure psychologique, émotionnelle et physique à ce stade de l'occupation ne fragmente pas encore cette unité. Seule une poignée de Belges développent des attitudes déviantes envers cette identité nationale⁶⁰⁷ pouvant aboutir à des formes de

⁶⁰² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 137-169 ; WILS Lode, op. cit., pp. 163-170.

⁶⁰³ BECKER Annette, op. cit., pp. 191-218 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 213-232 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit., pp. 149-151.

⁶⁰⁴ La première partie de notre troisième chapitre s'intéresse notamment à cette période de transition dans laquelle les idées et les lignes de conduite principales de la *Flamenpolitik* sont établies et intégrées dans la sphère politique flamande occupée. Par ailleurs, aucune mesure concrète ni aucun basculement radical ne sont encore à signaler avant octobre 1916 (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 137-169 ; WILS Lode, op. cit., pp. 163-170).

⁶⁰⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 137-169 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit. ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011, pp. 88-94.

⁶⁰⁶ Durant cette année 1915, la lettre pastorale de Mercier, les célébrations de la première fête nationale sous occupation ou encore le premier anniversaire du début de la guerre en Belgique constituent autant d'événements ayant fédérés et réaffirmés l'identité patriote commune à la majorité de la population belge (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit.).

⁶⁰⁷ *Ibid.*.

collaborations⁶⁰⁸. Cependant, l'hiver 1915-1916 apparaît comme le premier événement éprouvant physiquement et mentalement ayant impacté plus durablement le moral de la majorité de la population belge. Ce deuxième hiver laisse entrevoir les prémices de futures fractures au sein de la société belge ainsi que des inégalités et des clivages entre les différentes communautés et classes sociales. Cependant, la majorité de la population belge reste unifiée durant cette première moitié de l'occupation⁶⁰⁹.

Cette unité nationale s'observe également au sein de la population flamande et chez les francophones de Flandre. Ces derniers n'ont pour ainsi dire pas de conscience et d'identité spécifique à leur régime linguistique minoritaire en Flandre s'identifiant davantage à l'identité et la culture flamande et belge. Malgré les régimes identitaires multiples et différents de chacun de nos diaristes, aucun ne développe une identité exclusivement francophone de Flandre⁶¹⁰. Aucune expression émotionnelle spécifique à cette communauté ne ressort également. De plus, la majorité de la population flamande semble intégrer ces francophones de Flandre dans leur communauté émotionnelle et leur régime identitaire. Au sein du mouvement flamingant, aucun projet nationaliste flamand ne se développe encore à ce stade de l'occupation. Les chefs flamingants s'intègrent dans le régime émotionnel et identitaire patriote belge. Ils développent également une déviance et une hostilité, certes plus modérées que chez les patriotes belges francophones, envers l'occupant allemand perçu également comme leur « ennemi »⁶¹¹.

Ainsi, la majorité du mouvement flamingant et de la population flamande ne se montrent guère réceptifs aux avances et propositions de collaborations faites par l'occupant allemand. Les chefs du mouvement flamingant ont même rejeté la proposition du projet de la *Flamenpolitik*, bien qu'il prévoit des mesures d'émancipation flamande que ces derniers défendaient avant la guerre. Les tentatives de dialogues initiées par Moritz von Bissing et sa politique relativement modérée et non contraignante ne rencontrent pas le succès escompté. Malgré les importantes ressources humaines et temporelles allemandes mobilisées par la politique, l'occupant allemand peine à trouver des soutiens au sein de la population belge et flamande. Celui-ci tente d'exploiter des tensions et divisions internes au pays et déjà présentes avant la guerre pour mettre en place sa politique, mais en vain⁶¹². Les raisons de ces refus ne

⁶⁰⁸ *Ibid.* ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 137-169 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, op. cit., pp. 187-190.

⁶⁰⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit..

⁶¹⁰ Nos diaristes s'identifient davantage comme étant catholiques, patriotes flamands et/ou belges plutôt que comme étant francophones flamands (ROEKENS Anne, op. cit. ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, op. cit., pp. 88-94).

⁶¹¹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit. ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 137-169.

⁶¹² *Ibid.* ; WILS Lode, op. cit..

sont pas tant liées aux idées que cette politique apporte, l'occupant allemand allant notamment dans le sens de leurs aspirations émancipatrices flamandes, mais davantage à cause du caractère illégal et illégitime de cette *Flamenpolitik*. Un mouvement « passiviste » flamingant se développe ainsi dans la sphère politique flamande⁶¹³.

De cette façon, c'est aussi par manque de soutien et d'appui que cette *Flamenpolitik* tarde à se mettre en place et à émerger. Par ailleurs, l'occupant allemand trouve finalement des soutiens au sein de la population flamande à partir de février 1916. En effet, une branche plus radicale et minoritaire au sein du mouvement flamingant commence à afficher un comportement de plus en plus déviant envers l'intégrité nationale de la Belgique et l'idéologie patriote belge. À l'inverse de leurs chefs flamingants « passivistes », ceux-ci se montrent actifs dans la collaboration prenant ainsi le nom « d'activistes flamands »⁶¹⁴. Cette branche activiste, minoritaire au sein du mouvement flamingant, est composée de la jeune génération flamingante imprégnée d'idées émancipatrices, indépendantistes et plus radicales que celle du reste du mouvement⁶¹⁵. En affichant leur intérêt pour le projet proposé par l'occupant allemand, ces activistes témoignent leur volonté de collaborer. Par la même occasion, ils s'isolent et se marginalisent du reste de la population belge et du mouvement politique flamand. À partir de cette date, l'unité nationale belge et flamande est alors fragmentée et un tournant dans la collaboration s'opère en Flandre avec comme événement majeur, le lancement de la *Flamenpolitik*⁶¹⁶.

L'aube de la Flamenpolitik sonne la fin de ce « long » 1915

Ainsi, s'achève ce « long » 1915 des francophones de Flandre à la veille du tournant prématuré de leur expérience d'occupation, avant celui de l'ensemble de la population belge occupée. Ce « long » 1915 rime avec accoutumance et sobriété émotionnelle. De fait, seules 708 émotions différentes ont été exprimées durant cette seconde étape, contre 571 lors de la première qui s'étalait sur une période trois fois plus courte. Cette diminution symbolise le

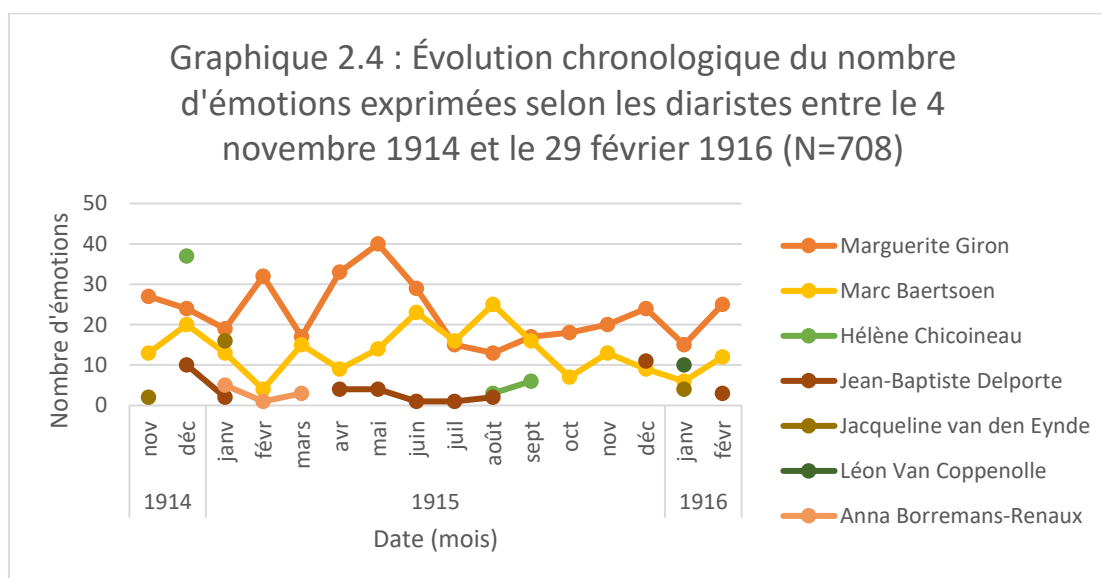
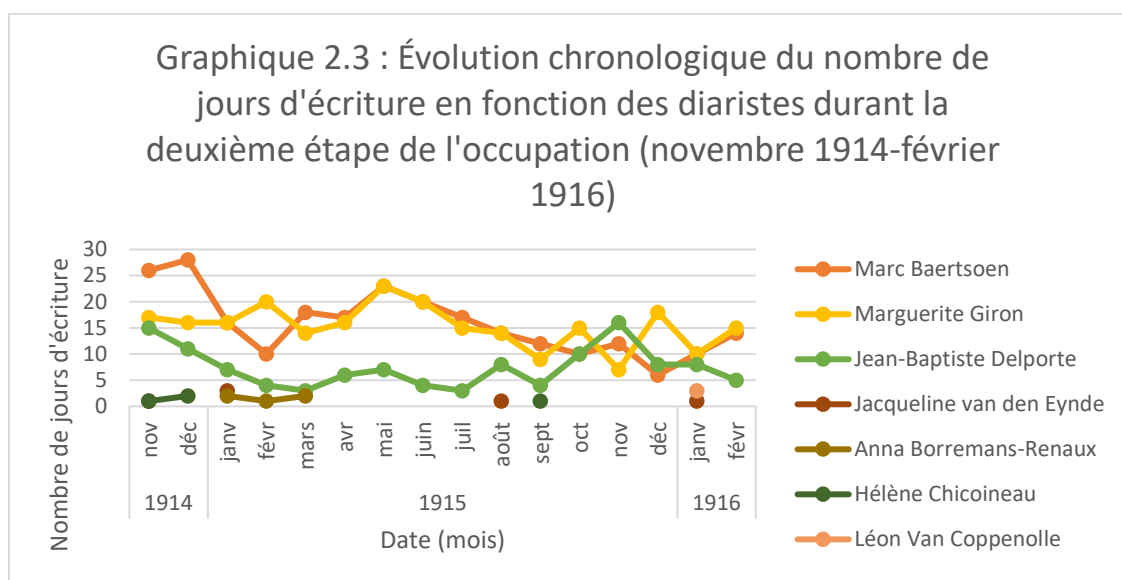
⁶¹³ Les flamingants « passivistes » désignent la partie du mouvement flamingant qui ne réalise pas d'action concrète et ne collabore pas avec l'occupant allemand. Ceux-ci jugent que ces mesures sont illégales, étant mises en place dans une situation non officielle et non reconnue par le pouvoir belge. Ceux-ci préfèrent rester distants avec l'occupant allemand pour ne pas adopter de comportements qui pourraient leur porter préjudice et les empêcher de réintégrer la vie politique active après la guerre (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 264-265 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), op. cit., pp. 95-116).

⁶¹⁴ VRINTS Antoon, « Activisme », dans UTE Daniel, PETER Gatrell, OLIVER Janz e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2016.

⁶¹⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 251-252 ; WILS Lode, op. cit., 2014, pp. 163-192.

⁶¹⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit. ; WILS Lode, op. cit., 2014.

basculement de nos diaristes dans l'expérience d'occupation de longue durée. De plus, cette diminution peut également s'expliquer par les silences prolongés ou l'arrêt de certains diaristes. Les deux derniers mois de 1914 apparaissent comme ceux ayant suscité le plus d'émotions avec 133 occurrences. Après cela, le nombre d'émotions exprimées diminue au fur et à mesure de cette étape, n'enregistrant qu'un pic isolé chez Marguerite Giron au printemps 1915. Comme l'illustrent ces deux graphiques ci-dessous, l'évolution du nombre d'émotions exprimées et du nombre de jours d'écritures reste relativement stable en moyenne tout en diminuant progressivement au fil du temps.



Marguerite Giron et Marc Baertsoen figurent parmi les diaristes ayant exprimé le plus d'émotions et ayant le plus rédigé à cette période. Toutefois, pour une rédaction similaire, Marguerite Giron exprime davantage d'émotion que Marc Baertsoen. La bourgeoise constitue à elle seule 328 émotions exprimées, soit 52% des expressions émotionnelles recensées parmi

les sept diaristes différents actifs à cette période. Cette dernière exprime davantage d'émotions déplaisantes, explicites, personnelles, individuelles (en « je ») ou collectives (en « on » ou « nous »), d'intensité modérée et en lien avec des événements familiaux ou liée à son quotidien sous occupation. Un tableau récapitulatif de l'ensemble de notre corpus figure ci-dessous :

Tableau récapitulatif des émotions exprimées durant la 2^e étape de l'expérience d'occupation entre novembre 1914 et février 1916							
Nombre d'émotions				708			
Explicite		Implicite		424		284	
Plaisante	Ambivalente	Déplaisante	Absence	236	69	403	115
Intensité 1	Intensité 2	Intensité 3		213	391	104	
Moi/Je	Nous/On	Il/Elle	Ils/Elles	246	271	97	94

Symbole de cette sobriété et de cette diminution du nombre d'émotions aux phénomènes spécifiques à ce « long » 1915, l'absence d'émotions est omniprésente dans le discours des diaristes. Ce sont trois émotions déplaisantes (dont une primaire), et leur déclinaison, qui figurent parmi les émotions les plus récurrentes ; l'anxiété avec 75 occurrences ; la tristesse avec 72 occurrences ; le découragement avec 52 occurrences. La joie constitue la principale émotion plaisante exprimée avec 49 occurrences.

Des différences notables sont à souligner entre les différents types de zones, notamment au niveau des thématiques abordées, les types d'émotions et des personnes qui expriment les émotions. De fait, les émotions déplaisantes sont davantage exprimées chez les diaristes vivant en zone du gouvernement général. De plus, les thématiques liées à la famille sont davantage exprimées en zone du gouvernement général, pouvant souligner une plus grande souplesse de la politique qui s'y applique et un semblant de liberté. Les diaristes en zone d'étape évoquent davantage des thématiques liées à l'évolution du conflit et à leur vie quotidienne sous occupation. Toutefois, ces chiffres et données sont à employer avec précautions et sont à nuancer. Les différences de caractère et de comportement de rédaction entre les diaristes et le poids déséquilibré entre les différents carnets pourraient se faire ressentir dans les résultats et les biaiser. Face à ce constat, de telles généralités ne seraient alors pas des plus opportunes, pertinentes et fiables. Raison pour laquelle nous nous sommes davantage concentrées sur les individus séparément en appliquant des distinctions suivant les types d'émotions, de critères et de zone d'occupation lorsque le cas s'y prêtait.

Chapitre III : 1916-1917 : les années sombres

Comme exposée dans notre chapitre précédent, nous clôturons le « long » 1915 des francophones de Flandre prématurément, à la veille du lancement en projet de la *Flamenpolitik* en mars 1916. Toutefois, selon les échelles d'analyses, ce « long » 1915 peut s'arrêter plus tard. À l'échelle nationale, c'est davantage au moment du commencement des déportations en octobre 1916 que ce « long » 1915 se clôture. Ces événements constituent un tournant véritable dans l'expérience d'occupation de l'ensemble de la population belge occupée⁶¹⁷. Entre ces deux tournants de l'expérience d'occupation de nos diaristes⁶¹⁸, l'un régional et l'autre national, s'étend une période de transition au cours de laquelle la politique d'occupation allemande commence à se durcir de plus en plus jusqu'à aboutir à sa nouvelle forme à partir des déportations d'octobre 1916. Cette phase de transition fait l'objet de la première partie de ce troisième chapitre avant de plonger véritablement dans la deuxième moitié de l'expérience d'occupation des francophones de Flandre⁶¹⁹. Cette troisième étape de l'expérience d'occupation de nos diaristes constitue la phase la plus longue, s'étalant sur 21 mois. Elle est caractérisée par une politique allemande durcie, plus stricte, répressive et contraignante. Celle-ci applique une exploitation militaire plus importante des ressources d'une partie importante de la population belge occupée sonnant les années les plus sombres de leur expérience d'occupation⁶²⁰.

I. 1916 : l'année de transition

Au cours de la première moitié de l'occupation, la *Flamenpolitik* constituait une forme de « non-sujet » au sein des témoignages et carnets de nos diaristes⁶²¹. À l'image de cette inexistence de la *Flamenpolitik* durant cette première partie d'occupation, c'est globalement

⁶¹⁷ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », dans HORNE John (éd.), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, pp. 149-151.

⁶¹⁸ Les déportations font également partie intégrante de nos réflexions (BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, pp. 191-218 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 137-169 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 95-116).

⁶¹⁹ Nous sommes déjà revenus en détail sur les bornes chronologiques de ce « long » 1915 adaptées à l'expérience d'occupation des francophones de Flandre dans notre chapitre précédent (Cf. *Chapitre II : Le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 87-138).

⁶²⁰ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁶²¹ Sur l'ensemble des francophones de Flandre que nous avons analysés sur cette période, aucun n'a véritablement mentionné la collaboration belge et flamande ou même une quelconque forme embryonnaire de la future *Flamenpolitik* (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 141-148 ; WILS Lode, *Onverfranst, onverduits ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014, pp. 163-170 ; Cf. *Chapitre II*, « L'échec temporaire de la *Flamenpolitik* », pp. 134-136).

l'ensemble de la politique d'occupation allemande qui constitue un échec relatif. Ainsi, celle-ci est marquée par une forme modérée de répression et des projets d'influence et de domination allemande sur le territoire belge davantage sur le long terme. Cette politique modérée épargne quelque peu le quotidien de la population belge occupée, ce qui s'observe dans les expressions émotionnelles⁶²². Nos diaristes ainsi que la population belge patriote n'expriment que peu d'émotions en comparaison avec le début du conflit. Formant un bloc patriote compact et unifié autour de symboles identitaires forts et de figures d'autorités fédératrices tels que le Roi Albert ou le cardinal Mercier, la majorité de la population belge patriote appliquent collectivement des formes de stratégies inhérentes au régime identitaire et émotionnel des patriotes belges⁶²³. Jusqu'à l'hiver 1915-1916, celle-ci n'est pas encore empreinte d'une usure mentale, physique et psychologique qui pourrait mettre à mal son unité patriotique et influencer leur comportement et perception de l'occupation.

L'émergence des nouvelles inégalités durant l'hiver 1915-1916 est annonciatrice des nouvelles tendances qui s'amorcent au cours de l'année 1916⁶²⁴. De fait, c'est dans ce contexte, que l'occupant allemand parvient à trouver leur premier soutien au sein du mouvement flamand par l'intermédiaire de sa branche la plus radicale. Il sème ainsi les premières graines du projet de la *Flamenpolitik* en formulant un « cadeau de Noël 1915 pour l'année 1916 ». Dans celui-ci, l'occupant allemand propose au peuple flamand, alors réticent face à ces avances et ces projets, de mettre en place une mesure flamingante qui avait été vivement débattue en Belgique avant la guerre, celle de la flamandisation de l'université de Gand⁶²⁵. Néanmoins, à l'image de l'année 1915, l'occupant allemand se heurte à un refus catégorique de la part du corps professoral flamand qui s'oppose à ce projet. En janvier 1916, un manifeste est notamment

⁶²² Durant ce « long » 1915, la population belge est encore quelque peu épargnée par l'exigence et les difficultés rencontrées et spécifiques à l'expérience d'occupation. Celle-ci s'habitue aussi à vivre sous l'occupation, accentuant ainsi cette sobriété émotionnelle (DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 135-149).

⁶²³ ID., « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, num. 7, 2000, pp. 21-35 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*.

⁶²⁴ Ces inégalités sociales que provoque et impose l'exigence du quotidien sous occupation peuvent à terme être des sources de frustration et de ressentiment pouvant également porter atteinte à l'unité du pays et amener à des comportements déviants (BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *Le ventre des Belges : une histoire alimentaire des temps d'occupation et de la sortie de guerre (1914-1921 & 1939-1945)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2007, pp. 47-88 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; Cf. *Chapitre II*, « L'hiver 1915-1916 : émergence d'inégalités multiples », pp. 130-132).

⁶²⁵ Ce projet figurait dans les programmes du mouvement flamingant avant la guerre et n'a donc pas été inventé par l'occupant allemand. Gand est choisi par l'occupant du fait qu'elle est la capitale d'étape, une zone dans laquelle les habitants ont une marge très restreinte de liberté et de mouvement (WARLAND Geneviève, « L'Université de Gand », dans KESTELOOT Chantal, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Belgique et la Grande Guerre. Du café Liégeois au soldat inconnu*, Racine, Bruxelles, pp. 98-101 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 193-227 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011, pp. 88-94).

rédigé par Paul Frédéricq pour protester contre cette mesure qui prévoit d'imposer l'enseignement en flamand dans cette nouvelle Université. En guise de punition, Moritz von Bissing arrête Henri Pirenne et Paul Frédéricq, tous deux ont refusé de participer au projet, en mars 1916. Les deux académiciens flamands sont ensuite déportés en Allemagne en tant que prisonniers de guerre. Cela suscite alors l'indignation de l'opinion publique flamande, belge et internationale excepté les jeunes flamingants radicaux⁶²⁶. En parallèle de ces arrestations, le projet de flamandisation de l'Université de Gand est définitivement lancé par l'occupant allemand sonnant le véritable début de la *Flamenpolitik*⁶²⁷.

Cette opposition formelle et assumée entre les chefs du mouvement flamingant et la jeune génération flamingante émergente constitue la première division au sein de la population flamande sous l'occupation. En effet, une partie de la branche plus radicale du mouvement flamingant, composé essentiellement de la nouvelle génération politique flamingante et des jeunes du *Jong Vlaanderen*, se montre favorable à ce projet, voyant là une opportunité inespérée d'ascension sociale et politique. En se montrant favorables à ce projet allemand et remettant en cause l'existence de la Belgique, ces jeunes flamingants qu'on appellera dorénavant les « activistes » s'opposent au reste de leur mouvement⁶²⁸. Ils s'isolent également de tout le reste de la population flamande et belge. Ces derniers apparaissent comme étant des « traîtres » à la patrie dans l'imaginaire patriote belge et son régime émotionnel. Ils constituent un camp opposé à celui des patriotes belges, une seconde patrie portée davantage sur l'idée de la Flandre indépendante récusant l'idée de la Belgique⁶²⁹.

⁶²⁶ Ce manifeste s'intitule *Protestation des Flamands et des flamingants*. Face à ce nouvel affront, Moritz von Bissing se montre davantage plus sévère et autoritaire dans ses sollicitations et impose à l'ensemble des professeurs et académiciens flamingants une réponse claire à ce projet. La majorité d'entre eux maintiennent leur positionnement et refuse de prendre part au projet, ce qui mènera à des opérations répressives de la part de von Bissing (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 156-166 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit.).

⁶²⁷ « Flamenpolitik », dans DE DONDER Vic, *In de naam van Vlaanderen : een historie (8ste-21ste eeuw)*, Leuven, Davidsfonds, 2007, p. 154 ; WARLAND Geneviève, op. cit. ; WILS Lode, op. cit..

⁶²⁸ Les « activistes » flamands désignent la partie du mouvement flamingant ayant collaboré activement avec l'occupant allemand durant la Grande Guerre. Ces derniers voient en cette *Flamenpolitik* une opportunité de décrocher des fonctions et des postes politiques à responsabilités et de haut rang. Ils s'opposent aux « passivistes » flamands qui sont la partie du mouvement à être restée inactif durant l'occupation (LOBBES Tessa, « The Cultural Mobilization of Language and Race During the First World War. The Interaction Between Dutch and Belgian Intellectuals in Response to the German *Flamenpolitik* », dans RASH Félicity, DECLERCQ Christophe (éd.), *The Great War in Belgium and the Netherlands : beyond Flanders Fields*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2018, pp. 65-94 ; VRINTS Antoon, « Activisme », dans UTE Daniel, PETER Gatrell, OLIVER Janz e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2016 ; WILS Lode, op. cit., pp. 77-92).

⁶²⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-48 ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922), dans VAN YPERSELE Laurence (dir.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant/Presses universitaires de Louvain, 2003, pp. 253-259 ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence

Cet événement sonne à nos yeux la fin du « long » 1915 des francophones de Flandre qui bascule, comme le reste de la Flandre, dans la *Flamenpolitik* et l'imposition de la politique allemande. À partir de cet instant, les bases de la *Flamenpolitik* sont mises en place. La population flamande commence à vivre petit à petit sous les rouages d'une double politique et propagande d'occupation, celle des Allemands et celle des activistes flamands. Toutefois, lors de cette phase initiale de la *Flamenpolitik*, celle-ci n'arbore pas encore de dimension concrète. Par ailleurs, elle a déjà imprégné le débat, l'opinion publique, l'identité flamande et le régime émotionnel patriote flamand et aussi belge⁶³⁰.

Nos diaristes face à l'émergence de la Flamenpolitik

Seuls Marc Baertsoen et Marguerite Giron réagissent face aux premiers événements marquants de la *Flamenpolitik* avec la mise en projet de l'ouverture de l'université flamande de Gand à partir du mois de mars 1916⁶³¹. Les deux diaristes ont comme point commun de vivre dans de grands pôles urbains, politiques et culturels, flamands et belges. Marc Baertsoen mentionne pour la première fois la *Flamenpolitik* et ce projet d'université flamande à Gand le 11 mars 1916. Ce dernier le fait avec une certaine forme de distance émotionnelle, de recul et de prudence, un pattern émotionnel qu'il adopte depuis le début de l'occupation⁶³² : « *On commence à parler beaucoup à Gand des projets que semblent nourrir les Allemands de flamandiser à tout prix l'Université de Gand. [...]*⁶³³ ».

Cette absence de réactions de la part des autres diaristes peut s'expliquer de diverses manières. La première est liée au caractère encore relativement abstrait de ce projet et de cette politique qui pour la plupart des diaristes survient de façon inattendue⁶³⁴. La deuxième serait aussi la dimension hautement locale de ce projet, n'impactant directement « que » le quotidien d'une maigre partie de la population flamande vivant essentiellement à Gand⁶³⁵. La proximité

(éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008, pp. 209-232.

⁶³⁰ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 141-166 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit..

⁶³¹ Celui-ci ne mentionne cependant pas les prémices de ce projet au cours de l'hiver 1915-1916, mais mentionne bel et bien les discussions et l'officialisation de la mise en production du projet de la flamandisation de l'université de Gand par l'occupant allemand en mars 1916 (BAERTSOEN Marc, *Notes d'un gantois sur la guerre 14-18*, Gand, Vandeweghe, 1929 ; WILS Lode, op. cit.).

⁶³² Ces stratégies émotionnelles prennent place dans le comportement d'écriture du diariste et ses motivations de rédaction qui sont davantage tournées vers une objectivation de son témoignage (Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51).

⁶³³ Journal de Marc Baertsoen, le 11 mars 1916.

⁶³⁴ La *Flamenpolitik* est encore au stade de projet et d'idée en mars 1916. Aucune mesure concrète n'a encore été concrétisée à ce stade de l'occupation, pouvant également expliquer ce manque de réaction dans le chef de nos diaristes (DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 156-166 ; WILS Lode, op. cit., pp. 77-92).

⁶³⁵ Le fait que le seul diariste qui mentionne ces événements soit Gantois conforte cette hypothèse (*Ibid.*).

géographique et identitaire que Marc Baertsoen a avec ses événements peut constituer deux raisons qui l'auraient poussé à réagir dans son carnet. Ce projet menace deux facettes de son identité patriotique (régionale (flamande) et locale (gantoise)) qui sont fondamentales dans la construction de la personnalité de l'avocat gantois⁶³⁶. De fait, le concept de patrie dans son sens le plus large et comme le définit le dictionnaire Le Robert désigne « *une communauté sociale et politique d'individus à laquelle on appartient où on a le sentiment d'appartenir.* »⁶³⁷. Ainsi, un même individu peut développer des identités patriotes multiples à diverses échelles qui coexistent sans pour autant s'exclure. Une patrie peut définir une localité, une région, une ville ou une nation et peut contribuer au processus de construction identitaire de nos diaristes. De cette façon, Marc Baertsoen est à la fois un patriote belge, flamand et gantois, le concept de patrie ne se restreignant pas uniquement à des considérations nationales⁶³⁸. Celui-ci se sentirait concerné directement par ces événements prenant place exclusivement dans sa ville. Il aurait également beaucoup plus d'informations concrètes et de détails sur ces mesures allemandes que les autres diaristes.



En plus de cette certaine forme de distance et de prudence, l'avocat insiste aussi sur l'unité de la population flamande en opposition à ce projet, tout comme Marguerite Giron. Les deux diaristes affichent une certaine prise de conscience des motivations et des buts poursuivis par cette politique allemande sur la population flamande. Toutefois, les deux diaristes apparaissent confiants vis-à-vis de l'unité nationale et de la résistance idéologique dont ferait preuve l'ensemble de la population flamande face à l'occupant allemand. Les deux minimisent notamment les potentiels impacts que pourrait engendrer cette nouvelle politique allemande sur la population belge et flamande occupée. Ceux-ci développent également une vision idéalisée du mouvement flamand qu'ils perçoivent comme étant encore unifié. En ce sens, ils sous-estiment également l'action du mouvement activiste flamand tout fraîchement entrée dans le chemin de la collaboration. Ce positionnement patriotique des deux diaristes est le reflet de la vision plus générale adoptée par le régime identitaire patriote belge face à la collaboration. Celui-ci a tendance à amplifier la résistance patriotique belge et flamande et sous-estimer le poids des collaborateurs et activistes flamands. Cette vision empreinte de l'imagerie patriote

⁶³⁶ ROEKENS Anne, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 77-88.

⁶³⁷ « Patrie », dans REY-DEBOVE Josette, REY Alain (éd.), *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, LeRobert, 2017, p. 1831 ; « Patriotisme », dans COCHET François, PORTE Rémy (éd.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Lafont, 2008, pp. 798-799.

⁶³⁸ DEBRAS François, NOSSENT Jérôme, *Questions d'identités : approches multidisciplinaires*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2021, pp. 7-17 ; ROEKENS Anne, *op. cit.*.

est caractéristique de cette phase de l'expérience d'occupation de la population belge. Dans le régime et le discours identitaire patriote belge, il semblerait alors comme inconcevable, voire même impossible, qu'une partie de la population flamande puisse se rattacher à l'occupant allemand⁶³⁹. Dans leur discours sur ces événements de mars 1916, on peut observer les différences de régimes identitaires entre les deux diaristes. Marc Baertsoen évoque davantage la population flamande, renforçant son identité flamande, tandis que Marguerite Giron s'exprime au nom de la population belge, renforçant son identité patriotique belge :

« [...] Mais, à vrai dire, la réalisation de cette œuvre de désunion paraissait devoir se heurter à tant de résistance, [...] »⁶⁴⁰ ; « Les Allemands s'efforcent de faire leur cour à l'élément flamingant, le flattent et lui offrent des cadeaux. Ils veulent par exemple, lui accorder l'université flamande, réclamée depuis longtemps. »⁶⁴¹ ; « Les Flamands opprimés ? [...] Vous y perdez votre temps ! Les civils tiennent ! Flamands et Wallons se donnent la main. On se serre le ventre, on vous attend ! »⁶⁴² »

Aucune identité spécifique aux francophones de Flandre ne ressort de ces citations. On peut observer notamment que Marguerite Giron parle au nom des Flamands tout en restant en retrait de cette communauté tandis que Marc Baertsoen s'inclut totalement dans la population gantoise et flamande. Ces différences résident dans les constructions identitaires distinctes des deux diaristes. Marc Baertsoen est empreint d'une identité patriote multiple et prononcée, à la fois gantoise, flamande et belge. Marguerite Giron quant à elle, ne se considère et ne s'identifie pas comme Flamande, mais davantage comme une patriote belge et bruxelloise. Ainsi, cette dernière s'exclut et sort complètement du régime identitaire et émotionnel des patriotes flamands occupés⁶⁴³.



Le premier événement en lien avec la *Flamenpolitik* qui suscite des émotions chez l'un de nos diaristes est l'arrestation et la déportation par l'occupant allemand de Henri Pirenne et Paul Frédéricq. Ces deux académiciens flamands avaient notamment communiqué leur opposition et leur refus formel de participer au projet de l'université flamande de Gand⁶⁴⁴. Leur arrestation

⁶³⁹ La population belge et flamande à cette période se situe encore dans des dynamiques et des stratégies émotionnelles patriotes spécifiques au « long » 1915 et empreintes de l'unité nationale. Une confiance en leur solidarité patriote règne alors encore, altérant quelque peu la perception que pouvaient avoir nos diaristes sur la population belge et flamande (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-48 ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », dans TALLIER Pierre-Alain, NEFORS Patrick, *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le 201 Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, pp. 417-448).

⁶⁴⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 11 mars 1916.

⁶⁴¹ Journal de Marguerite Giron, le 3 mars 1916.

⁶⁴² *Ibid.*, le 9 avril 1916.

⁶⁴³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-48 ; ROEKENS Anne, *op. cit.*.

⁶⁴⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 35-48 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 156-166.

a alors suscité de vives réactions tant à l'internationale qu'en Belgique et en Flandre. Marguerite Giron et Marc Baertsoen sont encore les deux seuls diaristes à mentionner cet événement tout en affichant des différences reflétant leur régime identitaire distinct. La Bruxelloise insiste davantage sur l'unité et la compassion patriotique illustrant le régime émotionnel patriote belge dans lequel elle s'insère et qui est adéquation avec son identité patriote belge. À aucun moment dans son carnet, Marguerite Giron n'affiche une quelconque appartenance au régime identitaire patriote flamand, ne se considérant pas comme flamande spécifiquement⁶⁴⁵. Elle maintient également une distance avec la communauté émotionnelle flamande comme l'illustre cet extrait :

« Monsieur von Bissing, désireux de nous doter d'une université flamande, se donne beaucoup de peine. Il a eu la coquetterie de se faire enseigner le flamand. Il a la bonté d'envoyer en Allemagne, à ses frais, les professeurs assez irréprochables pour refuser une chaire offerte par le pouvoir occupant. Messieurs Pirenne et Fredericq sont envoyés en exil.⁶⁴⁶ »

Marc Baertsoen quant à lui affiche un positionnement empreint d'une identité patriote plus locale et régionale. Ce dernier s'exprime notamment au nom de toute la population gantoise. À l'inverse de Marguerite Giron, l'avocat gantois ne reste pas distant sur le plan émotionnel et exprime une indignation personnelle, collective à haute intensité face à ces événements. La proximité géographique avec les événements, son identité professionnelle des milieux de justice prononcée et les figures identitaires locales gantoises que constituaient Henri Pirenne et Paul Frédéricq pourraient notamment expliquer l'intensité exacerbée des émotions exprimées par le diariste. Le caractère illégal de ces arrestations, en opposition aux valeurs propres à l'identité d'avocat de Marc Baertsoen, accentuerait l'intensité de l'indignation exprimée⁶⁴⁷. Ainsi, les valeurs identitaires des avocats viennent s'ajouter aux valeurs et enjeux identitaires gantois et flamands et transparaissent dans son discours :

« Une nouvelle sensationnelle parcourt la ville ce jours-là : on annonce que MM. Paul Frédéricq et Henri Pirenne, deux des professeurs les plus éminents de notre Université, viennent d'être arrêtés par ordre de l'autorité allemande et ont été envoyés en déportation en Allemagne sans autre forme de procès ! [...] L'émotion est énorme en ville. On se demande en quoi deux hommes aussi honorables, deux professeurs aussi universellement considérés et estimés, ont pu mériter pareil traitement. Il va de soi que la cause doit être cherchée dans la résolution, désormais bien arrêtée chez les Allemands, de flamandiser l'Université de Gand. [...] Ce qu'il y a de plus incroyable dans cette mesure inique, c'est qu'elle frappe deux savants de réputations mondiales. [...] On se demande

⁶⁴⁵ Cette divergence identitaire entre Marguerite Giron et le reste de nos diaristes pourrait s'expliquer par le statut particulier qu'a Bruxelles dans notre corpus. La région bruxelloise est animée par une forte identité locale. Le statut à part entière de Bruxelles dans notre conception géographique et culturelle de la Flandre expliquerait ses divergences de positionnement face à la *Flamenpolitik* entre Marguerite Giron et le reste de nos diaristes (DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *L'histoire de la Belgique en 100 cartes anciennes*, Bruxelles, Racine, 2021, pp. 334-339 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 93-102).

⁶⁴⁶ Journal de Marguerite Giron, le 26 mars 1916.

⁶⁴⁷ ROEKENS Anne, *op. cit.*.

si cet acte de violence ne soulèvera pas de protestations éloquentes chez les neutres, et, qui sait, chez certains savant allemands...⁶⁴⁸ »

Plus globalement, cette arrestation suscite des réactions dans toute la Flandre, la Belgique et une partie du monde. L'indignation et le sentiment d'injustice prédominent et sont couplés à de l'incompréhension au sein de la majorité de la population belge occupée. Ces émotions alimentent encore plus l'image négative qu'avait l'occupant allemand aux yeux de la communauté émotionnelle des patriotes belges. Ces mesures répressives allemandes viennent exacerber le sentiment patriotique d'une partie de la population belge et accentuer leurs stratégies émotionnelles d'hostilités à l'égard des communautés considérées comme étant les « ennemis » de la nation⁶⁴⁹. Couplée à cette haine, une forme d'agacement transparait également chez Marc Baertsoen. Celle-ci est suscitée face au manque de compréhension et d'anticipation de l'occupant allemand sur les réactions émotionnelles et l'attitude des patriotes belges face aux mesures prises dans le cadre de leur politique allemande⁶⁵⁰ :

« [...] Ils devraient pourtant commencer à s'apercevoir, depuis bientôt deux ans qu'ils expérimentent ce système en Belgique, qu'il ne réussit pas du tout, dans ce pays violemment épris de liberté et d'indépendance !⁶⁵¹ »

De fait, ce pattern émotionnel de mépris et d'agacement de Marc Baertsoen vis-à-vis des mesures allemandes qui n'ont pas l'effet émotionnel escompté sur la population belge est récurrent dans le carnet de l'avocat tout au long du conflit. Celui-ci s'accroît même à partir de ce basculement dans la troisième phase de l'expérience d'occupation. En fait, ces mesures, visant à terroriser la population belge, exacerbent plutôt leur indignation et leur souffrance face à l'injustice de cette situation qui sont toutes deux des composantes du patriotisme belge et de l'image de la « Belgique martyre »⁶⁵².



Toutefois, à l'inverse de la première partie de l'occupation allemande, cette haine exprimée

⁶⁴⁸ La première réaction de l'avocat est alors l'indignation face à l'illégalité de cette mesure, faisant ressortir son identité professionnelle des milieux de justices (Journal de Marc Baertsoen, le 18 mars 1916).

⁶⁴⁹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 223-227 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 156-166 ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), op. cit., pp. 209-232.

⁶⁵⁰ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; OGIER Ruwen, « La haine », dans PAPÉMAN Patricia, OGIER Ruwen (éd.), *La couleur des pensées : sentiment, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995, pp. 259-274 ; VRIJNTS Antoon, « Les normes de conduites en Belgique occupée », dans CONNOLLY James, DEBRUYNE Emmanuel, JULIEN Élise e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion, 2018, pp. 87-98.

⁶⁵¹ Journal de Marc Baertsoen, le 18 mars 1916.

⁶⁵² BECKER Annette, op. cit., pp. 159-191 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 24-38 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 149-168.

par les patriotes belges n'est pas uniquement tournée vers l'occupant allemand, mais également vers de nouveaux « ennemis de la nation » à savoir les activistes flamands. En participant activement à la *Flamenpolitik* et en collaborant avec l'occupant allemand, ces derniers s'opposent ouvertement et sortent du régime émotionnel et identitaire des patriotes belges. Le comportement déviant des activistes flamands envers la Belgique constitue en plus un acte de trahison aux yeux des patriotes belges et flamands. Ces derniers ne considèrent plus ces activistes flamands comme étant leurs compatriotes⁶⁵³. Ceux-ci apparaissent comme des « anti-héros » ou des « traîtres » de la nation belge et flamande, en contraste avec le reste de la population belge patriote perçue comme unifiée dans la souffrance et empreinte de l'image du martyr. Cette dualité dichotomique entre ces deux camps, ces deux « Patries » emploie des mécanismes propres à l'imagerie et au récit héroïque patriote belge⁶⁵⁴. À partir de mars 1916, ces nouvelles stratégies émotionnelles exprimées à l'égard des activistes flamands s'observent dans le discours de Marc Baertsoen :

« [...] On dit pourtant que certains bachi-bouzouks, fort étrangers à l'Université et à l'enseignement, ne demanderaient pas mieux que d'y occuper une chaire et d'y professer, en n'importe quelle langue. [...] Mais, au sein du corps professoral, la résistance est admirable, et, on peut le dire, quasi unanime, les défaillances ne comptant pas. [...] »⁶⁵⁵ »



Cette opposition et ce clivage entre ces deux camps, l'un activiste et l'autre patriote belge, est caractéristique de la seconde moitié de l'expérience d'occupation de la population belge occupée et de nos diaristes. L'arrestation de Pirenne et Fredericq fait basculer Gand, et plus globalement la Flandre, dans un nouveau type de régime d'occupation allemande plus oppresseur et répressif pour les francophones de Flandre, appliquant la *Flamenpolitik* de force⁶⁵⁶. De premières formes de répression et discriminations directement dirigées contre les francophones sont alors observées par l'avocat gantois sans pour autant alimenter une quelconque identité spécifique à cette minorité linguistique :

« On s'aperçoit du reste de plus en plus en ville que les Allemands veulent nous flamandiser de force, coûte que coûte : c'est ainsi qu'ils ont enlevé toutes les plaques indicatrices des noms de rues qui portaient ces noms en français et en flamand et ils les ont fait remplacer par d'affreuses planches en bois ne portant que les noms flamands seuls.⁶⁵⁷ » ; « [...], flamingants sectaires pour lesquels la

⁶⁵³ *Ibid.*.

⁶⁵⁴ *Ibid.* ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004, pp. 185-194 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*).

⁶⁵⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 29 mars 1916.

⁶⁵⁶ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 156-166 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 149-151.

⁶⁵⁷ L'emploi également de l'adjectif « affreux » confère à cette politique allemande de flamandisation une forme d'attaque à l'identité flamande tout entière qui voit une partie de sa culture être menacée (Journal de Marc Baertsoen, le 20 mars 1916).

*satisfaction de leur marotte linguistique prime tout, devoir, honneur et patrie. Ces Belges sacrifient, comme l'ont quelques Hollandais, une grande cause à une petite.*⁶⁵⁸ »

En réponse à cette discrimination, le diariste invoque le caractère culturel que le français arbore dans l'identité et la culture flamande. Marc Baertsoen ne se considérerait pas comme étant différent des autres flamands néerlandophones. C'est davantage une forme d'unité culturelle et identitaire flamande entre toutes populations linguistiques qui la compose qui transparait dans son discours. L'utilisation des pronoms « on » et « nous » pour parler d'une seule voix au nom de toute la population gantoise irait dans ce sens. En se positionnant de la sorte, Marc Baertsoen considère les francophones semblables à lui comme faisant partie intégrante de l'identité gantoise et flamande. Cette unité identitaire flamande s'observe dans l'absence de mention des activistes flamands à ce moment. Le diariste gantois est uniquement focalisé sur l'occupant allemand qui se présente comme le principal « ennemi » de la nation flamande et belge depuis le début de l'occupation⁶⁵⁹.

Dans la dernière citation, on peut également observer une forme de haine ou de mépris personnels et collectifs envers les projets et les idées politiques défendues par les activistes flamands. L'avocat gantois fustige les revendications linguistiques défendues par ces activistes, constituant en même temps une forme de menace directe pour son intégrité linguistique. Plus que les autres flamands, les francophones flamands semblent être ceux qui seraient le plus virulents, hostiles et en opposition avec les activistes flamands et la *Flamenpolitik*. Cette minorité francophone se sentirait directement visée et menacée par cette politique, leur existence n'étant pas compatible avec le projet activiste flamand⁶⁶⁰. Cela pourrait alors expliquer la virulence des propos tenus par l'avocat gantois à l'égard des activistes flamands. Des formes d'organisation politique visant à rassembler les francophones de Flandre pour lutter contre le projet d'émancipation flamande, notamment linguistique, sont une des traces de ce sentiment de menace ressentie par les francophones de Flandre⁶⁶¹.



Les mois qui suivent cette mise en projet de la *Flamenpolitik*, Marc Baertsoen et Marguerite Giron reviennent à plusieurs reprises sur cette politique allemande. Une forme d'indignation

⁶⁵⁸ *Ibid.*, le 29 mars 1916.

⁶⁵⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 24-38 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.* ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 131-162.

⁶⁶⁰ Une des mesures défendues par les activistes flamands est notamment la reconnaissance du néerlandais comme unique langue officielle de la région. Cette reconnaissance n'est d'abord que partielle, s'appliquant dans des milieux spécifiques tels que les milieux scolaires ou religieux, avant d'être appliquée sur le plan régional (*Ibid.*).

⁶⁶¹ Ces organisations francophones flamandes ont notamment vu le jour durant l'occupation, ainsi que durant les années et décennies suivantes (PREAUX Céline, *Le déclin d'une élite : francophone d'Anvers, anglophones de Montréal*, Bruxelles, Peter Lang, 2013, pp. 137-139).

persistante notamment en lien avec l'évolution de l'arrestation de Pirenne et Fredericq et de haine implicite, dirigée vers les activistes, transparaissent par moment dans le discours de Marc Baertsoen⁶⁶². Ces émotions sont plus nuancées et timides chez Marguerite Giron qui continue à afficher une confiance relative à la solidarité et l'unité patriote belge : « « *Les Flamands opprimés ? [...] Vous y perdez votre temps ! Les civils tiennent ! Flamands et Wallons se donnent la main. On se serre le ventre, on vous attend !*⁶⁶³ ». Avec le temps et une fois que le choc s'est estompé, une forme de résignation et d'accoutumance, semblable à celle observée au début du conflit⁶⁶⁴, à voir la *Flamenpolitik* aboutir semble habiter l'esprit et le discours de nos deux diaristes ainsi que d'une partie de la population gantoise et belge. Ce positionnement et cette émotion exacerbent davantage les émotions déplaisantes de haine et d'indignation à l'encontre des activistes que cette *Flamenpolitik* suscitait déjà chez la population patriote flamande et belge. Cela constitue une des nouvelles stratégies émotionnelles que cette nouvelle politique allemande engendre sur la population belge occupée⁶⁶⁵ :

« *C'est abominable, mais c'est ainsi. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que d'après les pronostics de ces derniers temps il y aurait un certain nombre de Flamands qui donneraient dans le panneau, qui seraient heureux même de prêter leur concours à l'ennemi de leur patrie pour voir réaliser leurs aspirations linguistiques !*⁶⁶⁶ »

Cette nouvelle politique engendre également une série d'émotions à chaud qui laissent après quelques semaines place uniquement aux sentiments davantage déplaisants qui se développent sur le temps long. Ces sentiments et émotions d'injustice, de haine, de mépris, d'indignation à l'égard de la *Flamenpolitik*, des activistes flamands et de l'occupant allemand imprègnent le quotidien ainsi que les stratégies et le régime émotionnel des patriotes belges occupés⁶⁶⁷. Les émotions déplaisantes exprimées collectivement à l'encontre des activistes flamands constituent un des phénomènes caractéristiques de cette seconde moitié de l'expérience d'occupation de nos diaristes comme l'illustrent ces citations :

« *Nous lisons dans le numéro de la "Kölnische Zeitung", qui porte la date du jour précédent, un article vraiment stupéfiant, [...] qui dépasse en imprudence tout ce qu'on peut imaginer.*⁶⁶⁸ » ;
« *Voilà les gens qui prétendent parler au nom du peuple flamand et qui trahissent une grande cause au profit de misérables préférences linguistiques ! [...] Et après avoir dû avouer qu'ils n'ont pas pu*

⁶⁶² L'avocat gantois continue notamment à parler de l'évolution de cette politique en évoquant les nouveautés relatives à la préparation de cette nouvelle université flamande (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 35-48 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*).

⁶⁶³ On peut observer la vision et le discours imprégné de l'imagerie patriotique qu'adopte le régime émotionnel et identitaire des patriotes belges (Journal de Marguerite Giron, le 9 avril 1916).

⁶⁶⁴ Cf. *Chapitre I : les prémices de l'expérience d'occupation à l'été 1914*, pp. 55-86.

⁶⁶⁵ Cette résignation est complétée par une forme d'indignation et de haine exacerber envers les activistes flamands, la dimension de trahison s'accroissant d'autant plus (WILS Lode, *op. cit.*, pp. 163-192).

⁶⁶⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 8 juin 1916.

⁶⁶⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*.

⁶⁶⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 29 juillet 1916.

obtenir cette université de la volonté légalement exprimée des électeurs belges, ils ne rougissent pas de la recevoir, heureux et reconnaissants, de l'ennemi qui occupe leur patrie, la pille et la saccage, fusille tous les jours leurs frères, rêve de noyer leur nationalité dans le sang et de supprimer la Belgique de la carte du monde ! Et ils appellent cela aider à rétablir "la vie publique" ! Ce manifeste est signé, à leur honte éternelle, par les députés d'Anvers [...]»⁶⁶⁹

Ces sentiments peuvent également affecter considérablement le moral et le quotidien de nos diaristes faisant dorénavant partie intégrante de leur expérience d'occupation à partir de cette année 1916. Marc Baertsoen évoque ceci en juin 1916 :

« Les fâcheuses nouvelles, au sujet de la défection de certains professeurs de notre Université, se confirment malheureusement. [...] Cette triste palinodie chez quelques hommes jusqu'ici honorable connus en notre ville, cause une pénible impression dans toutes les classes sociales, et on exprime unanimement l'espoir que la contagion ne s'étendra pas. »⁶⁷⁰

Toutes ces nouvelles stratégies émotionnelles en lien avec la *Flamenpolitik* spécifiques en partie à une partie de la population flamande et aux francophones de Flandre s'ajoutent aux autres mécanismes et stratégies émotionnelles propres à l'expérience d'occupation d'une partie de la population belge patriote. Ainsi, cette *Flamenpolitik* est intégrée avec douleur dans le quotidien de nos diaristes et de la majorité de la population flamande. La Flandre est désormais soumise à la fois par la politique allemande, partagée par la majorité de la population belge occupée, et par la politique activiste flamande, spécifique à l'expérience d'occupation de la population patriote flamande et de nos diaristes⁶⁷¹.

Prémices de l'accentuation des difficultés du quotidien sous occupation

L'hiver 1915-1916 amorce les prémices d'un basculement et de plusieurs mutations des dynamiques de l'expérience d'occupation à toutes les échelles. Certains sont au niveau régional avec le commencement de la *Flamenpolitik* en Flandre⁶⁷². D'autres sont nationales avec les premières difficultés matérielles, alimentaires et psychologiques d'envergure nationale rencontrée par la majorité de la population belge occupée⁶⁷³. Enfin, ces prémices sont aussi à l'international avec la bataille de Verdun qui amorce une année décisive et déterminante pour l'évolution et la suite du conflit⁶⁷⁴. À partir de cette période, l'expérience d'occupation commence à se montrer davantage contraignante et éprouvante qu'auparavant. Cela a également des répercussions sur les stratégies émotionnelles et le discours de nos diaristes.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, le 19 septembre 1916.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, le 10 juin 1916.

⁶⁷¹ À partir de cet instant, notre analyse sera donc double, à la fois portée sur les mécanismes inhérents à l'expérience d'occupation propre à toute la population belge, et à la fois sur les mécanismes spécifiques à l'expérience d'occupation de la population flamande occupée (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 137-169 ; WILS Lode, *op. cit.*).

⁶⁷² *Ibid.*.

⁶⁷³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-137.

⁶⁷⁴ COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995, pp. 59-63 ; DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996, pp. 89-99.



Au sortir de l'hiver 1915-1916, en parallèle de l'émergence de la *Flamenpolitik*, commence la bataille décisive de Verdun le 21 février 1916. L'issue de celle-ci dessine les dynamiques et les traits de l'évolution générale du conflit pour les années à venir⁶⁷⁵. Tout au long de son déroulement, celle-ci est suivie avec attention et anxiété par plusieurs de nos diaristes que ce soit en zone d'étape ou en zone du gouvernement général comme chez Marguerite Giron : « *La bataille de Verdun ouvre l'ère des anxiétés aiguës*⁶⁷⁶ » ; « *Nous voilà bien anxieux, une fois encore*⁶⁷⁷ ». Plus globalement c'est l'ensemble des événements en lien avec l'évolution du conflit qui sont suivis assidument par les diaristes. Ces événements constituent le deuxième type de thématique la plus mentionnée et qui suscite le plus d'émotions durant cette période avec 49 occurrences. Le mois de mars 1916, coïncidant avec le début de la bataille, présente un pic d'émotion exprimée en lien avec ce type de thématique⁶⁷⁸.

Comme en 1915, le printemps et l'été sont porteurs d'espoir pour les diaristes et une partie de la population belge occupée de voir leur situation et les perspectives d'avenir s'améliorer dans un futur relativement proche. Celui-ci émane des schémas émotionnels caractéristiques du cycle des saisons qui rythme également le quotidien de nos diaristes sous l'occupation⁶⁷⁹. Cet espoir explicite se retrouve notamment dans le discours Marc Baertsoen :

« *On espère encore que les Alliés se ressaisiront dans le courant de l'été [...]* ⁶⁸⁰ » ; « *Espérons que les attaques tout aussi criminelles de leurs sous-marins contre les paquebots finiront par exaspérer de la même façon contre eux la grande république américaine, qui a montré jusqu'ici une longanimité véritablement étonnante...* »⁶⁸¹

Cet espoir peut également refléter le positionnement en faveur des alliés spécifique aux patriotes belges et que nos diaristes adoptent. Dans le même sens, des stratégies émotionnelles plaisantes d'admiration et de fierté à l'encontre des Alliés de la Belgique peuvent également accompagner cet espoir : « *il n'est pas moins vrai que les troupes françaises font preuve là-bas d'un courage et d'une ténacité à toute épreuve, car elles y résistent triomphalement [...]* ⁶⁸² ».

Toutefois, comme lors du printemps 1915, cet espoir suit le même schéma émotionnel et

⁶⁷⁵ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.* ; DE VOS Luc, *op. cit.*.

⁶⁷⁶ Journal de Marguerite Giron, le 5 mars 1916.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, le 10 mars 1916.

⁶⁷⁸ Ces thématiques liées à l'évolution du conflit englobent ainsi les thématiques « évolution du conflit », « situation de la Belgique (conflit) », « histoire de guerre », « prise de position face au conflit » ainsi qu'« actualités internationales » (Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitres III*, « Tableau 3.3 », p. 51).

⁶⁷⁹ Cf. *Chapitre II*, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117.

⁶⁸⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 15 avril 1916.

⁶⁸¹ *Ibid.*, le 1^{er} mai 1916.

⁶⁸² *Ibid.*, le 20 mai 1916.

s'avère finalement être décevant au moment où ces espérances n'aboutissent pas⁶⁸³. Ces déceptions liées aux échecs sur le front occasionnent alors le discours des diaristes, dont Marc Baertsoen : « [...] On avait pourtant accordé aux Alliés un large crédit : [...] Que d'espoirs on avait pourtant conçus il y a un mois !⁶⁸⁴ ». Ces déceptions deviennent quotidiennes et récurrentes. Elles ont pour conséquence de prolonger de plusieurs mois supplémentaires les perspectives de guerre et de vie sous occupation de la population belge patriote occupée. Elles commencent également à affecter plus durablement le moral et la santé mentale d'une partie de la population belge patriote et de nos diaristes. De fait, au fur et à mesure que les échecs se répètent, un climat de plus en plus pessimiste et de découragement s'immisce au sein de l'état d'esprit d'une partie de la population occupée. Celle-ci commence à subir des épisodes de déprimés symptomatiques de l'expérience d'occupation de longue durée. À partir de 1916, une certaine forme de fatigue mentale et émotionnelle commence à apparaître chez une partie importante de la population belge occupée. Marguerite Giron et Marc Baertsoen soulèvent notamment à plusieurs reprises ce phénomène caractéristique de l'expérience d'occupation de la population belge patriote. Ceux-ci ainsi qu'une partie de la population belge patriote occupée sont davantage empreints de lassitude et de déprime⁶⁸⁵ :

« Ces relations sur la situation actuelle de contrées flamandes que nous avons bien connues autrefois, et dont nous sommes séparés maintenant par une ligne de fer et de feu infranchissable, nous font sortir de notre traintrain misérable et nous font "bercer un instant notre ennui". C'est beaucoup à cette époque de dépression morale et physique !⁶⁸⁶ » ; « Les communiqués officiels sont d'une monotonie désespérante. Il ne se passe rien au front, ou du moins rien qui fixe l'attention. Nous sommes pourtant en pleine bonne saison et les plus optimistes se découragent à voir qu'à la troisième année de guerre les Alliés ne semblent pas encore être de force à déloger les Allemands des pays occupés.⁶⁸⁷ » ; « Des pessimistes font remarquer en effet qu'il y a un an et demi les Italiens avaient également fait des prouesses de ce genre durant les premiers jours de leur entrée dans la lutte [...]!⁶⁸⁸ » ; « Notre vie coule monotone, triste et inquiète.⁶⁸⁹ »



Néanmoins, cette fatigue émotionnelle serait également en partie due à la surexposition aux difficultés quotidiennes ainsi qu'aux mesures et pressions qu'impose la politique d'occupation allemande sur la majorité de la population belge occupée. En effet, les thématiques touchant à

⁶⁸³ C'est un des mécanismes et schémas émotionnels inhérents au cycle des saisons et spécifiques à l'intégralité de l'expérience d'occupation de nos diaristes (BEAUPRE Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023, pp. 226-237 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 203-230).

⁶⁸⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 20 août 1916.

⁶⁸⁵ BECKER Annette, op. cit., pp. 159-168.

⁶⁸⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 12 mai 1916.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, le 14 mai 1916.

⁶⁸⁸ Ainsi, comme l'observe l'avocat gantois, plusieurs groupes au sein de la population belge se forment par rapport aux traitements des informations relatives au conflit et à son évolution. Certains se montrent encore optimistes et expriment de nombreux espoirs de voir le conflit évoluer favorablement, là où d'autres, plus pessimistes, soulignent déjà le caractère infondé de ces espoirs et sont quelque peu entraînés dans une forme de dépression (*Ibid.*, le 2 septembre 1916).

⁶⁸⁹ Journal de Marguerite Giron, le 18 juin 1916.

la vie quotidienne sous occupation à l'échelle de la Belgique ou de leur localité sont mentionnées par tous nos diaristes. Marc Baertsoen est le diariste qui se montre le plus actif dans ce genre de thématique⁶⁹⁰. Le mois d'août 1916 constitue un pic d'émotions exprimées par l'avocat. Cela coïncide à la fois avec la reprise des bombardements à Gand et ses alentours, mais également avec le voyage que le diariste réalise en dehors de la *Kommandatur* de Gand⁶⁹¹.

Toutefois, c'est plus généralement l'ensemble de nos diaristes actifs durant cette période qui évoquent plus régulièrement leur vie quotidienne sous occupation à l'échelle locale ou nationale. Cette année 1916 amorce l'intensification des difficultés rencontrées au quotidien par nos diaristes. L'hiver 1915-1916 a laissé des traces psychologiques et physiques au sein d'une partie importante de la population belge avec l'apparition de nouvelles problématiques alimentaires et matérielles auxquelles elle n'avait jamais fait face. Cet accroissement des difficultés des conditions de vie quotidienne sous occupation a également des incidences émotionnelles sur nos diaristes⁶⁹². Chacun d'entre eux mentionne au moins une fois cette précarité quotidienne qui suscite des émotions déplaisantes, personnelles, collectives ou individuelles. Comme les phases précédentes, l'anxiété et la tristesse apparaissent comme étant les émotions les plus exprimées par les diaristes. L'anxiété est notamment suscitée par des sources non concrètes et peut déboucher sur une forme de stress chronique. Elle prend davantage place dans des discours portés sur l'avenir incertain qu'engendre l'occupation et le pessimisme vis-à-vis de l'évolution du conflit. Cette incertitude renforce et accentue cette anxiété⁶⁹³. Marc Baertsoen et Marguerite Giron apparaissent comme étant davantage anxieux pour leur avenir à court terme ainsi que celui de la population belge occupée. L'un l'est davantage sur une échelle locale tandis que l'autre l'est davantage sur une échelle nationale coïncidant avec leurs postures de rédaction respective adoptée tout au long de leur carnet⁶⁹⁴ :

« Au milieu des multiples sujets de préoccupation et de tristesse dont nous avons parlé dans ces derniers temps, il y a un rayon de soleil et de joie : c'est le spectacle du marché aux fleurs de la

⁶⁹⁰ Marc Baertsoen ne mentionne presque jamais des événements issus de sa sphère privée et familiale. Il s'agit d'un choix de sa part qu'il a évoquée et expliquée dans l'introduction critique de son carnet (Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51).

⁶⁹¹ Ce dernier revient en détail sur ce voyage. Il y exprime notamment son ressenti en réinsistant sur sa sensation d'emprisonnement qu'il avait déjà évoqué au début du conflit. Ce sentiment d'enfermement est un phénomène spécifique à l'expérience de guerre et d'occupation en général.

⁶⁹² BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*, pp. 47-88 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 103-137.

⁶⁹³ COURTINNE Jean-Jacques, « La peur, à l'âge de l'anxiété », dans CORBIN Alain, COURTINNE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 309-316.

⁶⁹⁴ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 143-146.

*place d'Armes le vendredi et le dimanche de chaque semaine*⁶⁹⁵ » ; « Rien ne peut nous éviter les angoisses et la douleur [...] C'est dur !⁶⁹⁶ »

Avec l'amorce de l'accroissement des difficultés quotidiennes, certains sujets inédits deviennent des sources d'inquiétudes. Parmi les sujets en lien avec la vie quotidienne sous l'occupation, les plus souvent abordés par nos diaristes, trois ressortent du lot tant en zone d'étape qu'en zone du gouvernement général : les pénuries et les ravitaillements, la montée des prix et l'intensification des réquisitions allemandes⁶⁹⁷. Lorsque nos diaristes mentionnent la montée des prix, cela se fait davantage sans émotions. Ces derniers exposent la plupart du temps les chiffres sans autres commentaires comme pour souligner les effets incontestables de cette occupation sur la société belge. C'est davantage l'usure physique qu'engendre l'occupation sur la majorité de la population belge qui est une source d'inquiétude chronique chez nos diaristes, surtout chez Marc Baertsoen : « *Aussi l'amaigrissement est-il général et la mortalité devient inquiétante.*⁶⁹⁸ ». De fait, les populations vivant en zone d'étape sont soumises à une politique d'occupation plus stricte avec des conditions de vie quotidienne plus éprouvantes qu'en zone du gouvernement général. La population gantoise apparaît notamment comme obnubilée face au danger immédiat que constituent ces pénuries. Les nouvelles du front passent alors au second plan⁶⁹⁹. Les pénuries de ressources et alimentaires et les promesses de ravitaillement rythment le quotidien de nos diaristes, surtout en zone d'étape. Cela suscite à la fois l'espoir et de l'anxiété comme l'illustrent ces deux extraits de Marc Baertsoen :

« On espère obtenir pour les restaurateurs l'introduction de viandes étrangères.⁷⁰⁰ » ; « ils espèrent qu'en avançant l'heure pendant les six mois d'été, les gens se coucheront et se lèveront une plus tôt et économiseront ainsi de l'éclairage, donc du charbon.⁷⁰¹ »

Dans les zones d'opérations proches du front, d'autres événements et phénomènes spécifiques à la vie quotidienne dans ces régions ressortent davantage. Hélène Chicoineau et Jean-Baptiste Delporte mentionnent toujours les bombardements répétés, les pénuries alimentaires et l'omniprésence de la menace militaire et de l'insécurité sans pour autant exprimer une quelconque émotion⁷⁰². Cette absence d'émotion semble illustrer une forme

⁶⁹⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 17 avril 1916.

⁶⁹⁶ Journal de Marguerite Giron, le 25 avril 1916.

⁶⁹⁷ L'accroissement du nombre de réquisitions suscite davantage des émotions à partir de la fin de l'année 1916. Pour l'heure, elles sont évoquées avec peu d'émotions par nos diaristes (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 103-137).

⁶⁹⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 22 mai 1916.

⁶⁹⁹ Cela constitue une réaction de survie innée face à un danger qui menace directement une communauté (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*).

⁷⁰⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 14 avril 1916.

⁷⁰¹ *Ibid.*, le 21 mai 1916.

⁷⁰² Jean-Baptiste Delporte affiche une certaine sobriété émotionnelle constante dans son carnet, n'ayant que très peu d'émotions exprimées. Hélène Chicoineau présente une attitude similaire couplée à des silences prolongés.

d'accoutumance aux conditions de vie extrêmes, à la violence et au danger persistant qui rythme le quotidien des civils vivant proche du front. Les deux Cominois semblent être entrés dans une routine presque machinale. Le comportement d'écriture du prêtre cominois est notamment totalement détaché des faits qu'il expose. Dorénavant, il ne fait que les relater sans ajouter de commentaires personnels. Ces citations ne constituent que deux exemples parmi des dizaines que nous avons rencontrés : « *Des avions lancent des fusées.*⁷⁰³ » ; « *Vers 2 h., bombardement sur Comines-France.*⁷⁰⁴ ». À partir de 1916, Jean-Baptiste Delporte ne mentionne plus qu'exclusivement des faits en lien avec sa vie quotidienne de prêtre (n'évoquant que les fêtes religieuses qu'il préside) et celle de la population cominoise. Son comportement d'écriture change totalement, n'écrivant plus que quelques mots par entrées portant sur des faits détachés de toute forme d'expression émotionnelle. Celui-ci semble être totalement anesthésié par rapport à sa vie quotidienne proche du front⁷⁰⁵.

Comme Hélène Chicoineau et Jean-Baptiste Delporte, Léon Van Coppenolle et Jacqueline van den Eynde se montre également discret et sobre en émotion. Le marchand mouscronnois affiche un comportement émotionnel similaire au prêtre cominois, n'évoquant que des combats aériens dont il est témoin et adoptant une attitude d'écriture très sobre et détachée⁷⁰⁶. Le 5 août 1916, Jacqueline van den Eynde sort de son mutisme en parlant d'un changement de sa vie sous l'occupation qu'elle avait abordé en août 1915. Celui-ci lui suscite de la surprise de forte intensité comme l'illustre cet extrait : « *Stupéfaction ! Ce matin en allant à la messe, nous ne voyons plus les sentinelles qui gardaient le pont-levis.*⁷⁰⁷ ». À partir de cet instant, la famille de Jacqueline n'a plus la surveillance constante des Allemands aux abords de leur bâtisse. Cela est un changement important dans le quotidien de la diariste.



Tous ces nouveaux phénomènes et ces nouveaux patterns émotionnels viennent se superposer à ceux préexistants durant les phases antérieures de l'occupation. Ces nouvelles thématiques et mécanismes propres à ce quotidien sous occupation en 1916 viennent accentuer les stratégies émotionnelles propres aux patriotes belges. Le durcissement progressif des mesures restrictives de l'occupant allemand, amorcé durant cette année, exacerbe la haine exprimée par nos diaristes et les patriotes belges à leur égard ainsi que leur sentiment d'injustice

⁷⁰³ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 25 juin 1916.

⁷⁰⁴ *Ibid.*, le 14 juillet 1916.

⁷⁰⁵ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 25-34 ; 120-130.

⁷⁰⁶ Léon Van Coppenolle ne rédige qu'une seule fois (le 3 septembre 1916) durant cette période (*Ibid.*).

⁷⁰⁷ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 5 août 1916.

(étroitement liée à l'indignation) comme en témoignent ces deux citations⁷⁰⁸ :

« Comme nous sommes prisonniers et comme nous les détestons un peu plus chaque jour !⁷⁰⁹ »
« Ceci montre une fois de plus tout l'odieux de ces mesures tyranniques du pouvoir qui nous tient sous sa botte, puisqu'il suffit d'un soupçon quelconque pour qu'on arrête et prise de sa liberté un homme respectable, marié et père de famille, représentant de la nation ; et dire qu'aucune autorité belge ne peut empêcher de pareilles infamies !⁷¹⁰ »

Face à l'accroissement progressif des difficultés quotidiennes, certains diaristes s'en retournent à leur patriotisme pour trouver du réconfort. Les dates symboliques apparaissent comme des périodes propices à ces stratégies émotionnelles. La fête nationale du 21 juillet et l'anniversaire du conflit le 4 août sont de nouveau mentionnés par les diaristes. Toutefois, ces dates ont suscité moins d'émotions et de réactions par rapport à l'année précédente⁷¹¹. Chez Marguerite Giron et Marc Baertsoen, comme pour l'année 1915, ces dates sont synonymes de rétrospection sur le temps qui passe sous occupation et d'état des lieux du moral de la population belge. L'avocat gantois se montre plus expéditif dans le bilan qu'il tire de cette deuxième année de guerre par rapport à l'année précédente. Cela illustrerait l'évolution de son état d'esprit focalisée davantage sur une endurance dans le long terme⁷¹². Par ailleurs, les deux diaristes insistent encore sur la résistance et l'unité de la population belge reflétant leur vision imprégnée du régime émotionnel patriotique belge : « Mais ce qui est réconfortant toujours, c'est que tout le monde ici tient bon !⁷¹³ » ; « [...] Nous sommes très tracassés, réglementés, ordonnancés, menacés, rationnés et profondément insoumis. [...] »⁷¹⁴. Ce pattern émotionnel avait déjà été observé chez nos diaristes durant des périodes de crise ou de difficultés morales ou physiques extrêmes semblables lors de phases antérieures de l'occupation. Ce réconfort trouvé au travers de cette vision imprégnée de l'identité patriote belge constitue une des stratégies émotionnelles spécifiques au régime identitaire des patriotes belges⁷¹⁵.



Enfin, les thématiques en lien avec les « Affaires de Famille » ont aussi suscité un nombre

⁷⁰⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; CORDELL Crystal, « L'indignation entre pitié et dégoût : les ambiguïtés d'une émotion morale » dans *Raisons politiques*, vol. 1, num. 65, 2017, pp. 67-90 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-35.

⁷⁰⁹ Marguerite Giron emploie une nouvelle fois la métaphore de l'emprisonnement pour décrire son quotidien (Journal de Marguerite Giron, le 23 juin 1916).

⁷¹⁰ L'avocat gantois emploie notamment des termes chargés en émotions tels que « tyrannique » pour décrire les agissements de l'occupant allemand (Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} juillet 1916).

⁷¹¹ BEAUPRE Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023, pp. 239-273 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 131-132.

⁷¹² Cf. *Chapitre II*, « Les premiers anniversaires de l'occupation », pp. 121-130.

⁷¹³ Journal de Marc Baertsoen, le 4 août 1916.

⁷¹⁴ Toute l'entrée du 4 août 1916 est imprégnée de cette vision et cette imagerie patriote belge dont nous n'avons isolé qu'un court extrait (Journal de Marguerite Giron, le 4 août 1916).

⁷¹⁵ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-35 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*, pp. 185-194.

important d'émotions chez certains diaristes pouvant affecter également leur moral en général. C'est presque exclusivement Marguerite Giron qui exprime des émotions à ce sujet. La jeune grand-mère continue d'entretenir une correspondance par voie postale avec ses fils. Cela lui confère une seconde source de réconfort, en plus du réconfort patriotique, lui suscitant presque les seules émotions plaisantes dans son quotidien qui s'est aggravé. Cette citation constitue un exemple parmi d'autres : « *Quelle joie !⁷¹⁶* ». Cette année est aussi marquée par le retour de l'envie d'Andrée De Mot de partir pour la Suisse afin de rejoindre par la suite le fils de Marguerite Giron au front. Cette fois, la belle-fille de la diariste emploie la voie de la clandestinité pour arriver à ces fins. Marguerite Giron affiche alors son soutien dans cette démarche, pouvant illustrer une forme de patriotisme belge. Toutefois, cette clandestinité lui suscite aussi des inquiétudes et d'autres émotions déplaisantes comme au regard de ces diverses citations⁷¹⁷ :

« *Je talonne Bal, tout en me demandant si elle ne se moque pas de nous⁷¹⁸* » ; « *Quels ennuis graves cela va-t-il nous occasionner ?⁷¹⁹* » ; « *Et notre pauvre Andrée, malgré tout son courage, malgré son énergie et son sang-froid, s'est mise à pleurer devant cet Allemand. Elle était furieuse de cette trahison de ces nerfs et, lui, a paru surpris et touché de ce chagrin.⁷²⁰* »

Par ailleurs, la tenue de son carnet personnel constitue un autre acte clandestin. Cependant, à l'inverse de cette histoire de réseaux d'évasion, Marguerite Giron n'a jamais exprimé explicitement une quelconque crainte au sujet de son carnet. Celle-ci évoque notamment qu'elle avait pour habitude de cacher ou d'enterrer ses écrits afin que l'occupant allemand ne les découvre pas pouvant alors expliquer ce silence chez la diariste. Néanmoins, ce comportement méfiant envers son carnet pourrait laisser suggérer une forme de crainte implicite de la part de la diariste bruxelloise⁷²¹.

Ensuite, face à la longévité de l'occupation et toute l'usure mentale que cela implique, Marguerite Giron est davantage prise de lassitude et d'épisode de déprime comme une partie de la population belge. Toutefois, ces lassitudes et ces déprimés engendrent aussi un sentiment nostalgique de sa vie à la campagne avant la guerre dans sa seconde résidence : « *Que j'aimerais de revoir nos biens et quel rêve de nous y retrouver tous ensemble !⁷²²* ». De fait, avant et

⁷¹⁶ Marguerite est joyeuse de recevoir des nouvelles de son fils (Journal de Marguerite Giron, le 15 mai 1916).

⁷¹⁷ La passeuse d'hommes par laquelle Andrée De Mot passait pour effectuer son voyage clandestin a été arrêtée peu de temps avant que la belle-fille de Marguerite Giron ne parte. Cette arrestation suscite alors bon nombre d'inquiétudes et de peurs chez la diariste et sa belle-fille. Elles avaient notamment peur d'être dénoncées et de subir des représailles de la part de l'occupant allemand.

⁷¹⁸ Journal de Marguerite Giron, le 29 avril 1916.

⁷¹⁹ *Ibid.*, le 15 mai 1916.

⁷²⁰ *Ibid.*, le 23 juin 1916.

⁷²¹ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 25-34 ; Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Conscience du danger des carnets de Jacqueline van den Eynde et Marguerite Giron », pp. 5-6.

⁷²² Journal de Marguerite Giron, le 4 août 1916.

pendant la guerre, la diariste possède une seconde résidence située à Bauche, en province de Namur. Durant l'occupation, leur château est également une source d'anxiété chronique pour la diariste⁷²³. Néanmoins, l'usure mentale qu'elle ressent à partir de la deuxième moitié fait naître chez la diariste une envie de retourner dans la campagne namuroise : « *L'idée de mon lointain jardin abandonné me hante. [...] On se reverra plus tard.*⁷²⁴ ». Cette nostalgie et cette envie de retour dans la campagne namuroise pourraient illustrer une forme de fatigue émotionnelle chez la diariste. Cette dernière ressentirait le besoin de trouver du repos en se déconnectant de l'environnement urbain dans lequel elle évolue depuis le début du conflit. Elle trouverait en sa résidence secondaire une forme d'échappatoire potentielle.

De plus, cette nostalgie survient en parallèle du commencement du déclin de la santé de sa maman et sa belle-mère. C'est sans conteste, l'événement familial qui a le plus agité la diariste. En effet, les beaux-parents et la mère de Marguerite Giron affichent un certain âge et sont empreints d'une anxiété chronique provoquée par la guerre :

« *Anniversaire de bonne-maman De Mot. Toujours dolente et inquiète*⁷²⁵ » ; « *Mère est résignée et s'intéresse même un peu à nos préparatifs*⁷²⁶ » ; « *Bonne-Maman est ici, très agitée, très malheureuse, bouleversée*⁷²⁷ »

Les pénuries alimentaires et les difficultés rencontrées à partir de l'hiver 1915-1916 rendent les personnes âgées plus vulnérables, car elles en subissent immédiatement les conséquences⁷²⁸. C'est notamment à cette période que la santé des grands-parents De Mot et Giron décline sérieusement. Leurs soucis de santé sont une source constante d'émotions déplaisantes et rythment alors le quotidien de la bourgeoise bruxelloise. De plus, la diariste est la personne du cercle familial qui s'occupe le plus des grands-parents de la famille à la santé déclinante⁷²⁹. Celle-ci est fortement impliquée dans le suivi des grands-parents. Elle exprime régulièrement de l'anxiété et de la pitié explicite, personnelle et individuelle à leur égard, mais aussi du soulagement et du plaisir quand leurs états de santé s'améliorent. Ces diverses émotions témoignent d'un phénomène plus large, celui des émotions compassionnelles, notamment dans

⁷²³ Marguerite Giron possédait un large château et un domaine dans le hameau de Bauche située dans la commune d'Yvoir, elle-même située en province de Namur. Sous l'occupation, la commune d'Yvoir était dans la zone du gouvernement général. Depuis le début de l'occupation, la famille n'a plus été dans leur résidence secondaire. La crainte de voir leur bien être réquisitionné par les Allemands s'empare de la diariste tout au long de l'occupation (DOUXCHAMPS-LEFEVRE Cécile, « Yvoir », dans HASQUIN Hervé (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 2, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1980, pp. 1649-1650).

⁷²⁴ Journal de Marguerite Giron, le 25 avril 1916.

⁷²⁵ *Ibid.*, le 16 avril 1916.

⁷²⁶ *Ibid.*, le 16 mai 1916.

⁷²⁷ *Ibid.*, le 25 mai 1916.

⁷²⁸ BECKER Annette, *op. cit.* ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*.

⁷²⁹ Les grands-parents De Mot jouissent aussi du service d'une infirmière à domicile depuis plusieurs années, avant même que le conflit n'éclate. Toutefois, Marguerite Giron est également fortement investie dans le soutien et les soins apportés quotidiennement aux grands-parents de la famille.

le suivi de malade. Celles-ci peuvent provoquer une fatigue émotionnelle⁷³⁰:

« Je suis toute soulagée en pensant que le martyre infligé par ses enfants à votre pauvre grand-mère, est interrompu pendant quelques heures. [...] Elle me fait pitié plus que je ne puis l'exprimer⁷³¹ » ; « La santé de Bonne-Maman nous cause de bien graves soucis⁷³² » ; « Bonne-Maman nous a quittés ce matin et nous rentrons en ville demain, contents de nous retrouver chez nous, mais enchantés d'avoir réussi, grâce à ces quatre mois de dépaysement, à améliorer la santé de votre grand-mère.⁷³³ »

Retour de Marie Gevers à Anvers et commencement de son expérience d'occupation

Le 25 août 1916, sonne le début de l'expérience d'occupation de Marie Gevers. Cette dernière, à l'instar d'autres diaristes, a fui la Belgique au début du conflit. À partir de septembre 1914, la romancière prend refuge avec le reste de sa famille⁷³⁴ dans une maison louée à Dombourg⁷³⁵, une localité située dans la province néerlandaise de Zélande. Ainsi, jusqu'en juin 1916, Marie Gevers vivait en exil aux Pays-Bas. Cette période d'exil prend place et est relatée dans les deux premiers « cahiers d'exil »⁷³⁶ de Marie Gevers⁷³⁷.

Le cas de figure de Marie Gevers constitue l'unique exemple d'exil à long terme au sein de notre corpus, passant plus de 22 mois en exil contre 1 mois en moyenne pour nos autres diaristes⁷³⁸. Durant son séjour en Hollande, la romancière continue de suivre attentivement les événements en Belgique. Toutefois, sortant des dynamiques de domination allemandes inhérentes à l'occupation, sa perception de la Belgique pourrait avoir été altérée et influencée. De plus, à cette période, la diariste est confrontée à un dilemme identitaire et émotionnel qui ne la quitte pas. Elle est accablée par la culpabilité d'avoir choisi sa propre sécurité et celle de ses proches au détriment de son devoir patriotique. Ce dilemme met alors en opposition deux facettes de son identité, l'instinct maternel face à son patriotisme belge. Cette culpabilité

⁷³⁰ Ces émotions compassionnelles peuvent à terme provoquer une fatigue émotionnelle lorsque des individus sont surexposés à celles-ci (TAITHE Bernard, « Empathies, soins et compassions : les émotions humanitaires », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 373-378).

⁷³¹ Journal de Marguerite Giron, le 29 mai 1916.

⁷³² *Ibid.*, le 12 juillet 1916.

⁷³³ *Ibid.*, le 14 septembre 1916.

⁷³⁴ Marie Gevers séjournait alors dans une résidence située dans cette ville néerlandaise accompagnée de son mari, sa mère et ses deux enfants (Cf. *Chapitre I*, « Les « Deux Belges » », pp. 71-77).

⁷³⁵ DOMIAN Magali, « Château-de-l'Ouest : l'exil de Marie Gevers », dans *Nord'*, vol. 71, num. 1, 2018, pp. 55-66.

⁷³⁶ Les *Cahier d'Exil I* et *II* s'étendent du 28 septembre 1914 au 15 mars 1916 (GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil I-II*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1914-1916, FS55 00017/0008-00017/0009).

⁷³⁷ Comme nous l'avions précisée dans le premier chapitre, nous n'avons pas intégré cette première partie de l'expérience d'occupation de la romancière anversoise dans nos analyses. De fait, celle-ci étant en exil à l'étranger, elle n'intègre pas encore le phénomène que nous étudions et qui se restreint à l'expérience d'occupation en Flandre occupée (Cf. *Chapitre liminaire*, « Restitution des sources », pp. 43-46 ; *Chapitre I*, « Les « Deux Belges » », pp. 71-77).

⁷³⁸ Les exils de courtes durées font intervenir des mécanismes identitaires et émotionnels différents par rapport au cas de Marie Gevers (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 53-82 ; DOMIAN Magali, *op. cit.*).

patriotique et cette sensation d'avoir « abandonner » son pays est un schéma émotionnel que l'on retrouve chez la majorité des patriotes belge ayant effectué un exil de longue durée⁷³⁹. On retrouve également ce sentiment d'abandon au sein d'une partie de la population belge occupée. À l'inverse, celle-ci exprime de la rancœur et du ressentiment envers ces Belges exilés de longue durée leur reprochant de ne pas avoir rempli leur devoir patriote. Une image négative de ces derniers se développe alors dans l'imaginaire collectif belge patriote occupé⁷⁴⁰.

Ce tiraillement identitaire et cette culpabilité chronique que pouvait ressentir la romancière ont en partie engendré chez elle un mal du pays relativement intense. Ce sont ces deux sentiments qui auraient en partie décidé Marie Gevers de rentrer en Belgique en juin 1916⁷⁴¹ comme elle l'explique par après, une fois revenu à son domicile, situé à Edegem, en banlieue d'Anvers⁷⁴² :

« Depuis que je suis rentrée je m'aperçois que depuis deux ans, je portais avec moi une sorte de lourd remords, et ce remord, c'était celui de t'avoir près de moi, celui du sentiment que nous ne faisons pas notre devoir tout que tu ne serais pas parti pour aider à la grande œuvre de libération. [...] »⁷⁴³

Son retour en Belgique est donc motivé en premier lieu par une volonté de remplir un devoir patriotique tant pour elle que pour son mari anglais⁷⁴⁴. Par ailleurs, ce dilemme identitaire et émotionnel entre patrie et famille reste une thématique récurrente qui accompagne et affecte la romancière tout au long de son expérience d'occupation. Une fois rentrée, une période de silence de deux mois s'installe dans la rédaction de la diariste entre juin et août 1916. Ce n'est qu'une fois sa réinstallation chez elle, à Edegem, terminée, et que toute l'agitation de ce retour se soit calmée, que la romancière anversoise reprend la plume. Le 25 août 1916, la diariste entame un nouveau cahier⁷⁴⁵ en écrivant les premières lignes du témoignage de son expérience d'occupation :

⁷³⁹ BECKER Annette, *op. cit.* ; DOMIAN Magali, *op. cit.* ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 111-112.

⁷⁴⁰ *Ibid.* ; DE SCHAEPPDRIVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*.

⁷⁴¹ DOMIAN Magali, *op. cit.*.

⁷⁴² Le retour de la famille Gevers à Anvers s'est effectué en deux temps. D'abord, la mère de la romancière est rentrée en première avec les deux enfants. Ce n'est que quelques jours plus tard que notre diariste se décide également à rentrer à son domicile situé à Edegem, en banlieue d'Anvers. Edegem est une commune située dans la province d'Anvers à quelques kilomètres au sud du chef-lieu. Durant l'occupation, la localité était située en zone du gouvernement général (DE NAVE FRANCINE, « Edegem », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 3, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 1943-1944 ; DOMIAN Magali, *op. cit.*).

⁷⁴³ Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 21 septembre 1916.

⁷⁴⁴ Le mari de Marie Gevers est anglais. Ce dernier était en période d'attente de convocation afin de servir dans l'armée anglaise, raison pour laquelle Marie Gevers est rentrée en Belgique pour ne pas perturber cette quête (DOMIAN Magali, *op. cit.*).

⁷⁴⁵ Cela coïncide avec le début du *Cahier d'Exil III* (GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil III*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1916-1917, FS55 00017/0010).

« Cher ami ; puisque je ne puis t'envoyer ce journal de ma vie, nous ne le lisons qu'ensemble, après la guerre quand je pourrai le comparer jour par jour à celui que de ton côté, tu auras écrit pour me le raconter. [...] »⁷⁴⁶

Ainsi, s'entame pour Marie Gevers l'expérience d'occupation telle que nous l'étudions dans ce mémoire⁷⁴⁷. Au cours de son premier mois sous occupation, la romancière exprime pas moins de 24 émotions différentes d'intensités et de types variables. Étant un journal personnel exclusivement dédié et destiné à son mari, la grande majorité de ses émotions sont individuelles et personnelles⁷⁴⁸. Les thématiques les plus abordées sont essentiellement en lien avec sa vie quotidienne et celle de sa famille sous occupation ne dépassant pas le cadre familial et privé. La principale émotion exprimée est la joie patriotique, celle d'être rentrée chez elle, de retrouver sa région natale et d'avoir accompli son devoir patriote⁷⁴⁹. L'état d'esprit de la diariste est alors relativement positif, empreint d'une identité patriote belge et locale, et insistant sur l'impératif d'avoir réalisé ce retour en Belgique malgré la difficulté de la séparation avec son mari. Nous pouvons notamment observer un attachement tout particulier à la langue flamande dans le discours de la francophone flamande. Dans l'extrait ci-dessous, le flamand apparaît comme un symbole culturel local, faisant partie intégrante de l'identité flamande de la diariste. Cette affinité avec le flamand se retrouve également chez d'autres diaristes francophones flamands qui, malgré leur régime linguistique francophone différent du reste de la population flamande, restent attachés à cette langue :

« le bon cher vieux flamand d'anvers quelle joie de le réentendre après deux ans de Hollande, [...] Le moment de notre séparation a été bien, bien dur. [...] Et malgré tout, comme j'étais satisfaite que tu ne sois pas rentré moi. »⁷⁵⁰

Toutefois, certains signes avant-coureurs d'une potentielle dépendance affective et physique et d'un potentiel désir sexuel pour son mari commenceraient déjà à s'installer dans le quotidien de la romancière sans pour autant encore la tirailler et affecter considérablement son moral⁷⁵¹ :

« cher ami, cette nuit j'ai très doucement rêvé de toi, et je pense à toi de toutes les manières. »⁷⁵² ; « moralement, je n'ai pas encore regretté ton absence, p. c. q. je sens et je sais qu'il vaut mieux que tu sois à l'armée, qu'ici où la vie est bien énervante pour un homme jeune et de caractère indépendant. Mais physiquement c'est bien dur et je pense que, toi aussi. »⁷⁵³

⁷⁴⁶ Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 25 août 1916.

⁷⁴⁷ Cf. *Chapitre liminaire : À la découverte de nos diaristes francophones de Flandre*, pp. 38-42 ; *Chapitre I, « Les « Deux Beligiques »* », pp. 71-77.

⁷⁴⁸ *Ibid.*.

⁷⁴⁹ BECKER Annette, *op. cit.* ; DOMIAN Magali, *op. cit.* ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.*.

⁷⁵⁰ Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 25 août 1916.

⁷⁵¹ *Ibid.* ; CASTEL Pierre-Henri, « Le cas de la dépression », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 326-342.

⁷⁵² Dans cette citation, la diariste fait mention d'un rêve érotique avec son mari qu'elle aurait fait. À plusieurs reprises dans son carnet, Marie Gevers évoque des rêves de ce type pour évoquer et illustrer le manque de son mari (Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 30 août 1916).

⁷⁵³ La diariste évoque implicitement le manque physique et potentiellement sexuel de son mari (*Ibid.*, le 14 septembre 1916).

Comme les autres diaristes, la romancière anversoise mentionne les sujets caractéristiques de cette année 1916 et de la seconde moitié de l'occupation. Les pénuries alimentaires sont évoquées par la diariste, mais avec une certaine distance, ne s'incluant pas dans l'équation :

« *Le rush vers les pommes de terre continue, c'est lamentable à voir; le bruit court que la récolte est saisie et la panique s'empart du peuple en ville.*⁷⁵⁴ » ; « *c'est la même foule anxieuse, qui vient le matin et retourne l'après-midi, à un pas lassé et tassé par le fardeau.*⁷⁵⁵ »

Cette prise de position résulte d'un pattern émotionnel et rédactionnel spécifique à la diariste qui conserve des réflexes identitaires émanant de sa condition sociale d'avant-guerre. Cette distance pourrait être mise consciemment ou non, pour souligner la différence sociale et de condition matérielle qu'elle aurait avec le reste de la population⁷⁵⁶. L'autre thématique qui revient régulièrement dans le discours de Marie Gevers et qui pourrait être symptomatique du décalage qu'aurait la romancière avec le reste de la population anversoise dans son expérience d'occupation est l'omniprésence de la mention des bombardements et du bruit du canon : « *La canonade a été tellement forte aujourd'hui, qu'au village les gens riaient. "Ze zijn al in gent."*⁷⁵⁷ ». Cette attitude est semblable aux patterns émotionnels que nous observons chez les autres diaristes au moment de la découverte de la vie sous occupation durant le début du conflit et avant qu'ils s'en accoutument⁷⁵⁸.

Par ailleurs, cet extrait est intéressant à plus d'un titre. Nous pouvons observer la certaine maîtrise du flamand chez la diariste qui serait polyglotte, parlant le français et le flamand, mais aussi l'allemand et l'anglais. Cette maîtrise témoigne du haut degré d'instruction et social de la diariste. Ce bilinguisme français flamand est également empreint d'une identité locale prononcée et cumulative. En maîtrisant ces deux langues, Marie Gevers s'intègre doublement au régime identitaire patriote flamand. Ces connaissances linguistiques s'expliquent par le milieu professionnel dans lequel évolue la diariste, à savoir la littérature et les lettres. Cette aisance linguistique fait partie intégrante de sa personnalité⁷⁵⁹. De plus, un certain décalage entre la vie en zone d'étape et la vie en zone du gouvernement général se dégage de cet extrait.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, le 1^{er} septembre 1916.

⁷⁵⁵ *Ibid.*, le 9 septembre 1916.

⁷⁵⁶ L'identité sociale est notamment fortement prononcée dans la construction et la personnalité de Marie Gevers. Nous retrouvons des stratégies émotionnelles renvoyant à cette appartenance sociale tout au long de l'occupation (ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁷⁵⁷ Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 12 septembre 1916.

⁷⁵⁸ Cf. *Chapitre I*, « Les premiers pas dans l'occupation », pp. 77-84.

⁷⁵⁹ Maîtriser plusieurs langues à l'époque n'était pas courant au sein de la population. Ce sont principalement les élites sociales et économiques du pays qui avaient accès à l'éducation, permettant l'apprentissage de plusieurs langues (KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, « Permanence et recomposition des élites », dans VANTHEMSCHE Guy (éd.), *Les classes sociales en Belgique : deux siècles d'histoire*, Bruxelles, 2016, pp. 401-442 ; ROEKENS Anne, *op. cit.* ; WITTE Els, « Une Flandre appauvrie », dans SOLY Hugo, WITTE Els, DE BOCK-DOEHAERD Renée e.a. (éd.), *Histoire de Flandre des origines à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1983, pp. 183-197).

Le sarcasme de la population anversoise ironisant sur les conditions de vie à Gand soulève en fait des clivages plus profonds entre les différentes zones d'occupation sur lesquels nous sommes déjà revenus antérieurement⁷⁶⁰.

II. Octobre 1916 : le double point de bascule flamand et belge

Les événements qui prennent place dans le courant du mois d'octobre apparaissent comme étant la phase finale de cette période de transition que constitue cette année 1916 dans l'expérience d'occupation des francophones de Flandre⁷⁶¹. Le lancement des déportations au cours du mois d'octobre 1916 s'avère être un moment charnière et un tournant dans l'expérience d'occupation de la population belge et de nos diaristes. C'est à cet instant que Sophie De Schaepdijver fait terminer le « long » 1915 de la population belge occupée⁷⁶². Sur une échelle régionale, ce mois d'octobre 1916 voit se concrétiser le premier projet lancé dans le cadre de la *Flamenpolitik* avec l'ouverture de l'université flamande de Gand⁷⁶³. À partir de cette période, et jusqu'à la fin du conflit, nos diaristes et la population flamande occupée sont soumis à une double propagande et politique d'occupation répressive, l'une allemande et l'autre activiste flamande. Cette intensification et cette concrétisation de la *Flamenpolitik* pourraient être vues comme une résultante de ce durcissement du régime d'occupation⁷⁶⁴.

Le scandale des déportations

Sur le plan belge, ce point de bascule vers un nouveau régime d'occupation plus sévère et répressif s'effectue véritablement au lancement des déportations d'ouvriers belges par l'occupant allemand. Face à l'usure militaire et économique de la guerre, l'occupant allemand fait évoluer ses lignes de conduite. Il passe d'une politique d'exploitation modérée de la Belgique sur le long terme à une politique d'exploitation à outrance de la Belgique pour pallier aux pénuries de ressources provoquées en partie par le blocus britannique. Ce nouveau régime d'occupation allemand durci et davantage répressif caractérise la seconde moitié de l'expérience d'occupation de nos diaristes et de la population belge patriote occupée. À partir de cette période, la majorité de la population belge occupée est davantage sollicitée par l'occupant allemand⁷⁶⁵. Cette exploitation passe alors par une accentuation et une augmentation

⁷⁶⁰ Cf. *Chapitre II*, « L'hiver 1915-1916 : émergence d'inégalités multiples », pp. 130-132.

⁷⁶¹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 120-137.

⁷⁶² ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », *op. cit.*, pp. 150-151.

⁷⁶³ ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 156-166 ; WILS Lode, *op. cit.*, 2014, pp. 193-227.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, pp. 131-162.

⁷⁶⁵ L'Allemagne pâtit humainement, militairement et sur le plan matériel de ce conflit, voyant ses ressources s'épuiser au fil du temps. Face à ce besoin, une révision de la politique d'occupation de la Belgique est effectuée, s'adaptant au besoin de l'Allemagne en cette deuxième partie du conflit (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 191-218 ;

des mesures de réquisitions des biens matériels appartenant à la population belge occupée. Cette période est également caractérisée par une intensification et une augmentation des pénuries alimentaires et le début d'une misère sociale, humaine, morale, psychologique, matérielle et physique importante au sein de la population belge patriote occupée⁷⁶⁶. Ces phénomènes avaient déjà été amorcés depuis le mois de mars 1916. Par ailleurs, à partir du mois d'octobre 1916, les difficultés quotidiennes et ces mesures répressives deviennent encore plus intenses et aiguës, faisant basculer pour de bon la population belge occupée dans la troisième phase de leur expérience d'occupation.

Le 3 octobre 1916, les premières déportations d'ouvriers belges ont lieu. Elles commencent en zone d'étape avant d'être généralisées à l'ensemble de la Belgique occupée à partir du 26 octobre. Ces mesures de déportations suscitent rapidement de vives réactions en Belgique et à l'internationale, soulignant également le point de bascule qu'elles constituent. En effet, ces déportations cristallisent et exacerbent les émotions déplaisantes et virulentes, caractéristiques du régime émotionnel des patriotes belges durant l'occupation, que pouvait exprimer la population belge patriote envers l'occupant allemand⁷⁶⁷. Toutefois, à l'instar des autres mesures clivantes mises en place par l'occupant allemand, la première réaction de la majorité de la population belge et de nos diaristes a d'abord été une indignation exacerbée, collective, personnelle ou attribuée à d'autres personnes :

« Ces arrestations ont donc été faites au petit bonheur et donnent lieu à la plus grande effervescence dans nos milieux ouvriers, ce qui est bien légitime.⁷⁶⁸ » ; « J'avais été élevée dans l'illusion que, en Europe au moins, l'esclavage était supprimé... [...] et vivres pour trois jours.⁷⁶⁹ »

Étant et vivant dans la capitale de la zone d'étape, première zone à être concernée par les déportations, Marc Baertsoen est le premier à aborder ce sujet. Marguerite Giron mentionne également ces déportations durant ce mois d'octobre 1916. Les deux diaristes les évoquent sans pour autant explicitement les nommer, mettant ainsi l'accent également sur le caractère flou et secret de ces mesures⁷⁷⁰. Ils emploient d'autres termes propres à leur expérience d'occupation dont ils sont déjà familiers pour nommer ces nouvelles mesures. Ils mobilisent le terme de « réquisitions » ou de « perquisitions » d'homme pour évoquer ces déportations comme ici avec

DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 213-231 ; ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », op. cit.).

⁷⁶⁶ BECKER Annette, op. cit., pp. 131-218 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, op. cit. ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit., pp. 95-116.

⁷⁶⁷ BECKER Annette, op. cit., pp. 191-218 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, op. cit., p. 90.

⁷⁶⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 13 octobre 1916.

⁷⁶⁹ Journal de Marguerite Giron, le 16 octobre 1916.

⁷⁷⁰ BECKER Annette, op. cit., pp. 159-218 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

Marc Baertsoen : « *C'est ce que tout le monde comprend ici et l'indignation est extrême contre ces réquisitions barbares de travailleurs forcés, véritable renouvellement de l'esclavage antique.*⁷⁷¹ ». De fait, ce concept de déportation a été développé et n'a intégré la langue française que bien plus tard, dans le courant de la Seconde Guerre mondiale. Il ne renvoie pas aux mêmes réalités historiques que celles effectives lors de la Première Guerre mondiale. Cependant, ces mesures allemandes à l'encontre des ouvriers belges sont bel et bien des déportations dans son sens moderne désignant une « *Peine afflictive et infamante qui consiste à être transporté hors du territoire national dans un lieu déterminé par l'État*⁷⁷² ».

Toujours est-il que ces nouvelles mesures allemandes ne procurent pas l'effet escompté par l'occupant allemand sur la population belge patriote occupée. En effet, à l'instar de l'arrestation de Henri Pirenne et de Paul Frédéricq ou des autres mesures répressives, ces déportations exacerbent davantage les stratégies émotionnelles patriotes belges de haine, d'indignation et de mépris à l'égard de l'occupant allemand⁷⁷³ comme l'illustre cet extrait de Marc Baertsoen : « *Ce factum boche est un chef-d'œuvre d'hypocrisie en même temps qu'une odieuse insulte à notre malheureuse population ouvrière.*⁷⁷⁴ ». Par ailleurs, à l'inverse des autres mesures répressives, une forme de peur à haute intensité est tout de même perceptible au sein de la majorité de la population belge occupée. Les déportations constituent un événement traumatique pour une partie des civils belges occupés. Comme au début de la guerre avec le départ des soldats belges au front, ces déplacements forcés d'ouvriers belges séparent de force des familles belges qui se voient être amputées d'un ou plusieurs de leurs membres. Ainsi, plus que les autres mesures auparavant, ces déportations d'ouvriers belges sèment un vent d'anxiété, de peur et de tristesse, en plus de la haine et de l'indignation, au sein de la majorité de la population belge occupée. Ces trois émotions déplaisantes, dont deux sont primaires (peur et tristesse), ne sont pas suscitées par les mêmes sources comme nous l'observions précédemment. Cette anxiété est davantage suscitée par le caractère incertain et l'inconnu de l'avenir de ces ouvriers belges tandis que la peur est suscitée par le danger concret dont font face ces déportés

⁷⁷¹ Journal de Marc Baertsoen, le 30 octobre 1916.

⁷⁷² Plusieurs définitions s'appliquent pour le concept de déportation, certaines renvoyant à des réalités historiques spécifiques à la Seconde Guerre mondiale. Dans le cas de la Première Guerre mondiale, c'est davantage la définition au sens large, présenté ci-dessus, qui est employé bien qu'elle ne reflète pas entièrement la réalité historique de la Grande Guerre (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 168-176 ; « Déportation », dans *Dictionnaire de l'Académie Française*, 9^e éd., 2019 ; « Déportation », dans REY-DEBOVE Josette, REY Alain (éd.), *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, LeRobert, 2017, p. 687).

⁷⁷³ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 227-230.

⁷⁷⁴ On peut également observer des émotions compassionnelles empreintes de l'identité patriotique belge exprimée envers les classes ouvrières belges qui sont concernées par ces mesures (Journal de Marc Baertsoen, le 13 octobre 1916).

belges⁷⁷⁵. Lorsqu'elle est exprimée personnellement et collectivement, la tristesse est une tristesse patriotique et compassionnelle de voir des compatriotes occupés être coupés de force de leur famille. Celle-ci renvoie davantage au régime identitaire et émotionnel des patriotes belges⁷⁷⁶. Lorsqu'elle est attribuée aux familles concernées par ces séparations, cette tristesse est plus vive et intense, renvoyant à une identité familiale plus restreinte qui sort du cadre du régime émotionnel patriote belge. Ce contraste est observé notamment chez Marc Baertsoen et Marguerite Giron :

« La surexcitation et l'inquiétude gagnent de proche en proche et pourraient nous amener du vilain.⁷⁷⁷ » ; « Ici, les masses populaires, menacées d'être emmenées en esclavage, s'agitent et s'affolent et cette question brûlante devient très grave.⁷⁷⁸ » ; « On comprend combien la population en apprenant ce départ le 21 au matin, se montre affolée.⁷⁷⁹ »

Ces différentes émotions se retrouvent autant dans les expressions émotionnelles en zone d'étape qu'en zone du gouvernement générale. Là où Marc Baertsoen insiste davantage sur l'indignation que cela procure reflétant son identité professionnelle⁷⁸⁰, Marguerite Giron souligne la panique et l'anxiété que ces déportations suscitent à la population belge. Cette panique face à un danger imminent résulte d'une réaction de survie instinctive et soulève un phénomène émotionnel spécifique de l'expérience de guerre. Ce décalage entre les deux diaristes pourrait s'expliquer par le fait que les populations en zone d'étape sont directement victime de ces mesures allemandes. En zone du gouvernement général, cette menace est effective par après, suscitant davantage des formes de peurs sur un danger potentiel plutôt que des formes d'indignations sur un événement concret⁷⁸¹.

À la fin du mois d'octobre 1916, l'ensemble du pays est concerné par ces vagues de déportations qui constituent un mécanisme et un phénomène propres à l'expérience d'occupation durant l'hiver 1916-1917⁷⁸². De fait, cette politique s'avère très impopulaire et est contestée à l'international et en Belgique, entachant l'image de l'Allemagne et dégradant leur relation avec la population belge occupée. Ces déportations ont provoqué une vague d'indignation, de haine et de contestation au sein de la population belge patriote occupée due à

⁷⁷⁵ Ces différences soulignent notamment les mécanismes et les fonctionnements distincts de la peur et de l'anxiété (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 214-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*).

⁷⁷⁶ Ces émotions compassionnelles envers les compatriotes belges en difficulté et en souffrance font partie intégrante du régime émotionnel des patriotes belges durant leur expérience d'occupation (TAITHE Bernard, *op. cit.*, pp. 373-378).

⁷⁷⁷ Journal de Marguerite Giron, le 20 octobre 1916.

⁷⁷⁸ *Ibid.*, le 24 octobre 1916.

⁷⁷⁹ Journal de Marc Baertsoen, le 21 octobre 1916.

⁷⁸⁰ ROEKENS Anne, *op. cit.*.

⁷⁸¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 228-230 ; TAITHE Bernard, *op. cit.*.

⁷⁸² BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 211-218 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 213-231.

son illégalité, ne respectant pas les Conventions de La Haye. Elles ont ravivé également la solidarité et l'esprit de résistance patriotique d'une partie de la population belge occupée. Ces divers patterns émotionnels ont mis à mal la tenue de cette politique. C'est pour ces raisons que ces déportations forcées sont interrompues en mars 1917 et révisées par l'occupant allemand. Ceux-ci reviennent en avril 1917 avec des mesures moins contraignantes et brutales et instaurent des campagnes d'appel à la mobilisation des travailleurs belges⁷⁸³.

Le 21 octobre 1916, un samedi noir pour Gand

Le 21 octobre 1916, en parallèle du début des déportations, ont lieu la cérémonie d'inauguration et l'ouverture de la toute nouvelle université flamande de Gand. Il s'agit de la concrétisation de sept mois de préparation du premier projet lancé dans le cadre de la *Flamenpolitik*. À l'instar de l'arrestation de Frédéricq et Pirenne et de la mise en projet de cette université flamande, son inauguration provoque un scandale au sein d'une partie de la population gantoise et flamande⁷⁸⁴. Un climat d'indignation règne dans la ville de Gand. Selon Marc Baertsoen, ce samedi 21 octobre 1916 constitue alors une journée sombre dans l'histoire de la ville sous occupation :

« Le contraste entre la fête universitaire, à laquelle ne rougirent pas d'assister quelques Belges fêlons, et le triste cortège des ouvriers gantois réquisitionnés et emmenés comme des esclaves, frappa tellement les esprits qu'il inspira à un patriote une page admirable que nous reproduisons ci-dessous pour la joie de nos lecteurs. »⁷⁸⁵

Parmi nos diaristes, seuls le Gantois Marc Baertsoen et la Bruxelloise Marguerite Giron réagissent à cet événement, l'un avec des expressions d'émotions, l'autre sans. L'Anversoise, Marie Gevers quant à elle n'évoque que par après la *Flamenpolitik*. Ce manque de réaction en général pourrait s'expliquer par le relatif faible impact qu'aurait eu cette mesure de la *Flamenpolitik* dans le quotidien du reste de nos diaristes vivant davantage à la campagne. De fait, seuls nos diaristes vivant dans de grands pôles urbains flamands, où l'accès à l'information est plus abondant et où siègent également les grandes instances du pouvoir flamand, mentionnent cette thématique. Cette *Flamenpolitik* et ses impacts apparaissent comme peu visibles dans la vie quotidienne de la population flamande vivant à la campagne. Les effets concrets de ces mesures sont davantage observables dans les centres urbains. Gand, Bruxelles et Anvers sont notamment les principales villes où s'exécutent les différents projets menés par

⁷⁸³ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-35 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*.

⁷⁸⁴ Le début des déportations dans toute la Belgique et l'ouverture de l'université flamande de Gand ont lieu la même semaine. Cela peut également illustrer ce point de bascule qui s'opère simultanément au niveau local et national en octobre 1916 (*Ibid.*, pp. 156-166 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 197-227).

⁷⁸⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 21 octobre 1916.

la *Flamenpolitik* et les activistes flamands. Cela expliquerait alors en partie ce décalage entre les campagnes et les villes dans le traitement de ces types de sujet⁷⁸⁶.

Conforme à son identité patriote belge prononcée, la bourgeoise bruxelloise englobe cette inauguration dans une réflexion plus générale portée sur sa vision et son constat de la situation générale de la Belgique occupée⁷⁸⁷. Elle exprime alors une tristesse et une résignation face à cette mutation du régime allemand qui bascule dans un genre beaucoup plus répressif et exploitant :

« Nous assistons, impuissants, à la ruine méthodique, à la destruction organisée de l'industrie, de la richesse naturelle et acquise du pays. [...] Monsieur von Bissing fait imprimer que jamais nous n'avons été plus heureux que sous son gouvernement bienveillant et paternel, si soucieux du bien-être matériel et moral de la nation. Il parle de la mutuelle confiance et de la parfaite entente régnant entre les Flamands et les Allemands. C'est une des phrases du discours prononcé à l'inauguration de l'université flamande de Gand. Car elle s'est quand même ouverte, leur sacrée université, quoi qu'on nous en ait dit. Il est vrai qu'on peut facilement recruter les quelques comparses nécessaires à former un public suffisant pour applaudir un discours bissinguiste.⁷⁸⁸ »

Chez nos deux diaristes, on peut également observer une forme de mépris et de haine implicite envers l'occupant allemand et tous les Belges qui soutiendraient ce projet d'université. Toutefois, ces stratégies émotionnelles sont plus intenses chez le diariste gantois que chez les autres diaristes. En effet, cette *Flamenpolitik* attaque doublement l'identité patriote de l'avocat, à la fois flamande et gantoise. Cette proximité identitaire, géographique et émotionnelle avec ces événements qui bouscule le quotidien de toute la population gantoise pourrait également expliquer en partie l'intensité des émotions exprimées et le volume de rédaction de Marc Baertsoen sur le sujet. Ainsi, le même jour, la population gantoise subit ses premières mesures de déportations d'ouvriers et assiste à l'ouverture de la toute nouvelle université flamande de Gand⁷⁸⁹. Comme en mars 1916, Marc Baertsoen s'exprime au nom de toute de la population gantoise et s'identifie à la communauté culturelle et identitaire flamande. Ces deux communautés constituent un bloc unifié qui serait en opposition aux activistes flamands et à l'occupant allemand. C'est une forme de haine et de mépris intense, personnelle et collective envers l'occupant allemand et surtout les activistes flamands qui est exprimée par le diariste. De plus, l'imagerie patriote belge imprègne son discours de l'avocat. Il insiste sur le degré de

⁷⁸⁶ VRINTS Antoon, *Bezette stad : Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste wereldoorlog*, Brussel, Algemeen Rijksarchief, 2002, pp. 21-193 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 77-130.

⁷⁸⁷ Cette distance émotionnelle et cette prise de position s'expliqueraient par la certaine distance géographique et identitaire que pourrait avoir Marguerite Giron avec la *Flamenpolitik*. Celle-ci n'est pas imprégnée d'une identité flamande, mais davantage d'une identité patriote belge, pouvant expliquer cette prise de position (ROEKENS Anne, *op. cit.* ; Cf. *Chapitre III*, « Nos diaristes face à l'émergence de la *Flamenpolitik* », pp. 142-150).

⁷⁸⁸ Journal de Marguerite Giron, le 22 octobre 1916.

⁷⁸⁹ Le 21 octobre 1916, Marc Baertsoen n'évoque que les mesures de déportations d'ouvrier gantois. Il réagit à l'ouverture de l'université que le lendemain (BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, pp. 195-196).

trahison commis par les activistes flamands⁷⁹⁰ :

« La veille au soir un acte de trahison criminelle commis par des Belges envers la Belgique a été célébré par eux en grande pompe avec leurs amis boches. [...] Ces autorités académiques sont des Belges qui n'ont pas honte de recevoir des mains de l'ennemi de leur patrie ce qu'ils n'ont jamais pu obtenir de leurs compatriotes mêmes, [...] Qu'on tourne la question comme on le veut, ces Belges-là sont des traîtres, parce qu'ils coopèrent avec les oppresseurs du sol natal contre les pouvoirs publics belges légitimement établis. Cette fête de la trahison est célébrée dans un grand banquet auquel participent, à côté des officiers allemands, les Belges qui n'ont pas rougi de solliciter une place de professeur dans la nouvelle Université⁷⁹¹ »

Le jour de l'ouverture de l'année académique de l'université flamande de Gand, c'est davantage de la tristesse et de la déception qui s'emparent d'une partie de la population gantoise et du diariste comme pour souligner un constat d'échec face à la concrétisation de ce projet. Ces deux émotions dominantes sont tout de même complétées par une indignation, une haine et un mépris implicites envers les activistes flamands qui ne désemplassent pas et qui sont caractéristiques du régime émotionnel des patriotes belges :

« Ce jour-là est un jour de deuil pour la ville de Gand : les autorités locales allemandes, assistées de quelques Belges, oublieux des devoirs les plus élémentaires du citoyen, inaugurent solennellement l'ouverture des cours de la nouvelle Université flamande organisée par le pouvoir ennemi ! Cette cérémonie, funèbre pour tout cœur de patriote, [...] Cette cérémonie, funèbre pour tout cœur de patriote, a lieu dans la grande rotonde de notre vieille Université, rue des Foulons, rotonde qui a retenti si souvent des accents de notre "Brabançonne" lors de la rentrée solennelle de notre chère Alma mater gantoise ! Là où tant de recteurs vénérés de notre enseignement supérieur national ont fait entendre leur voix en de patriotiques allocutions [...] un traître à sa patrie adoptive, le nouveau recteur Hofman, a célébré les hypocrites bienfaits du pouvoir allemand créant à Gand une Université de langue flamande. Un traître a prétendu qu'il y avait quatre-vingts ans que le peuple flamand attendait impatiemment cette création !⁷⁹² »

Avec cette ouverture de l'Université flamande de Gand, le régime d'occupation allemande franchit également un nouveau cap lors de ce mois d'octobre 1916 en rentrant dans l'illégalité. Cette nouvelle institution académique ne respecte pas le droit et la loi belge d'avant-guerre. Ainsi, la *Flamenpolitik* prend une tout autre dimension et adopte des mesures impactant concrètement le quotidien d'une partie de la population flamande⁷⁹³. C'est alors dans ce nouveau climat et ces nouvelles dimensions qu'arbore la politique d'occupation que l'ensemble de nos diaristes entame leur troisième hiver sous occupation.

III. Le terrible hiver 1916-1917

Les événements du mois d'octobre et plus généralement l'année 1916 amorcent déjà les prémices d'une phase critique dans l'expérience d'occupation de nos diaristes. Toutefois, c'est durant l'hiver 1916-1917 que nos différents diaristes ainsi qu'une partie importante de la

⁷⁹⁰ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 24-38 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*.

⁷⁹¹ Journal de Marc Baertsoen, le 22 octobre 1916.

⁷⁹² *Ibid.*, le 24 octobre 1916.

⁷⁹³ DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 112-116 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 193-227.

population belge connaissent les moments les plus critiques et éprouvants sur le plan physique et moral de leur expérience d'occupation. À partir de cet instant, l'ensemble de la population belge patriote occupée, toutes classes sociales confondues rencontrent des difficultés importantes au quotidien. La bourgeoisie et l'aristocratie, à laquelle bon nombre de nos diaristes appartiennent, ne sont plus épargnées. Ils font également face à des difficultés alimentaires et matérielles sévères de même que le reste de la population⁷⁹⁴.

Le quotidien pesant sous l'occupation

Les mesures répressives et d'exploitation envers la majorité de la population belge occupée n'ont jamais été aussi importantes et excessives que durant ce troisième hiver. Celles-ci accentuent la difficulté des conditions de vie des patriotes belges occupés. Parmi ces mesures répressives, nous avons déjà mentionné les déportations d'ouvriers belges à partir d'octobre 1916. Celles-ci prennent place jusqu'au mois de mars 1917 et sont étroitement liées à ce troisième hiver passé sous l'occupation. Ces déportations engendrent un climat anxieux et pesant au quotidien pour les diaristes durant cette saison hivernale. Elles constituent la politique ayant suscité le plus de réactions au sein de la population belge occupée durant l'occupation⁷⁹⁵.

Presque tous nos diaristes ont exprimé des émotions à ce sujet. Seul Jean-Baptiste Delporte n'en fait pas mention. Toutefois, cela pourrait s'expliquer par le changement de comportement du prêtre cominois depuis le mois de mai 1915. Presque plus aucune forme d'émotion ne transparait dans le discours du diariste, pouvant potentiellement trahir une forme de lassitude et d'accoutumance par rapport aux événements dont il est témoin. Cette évolution de son comportement d'écriture s'intensifie au cours de l'année 1916 pour arriver à son point le plus critique durant l'hiver 1916-1917. Le diariste n'emploie que des tournures de phrases impersonnelles et courtes n'évoquant que des événements en lien avec sa vie quotidienne et la situation locale à Comines⁷⁹⁶.

Mis à part Jean-Baptiste Delporte en zone d'opération, tous les diaristes des deux autres types de zones d'occupation ont mentionné les déportations. Celles-ci suscitent des émotions déplaisantes, intenses, autant collectives qu'individuelles. Certains sortent même du silence pour en parler comme Jacqueline van den Eynde ou Léon Van Coppenolle, illustrant ainsi le

⁷⁹⁴ DE SCHAEPPRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 111-116 ; 213-225 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), op. cit., pp. 95-116.

⁷⁹⁵ BECKER Annette, op. cit., pp. 191-218.

⁷⁹⁶ Il n'aborde alors pas la situation plus générale de la Belgique (Cf. *Chapitre II*, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117).

choc émotionnel que cela a pu provoquer pour une partie de la population belge⁷⁹⁷.

Nous l'avons vu précédemment, la première réaction et émotion exprimée par nos diaristes face à ces déportations est l'indignation à des degrés d'intensité élevés comme la révolte. Celle-ci peut être exprimée collectivement au nom de la population locale ou belge ou être personnelle. Marc Baertsoen évoque davantage la population gantoise illustrant son identité locale prononcée⁷⁹⁸ tandis que les autres diaristes s'expriment davantage au nom de la population belge :

« On raconte ici que les déportations d'hommes, qui continuent sans cesse, qui révoltent la ville entière, et auxquelles nous assistons impuissants, se font sur une toute aussi vaste échelle dans toute la Belgique [...] »⁷⁹⁹ ; « L'émotion redouble à Gand au sujet des réquisitions d'hommes par les Allemands. [...] Aussi l'émoi est-il général. Tout le monde se demande à quoi tendent ces mesures extraordinaires, qui ne peuvent plus se justifier par le prétexte d'employer des chômeurs.⁸⁰⁰ » ; « L'indignation et l'irritation augmentent de jour en jour et d'heure en heure,⁸⁰¹ » ; « Inexorablement, ils allaient être déportés vers le pays ennemi et chose horrible, ils allaient peut-être devoir travailler à ces engins meurtriers qui tuent leurs frères.⁸⁰² »

Ces déportations, et plus globalement le durcissement aigu des mesures répressives telles que les réquisitions, suscitent une multitude d'autres émotions déplaisantes chez nos diaristes. L'anxiété, la peur et la tristesse que nous évoquions précédemment sont également observées et caractéristiques à cet hiver. Les déportations installent un climat anxiogène d'insécurité persistant et de peur au sein d'une partie de la population belge occupée et chez nos diaristes. Cette insécurité est présente constamment dans la culture et les sociétés modernes, mais son intensité peut être exacerbée par des événements tels que l'occupation⁸⁰³. Ces trois émotions déplaisantes sont observées chez les différents diaristes :

« La nuit avait été bien anxieuse pour les braves paysans et si, soudain l'on avait pu soulever les toits que de scènes déchirantes, des larmes, des sanglots, un profond chagrin⁸⁰⁴ » ; « Espérons que nos maîtres comprendront enfin qu'ils ont fait un pas de clerc et que, sinon par humanité tout au moins par intérêt, ils laisseront revenir dans leur foyers les réquisitionnés qui se trouvent encore en France...⁸⁰⁵ » ; « Les préoccupations au sujet de la paix cèdent le pas à Gand aux préoccupations

⁷⁹⁷ Jacqueline van den Eynde et Léon Van Coppenolle développaient une écriture sporadique depuis plusieurs mois, pouvant illustrer une lassitude extrême face au quotidien sous occupation et la longévité de la guerre. Le fait qu'ils sortent de leurs mutismes prolongés afin d'évoquer ces déportations illustre l'intensité des émotions déplaisantes qu'elles ont suscitées (BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.*).

⁷⁹⁸ Marc Baertsoen est celui qui évoque les déportations le plus régulièrement. Ce dernier vit à Gand, capitale d'étape qui est l'une des régions les plus touchées par ces vagues de déportations. Les déportations sont au cœur du quotidien de la population gantoise. De plus, l'évolution de la situation locale est au centre de l'attention de l'avocat tout au long de son carnet (*Ibid.*).

⁷⁹⁹ Journal de Marc Baertsoen, le 5 novembre 1916.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, le 29 novembre 1916.

⁸⁰¹ Journal de Marguerite Giron, le 7 novembre 1916.

⁸⁰² Journal de Jacqueline van den Eynde, le 26 novembre 1916.

⁸⁰³ COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*, pp. 309-311 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 391-393.

⁸⁰⁴ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 26 novembre 1916.

⁸⁰⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 4 décembre 1916.

qu'occasionnent la situation économique et la terrible situation des ouvriers réquisitionnés par les Allemands pour aller travailler au front en France.⁸⁰⁶ »

En plus de cette anxiété et cette peur, une tristesse compassionnelle empreinte de l'identité patriote belge est exprimée par nos diaristes. Cette pitié témoigne notamment d'une forme de solidarité patriotique et d'une stratégie émotionnelle spécifique au régime identitaire des patriotes belges durant l'occupation⁸⁰⁷. Ainsi, face à cette souffrance émotionnelle et physique que provoquent ces déportations, une compassion patriotique, personnelle, collective ou individuelle envers les ouvriers belges concernés est exprimée par nos diaristes. On l'observe notamment chez Marc Baertsoen : « [...] *Presque tous sont hâves et pâles, et font pitié à voir. [...]* ⁸⁰⁸ ». Marie Gevers quant à elle évoque les déportations essentiellement par l'intermédiaire des conditions de vie et de travail éprouvantes des ouvriers belges déportés. De fait, le retour des ouvriers déportés malades constitue une autre source d'indignation et d'effroi au sein d'une partie de la population belge. Par leur état physique meurtrie et leur santé totalement atteinte, ces ouvriers belges malades choquent la population belge patriote comme l'illustre cet extrait de Marie Gevers⁸⁰⁹ : « [...] *L'homme que j'ai vu est dans un état de maigreur effrayant.*⁸¹⁰ »

À côté de ces émotions compassionnelles patriotiques à plus grande échelle, se développe une tristesse intense suscitée par la séparation déchirante que provoquent ces déportations pour les familles concernées. Ces dernières constituent également des événements traumatisants pour les Belges concernés qui vivent une nouvelle séparation. Cela peut alors les impacter plus durablement en provoquant notamment une lassitude et une dépression réactionnelle intense⁸¹¹. De cette façon, face à ces scènes de déchirement, nos diaristes expriment également une tristesse compassionnelle pour les familles belges qui voient leur quotidien sous occupation être bouleversé par le départ d'un ou plusieurs de leurs membres. Une double tristesse coexiste, l'une est attribuée à d'autres personnes et est davantage restreinte à la sphère familiale et privée, l'autre est personnelle et individuelle, et arbore une dimension compassionnelle. Léon Van Coppenolle sort notamment du silence pour relater ces scènes de séparations :

« C'est à fendre l'âme et de plus révoltant, le cœur se brise d'émotion et de rage impuissante. [...] Les femmes et enfants agitent mouchoirs et mains, pleurent... [...] Tristes

⁸⁰⁶ *Ibid.*, le 4 janvier 1917.

⁸⁰⁷ BOULOC François, CAZALS Rémy, LOEZ André, *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Privat, 2011, pp. 7-12 ; TAITHE Bernard, *op. cit.*.

⁸⁰⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 4 décembre 1916.

⁸⁰⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 226-231 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 111-112.

⁸¹⁰ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 20 février 1917.

⁸¹¹ CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*.

moments que de voir ces hommes partis malgré tout en chantant la Marseillaise, la Brabançonne, l'Internationale, "à bas Guillaume", etc.⁸¹² »

Les souffrances et le traumatisme qu'occasionnent ces déportations pour une partie de la population belge alimentent et exacerbent également la haine et le mépris envers l'occupant allemand. Ces mesures de déportations s'avèrent fortement impopulaires et dégradent drastiquement la relation qu'avait l'occupant allemand avec la population belge occupée. Ainsi, malgré le traumatisme, ces mesures exacerbent le sentiment patriotique, y compris dans ses stratégies émotionnelles les plus virulentes⁸¹³. Elles se retrouvent surtout dans les carnets des diaristes qui sont empreints d'une identité patriote belge prononcée s'exprimant alors au nom de tout le pays comme Marguerite Giron ou Marie Gevers :

*« Le pays entier frissonne de colère et d'indignation, la révolte bâillonnée nous brise le cœur !⁸¹⁴ » ;
« C'est à fendre l'âme et de plus révoltant, le cœur se brise d'émotion et de rage impuissante.⁸¹⁵ » ;
« Beaucoup sont morts, dans les camps, à la suite des privations ou du froid. La haine se masse, la haine s'accumule dans notre peuple naturellement facile et bon. Je soupe avec une sorte d'effroi mystique au jour où cette haine explosera.⁸¹⁶ »*



Ces déportations peuvent ainsi bouleverser le quotidien sur le plan privé et l'équilibre familial de certains Belges. D'autres événements familiaux peuvent également grandement affecter la population belge et nos diaristes. Certains, comme Marc Baertsoen ou Jean-Baptiste Delporte, ont choisi de ne pas évoquer ce trait-là de leur vie⁸¹⁷. D'autres à l'inverse mettent leur vie familiale et privée au centre de leur rédaction quotidienne, ouvrant ainsi les portes de leur intimité. Marguerite Giron et Marie Gevers sont les deux seules diaristes qui se confient sur leurs maux familiaux et intimes durant cette période.

Durant cet hiver 1916-1917, le quotidien de Marguerite Giron sur le plan familial est marqué par la continuation et l'aggravation du déclin de la santé de sa maman et de ses deux beaux-parents. Comme nous l'évoquions plus tôt, ces problèmes de santé sont une source d'anxiété et de tristesse permanente pour sa famille et la diariste qui s'occupe de ces derniers :

« L'idée que Bonne-Maman pourrait avoir une congestion, dans la soirée ou la nuit, [...] me remplit d'inquiétude. [...] Ajoute aux inquiétudes générales le souci que nous donne l'évident déclin de Bonne-Maman⁸¹⁸ »

⁸¹² Pour Léon Van Coppenolle, ces déportations sont évoquées avec beaucoup d'émotions déplaisantes individuelles et personnelles. Cela dénote quelque peu avec le comportement de rédaction sobre en émotion qu'il adoptait habituellement. Un sentiment de frustration et d'impuissance imprègne alors son discours (Journal de Léon Van Coppenolle, le 5 décembre 1916).

⁸¹³ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 25-35 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*

⁸¹⁴ Journal de Marguerite Giron, le 10 novembre 1916.

⁸¹⁵ Journal de Léon Van Coppenolle, le 5 décembre 1916.

⁸¹⁶ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 20 février 1917.

⁸¹⁷ Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51.

⁸¹⁸ Journal de Marguerite Giron, le 25 novembre 1916.

Les conditions climatiques et psychologiques extrêmes qu'impose cet hiver 1916-1917 affectent en premier lieu les tranches plus vulnérables de la population⁸¹⁹. Cela s'observe également dans le cercle familial de Marguerite Giron où les trois grands-parents sont sujets à des inquiétudes et des angoisses chroniques par rapport à la situation qui se dégrade grandement :

« Bonne-Maman est plus agitée, plus pitoyable et plus malheureuse que jamais.⁸²⁰ » ; « Bonne-Maman ne se remet pas de l'arrestation de Maurice. Son émotion et son agitation font mal à voir, et sa mémoire pâtit de son inquiétude.⁸²¹ »

Ces problèmes de santé qui bousculent le quotidien de la famille peuvent avoir des effets néfastes sur le moral plus général de la diariste. Sur le plan personnel, cet hiver 1916-1917 est la période la plus éprouvante émotionnellement chez Marguerite Giron. Toutefois, la bourgeoise bruxelloise continue à trouver du réconfort à travers la correspondance qu'elle entretient avec ses fils et qui constitue une des rares consolations dans son quotidien anxiogène : *« Au milieu de nos soucis, nous sommes bien heureux de recevoir de vos nouvelles. [...] Cela nous fait du bien de savoir que vous avez séjourné dans ce milieu ami et dans ce paysage connu.⁸²² »*.

Malgré la distance avec ses fils, Marguerite Giron arrive à se préserver de la dépression chose que Marie Gevers éprouve plus de difficultés à faire. En effet, à partir de la fin d'année 1916, l'Anversoise commence à être plus sérieusement affectée par la séparation avec son mari. Celle-ci est sujette à une série d'épisodes dépressifs provoqués par le manque et la dépendance physique et affective qu'elle aurait envers son mari. À plusieurs reprises, elle se confie longuement sur ces états émotionnels dont voici un exemple⁸²³ :

« Oh mon ami comme l'amour est un sentiment compliquée moralement, je trouve qu'il vaut mieux que je sois ici avec les enfants : [...] mais physiquement ! Ah physiquement c'est plus dur que je ne me le serais imaginé et j'ai des nuits lamentables, lorsque je ne me suis pas bien fatiguée le jour je rêve de toi avec intensité : [...] je souffre parfois tant physiquement de notre séparation [...]»⁸²⁴ »

Nonobstant au cours de ce troisième hiver, ces épisodes de dépression ne s'immisceraient pas encore dans les choix de vie, les stratégies émotionnelles et le régime identitaire de Marie Gevers. Elle est encore animée par ses convictions et son devoir patriote⁸²⁵.

⁸¹⁹ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 213-239.

⁸²⁰ Journal de Marguerite Giron, le 15 novembre 1916.

⁸²¹ *Ibid.*, le 2 février 1917.

⁸²² *Ibid.*, le 17 février 1917.

⁸²³ Vous trouverez en Annexes deux autres passages qui surviennent à la même période et qui complètent celle-ci (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Manque affectif de Marie Gevers pour son mari », p. 6).

⁸²⁴ Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 30 novembre 1916.

⁸²⁵ Malgré la difficulté que constitue la séparation avec son mari, l'Anversoise est encore animée par son devoir patriotique. Celle-ci serait toujours convaincue par son choix d'être rentrée en Belgique malgré le fait que ses conditions de vie quotidienne apparaissent particulièrement difficiles, à l'instar de la majorité de la population belge occupée (CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.* ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 22-34).



Ces déportations et ses impacts s'insèrent dans un contexte de misère économique, alimentaire et physique plus générale en Belgique occupée durant l'hiver 1916-1917. De fait, les conditions climatiques extrêmes couplées au durcissement du régime d'occupation et de ses mesures d'exploitations et de répressions impactent tous les aspects de la vie quotidienne de la majorité de la population belge présents dans tous les types de zone d'occupation. Cet accroissement significatif des difficultés quotidiennes sous l'occupation constitue un phénomène particulier à ce troisième hiver⁸²⁶. L'une des caractéristiques de cet hiver 1916-1917 est son froid extrême et sa longévité enregistrant des périodes de gels importantes et répétées. Ce climat extrême constitue une source d'anxiété et de peur chronique pour une majorité de civils belges occupée⁸²⁷. Ces deux émotions déplaisantes, l'une complexe et l'autre primaire, illustrent le sentiment d'insécurité que provoque ce froid intense qui constitue également une menace et un danger directs pour la majorité de la population belge occupée⁸²⁸. Le climat extrême accentue les pénuries de tout type (matérielle, alimentaire, etc.) et augmente la fréquence des réquisitions allemandes de tout type sur la population belge⁸²⁹. Cette peur et cette anxiété collectives à l'égard de la situation alimentaire et sociale notamment des classes modestes de la population belge occupée est exprimée tant en zone d'étape qu'en zone du gouvernement général au regard de ces exemples issus des carnets de Marguerite Giron et Marc Baertsoen⁸³⁰:

« Il continue à geler à pierre fendre, le charbon devient rare et nous est une grosse cause de préoccupation⁸³¹ » ; « Nos matelas nous inquiètent, notre linge est menacé,⁸³² » ; « Ce jour-là la ville de Gand est sens dessus dessous à cause de la pénurie de lait qui se fait sentir pour la première fois de façon aiguë.⁸³³ » ; « Il neige et il gèle toujours. La question du combustible prime en ce moment-ci toutes les autres, même la question du lait.⁸³⁴ » ; « Pendant cette semaine on se

⁸²⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

⁸²⁷ Ces deux émotions constituent à elles seules 1/3 des émotions exprimées durant cette période. Peu d'émotions plaisantes figurent également dans les discours de nos diaristes. La joie est la seule émotion plaisante qui se démarque avec une vingtaine d'occurrences contre 63 et 40 pour l'anxiété et la tristesse. Cette omniprésence d'émotions déplaisantes ou d'absence d'émotions pourrait illustrer cette forme de baisse de moral et cette dépression qui s'emparent de nos diaristes et de la population belge à cette période (Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre III*, « Tableau 3.4 », pp. 51-52).

⁸²⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., pp. 220-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, op. cit., pp. 309-311.

⁸²⁹ BECKER Annette, op. cit., pp. 124-130 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, op. cit. ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 217-223.

⁸³⁰ Ces cinq citations sont des exemples parmi d'autres de ce phénomène d'anxiété et de peur collective durant l'hiver 1916-1917. Vous trouverez en Annexes d'autres citations de ce genre (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « L'anxiété et la peur collective durant l'hiver 1916-1917 », p. 7).

⁸³¹ Journal de Marguerite Giron, le 27 janvier 1917.

⁸³² *Ibid.*, le 10 mars 1917.

⁸³³ Journal de Marc Baertsoen, le 18 janvier 1917.

⁸³⁴ *Ibid.*, le 30 janvier 1917.

préoccupe de plus en plus à Gand de la situation économique, qui devient vraiment inquiétante. Le peuple souffre beaucoup de la faim : [...]»⁸³⁵

Marc Baertsoen est le diariste qui insiste le plus sur ces pénuries alimentaires. Ce dernier évoque encore à plusieurs reprises les conséquences physiques sur la population gantoise qu'engendrent ces conditions de vie extrêmes sous occupation. Plus qu'en zone du gouvernement général, les populations vivant en zone d'étape subissent de plein fouet cette précarité alimentaire. Depuis le début de la guerre, ces derniers sont soumis à un régime d'occupation stricte et font l'objet de davantage de réquisitions et de rationnement. Cela pèse ainsi sur les organismes et le physique des civils belges en zone d'étape⁸³⁶.

Par ailleurs, ces impacts sur le physique et le corps des habitants sont dorénavant généralisés à l'ensemble de la population belge occupée. Les pénuries sont de plus en plus régulières et aiguës⁸³⁷. Cette intensification des pénuries, du rationnement, des réquisitions et de la difficulté des conditions de vie sous occupation engendre une misère économique, alimentaire et matérielle d'une intensité rare au sein de la quasi-totalité de la population belge occupée. Celle-ci est un phénomène caractéristique de cette étape de l'expérience d'occupation de nos diaristes. La misère s'installe dans toutes les tranches de la population et de la société belge y compris les élites francophones flamandes⁸³⁸. Marguerite Giron et Marie Gevers insistent notamment sur cette misère généralisée. L'Anversoise le fait en exprimant une forme de pitié et de tristesse compassionnelle et patriotique à l'égard de la population anversoise :

« Et c'est pitié de voir, comment sont vêtus les enfants qui viennent à l'école par ce froid. Que cet hiver rigoureux est anxieux, le soir, surtout nous avons le cœur si serré en pensant à nos soldats aux tranchées. »⁸³⁹

Ces pénuries alimentaires et cette misère partagée par la quasi-totalité de la population belge soulèvent toutefois encore des formes d'inégalités persistantes. En effet, le degré de difficultés rencontrées varie légèrement suivant que l'on vit en campagne ou en ville, ou selon les types de zones d'occupations. Certains de nos diaristes, comme Marie Gevers et Marguerite Giron, et une partie aisée de la population belge arrivent encore à subvenir partiellement à leur besoin en passant par le marché noir⁸⁴⁰. Par ailleurs, ces divergences ne sont pas soulignées par nos diaristes, illustrant ainsi le caractère presque unanime de ces difficultés au sein de la population.

⁸³⁵ *Ibid.*, le 3 mars 1917.

⁸³⁶ BECKER Annette, *op. cit.* ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*.

⁸³⁷ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*.

⁸³⁸ *Ibid.* ; BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 124-130 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*.

⁸³⁹ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 4 février 1917.

⁸⁴⁰ Le marché noir est utilisé par ces derniers durant l'entièreté de l'occupation et constitue un complément non négligeable de leurs apports alimentaires. Ces achats au marché noir sont principalement assurés par l'aisance et les ressources financières importantes de nos diaristes et des élites belges avant le conflit (BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*).



Ces phénomènes inhérents à cet hiver 1916-1917 ont contribué à affecter considérablement le moral d'une partie importante de la population belge occupée et également de nos diaristes. Ainsi, cet hiver se présente comme la phase la plus critique de l'expérience d'occupation de nos diaristes et de la population belge occupée. Elle constitue un creux dans les expressions émotionnelles de nos diaristes⁸⁴¹. La majorité de la population belge occupée accuse une baisse de moral. À l'image de Marie Gevers, il s'agit d'une dépression réactionnelle provoquée par l'usure de la guerre et l'accroissement de la difficulté des conditions de vie sous occupation. En plus des conditions de vie extrêmes, la stagnation du conflit propre aux périodes hivernales contribue également à alimenter cette dépression. Celle-ci prend la forme d'une lassitude, d'une tristesse et d'un découragement intense chez les civils belges qui sont touchés⁸⁴². Elle s'observe également chez nos diaristes qui présentent des signes d'usures mentales et de déprimés dans leur discours. Marguerite Giron, Marc Baertsoen et Marie Gevers observent notamment explicitement cette dépression sur eux-mêmes ou sur la population belge occupée⁸⁴³ :

« Nous sommes submergés de tristesse et d'indignation et chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de haïr et de mépriser nos bourreaux [...] Nous ne ressentons plus aucune dépression, mais nous devenons enragés d'impatience et d'impuissance⁸⁴⁴ » ; « Dépression très grande ; [...] Tout le monde est d'accord qu'un nouvel hiver à passer ainsi est impossible et qu'il faut donc qu'à tout prix la guerre finisse pour la fin du prochain été.⁸⁴⁵ » ; « Il me prend ces jours-ci une sorte de lassitude morale, de dépression si profonde que je ne sais vraiment comment la surmonter. C'est sans doute pour avoir trop espéré, la semaine dernière par suite de la retraite allemande en France. [...] »⁸⁴⁶ »

La période des fêtes constitue un cas exemplatif illustrant cette dépression qui touche la population belge occupée. En effet, les discours de nos diaristes sont plus imprégnés de tristesse

⁸⁴¹ Cette baisse de moral s'observe par la diminution du nombre d'émotions exprimées durant le premier trimestre de l'année 1917. Celui-ci constitue un creux significatif dans les expressions émotionnelles des différents diaristes (Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre III*, « Graphiques 3.2-3.5 », pp. 47-49).

⁸⁴² CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.* ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 222-233.

⁸⁴³ Ces trois citations sont des exemples parmi d'autres de cette dépression observée par les diaristes sur eux-mêmes ou chez les autres. Vous trouverez plus d'exemples en Annexes (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « La dépression des diaristes et de la population belge occupée (1916-1917) », pp. 7-8).

⁸⁴⁴ Chez Marguerite Giron, ce n'est pas à proprement parler une dépression qui est exprimée. La diariste ne la nomme pas telle qu'elle. Ce sont davantage de la tristesse et un découragement personnel et individuel qui transparait dans son discours. Cela illustrerait une forme de lassitude et de pessimisme plutôt qu'une forme de dépression. Dans cet extrait, le fait que la diariste évoque que la dépression n'est plus effective, soulignant son existence antérieure (Journal de Marguerite Giron, le 24 janvier 1917).

⁸⁴⁵ Chez Marc Baertsoen, cette dépression est davantage observée au sein de la population gantoise. Il s'agit alors d'une dépression collective. Marc Baertsoen n'exprime pas de dépression à titre personnelle, mais insiste à de nombreuses reprises sur le moral affecté de la population gantoise durant cette période (Journal de Marc Baertsoen, le 10 février 1917).

⁸⁴⁶ Marie Gevers est celle qui se livre le plus abondamment sur sa dépression. Tout au long de l'occupation, Marie Gevers est sujette à des épisodes dépressifs intenses. Comme la plupart des Belges occupés, ceux-ci peuvent être causés en partie par le prolongement incessant de la guerre et les conditions de vie extrêmes au quotidien. Ces épisodes dépressifs seraient aussi provoqués en partie par le manque de son mari (Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 13 mars 1917).

et d'anxiété que les années précédentes illustrant également ce moral affecté :

« Les jours de fêtes sont tristes, tristes, mes enfants.⁸⁴⁷ » ; « L'année finit de nouveau sous l'impression déprimante que nous laisse la désillusion éprouvée ces derniers mois par l'échec relatif de la grande offensive anglo-française du mois de juillet. [...]»⁸⁴⁸ »

Marguerite Giron et Marc Baertsoen se montrent chacun beaucoup plus expéditifs au moment de mentionner les fêtes. De plus, les deux diaristes n'effectuent pas de bilan de fin d'année. Ils ne formulent pas de prédictions ou d'espoirs au 1^{er} janvier 1917⁸⁴⁹. Ce changement de comportement pourrait à nouveau illustrer cette forme de lassitude de nos diaristes face au quotidien sous occupation qui s'éternise et se détériore en même temps que le conflit stagne. Cette absence de rédaction volumineuse pourrait également souligner une fatigue émotionnelle et une potentielle dépression provoquée par l'année écoulée qui s'est avérée être éprouvante pour nos diaristes⁸⁵⁰.

Marie Gevers passe ses premières fêtes de fin d'année en contexte d'occupation. Ces événements lui suscitent une tristesse intense. Ces vives émotions ne sont pas sans rappeler les patterns émotionnels que nous relevions chez les autres diaristes au début du conflit. Cela illustre à nouveau le décalage que pouvait avoir Marie Gevers avec le reste de la population flamande. Cette tristesse affecte encore plus son moral déjà atteint par les conditions de vie quotidienne. Ces fêtes mettent également en évidence les stigmates de cette situation d'occupation et lui rappellent la séparation avec son mari⁸⁵¹ :

« Triste noel, sans toi, mon ami, j'ai pensé à toi avec intensité, je pensais que la vie régulière et tranquille m'aurait tant doucement calmée il n'en est rien.⁸⁵² » ; « L'année finit de nouveau sous l'impression déprimante que nous laisse la désillusion éprouvée ces derniers mois par l'échec relatif de la grande offensive anglo-française du mois de juillet. [...]»⁸⁵³ » ; « J'aurais voulu, hier soir longuement t'écrire, dans ce cahier pour achever ainsi l'année avec toi. Je me suis méfié de moi-même j'étais trop près des larmes, par ce réveillon solitaire et pluvieux, puis c'est bien en ce moment que ton souvenir m'est le plus violent.⁸⁵⁴ »

D'autres diaristes ont tendance à intérioriser leurs états émotionnels. C'est alors davantage leur changement de comportement d'écriture qui trahisse cette lassitude et potentiellement cette dépression. Nous avons déjà évoqué le cas de Jean-Baptiste Delporte qui adopte une écriture

⁸⁴⁷ Journal de Marguerite Giron, le 25 décembre 1916.

⁸⁴⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 31 décembre 1916.

⁸⁴⁹ L'avocat gantois ne fait que mentionner la fête de Noël sans s'éterniser tandis que Marguerite Giron affiche une rédaction moins volumineuse à l'occasion de cette fin d'année qu'à l'accoutumée. Cela constitue alors un changement radical de comportement en comparaison avec les Noëls et Nouvel An précédents (Cf. *Chapitre II : Le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 101-104 ; 130-132).

⁸⁵⁰ BECKER Annette, *op. cit.* ; CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.*.

⁸⁵¹ On observe chez Marie Gevers des phénomènes émotionnels similaires à ceux relevés chez nos autres diaristes lors des premières fêtes de fin d'année passée sous l'occupation en 1914. Cela illustre une nouvelle fois le décalage avec le reste de la population belge occupée que pouvait avoir la romancière anversoise dans son expérience d'occupation (Cf. *Chapitre II*, « Les premières fêtes de fin d'année sous l'occupation », pp. 101-104).

⁸⁵² Cahier d'Exil III de Marie Gevers, le 26 décembre 1916.

⁸⁵³ *Ibid.*, le 31 décembre 1916.

⁸⁵⁴ Marie Gevers clôture son *Cahier d'Exil III* au jour de l'An (*Ibid.*, le 1^{er} janvier 1917).

machinale, presque robotique, absente de toute forme d'expression émotionnelle depuis le mois de mai 1915⁸⁵⁵. Ce changement d'attitude d'écriture est également observé chez Jacqueline van den Eynde qui, lors des rares fois où elle a repris la plume, affiche une rédaction totalement différente⁸⁵⁶. Après les déportations qu'elle avait évoquées en novembre 1916, un nouveau silence s'installe et dure presque deux ans de décembre 1916 à septembre 1918⁸⁵⁷.



Cette dépression réactionnelle à grande échelle est également alimentée par les stratégies émotionnelles spécifiques à la période hivernale⁸⁵⁸, les nombreuses nouvelles en défaveur de la Belgique venues du front⁸⁵⁹ et l'absence d'évolution significative du conflit. Une forme de pessimisme vis-à-vis de l'évolution du conflit s'empare de la vision de nos diaristes et de la population belge patriote comme l'illustrent ces extraits de Marc Baertsoen et Marie Gevers :

« Voilà donc la Roumanie dans une très mauvaise situation, alors que tant de personnes ici s'imaginaient, quand elle a déclaré la guerre aux Autrichiens il y a deux mois, que cette entrée en scène d'une nouvelle armée toute fraîche, allait faire pencher la balance en faveur des Alliés ⁸⁶⁰ » ; « Cher ami, je ne sais pourquoi, après plusieurs jours d'optimismes suraigle dus à l'intervention de l'amérique, je suis ce soir profondément démoralisée et découragée. [...] ⁸⁶¹ »

Mais ces événements sur le front et internationaux peuvent aussi susciter de l'espoir de voir le conflit évoluer significativement⁸⁶². Des émotions plaisantes sont ainsi exprimées par Marc Baertsoen et Marie Gevers :

« [...] Joie, tout le monde en l'air, et pourtant nerveux et inquiet, car les épreuves et les déceptions ont été, depuis 14, si cruelles et si nombreuses, que l'on ne peut plus croire aux bonnes nouvelles : et à travers la joie qui chante en moi, une autre voie me dit : "Et si cela tournait mal en Russie [...] ⁸⁶³ » ; « Tout le monde cause à Gand des événements extraordinaires de Russie et des avances des Anglais et des Français qui font naître les plus grandes espérances ⁸⁶⁴ »

⁸⁵⁵ Cf. *Chapitre II*, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117.

⁸⁵⁶ Cf. *Chapitre II*, « La vie quotidienne en 1915 », pp. 117-121.

⁸⁵⁷ Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour tenter d'expliquer ce long silence. L'année 1917 est marquée par une série de réquisitions matérielles et de vivres imposées par le pouvoir occupant, mais qui n'engagent pas directement de vies humaines. Nous pourrions supposer que ces réquisitions n'aient pas impacté de manière significative le quotidien de la famille aristocrate de Jacqueline van den Eynde étant donné que ceux-ci jouissaient d'une condition matérielle aisée. N'ayant pas vécu de changement impactant son quotidien et ne voyant pas la situation générale s'améliorer, la diariste aurait pu ne pas ressentir le besoin de réécrire (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 159-168 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 228-249).

⁸⁵⁸ Cf. *Chapitre II* : *Le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 104-110 ; 130-132.

⁸⁵⁹ La débâcle de la Roumanie en novembre 1916 ou encore les événements de Russie en février 1917 sont deux événements suivis avec attention par les diaristes. Ils suscitent de la déception ainsi que d'autres formes d'émotions déplaisantes (COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.*, pp. 59-66 ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 235-236).

⁸⁶⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 25 novembre 1916.

⁸⁶¹ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 10 février 1917.

⁸⁶² Cela soulève notamment les schémas d'espoir finalement déçu qui sont répétitifs et qui rythment le quotidien de la population belge durant leur expérience d'occupation. Ces espoirs déçus peuvent à terme affecter considérablement le moral de nos diaristes et des civils belges occupés (Cf. *Chapitre II*, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117).

⁸⁶³ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, 19 mars 1917.

⁸⁶⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 21 mars 1917.

Continuation de la Flamenpolitik : la scission administrative

L'hiver 1916-1917 voit également se dérouler la première année académique de la toute nouvelle université flamande de Gand lançant définitivement la *Flamenpolitik*⁸⁶⁵. La nouvelle propagande activiste flamande vient alors s'ajouter à la propagande allemande et rythme également le quotidien des Flamands occupés. De nombreux appels à la manifestation activistes émergent, suscitant de vives réactions d'indignation collective et personne ainsi qu'une opposition au sein de la population patriote flamande et chez nos diaristes⁸⁶⁶ :

« Les journaux flamingants à la dévotion de nos maîtres ne se font pas faute pourtant de battre le rappel pour cette institution mort-née. Ces journaux contiennent constamment des élucubrations révoltantes en faveur d'une Flandre autonome sous la suzeraineté allemande et ils appellent les Flamands partisans d'un régime des "Flamands conscients". Cette expression, répétée d'une façon agaçante, [...]»⁸⁶⁷ »

Cela alimente ainsi les stratégies émotionnelles spécifiques aux patriotes belges envers les communautés perçues comme étant les "ennemis" de la nation. Ces attitudes déviantes des activistes flamands à l'encontre de la Belgique les isolent un peu plus du reste de la population flamande et cristallisent la haine et le mépris exprimés à leur égard⁸⁶⁸ comme au regard de cet extrait : *« [...] Voilà le beau résultat de cette création boche ! Pas un Belge, digne de ce nom, ne fréquente cette Université... »⁸⁶⁹*. Ces nouvelles stratégies émotionnelles de haine exacerbée envers les activistes flamands prennent place en réaction à la *Flamenpolitik* et sont caractéristiques du régime émotionnel des patriotes belges durant cette seconde moitié de l'occupation. Cette haine vient s'ajouter celle qui était déjà exprimée à l'encontre de l'occupant allemand et qui perdure encore durant cet hiver⁸⁷⁰.

Cette *Flamenpolitik* a intégré le quotidien sous occupation de la population flamande et de nos diaristes. À la fin de l'hiver, dans le courant du mois de mars 1917, cette politique entame un nouveau tournant et prend davantage d'ampleur. En effet, les modifications de la Belgique impulsée par l'occupant franchissent un nouveau stade de la *Flamenpolitik*. Ils entrent encore

⁸⁶⁵ Bien qu'elle puisse constituer un échec sur le plan académique, cette université n'en est pas moins une réussite dans le cadre politique de l'occupant. De fait, elle a permis à l'occupant allemand d'enclencher véritablement la *Flamenpolitik* qui commence à se développer davantage durant ce troisième hiver (DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 156-166 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit., pp. 112-116 ; WILS Lode, op. cit., pp. 193-227).

⁸⁶⁶ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-48 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit. ; WILS Lode, op. cit., pp. 227-298.

⁸⁶⁷ Marc Baertsoen a pour habitude de recopier des pamphlets et des documents annexes sur lesquels il réagit. Parfois, ces documents viennent compléter et alimenter sa pensée. D'autres fois, c'est davantage pour critiquer les idées véhiculées par l'occupant et s'opposer à celles-ci (Journal de Marc Baertsoen, le 19 novembre 1916).

⁸⁶⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit. ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit. ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), op. cit..

⁸⁶⁹ Journal de Marc Baertsoen, le 18 novembre 1916.

⁸⁷⁰ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit. ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit..

plus dans l'illégalité des droits et lois de la guerre en vigueur. Le 21 mars 1917, l'occupant allemand déclare et officialise la séparation administrative de la Belgique en deux parties distinctes⁸⁷¹. Toutes les administrations, autrefois nationales, sont alors divisées en deux. Le régime d'occupation allemande devient la dernière administration commune aux deux régions de Belgique. Cette mesure a de nouveau suscité bon nombre de réactions au sein de la population flamande et du mouvement flamingant⁸⁷². Chez nos diaristes, Marguerite Giron constitue en fait la seule diariste à réagir sur cet événement. Elle le fait en exprimant une haine et un mépris à l'encontre des activistes flamands illustrant son identité patriote et bruxelloise prononcée et menacée par ces nouveaux événements :

« L'exaspération est indicible contre les quelques misérables individus, flamingants idiots et sans conscience qui, affublés du titre de Conseil de Flandre, sont allés à Berlin, lécher les bottes de Bethmann et lui crier leur tendresse, vraisemblablement payée.[...] Leur misérable lâcheté nous fait pleurer de honte, mais l'énormité de leur gaffe criminelle nous console par l'espoir qu'elle sera la fin du flamingantisme. »⁸⁷³

Comme Marc Baertsoen avec l'université de Gand, ce serait la proximité géographique avec l'événement qui aurait suscité davantage de réaction et d'émotion chez la diariste. De fait, Bruxelles est choisie comme siège des nouvelles instances politiques activistes flamandes. Marguerite Giron est alors témoin directe de ce bousclement de l'organisation politique de la Belgique occupée. Elle se sentirait alors davantage concernée et menacée, ces événements impactant directement son quotidien. L'absence de mention de la part de l'avocat gantois irait dans ce sens, ne vivant pas à Bruxelles, mais en zone d'étape, isolée du reste de la Belgique, le manque d'information au sujet de cette séparation administrative pourrait empêcher le diariste gantois d'exprimer son ressenti⁸⁷⁴.

Pour autant, cette séparation administrative confère davantage de pouvoir aux collaborateurs et activistes flamands. Un conseil de Flandre appelé *Raad van Vlaanderen* est ainsi créé à Bruxelles. Cette mise en avant des activistes flamands sur le plan politique accentue encore plus

⁸⁷¹ D'un côté la Flandre qui prend pour capitale Bruxelles, de l'autre la Wallonie avec pour capitale Namur. C'est sur base de ce découpage administratif et de cette vision géographique de la Flandre que nous avons établi la borne géographique de notre étude. Ce découpage administratif alimente les projets activistes, mais également leur vision propre de la Flandre (DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *op. cit.* ; « Flamenpolitik », dans DE DONDER Vic, *op. cit.*).

⁸⁷² Il s'agit là encore d'une des mesures qui étaient défendues et revendiquées par le mouvement flamingant avant la guerre, mais qui est de nouveau accueillie avec beaucoup de virulence par ces derniers (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 251-262 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 112-116 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *op. cit.*)

⁸⁷³ Journal de Marguerite Giron, le 7 mars 1917.

⁸⁷⁴ L'avocat gantois vit en zone d'étape, une région coupée du reste de la Belgique. Cet isolement se reflète dans son discours dans lequel il n'évoque que très peu d'événements se déroulant en dehors de la ville de Gand. Toutes ces raisons pourraient ainsi expliquer l'absence de réaction de l'avocat gantois (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 156-166).

leur marginalisation et leur isolement par rapport au reste de la population belge⁸⁷⁵. Toutefois, cet événement a suscité moins de réactions que les autres en lien avec la *Flamenpolitik*. Celle-ci apparaît encore comme étant un relatif non-sujet dans les carnets de nos diaristes n'apparaissant qu'à de rares occasions durant cette période hivernale. De plus, aucune identité spécifique aux francophones de Flandre ne transparait dans le discours de nos diaristes accentuant ce constat.

Prolongement de l'hiver : un traumatisme hivernal

Ainsi, c'est dans ce climat empreint de fatigue émotionnelle, de dépression et d'usure physique et psychologique que la population belge patriote ainsi que nos diaristes entrevoient l'arrivée tardive du printemps 1917. En effet, cet hiver 1916-1917 est également caractérisé par sa longévité anormale. Le mois d'avril 1917 est marqué par des températures en deçà des minimums de saison et des périodes de gels persistantes⁸⁷⁶. Ce prolongement inattendu et exceptionnel de la période hivernale a comme conséquence de bouleverser les stratégies émotionnelles propres aux saisons. Le caractère anormal et atypique de ce mois d'avril extrêmement froid accentue et prolonge toutes les stratégies émotionnelles que nous retrouvons déjà lors du premier trimestre de 1917. Le mois d'avril et une partie du mois de mai coïncide non pas avec un regain d'espoir⁸⁷⁷, mais avec le prolongement de l'anxiété et de la peur suscitées par les conséquences de ce froid et les conditions de vie extrême. Ces stratégies émotionnelles propres à la période hivernale sont encore observables durant ce mois d'avril :

« Le lait, dont nous avons déjà signalé plusieurs fois la pénurie, n'est plus distribué du tout en ville aux maisons particulières. Les adultes valides ne peuvent plus s'en procurer, à aucun prix ! Il n'y a plus de lait que pour les malades et les petits enfants !⁸⁷⁸ » ; « Le temps s'est enfin radouci depuis deux ou trois jours et le printemps commence à se faire sentir, avec un retard d'un mois.⁸⁷⁹ »

De cette façon, les pénuries alimentaires, les périodes de gel successives, la misère sociale, alimentaire et matérielle, les réquisitions répétées sont autant de phénomènes qui rythment encore le quotidien de la majorité de la population belge occupée. Ces phénomènes spécifiques aux périodes hivernales s'éternisent et suscitent encore des émotions semblables à celles observées durant le premier trimestre 1917⁸⁸⁰. Une tristesse compassionnelle à l'égard des

⁸⁷⁵ ID., « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*.

⁸⁷⁶ Cet hiver extrême et long a touché plus généralement l'ensemble de l'Europe durant le conflit (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 111-116).

⁸⁷⁷ *Ibid.* ; Cf. *Chapitre II : Le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 104-110 ; 130-132.

⁸⁷⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 4 avril 1917.

⁸⁷⁹ Ce soulagement implicite de la part de l'avocat face au temps qui se montre davantage clément induirait une anxiété implicite face au prolongement de la période hivernal et ses conséquences (*Ibid.*, le 29 avril 1917).

⁸⁸⁰ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-191 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*.

populations moins aisées accompagnée d'une anxiété chronique est exprimée par Marie Gevers :

« on voudrait donner quelquechose, on ne peut donner que quelques pommes et une portion de pommes de terre. Donner de l'argent ? A quoi bon, c'est la nourriture qui manque. Aussi, ami, la joie à l'arrivée du paquet contenant chocolat, viande fumée et viande ! Tu ne t'en fais idée. J'espère une récidive bientôt !⁸⁸¹ » ; « Les jours ont été longs et tristes ces derniers temps. On voit tant et de si profondes misères, si iméritées [...] »⁸⁸²

Ce prolongement de l'hiver et toutes les difficultés que cela implique accroît en grande partie le traumatisme, les traces et l'usure mentale et physique qu'accuse une partie de la population belge occupée et nos diaristes. C'est plus globalement l'ensemble de cet hiver 1916-1917 qui a laissé des traces physiques et psychologiques au sein de l'ensemble de la population belge occupée et chez nos diaristes⁸⁸³. En zone d'étape, qui subit une politique répressive et restrictive depuis le début du conflit, Marc Baertsoen évoque notamment son choc lorsqu'il constate l'amaigrissement de la population gantoise provoquée par les dernières privations :

« Il est extraordinaire de constater combien, depuis quelques mois, la population à Gand, dans son ensemble, est physiquement déchuë : on rencontre à chaque instant dans les rues des personnes que l'on connaît, mais qu'on n'a plus vues depuis quelques semaines et qu'on est tout étonné de voir considérablement amaigries. »⁸⁸⁴

Le mois de mai, et le retour des températures plus douces sonne la fin de cette longue période hivernale longue de six mois et fait entrer tardivement la population belge dans la période du printemps. La population belge occupée et les diaristes sortent fatigués et usés moralement et physiquement de cette période hivernale. Néanmoins, une forme de solidarité patriotique dans la souffrance persiste toujours dans le discours de nos diaristes comme chez Marc Baertsoen et Léon Van Coppenolle⁸⁸⁵ :

« Notre population civile, qui a enduré cette période néfaste avec une résignation admirable, un véritable stoïcisme peut-on dire, a bien mérité de la patrie belge... »⁸⁸⁶ ; « Beaucoup sont fatigués de la guerre. »⁸⁸⁷

Cette souffrance endurée pendant ces 6 mois de froid agirait comme un intensificateur des réaffirmations identitaires et des expressions émotionnelles en général pour nos diaristes et une partie de la population belge. De fait, au sortir de l'hiver, la haine et le mépris envers les communautés jugées comme étant les « ennemis » de la nation ou encore les émotions plaisantes d'admiration ou de fierté en lien avec le patriotisme belge sont exacerbés. La fatigue mentale et émotionnelle liée à l'usure de la guerre et de l'occupation de longue durée semble

⁸⁸¹ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 2 avril 1917.

⁸⁸² *Ibid.*, le 3 avril 1917.

⁸⁸³ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-159 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*.

⁸⁸⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 3 avril 1917.

⁸⁸⁵ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 131-159 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*.

⁸⁸⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 29 avril 1917.

⁸⁸⁷ Journal de Léon Van Coppenolle, le 30 avril 1917.

intensifier les extrêmes. Elle conditionne également le comportement et la perception du conflit de nos diaristes pour toute la suite de leur expérience d'occupation⁸⁸⁸.

Toutefois, cet hiver traumatisant semble aussi avoir exacerbé les clivages au sein de la population belge occupée. Ainsi, face aux difficultés accrues rencontrées sous l'occupation, l'unité nationale de la population belge occupée se fissure quelque peu, laissant alors place à des comportements déviants envers le régime émotionnel des patriotes belges. Afin d'améliorer leurs conditions quotidiennes marquées par la misère, certains Belges revoient quelque peu leur perception et leur positionnement vis-à-vis de l'occupation et de l'occupant allemand. Ils en viennent à accepter le travail proposé par les Allemands⁸⁸⁹. L'hiver 1916-1917 constitue la période la plus critique, exigeante et difficile sur le plan physique et psychologique de toute l'expérience d'occupation de nos diaristes. C'est la période la plus sombre en émotion.

IV. 1917 : l'année noire

Tant sur l'échelle nationale que sur l'échelle régionale et personnelle, cette troisième année sous l'occupation peut être considérée comme la phase la plus critique de l'expérience d'occupation de nos diaristes. En effet, cette année commence dans la douleur avec un hiver 1916-1917 anormalement long qui a laissé des cicatrices, des traces et des stigmates physiques et psychologiques au sein d'une partie importante de la population occupée. Mais c'est globalement toute l'année 1917 qui se montre éprouvante pour nos diaristes. À tout niveau se déroulent des événements majeurs qui impactent et affectent considérablement le quotidien de nos différents diaristes.

Les stigmates de ce long hiver

Les diaristes et la majorité de la population belge occupée sortent fortement éprouvés tant physiquement que mentalement par ce long et difficile hiver 1916-1917. Au retour de la météo plus clémente au mois de mai, les réactions sont ambivalentes de la part des diaristes présents dans chaque zone d'occupation. L'espoir habituellement prédominant lors du printemps dans le discours de ces derniers n'y figure plus⁸⁹⁰. Seul un espoir presque irrationnel prend place dans le discours des diaristes émanant surtout de stratégies émotionnelles propres au soutien

⁸⁸⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

⁸⁸⁹ Des revirements de positionnement s'opèrent alors durant cet hiver 1916-1917, marquant un tournant dans l'expérience d'occupation de nos diaristes et de la population belge (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 213-249).

⁸⁹⁰ Cf. *Chapitre II*, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117 ; *Chapitre III*, « Prémices de l'accentuation des difficultés du quotidien sous occupation », pp. 150-159.

des alliés. Il est exprimé en vue d'un dénouement du conflit durant l'été⁸⁹¹ comme l'illustrent ces extraits de Marc Baertsoen et Marie Gevers :

« Puissent ces interventions hâter la fin de la guerre que tout le monde attend maintenant fébrilement pour le cours du prochain été !⁸⁹² » ; « [...] Il est vrai que ce qui me mettait le plus hors de moi en Hollande c'était l'idée d'inutilité et que si l'hiver 17-18. se présente tel que je le crains. Je serais aussi utile qu'il est possible de l'être. En attendant, il y a encore 5 mois d'été et d'espoir. [...]»⁸⁹³ »

Cet espoir est à nuancer. Le prolongement de l'hiver et les déceptions que cela a engendrées semblent avoir détruit presque toutes formes d'espoirs et d'émotions plaisantes chez nos diaristes. À la place, un contraste entre le soulagement du retour des beaux jours et le choc face aux conséquences de la misère sur la population belge occupée apparaît dans le discours de l'Anversoise et du Gantois :

« Voici enfin le printemps, le beauretemps venu avec un mois de retard, semble d'autant plus splendide, et plus navrant dans la misère générale. [...] Dans le peuple on se trouve dans une misère affreuse, on commence à voler énormément, toujours de la nourriture la semaine passée, [...]»⁸⁹⁴ » ; « Le temps étant superbe, nous faisons une promenade pédestre aux environs de Gand, soit dans les limites de la Kommandatur, où l'on peut circuler sans passe-port. Tout verdit. Pourtant un fait effrayant nous frappe : c'est la maigreur et l'affaiblissement des bêtes à cornes qu'on a mises aux pâturages depuis un jour ou deux. Ces bêtes font peine à voir. [...]»⁸⁹⁵ »

Marc Baertsoen insiste encore une fois sur les conséquences physiques que cette occupation de longue durée engendre sur la population belge et plus spécifiquement la population gantoise. De fait, les diaristes présentent des difficultés à se réjouir de ce retour du beau temps tant l'hiver a laissé des stigmates et des cicatrices visibles au sein de la société belge occupée. Le traumatisme laissé par cet hiver conditionne le comportement des diaristes. Il vient exacerber les stratégies émotionnelles de craintes et d'appréhensions spécifiques aux périodes hivernales tout en obstruant les autres stratégies émotionnelles spécifiques aux autres saisons.

À peine sortis de l'hiver, que ces derniers redoutent et émettent déjà des craintes pour le prochain illustrant le traumatisme vécu. Les perspectives de vivre un autre hiver sous occupation deviennent dorénavant le principal danger aux yeux de nos diaristes et de la majorité de la population belge, attirant presque toute leur attention. On observe déjà ces attitudes au mois de mai chez une partie de la population belge occupée. Leurs activités quotidiennes à l'échelle plus locale sont adaptées et tournent alors autour du seul but de se préparer au plus vite au prochain hiver. Ces stratégies émotionnelles constituent des réflexes de survie face à un danger immédiat⁸⁹⁶. Elles illustrent des mécanismes de survie plus généraux qui s'activent au

⁸⁹¹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 213-236.

⁸⁹² Journal de Marc Baertsoen, le 5 avril 1917.

⁸⁹³ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 1^{er} mai 1917.

⁸⁹⁴ *Ibid.*.

⁸⁹⁵ Cet extrait constitue également la seule entrée écrite dans laquelle Marc Baertsoen évoque un événement en lien avec sa famille, mobilisant une échelle humaine plus restreinte au cadre privé (Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} mai 1917).

⁸⁹⁶ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., pp. 220-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, op. cit., pp. 314-316.

sein d'une population face à un danger ou une menace directe jugée comme préoccupante et imminente⁸⁹⁷. Cette prévoyance accrue, ce comportement et ces nouveaux schémas émotionnels reliés au cycle des saisons constituent des phénomènes émotionnels spécifiques de l'expérience d'occupation de nos diaristes durant cette année 1917⁸⁹⁸.

Plus que jamais, la peur et l'anxiété rythment le quotidien de nos diaristes et conditionnent leur comportement et leur vision du conflit. La peur puise sa source dans le danger concret que constitue la perspective d'un prochain hiver et des difficultés que nos diaristes ont déjà expérimentées. L'anxiété prend sa source dans l'incertitude que ce potentiel nouvel hiver occasionne notamment pour la survie d'une partie de la population belge⁸⁹⁹. Nous retrouvons ces mécanismes surtout dans le témoignage de Marc Baertsoen qui s'exprime au nom de la population gantoise alors en proie à des pénuries aiguës et régulières depuis un certain moment⁹⁰⁰. Toutefois, on les observe également en zone du gouvernement général notamment chez Marie Gevers :

« Quand je m'interroge sincèrement et profondément, ce que j'ai d'intelligence et de jugement me font prévoir des misères encore longues et une fin pour laquelle je crains de compromission inévitables, et pour après la guerre un état ruineux et plein de marasme qui se prolongera longtemps. [...] Il est vrai que ce qui me mettait le plus hors de moi en Hollande c'était l'idée d'inutilité et que si l'hiver 17-18. se présente tel que je le crains. Je serais aussi utile qu'il est possible de l'être. En attendant, il y a encore 5 mois d'été et d'espoir. [...] »⁹⁰¹ » ; « On voit de toutes parts les habitants de la ville rentrer déjà de grandes provisions de bois en vue du prochain hiver, de crainte de n'avoir pas de charbon. On devient extrêmement précautionneux.⁹⁰² » ; « [...] Comme, d'autre part, on ne s'attend à recevoir une aide sérieuse de l'Amérique que dans plusieurs mois, il se pourrait bien, hélas ! Que le prochain été s'écoule encore une fois sans amener la fin de cette horrible catastrophe mondiale !⁹⁰³ »

Ce traumatisme hivernal et l'évolution des stratégies émotionnelles propres aux cycles des saisons se reflètent également dans le certain pessimisme qui imprègne l'état d'esprit et la vision d'une partie de la population belge vis-à-vis de l'évolution du conflit. Leurs perspectives de vie sous occupation sont de longue durée, ne voyant pas le conflit se résoudre endéans l'année prochaine. Une partie importante de la population belge montre des signes importants de fatigue et d'usure mentales. Cela se traduit par une forme de découragement. Une peur ressort des prévisions des diaristes et d'une partie de la population belge par rapport à l'avenir et l'évolution du conflit⁹⁰⁴.

⁸⁹⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*.

⁸⁹⁸ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*.

⁸⁹⁹ *Ibid.*, pp. 309-316.

⁹⁰⁰ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 159-168 ; BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.*.

⁹⁰¹ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 1^{er} mai 1917.

⁹⁰² *Ibid.*, le 2 mai 1917.

⁹⁰³ Journal de Marc Baertsoen, le 21 mai 1917.

⁹⁰⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; Cf. Chapitre II, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117.

Selon les personnes, cette souffrance et cette difficulté extrêmes du quotidien peuvent avoir des effets bien différents sur leur régime identitaire. Pour les Belges empreints d'une identité patriote prononcée, cette souffrance exacerbe davantage les stratégies émotionnelles patriotiques belges de haine et d'hostilité envers l'occupant allemand et les collaborateurs belges, tenues comme responsable de cette guerre. On les observe notamment chez Marguerite Giron et Marc Baertsoen qui tiennent un discours imprégné de l'imagerie patriote belge et des mécanismes spécifiques au récit héroïque⁹⁰⁵ :

« Plus rien n'est à nous que nos âmes et notre volonté de tout souffrir plutôt que d'accepter leur joug détestable et détesté.⁹⁰⁶ » ; « Cette recrudescence d'attentats à la vie des soldats allemands est due à deux causes : d'abord à la haine féroce qui est née contre eux dans le cœur des gens du peuple depuis qu'ont pris cours les déportations d'ouvriers vers le front avec travail pour l'ennemi [...] »⁹⁰⁷ »

À l'inverse, d'autres Belges revoient leur positionnement patriotique belge vis-à-vis de l'occupant allemand et se montrent dorénavant plus ouverts aux propositions de travail des Allemands. De fait, à la suite de la suspension des déportations allemandes d'ouvriers belges en mars 1917, l'occupant allemand revoit sa politique en la rendant moins contraignante. À partir du printemps 1917, les autorités allemandes mettent en place des campagnes de mobilisation au travail visant directement les ouvriers belges au chômage. De manière générale, ces campagnes ne rencontrent pas de franc succès, la majorité des ouvriers belges affichant encore une solidarité patriotique belge. Toutefois, face à la fatigue de la guerre et les grandes difficultés du quotidien rencontrées par les classes modestes de la population belge durant cette année 1917, certains craquent. La perspective de retrouver un salaire et d'améliorer leurs conditions alimentaires et financières ainsi que d'aider leur famille aurait fait pencher la balance chez plus d'un ouvrier belge. C'est ainsi que certains Belges décident d'accepter l'offre allemande⁹⁰⁸. Ce revirement de comportement s'expliquerait davantage par la fatigue et l'usure de l'occupation de longue durée plutôt que d'un soutien idéologique pour l'occupant⁹⁰⁹.

⁹⁰⁵ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*, pp. 185-194 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

⁹⁰⁶ Dans un autre extrait, la diariste bruxelloise emploie le terme de « bourreaux » pour qualifier l'occupant allemand. Ce qualificatif peut renvoyer à la relation dichotomique héros/bourreaux caractéristique du récit héroïque (Journal de Marguerite Giron, le 11 mai 1917).

⁹⁰⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 23 mai 1917.

⁹⁰⁸ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 168-176 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*.

⁹⁰⁹ De fait, il ne s'agit en aucun cas d'un soutien politique et idéologique envers l'occupant allemand comme cela pouvait l'être pour les activistes flamands. Ces revirements de comportement et de positionnement par rapport à l'occupant surviennent lors de la phase la plus critique de l'expérience d'occupation de la population belge patriote. Ces ouvriers belges accusent trois années complètes d'usure matérielle, physique et mentale passée sous l'occupation. La menace d'extinction et le danger de survie ne sont plus uniquement ceux de la patrie belge, mais également celui de leur famille (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 249-257 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-35 ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*).

Par ailleurs, ces travailleurs belges volontaires ont tout de même été vivement critiqués notamment par les patriotes belges appartenant aux élites socio-économiques. Ceux-ci évoquent le degré de trahison envers la patrie belge que pourraient constituer de tels actes. Ils emploient des mécanismes propres au discours héroïque semblable à ceux observés dans les stratégies émotionnelles exprimées à l'égard des activistes flamands. Toutefois, l'impact de ce phénomène spécifique de la politique d'occupation allemande menée durant l'année 1917 reste limité. Parmi nos diaristes, aucun ne s'est exprimé par rapport à ces travailleurs volontaires belges. Cette absence de mention pourrait souligner le relatif échec et manque d'impact de ces campagnes de mobilisation au sein de la population ouvrière belge. Le patriotisme belge et les stratégies émotionnelles qu'elle implique sont encore présents dans l'état d'esprit et le comportement d'une part importante de la population belge. En fin de compte, peu d'ouvriers belges ont répondu à cet appel de travail volontaire soulignant encore une unité patriote encore présente, bien que partiellement morcelée⁹¹⁰.

Évacuation de Comines : l'entrée en lice de Mathilde Ceulenaere

Cette sortie tardive de l'hiver inclut également des manœuvres militaires importantes et une intensification des combats sur le front belge, notamment à Comines. Après trois ans passés à vivre à proximité immédiate du front et à être exposés à des combats et des bombardements incessants, la population cominoise se voit être évacuée et obligée de quitter la commune à la fin du mois de mai⁹¹¹. C'est en réaction à cet ordre d'évacuation de Comines que, le 27 mai 1917, Mathilde Ceulenaere, la dernière diariste à ne pas encore avoir entamé son carnet, commence son journal personnel en écrivant ces premiers mots : « *Durant l'après-midi, nous étions chez Tante Clémentine, réfugiée de Warneton avec sa fille Marguerite.*⁹¹² ». C'est en voyant la situation locale et celle de sa famille évoluer considérablement que la jeune adulte de 18 ans aurait émis le besoin de partager ses ressentis et ses impressions à l'écrit. Mathilde Ceulenaere a alors comme motivation de décrire son quotidien et celui de sa famille durant cette évacuation et par la suite en tant que réfugiée interne belge pour le restant de l'occupation⁹¹³.

Durant les derniers jours de mai et les premiers jours de juin 1917, l'évacuation de Comines

⁹¹⁰ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 21-35 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.*

⁹¹¹ De fait, l'intensification des combats s'orchestre depuis quelques semaines déjà. L'évacuation de Comines aurait alors pu déjà s'opérer plus tôt dans le conflit, comme en témoigne cette interaction, datée du 29 mai 1917, entre Jean-Baptiste Delporte et un soldat allemand : « *En cours de route, ce monsieur me dit : "Monsieur le Curé, il y a deux mois qu'on aurait dû vous faire partir. C'est une honte pour mon pays. On ne laisse pas une population civile dans un danger pareil !"* » (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 29 mai 1917).

⁹¹² Journal de Mathilde Ceulenaere, le 27 mai 1917.

⁹¹³ Cf. *Chapitre liminaire*, « Les retardataires : Léon Van Coppenolle et Mathilde Ceulenaere », pp. 52-53.

s'opère. Peu à peu, les rues de la petite ville se vident petit à petit. Chaque jour, ou du moins régulièrement, des dizaines de civils cominois quittent la ville laissant place à des scènes de séparation et d'adieux. Cette évacuation de la ville de Comines coïncide avec un pic important dans le volume de rédaction et les expressions émotionnelles des trois diaristes concernés. Cet événement à caractère inédit contraste et bouleverse la routine monotone et sobre en émotion dans laquelle Jean-Baptiste Delporte et Hélène Chicoineau s'étaient installés depuis plusieurs mois⁹¹⁴. Au moment de l'évacuation, un changement d'attitude de rédaction est observé chez les deux religieux cominois. Hélène Chicoineau sort notamment du silence tandis que Jean-Baptiste Delporte intensifie sa fréquence de rédaction. Ce bouleversement brutal de leur quotidien peut expliquer cette relative forme d'agitation ambivalente qui transparait dans les discours des trois diaristes cominois : « *soudain, le 28 mai [...] signifie à notre quartier d'être prêt à partir pour deux heures !... [...] Il n'est plus question de dîner à cette heure, on doit préparer hâtivement ses bagages!...* »⁹¹⁵.

Néanmoins, cette évacuation constitue une source importante d'émotions déplaisantes, complexes et primaires. Dans les trois témoignages des trois diaristes au moment de l'évacuation, nous observons de la peur et de l'anxiété personnelles et collectives exprimées au nom de toute la population locale. La peur serait suscitée par les dangers concrets et immédiats qui menacent la population cominoise. Les combats qui font rage dans la région présentent une violence d'une rare intensité. L'évacuation et le bouleversement du quotidien et de la situation des habitants suscitent quant à eux de l'incertitude et de l'anxiété relatives à leur avenir à court et moyen terme⁹¹⁶:

« *Nous remontons alors pour nous coucher, mais nous ne pouvons nous rendormir, étant très inquiètes de tout ce que nous avons entendu la veille.* »⁹¹⁷ ; « *C'est alors que nous sentons toute l'acuité du sacrifice [...] l'on reste des heures, debout, sous les obus qui tombent dans le voisinage ...; impossible de fuir !* »⁹¹⁸ ; « *C'était la peur qui rendait la jeune fille malade.* »⁹¹⁹

Cette évacuation constitue également un déchirement pour la communauté identitaire villageoise de Comines. À l'instar de la mobilisation des soldats belges en 1914 ou des déportations d'ouvriers belges à l'hiver 1916-1917, la population cominoise vit une autre séparation traumatisante dans son expérience d'occupation. Celle-ci est caractérisée par l'omniprésence d'une tristesse personnelle exacerbée et exprimée collectivement⁹²⁰. Celle-ci

⁹¹⁴ Cf. *Chapitre II*, « Le décevant printemps 1915 », pp. 112-117.

⁹¹⁵ Journal d'Hélène Chicoineau, le 28 mai 1917.

⁹¹⁶ COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*.

⁹¹⁷ Journal de Mathilde Ceulenaere, le 27 mai 1917.

⁹¹⁸ Journal d'Hélène Chicoineau, le 28 mai 1917.

⁹¹⁹ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 29 mai 1917.

⁹²⁰ Cf. *Chapitre I*, « Les jours précédents l'invasion : théâtre des séparations », pp. 58-61 ; *Chapitre III*, « Le scandale des déportations », pp. 163-167.

est davantage explicite dans le témoignage de Mathilde Ceulenaere :

« [...] Elle rencontre son fils, un jeune homme âgé de dix-huit ans environ qui se met à pleurer et à crier : "Au revoir, Maman !" Tout le monde était ému. Il partit en pleurant. Sa mère ramassa ses paquets et partit derrière le chariot. [...] Quel triste spectacle que celui de ces pauvres gens, les uns avec de petits enfants dans les bras, d'autres avec leurs vieux parents !⁹²¹ » ; « Vers cinq heures et demie, Marguerite était accourue nous dire au revoir. Elle avait beaucoup de chagrin de nous voir partir.⁹²² »

Cette tristesse est notamment empreinte d'une identité patriotique villageoise prononcée. L'identité villageoise de Comines n'a eu de cesse de se réaffirmer depuis le début du conflit. Sa situation géographique proche du front et isolée du reste de la Belgique ainsi que les conditions de vie extrême dont est sujet la population cominoise depuis le début du conflit n'ont fait qu'accentuer la cohésion et l'identité patriote villageoise à Comines. Nos trois diaristes cominois sont empreints d'une identité locale et villageoise prononcée et cumulative à leur identité patriote belge ou religieuse. Marc Baertsoen, vivant en zone d'étape, présente également une identité locale importante. Ce phénomène identitaire pourrait alors être un mécanisme plus global à l'ensemble de la zone d'étape. La dureté des conditions de vie quotidienne renforcerait la solidarité identitaire locale⁹²³. Ainsi, avant même l'évacuation, l'identité patriote locale était déjà fortement prononcée à Comines. L'épreuve de l'évacuation vécue par la population cominoise vient accentuer et exacerber les besoins de réaffirmation identitaire et renforcer l'unité et l'identité patriotique villageoise de nos diaristes⁹²⁴.

Hélène Chicoineau est la première des trois diaristes à quitter Comines. Accompagnée de son couvent de sœurs religieuses, la diariste part de Comines le 28 mai 1917. Celles-ci arrivent dans la commune d'Anzeghem⁹²⁵ où elles séjournent jusqu'en juillet 1917. Le 29 juillet 1917, Hélène Chicoineau et les sœurs religieuses avec elle reprennent la route pour Anvers, en zone du gouvernement général, lieu où la diariste passera la fin de leur expérience d'occupation avant d'être rapatriée en France⁹²⁶. Mathilde Ceulenaere quitte Comines un jour plus tard, le 29 mai

⁹²¹ Journal de Mathilde Ceulenaere, le 28 mai 1917.

⁹²² *Ibid.*, le 29 mai 1917.

⁹²³ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 101-124.

⁹²⁴ BOULOC François, CAZALS Rémy, LOEZ André, *op. cit.* ; ROEKENS Anne, *op. cit.*.

⁹²⁵ Anzegem (écrit anciennement « Anseghem ») est une commune située dans la province de Flandre Occidentale, à quelques kilomètres de Menin. Durant le conflit, la commune était située en zone d'étape (MADDENS Niklaas, « Anzegem », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 3, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 1765-1766).

⁹²⁶ De fait, dès l'instant que le couvent des sœurs françaises a été évacué, des démarches en vue de leur rapatriement à Orléans ont été enclenchées. Hélène Chicoineau appartenait au couvent des sœurs religieuses de Notre-Dame d'Orléans à Comines. Celles-ci étaient alors en partie originaires de la préfecture du département du Loiret. Elle vivait dans ce couvent durant l'occupation jusqu'à l'évacuation de Comines (CHICOINEAU Hélène, « Journal d'une religieuse du couvent des sœurs d'Orléans à Comines, 1914-1917 », dans *Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région*, t. 2, Comines, Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, pp. 149-150).

1917. Avec ses deux sœurs et sa maman⁹²⁷, elles rejoignent Moen⁹²⁸, une localité située en zone d'étape à quelques kilomètres à l'est de Comines. Elles y restent quelques semaines avant de repartir pour atterrir finalement le 30 juillet 1917 à Kwaadmechelen⁹²⁹, située en zone du gouvernement général. La diariste et sa famille séjournent dans cette localité jusqu'à la fin du carnet de Mathilde⁹³⁰. Jean-Baptiste Delporte figure parmi les derniers cominois, avec le bourgmestre et les autres figures d'autorité locales, à avoir été évacués. Cela s'explique par le rôle important et d'exemple qu'il endosse au sein de la communauté villageoise. De fait, le prêtre cominois constitue un symbole et une figure d'autorité religieuse, politique et de représentation aux yeux de la population de Comines⁹³¹. Le prêtre cominois figure quitte Comines le 1^{er} juin 1917. Cela se fait dans un climat anxieux installé après de multiples péripéties provoquées par la violence accrue des combats qui règne dans la région et la commune⁹³². Le prêtre de Comines prend alors la route pour Grammont, accompagné de deux religieuses, dont une servante de l'église du village⁹³³. Il séjourne alors dans un château situé à

⁹²⁷ La famille de la jeune cominoise est séparée en deux lors de l'occupation. Son père et son frère sont absents du domicile. Ces derniers ont quitté la Belgique au début de l'occupation pour échapper à la domination allemande. Mathilde Ceulenaere est quant à elle restée au domicile familial à Comines avec sa maman, sa sœur aînée et sa petite sœur. C'est avec elles que la diariste passe l'entièreté de l'occupation (CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *Mon journal. Comines envahi par les Allemands le 4 octobre 1914. L'évacuation de Comines le 27 mai 1917. Notes écrites après notre arrivée en France*, Bruxelles, édité par Paul Ceulenaere-Bawin, 2004, pp. 9-14).

⁹²⁸ Moen est une commune située en province de Flandre Occidentale, à quelques kilomètres à l'est de Comines. Durant le conflit, la localité était située en zone d'étape (MADDENS Niklaas, « Moen », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 4, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 2430-2431).

⁹²⁹ Kwaadmechelen (écrits anciennement « Quaemechelen ») est une commune située dans la province du Limbourg. Mathilde Ceulenaere constitue le seul témoignage qui évolue partiellement dans cette province. Durant le conflit, Kwaadmechelen était située en zone du gouvernement général (HOUTMAN Erik, « Kwaadmechelen », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 3, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 2259-2260).

⁹³⁰ La diariste et sa famille sont accueillies dans un couvent de sœurs religieuses situé à Kwaadmechelen. Une des annexes du couvent a été mise à leur disposition.

⁹³¹ Cet exemple datant du 3 septembre 1916, où un enfant cominois garde son calme lors d'un bombardement en voyant la sérénité du prêtre, illustre la figure d'exemple qu'endossait le diariste dans la communauté villageoise : « *L'enfant de chœur, le fils d'Amédée De Sloover, était resté ; il n'avait pas eu peur, disait-il, "puisque Monsieur le Curé trouvait qu'il n'y avait pas de danger". [...]* » (Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 3 septembre 1916).

⁹³² Les derniers wagons destinés aux derniers habitants encore à Comines accusent quelques jours de retard causés par l'intensification des combats violents qui font rage dans la région. Cela suscite alors de la surprise et de la tristesse pour le prêtre cominois et le reste des habitants cominois notamment face à la violence des combats et les dégâts dans la ville comme l'illustrent ces extraits : « *La nuit du 31 mai au 1er juin fut terrible. Le bombardement fut intense, comme peut-être nous n'en avons jamais vu. On visait sur le petit pont, à côté de la maison du bourgmestre.* » ; « *L'aspect de notre petite ville était on ne peut plus triste et lugubre, avec des rues désertes et ses nombreuses maisons dévastées !* » (*Ibid.*, le 31 mai et 1^{er} juin 1917).

⁹³³ Jean-Baptiste Delporte passe toute sa période en tant que réfugié interne avec la servante du couvent des sœurs religieuses de Notre-Dame d'Orléans, Chrysoline, et sa propre servante, Marie Verfaillie, avec qui il travaillait à l'église avant et pendant l'occupation (DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, p. 68).

Goefferdigen, une localité voisine de Grammont⁹³⁴, située en zone d'étape. Il y reste jusqu'à la fin de l'occupation et même quelque temps après la fin des hostilités.

La vie des Cominois en tant que réfugiés internes et l'arrêt d'Hélène Chicoineau

De cette façon, une fois partis de leur ville proche du front, nos trois Cominois se voient être séparés du reste de la communauté identitaire villageoise de Comines. Ils ne vivent désormais plus à proximité immédiate du front. Ils sont répartis entre la zone d'étape pour Jean-Baptiste Delporte, et la zone du gouvernement général pour Mathilde Ceulenaere et Hélène Chicoineau⁹³⁵. Cette évacuation a totalement bouleversé leur quotidien et c'est dorénavant une toute nouvelle vie quotidienne sous occupation que nos trois diaristes cominois expérimentent, celle de réfugiés internes belges. Ils expérimentent également la vie quotidienne en zone d'étape ou de gouvernement général. Avec ce nouveau statut, leur expérience d'occupation diffère par rapport à celle des autres belges occupés. Après l'évacuation, c'est le récit de leur voyage puis de leur vie en tant qu'évacués qui prend place dans leurs carnets personnels. Ces mouvements de population engendrant de nouveaux réfugiés internes belges constituent des phénomènes spécifiques à la seconde moitié de l'occupation⁹³⁶.

La plupart des Cominois quittent leur village pour la première fois depuis le début du conflit. Ils expérimentent également pour la première la vie en zone d'étape et du gouvernement général dont les conditions de vie s'avèrent être moins extrêmes qu'en zone d'opération. Là où Jean-Baptiste Delporte, Hélène Chicoineau et Mathilde Ceulenaere sont habitués à être exposés à des bombardements et à un quotidien dangereux et violent, le reste de la population belge en zone d'étape et du gouvernement général le sont moins. Ainsi, au travers des récits des trois diaristes, un certain décalage entre les expériences d'occupation suivant les types de zones a pu être observé⁹³⁷. Ce choc des cultures différentes de guerre donne alors lieu à des situations

⁹³⁴ Goefferdigen (anciennement écrit « Goeffendingen ») est une section de la ville de Grammont. Grammont est une ville et commune située dans la province de Flandre Orientale. Durant le conflit, la ville était située en zone d'étape (MINNER Jean, « Geraardsbergen [Grammont] », dans HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, vol. 3, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 2010-2013).

⁹³⁵ Cf. *Annexes, Cartes*, « Carte éditée relative à la répartition géographique approximative des diaristes », pp. 2-3.

⁹³⁶ Nous précisons « réfugiés internes » belges, car le concept de réfugié, tel que nos diaristes l'emploient dans leurs carnets, renvoie à plusieurs réalités historiques distinctes durant la Grande Guerre. De fait, plusieurs types de réfugiés coexistent durant le conflit. Cela peut aussi bien désigner des populations déplacées qui auraient quitté leur pays (comme les réfugiés français en Belgique en 1918) que des personnes ayant été évacuées de leur région natale sans pour autant avoir quitté leur pays. Ainsi, nos trois diaristes cominois sont des « réfugiés internes » belges. Dans le cas présent, ce terme peut être considéré comme un synonyme « d'évacués » (BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 76-82).

⁹³⁷ Le quotidien suivant les différentes zones d'occupation peut conditionner et impacter le comportement des populations concernées, présentant des mécanismes, des comportements et des stratégies émotionnelles totalement différentes (*Ibid.* ; AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213).

illustrant ces décalages comportementaux dans l'expérience d'occupation des populations entre les différents types de zone comme le relève Jean-Baptiste Delporte au moment d'entamer son voyage :

« Nous étions tombés de la lune, tellement nous étions étonnés de voir des arbres et des maisons. Quant aux arbres, nous pensions que l'ennemi les avait abattu tous ceux de Belgique, tellement nous en avions vu passer tous les jours à Comines depuis le commencement de la guerre. [...] Les habitants nous regardaient comme si nous avions été une ménagerie de bêtes curieuses. Ils semblaient pleins de compassion et écoutaient avidement ce que nous racontions de nos épreuves pendant la guerre.⁹³⁸ »

Par ailleurs, des formes d'émotions compassionnelles empreintes de l'identité patriote belge transparaissent dans le regard de la population belge occupée des autres types de zones d'occupation à l'égard des civils cominois déplacés. Cette compassion constitue alors une stratégie émotionnelle spécifique au régime identitaire patriote belge et l'esprit de solidarité qui s'y dégage⁹³⁹. Ces émotions compassionnelles peuvent par ailleurs se matérialiser en des formes plus concrètes d'aides. De fait, nos trois diaristes et leurs proches ont été chacun accueillis et hébergés par d'autres Belges occupés. Toutefois, ce changement de vie drastique constitue un réel bouleversement dans leur expérience d'occupation respective. Ceux-ci perdent tous leurs repères. Loin de chez eux, ils doivent repartir de zéro et s'adapter au plus vite à cette nouvelle vie et ce nouvel environnement sous occupation. En fonction des personnes et des situations, ce temps d'adaptation peut varier. Ce changement radical et brutal de quotidien peut également affecter plus durablement le moral des réfugiés internes belges et conditionner leur comportement. Cela peut également constituer un événement traumatique au cas où l'adaptation se passerait mal⁹⁴⁰. Pour nos trois diaristes, l'adaptation se passe sans embuche. Ils bénéficient d'aide précieuse et bienveillante de la part de locaux qui leur offre un cadre de vie propice à leur épanouissement. Une forme d'attachement et de sympathie se crée alors entre les diaristes et leurs accueillants. Cela s'observe notamment chez Mathilde Ceulenaere :

« À Moen, on dit que les évacués partiront bientôt. Mlles Vanassche sont bien attristées. Et nous aussi. Nous étions bien habituées ensemble. Elles ont beaucoup de travail pour les évacués. Nous les regretterons beaucoup. Elles étaient bonnes pour nous.⁹⁴¹ » ; « [...], mais j'ai l'intention de faire une dentelle aux fuseaux pour l'autel de la chapelle du couvent en remerciement aux chères Sœurs.⁹⁴² » ; « [...] Nous retournons alors chez nous, heureuses, car nous sommes vraiment bien logées. Partout où nous allons, nous entendons les réfugiés se plaindre qu'ils sont mal logés⁹⁴³ »

Chaque diariste, ainsi que leur famille et leurs proches avec eux, trouve rapidement leur marque et un nouveau quotidien, très différent du précédent, s'installe alors. Les thématiques

⁹³⁸ Journal de Jean-Baptiste Delporte, le 2 juin 1917.

⁹³⁹ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*, pp. 230-240 ; TAITHE Bernard, *op. cit.*.

⁹⁴⁰ BECKER Annette, *op. cit.*.

⁹⁴¹ Journal de Mathilde Ceulenaere, le 20 juillet 1917.

⁹⁴² *Ibid.*, le 23 août 1917.

⁹⁴³ *Ibid.*, le 29 août 1917.

en lien avec leur nouvelle vie quotidienne d'évacués sont alors le type de sujet le plus abordé par les trois diaristes. C'est notamment le cas de Mathilde Ceulenaere qui n'exprime que peu d'émotion, mais qui rédige quotidiennement racontant ses journées. Avec ce changement de cadre de vie et de quotidien s'accompagne d'une nouvelle vision du conflit et d'un changement drastique de comportement. En effet, cette évolution de leur situation a quelque peu laissé entrevoir un espoir de voir par rapport à l'avenir du conflit. Mathilde Ceulenaere se montre notamment optimiste à voir une issue prochaine du conflit :

« Mlle Pillaert vient à la maison et nous dit que le pape aurait fait une demande de paix, et que l'on peut espérer qu'elle réussisse.⁹⁴⁴ » ; « On dit que Bruxelles serait dans l'étape. Tout cela provoque de l'animation parmi les évacués qui espèrent une fin prochaine de la guerre.⁹⁴⁵ »

Jean-Baptiste Delporte quant à lui présente un comportement totalement différent par rapport à sa période d'occupation à Comines. Celui-ci apparaît comme plus ouvert à certaines thématiques relatives à sa prise de position par rapport au conflit, mais aussi par rapport à des thématiques en lien avec l'évolution du conflit et de la situation en Belgique. Cette ouverture à ces nouvelles thématiques pourrait s'expliquer et coïncider avec son changement drastique de cadre de vie. Le prêtre cominois n'est plus autant soumis à la surveillance et à la domination allemande qu'à Comines lui laissant ainsi plus d'espace pour s'exprimer dans son carnet⁹⁴⁶. Ce soulagement de ne plus vivre sous la domination exacerbée de l'occupant s'observe également chez Hélène Chicoineau et Mathilde Ceulenaere. Une joie de vivre dans un nouveau quotidien transparait alors chez les trois diaristes pouvant s'expliquer par cet assouplissement des exigences de leur condition de vie quotidienne. Cela susciterait également une excitation plaisante qui se matérialise par un nombre important d'émotions plaisantes. De fait, durant l'année 1917, plus que les autres diaristes vivant en zone d'étape et de gouvernement général, un nombre important d'émotions plaisantes comme la joie, avec 44 occurrences, ou l'espoir, avec 19 occurrences, sont exprimés par nos diaristes. On les observe par ailleurs principalement chez Mathilde Ceulenaere⁹⁴⁷.

Toutefois, à côté de ce quotidien sous occupation d'évacués imprégné d'émotions plaisantes, une partie de l'identité des diaristes et de la population cominoise pâtit de cette situation. Face à l'éloignement avec leur région natale, une forme de nostalgie et un manque de la maison à Comines et de la patrie locale Comines s'installent également dans le quotidien des diaristes. Ces émotions déplaisantes sont encore une fois plus perceptibles chez Mathilde Ceulenaere,

⁹⁴⁴ *Ibid.*, le 22 août 1917.

⁹⁴⁵ *Ibid.*, le 27 septembre 1917.

⁹⁴⁶ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 190-191 ; Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51.

⁹⁴⁷ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre III*, « Tableau 3.5 », p. 52.

pouvant s'expliquer par la spontanéité caractéristique des jeunes adultes de son âge : « *Nous faisons une causette et le temps a passé très vite. Nous croyions nous trouver encore à Comines chez nous.*⁹⁴⁸ » ; « [...] *Comme c'est agréable là, avec l'électricité. On se croirait à Comines.*⁹⁴⁹ ». Ces derniers sont également en pleine quête et recherche de réaffirmation identitaire sur le plan local. Cette épreuve de l'évacuation et de la séparation provoque de la souffrance. Elle constitue également un vécu commun lors de l'occupation qui alimente et intensifie l'identité patriote cominoise ainsi que l'esprit de solidarité et d'union entre les réfugiés internes belges⁹⁵⁰.

Cette expérience d'occupation en tant qu'évacuée est de courte durée pour Hélène Chicoineau. En effet, les sœurs religieuses françaises apprennent leur date de rapatriement le 3 novembre. Dix jours plus tard, après un voyage de plusieurs jours passant par le Luxembourg et la Suisse, Hélène Chicoineau parvient à rallier sa ville natale, Orléans. Elle sort ainsi définitivement de cette expérience d'occupation, exprimant des émotions à haute intensité liées à cette libération prématurée de la domination allemande en Belgique. Des émotions de joie et de soulagement transparaissent alors dans son discours :

« Les larmes coulent de nos yeux, nous croyons rêver ! Et pourtant c'est bien vrai, nous sommes hors des griffes allemandes, nous foulons le sol de notre belle et si chère France !... [...] Impossible de décrire la joie des accueillantes et des accueillies, ce sont choses qui ne se peuvent rendre !⁹⁵¹ »

Par ailleurs, ces émotions et ce rapatriement sortent quelque peu de notre cadre d'analyse étant exprimée en dehors de notre géographie d'analyse. C'est sur ce rapatriement et ces scènes prématurées de libération que s'inscrit la fin du carnet d'Hélène Chicoineau. Elle rédige ces dernières lignes le 13 novembre 1917, au moment de son retour à Orléans : « *Ensuite le Magnificat chante notre action de grâces et l'Ecce quam bonum les joies fraternelles du retour.*⁹⁵² ».

« Mal de Guerre » : le quotidien en zone d'étape et du gouvernement général

Les émotions plaisantes, en lien avec leur nouveau quotidien, exprimées par nos trois diaristes cominois évacués, contrastent fortement avec les expressions émotionnelles des autres diaristes durant cette année 1917. De fait, le reste de nos diaristes s'insèrent davantage dans la continuité des tendances émotionnelles soulignée lors de l'hiver 1916-1917. Leur quotidien

⁹⁴⁸ Journal de Mathilde Ceulenaere, le 28 août 1917.

⁹⁴⁹ *Ibid.*, le 30 décembre 1917.

⁹⁵⁰ Les diaristes et différents Cominois essayaient alors de garder contact entre eux et de prendre des nouvelles, alimentant ainsi leur identité locale et villageoise (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, p. 213 ; DEBRAS François, NOSSANT Jérôme, *op. cit.* ; ROEKENS Anne, *op. cit.*).

⁹⁵¹ Journal d'Hélène Chicoineau, le 13 novembre 1917.

⁹⁵² *Ibid.*, le 13 novembre 1917.

sous occupation est marqué par une absence récurrente d'émotion dans leur discours. Cette deuxième partie d'année 1917 constitue un creux sur le plan émotionnel qui pourrait témoigner d'une fatigue émotionnelle, d'une usure mentale et d'une lassitude à l'égard de cette expérience d'occupation de longue durée. Marc Baertsoen observe notamment ce phénomène dans la population gantoise en soulignant également les décalages émotionnels suivant les types de zone d'occupation :

« Les attaques aériennes des aviateurs alliés sur Gand et les environs sont presque continuelles. Toutes ces attaques, se succédant si rapidement, finissent par laisser la masse de la population absolument calme et indifférente, et c'est par cette accoutumance graduelle que l'on s'explique que les habitants de Menin, de Roulers, d'Ostende, restent si obstinément dans leurs foyers alors que le bombardement y devient de plus en plus intense. Il est certain que les jets de bombes sont beaucoup plus fréquents à Gand et y ont fait plus de victimes que l'année dernière. Et, pourtant, personne ne songe à fuir ! Il est vrai que la chose est difficile, à cause des formalités des passe-ports. [...] Mais voilà ! Personne ne se résoud à cela. C'est ce qui fait qu'une situation qui aurait affolé toute la population il y a trois ans, la laisse calme à présent, tout au moins en apparence. »⁹⁵³

Chez certains diaristes, comme Jacqueline van den Eynde, cette fatigue émotionnelle et cette lassitude se matérialisent sous la forme de silence prolongé et répété dans le temps. Chez les autres diaristes non réfugiés, ces phénomènes spécifiques à l'expérience d'occupation durant l'année 1917 se matérialisent sous la forme d'émotions déplaisantes diverses. Ainsi, à l'inverse de la joie, du soulagement et de l'excitation exprimée par les diaristes évacués, les autres diaristes continuent d'exprimer de l'anxiété et de la tristesse pour les sujets en lien avec leur vie quotidienne. L'anxiété est davantage causée par des sources abstraites liées à l'incertitude de l'avenir et les prolongements des perspectives de vie sous occupation⁹⁵⁴. Cette incertitude est complétée par de la tristesse compassionnelle ou non suscitée par l'insécurité quotidienne, les pénuries, les réquisitions et la misère qui rythme encore le quotidien d'une partie de la population belge occupée⁹⁵⁵. On observe ces émotions tant en zone d'étape, où la population est de plus en plus sujette à des bombardements réguliers, qu'en zone du gouvernement général :

« La question du ravitaillement est toujours angoissante, même maintenant que nous voilà en plein été, car les prix haussent toujours ! »⁹⁵⁶ ; « Tout est triste autour de nous. [...] Tout autour de nous n'est que menace et oppression, incertitude et inquiétude. »⁹⁵⁷

Les émotions compassionnelles et cette tristesse chronique à l'égard des souffrances de leurs

⁹⁵³ Marc Baertsoen soulève le décalage émotionnel entre les expériences d'occupations des populations suivant les différents types de zones d'occupation que nous évoquions dans le point précédent. Il souligne également le contraste entre les attitudes adoptées en temps de guerre et celle en temps normal (Journal de Marc Baertsoen, le 30 septembre 1917).

⁹⁵⁴ COURTINNE Jean-Jacques, *op. cit.*, pp. 309-311.

⁹⁵⁵ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; TAITHE Bernard, *op. cit.*, pp. 374-378.

⁹⁵⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 24 juin 1917.

⁹⁵⁷ Journal de Marguerite Giron, le 23 juillet 1917.

compatriotes ou de la situation générale de la Belgique peuvent notamment alimenter une fatigue émotionnelle. Celle-ci imprègne l'état d'esprit d'une partie de la population belge occupée. Le troisième anniversaire du début du conflit en Belgique présente un cas exemplatif de ces phénomènes émotionnels spécifiques à cette année 1917 dans l'expérience d'occupation de nos diaristes non réfugiés. Au moment de tirer le bilan à l'occasion de cette date symbolique, comme a coutume de faire Marc Baertsoen, cette anxiété, cette lassitude, ce découragement et cette tristesse imprègnent son discours et sa vision du conflit :

« Trois ans de guerre écoulés ! Qui l'eût osé prédire il y a trois ans ? [...] Et, malgré ces trois ans écoulés, on ne voit toujours pas la fin de l'horrible cauchemar. Et ce qui est extraordinaire, d'autre part, c'est que malgré la pénurie de vivres, et la misère régnant partout on n'aperçoit pas la moindre défaillance dans la population. Chacun souhaite ardemment la paix, cela va de soi. [...] Et pourtant on ne rencontre dans les rues que des gens amaigris et affaiblis, et l'état-civil est désolant par le nombre de décès qu'il enregistre !⁹⁵⁸ »

Les traumatismes causés par l'hiver dernier sur la population belge occupée peuvent également expliquer en partie cette omniprésence de l'anxiété et de la peur au quotidien. Ainsi, cette année 1917 est aussi marquée par la crainte et l'anxiété chronique de la population belge occupée de revivre un hiver aussi ardu que le précédent sous occupation. Ces émotions déplaisantes conditionnent le comportement de la majeure partie de la population belge occupée qui se prépare tout au long du printemps et de l'été à revivre un nouvel hiver⁹⁵⁹. Au sein de la population gantoise, cette anxiété augmente en intensité au fur et à mesure que les perspectives de revivre un nouvel hiver potentiellement rude se précisent illustrant les traumatismes laissés par l'hiver précédent comme l'observe Marc Baertsoen :

« [...] On se demande de plus en plus, avec la plus grande inquiétude, comment on va passer l'hiver ! Il n'y a plus de charbon dans les ménages pauvres ; ceux-ci vont ramasser du bois à la campagne et en rapportent en même temps un peu de pommes de terre ; on voit souvent ces pauvres gens, surtout des femmes, revenir des environs de la ville, chargés comme des mulets et marchant pieds nus par la température déjà très froide et humide. C'est navrant !⁹⁶⁰ »

Cet état émotionnel affecté est également alimenté par une vision pessimiste du conflit qui se développe depuis l'hiver 1916-1917. La majorité de la population belge semble résignée et triste à l'idée de vivre encore longtemps sous l'occupation⁹⁶¹. Marie Gevers affiche notamment cette vision pessimiste et découragée :

« J'ai toujours triste idée de la longueur de la guerre et par conséquent, de notre séparation cela me fait l'ame lourde, lourde.⁹⁶² » ; « l'existence m'est d'un poids lourd, lourd. Il me semble que je ne

⁹⁵⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 4 août 1917.

⁹⁵⁹ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; Cf. *Chapitre III*, « Les stigmates de ce long hiver », pp. 184-188.

⁹⁶⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 24 octobre 1917.

⁹⁶¹ BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; Cf. *Chapitre III*, « Les stigmates de ce long hiver », pp. 184-188.

⁹⁶² Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 10 juin 1917.

puis plus continuer à vivre ainsi, ces revers Italiens ; combien la guerre va-t-elle se trouver rallongée
⁹⁶³ »

De nouveaux événements en lien avec le conflit en général continuent à alimenter ce découragement et ce pessimisme. L'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917, les deux révolutions en Russie ou encore la proposition de paix promulguée par le Pape Benoît XV sont autant d'événements sur lesquels nos diaristes réagissent⁹⁶⁴. Ceux-ci suscitent en premier lieu de l'espoir collectif et personnel de voir la situation évoluer significativement chez nos diaristes comme l'illustrent ces extraits de Marc Baertsoen et Marguerite Giron : « *Ce nous est un grand réconfort de voir que le monde entier prend de plus en plus parti contre l'Allemagne et en faveur des Alliés.*⁹⁶⁵ » ; « *Reprenons espoir.*⁹⁶⁶ ». Toutefois, là où l'optimisme règne dans le discours de nos trois diaristes évacués, cet espoir est nuancé chez les autres diaristes⁹⁶⁷. Des stratégies émotionnelles de réserve et de prudence sont appliquées petit à petit par nos diaristes au fur et à mesure de l'occupation afin de pallier d'éventuelles déceptions futures. Cela constitue une stratégie émotionnelle spécifique à l'expérience d'occupation illustrant l'impact et le conditionnement que celle-ci engendre sur le comportement des populations occupées. Cependant, malgré les dispositifs émotionnels mis en place, ces schémas d'espoirs déçus affectent tout de même une partie de la population belge occupée et nos diaristes⁹⁶⁸. Nous les observons notamment chez Marc Baertsoen et Marie Gevers :

« Il faudra voir combien de temps il durera, car l'expérience nous a déjà montré plusieurs fois que les troupes russes manquent généralement un peu de souffle. »⁹⁶⁹ ; « Des nouvelles forts déprimantes nous arrivent d'Italie, [...] »⁹⁷⁰ ; « jours de dépression à cause des malheureux et décevants événements de Russie. Nous avons trop espéré au commencement du mois !. [...] »⁹⁷¹

Ces nouvelles désillusions au front continuent d'alimenter la vision pessimiste et la baisse de moral qu'accusent la population belge occupée et nos diaristes non réfugiés. En effet, les perspectives de paix entrevues avec les propositions du Pape ont été stoppées par les positionnements clairs et stricts des belligérants. Cela a alors affecté le moral de la population

⁹⁶³ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 1^{er} octobre 1917.

⁹⁶⁴ DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 99-107.

⁹⁶⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 3 juin 1917.

⁹⁶⁶ Journal de Marguerite Giron, le 4 juillet 1917.

⁹⁶⁷ Cela s'explique par le décalage d'expérience d'occupation qui s'est construit entre les diaristes vivant proches du front les autres diaristes (Cf. *Chapitre III*, « La vie des Cominois en tant que réfugiés internes et l'arrêt d'Hélène Chicoineau », pp. 192-195).

⁹⁶⁸ BEAUPRE Nicolas, *op. cit.* ; pp. 275-303 ; BECKER Annette, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*

⁹⁶⁹ Marc Baertsoen aborde ces événements de l'année 1917 avec un œil averti et une relative distance émotionnelle. De fait, ce dernier prend du recul par rapport à ceux-ci, insistant notamment sur la dimension inédite, exceptionnelle et historique des événements à l'international dont il est témoin. Cette prise de position s'explique notamment par la personnalité de rédaction de l'avocat gantois qui a à cœur d'apporter un regard plus objectif et nuancé sur les événements qu'il relate dans son carnet (Journal de Marc Baertsoen, le 5 juillet 1917).

⁹⁷⁰ *Ibid.*, le 30 octobre 1917.

⁹⁷¹ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 28 juillet 1917.

patriote belge. Pour la première fois dans leur expérience d'occupation, nos diaristes adoptent une vision de leur avenir et de leur vie sous l'occupation sur le très long terme. Leurs perspectives s'étendent sur plusieurs années. Auparavant, celles-ci ne s'étaient pas au-delà des six mois. Cette évolution vers des perspectives de long terme constitue également un des phénomènes caractéristiques de cette année 1917 dans l'expérience d'occupation de nos diaristes⁹⁷² comme notamment chez Marie Gevers :

« tout le monde parle à présent d'un an encore... ou deux ans... ô mon aimé !!⁹⁷³ » ; « [...] cela m'a fait un pénible effet, hier, je croyais qu'on avait un peu avancé dans le sens pacifique, mais non, rien, encore un an ? Deux ans ? [...] »⁹⁷⁴ »

Les fêtes de fin d'années constituent un exemple qui illustre cette baisse de morale généralisée au sein de la population patriote belge. Ces fêtes sont imprégnées de pessimisme, de lassitude et de déprime chez nos diaristes. Le retour de l'hiver affecte considérablement le moral de la population belge et de nos diaristes ravivant les traumatismes causés l'année précédente. Une panique est notamment exprimée par la population gantoise qui fait face à une série de réquisitions de travailleur belge durant le mois de décembre. Elle illustre notamment les caractéristiques propres à la peur exprimée en temps de guerre et constitue un des schémas émotionnels spécifiques à l'expérience de guerre⁹⁷⁵. Tant en zone d'étape qu'en zone du gouvernement général, ces fêtes de Noël et du Nouvel An sont empreintes d'anxiété et d'une déprime importante. Elles alimentent également les autres stratégies émotionnelles déplaisantes spécifiques à l'expérience d'occupation⁹⁷⁶ :

« Il gèle depuis quelques jours, et ce froid intense, joint à la misère générale, résultant du défaut de vivres suffisants et du défaut de combustible, rend la vie vraiment fort déprimante. Il faut une énergie morale peu commune pour ne pas se laisser aller au découragement. Aussi, y-a-t-il peu de personnes qui résistent à un sentiment de lassitude et d'énervement bien compréhensible, quand on songe que c'est le quatrième hiver que nous passons dans ce cauchemar et que l'effondrement successif de tous les espoirs que nous avions conçus, rend les plus optimistes fort sceptiques pour le printemps à venir.⁹⁷⁷ » ; « On est angoissé [...] On les hait plus que jamais.⁹⁷⁸ » ; « Lamentable Noël, la quatrième depuis la guerre. Nous sommes déprimés, [...] Cela devient intolérable, insoutenable et c'est, hélas, inévitable.⁹⁷⁹ » ; « La voilà terminée, cette année de malheur et de misère ! 1917 a été abominable [...] »⁹⁸⁰ »

⁹⁷² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 240-245.

⁹⁷³ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 20 août 1917.

⁹⁷⁴ *Ibid.*, le 24 août 1917.

⁹⁷⁵ La ville de Gand est marquée à la fin de l'année par des mesures de réquisitions des jeunes travailleurs gantois, ce qui sème la panique au sein de la population gantoise. Marc Baertsoen relate notamment ces faits le 5 décembre 1917 : « Ce jour-là une nouvelle plus alarmante que toutes celles entendues jusqu'ici parcourt la ville et fait se serrer tous les cœurs. [...] On conçoit l'alerte et le trouble ! La plupart des jeunes gens refusent le travail ; beaucoup sont d'ailleurs des enfants et seraient incapables de tout travail sérieux. On se demande ce qui en adviendra... Les mères sont affolées ! » (Journal de Marc Baertsoen, le 5 décembre 1917 ; AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., pp. 214-220 ; BEAUPRE Nicolas, op. cit., pp. 255-262 ; BECKER Annette, op. cit., pp. 177-180).

⁹⁷⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

⁹⁷⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 20 décembre 1917.

⁹⁷⁸ Journal de Marguerite Giron, le 22 décembre 1917.

⁹⁷⁹ *Ibid.*, le 25 décembre 1917.

⁹⁸⁰ *Ibid.*, le 31 décembre 1917.

Marc Baertsoen et Marguerite Giron sont beaucoup plus expéditifs qu'à l'accoutumer au moment d'évoquer ces fêtes de fin d'année. À plusieurs reprises dans le discours de la bourgeoise bruxelloise, une forme de haine exacerbée par les souffrances vécues durant cette année 1917 est exprimée à l'égard de l'occupant allemand⁹⁸¹. En contraste à cette déprime affichée par Marguerite Giron et Marc Baertsoen, Mathilde Ceulenaere mentionne la messe de Noël avec surprise en soulignant le contraste entre sa vie de réfugié interne et ses conditions de vie quand elle était à Comines : « *La messe de Noël est célébrée à six heures. Nous y sommes allées, mais quelle différence avec celle de Comines ! Surtout pour les chants !*⁹⁸² ». Cet exemple illustre quelque peu le décalage persistant entre les diaristes évacués et les autres diaristes. Cela constitue par ailleurs une caractéristique propre à cette étape de l'expérience d'occupation de nos diaristes⁹⁸³.

Drames personnels

Toutefois, chez certains diaristes, cette tristesse et cette baisse de moral peuvent également être alimentées par des événements personnels et familiaux traumatisants. De fait, Marie Gevers et Marguerite Giron vivent des épreuves sur le plan familial considérablement éprouvantes mettant en lumière deux phénomènes émotionnels à part entière. L'Anversoise souffrirait notamment d'une dépression chronique tandis que la Bruxelloise doit faire face à un deuil survenu en temps d'occupation.

Durant l'année 1917, Marie Gevers est de plus en plus régulièrement sujette à des épisodes de dépression. La diariste ferait face à une dépression réactionnelle. Celle-ci se différencie de la dépression vitale du fait qu'elle se déclare en réaction à un événement traumatique. Celle-ci peut également se déclarer à la suite d'une forme de dépendance de tout type⁹⁸⁴. Ces dépendances affectives et physiques notamment sur le plan sexuel ont pour effet d'impacter et d'affecter le comportement des individus qui en souffrent et amener à des dérèglements émotionnels profonds comme la dépression. Cela constitue un phénomène émotionnel non exclusif à l'expérience d'occupation ou de guerre⁹⁸⁵. Face à l'absence prolongée de son mari, Marie Gevers serait empreinte d'une dépression caractérisée par un chagrin amoureux (une forme de tristesse intense spécifique à la pathologie de la dépression) émanant d'un amour

⁹⁸¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227.

⁹⁸² Journal de Mathilde Ceulenaere, le 25 décembre 1917.

⁹⁸³ BECKER Annette, *op. cit.*, pp. 76-82 ; Cf. *Chapitre III*, « La vie des Cominois en tant que réfugiés internes et l'arrêt d'Hélène Chicoineau », pp. 192-195.

⁹⁸⁴ La dépression vitale touche quant à elle les individus qui présentent des prédispositions à l'état dépressif dès la naissance. La dépression fait partie intégrante de leur personnalité (CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.*, pp. 339-340).

⁹⁸⁵ LANGHAMER Claire, « Amours, séductions et désir », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 382-402.

inconditionnel envers son mari.

Cette dépendance rythmerait son quotidien sous occupation durant l'hiver 1916-1917. À la suite de cette période, sa dépression réactionnelle n'a cessé de s'aggraver et de s'intensifier, prenant peu à peu le pas sur les autres aspects de la vie quotidienne de Marie Gevers sous l'occupation. En effet, la dépression que vivrait la romancière anversoise se matérialise sous la forme d'une obsession malade tant physique que psychologique envers son mari et l'absence de celui-ci. Cette obsession malade serait un des symptômes de sa dépendance affective et physique. Ainsi, lors de ses rechutes, toute l'attention de la diariste est alors tournée vers les sujets qui concernent de près ou de loin son mari. Cette souffrance émotionnelle intense est caractéristique du dérèglement émotionnel que provoque la dépression,⁹⁸⁶ mais également du phénomène de dépendance⁹⁸⁷.

Cette souffrance qu'engendre ce manque affectif et physique ainsi que cette dépression commence également à influencer le régime identitaire et les prises de position passées de Marie Gevers. Le dilemme identitaire entre l'amour familial et l'amour de la patrie dont elle a fait preuve depuis le début du conflit refait surface⁹⁸⁸. Cette dépression réactionnelle lui fait finalement regretter ses choix passés qui avaient été faits en adéquation avec son identité patriotique. De plus, ce regret d'être rentrée « précipitamment » en Belgique développe également de la culpabilité chez la diariste. Celle-ci se rend coupable d'avoir fait souffrir son mari en effectuant un « sacrifice » en vain⁹⁸⁹. Ces extraits constituent deux exemples parmi d'autres de ce regret :

« te savoir malheureux est bien la pire des choses pour moi maintenant. Et je ne jouis plus des enfants en songeant que tu en es privé. C'est maintenant [mot souligné] que j'aurais du rentrer et non il y a un an. Nous nous sommes trompés d'un an dans nos projets. Ah comme je regrette de n'avoir pas été enceinte en te quittant. [...] »⁹⁹⁰ ; « Je m'en veux mortellement à moi-même de t'avoir quitté, je t'en veux même, parfois à toi de ne pas m'avoir empêchée de faire cette sottise ! »⁹⁹¹ »

Ce tiraillement entre son identité familiale et son identité patriote est caractéristique de

⁹⁸⁶ Lors de ces épisodes de dépressions, tous les événements qui ne concernent pas directement ou indirectement son mari sont relégués au second plan. Son carnet passe alors d'un témoignage de sa vie quotidienne et celle de sa famille sous occupation, comme c'était prévu initialement, à une œuvre entièrement dédiée à ses états d'âme liée au manque de son mari (CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.*, pp. 326-342).

⁹⁸⁷ Nous retrouvons notamment des symptômes similaires à ceux de Marie Gevers chez des individus présentant une addiction à une drogue ou autre (*Ibid.* ; LANGHAMER Claire, *op. cit.*).

⁹⁸⁸ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 105-111 ; DOMIAN Magali, *op. cit.* ; Cf. *Chapitre III*, « Retour de Marie Gevers à Anvers et commencement de son expérience d'occupation », pp. 159-163.

⁹⁸⁹ Le sacrifice, comme développé dans le cadre du récit héroïque, fait intervenir des patterns émotionnels spécifiques. Lorsque le sacrifice n'atteint pas les objectifs fixés initialement, cela peut susciter des formes de frustrations, de regrets et de culpabilités intenses chez les individus qui l'ont réalisé (VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*).

⁹⁹⁰ La diariste exprime un regret vis-à-vis de ses choix passés lors du premier anniversaire de son expérience d'occupation (Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 26 août 1917).

⁹⁹¹ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 29 octobre 1917.

l'expérience d'occupation de Marie Gevers. Sa dépression réactionnelle résulte directement des conséquences qu'engendre l'occupation sur le plan personnel. Ses identités multiples sont en contradiction et ne peuvent coexister en harmonie. Ce phénomène s'observe notamment dans les différents revirements de positionnement sur la question que Marie Gevers effectue. Ces schémas émotionnels de regrets et de remords sont caractéristiques de ses épisodes dépressifs en temps d'occupation⁹⁹².

Néanmoins, la dépression réactionnelle liée à l'expérience d'occupation de Marie Gevers soulève également d'autres mécanismes caractéristiques de ce phénomène émotionnel en général. Ces épisodes de déprime qui rythment le quotidien de Marie Gevers durant l'année 1917 sont aussi intensifiés par une grande anxiété⁹⁹³. Cette anxiété est alors suscitée à la fois par l'insécurité persistante qu'engendre l'occupation, par la détérioration de son état physique et mental, mais également par l'absence de nouvelles de son mari. Ces extraits sont ainsi des exemples parmi d'autres de ces dérèglements émotionnels dont la diariste anversoise est sujette tout au long de l'occupation :

« je te dis tout cela, à quoi je me conforme autant que possible, ce qui n'empêche pas que certains jour des événements me plongent dans une joie [mot illisible] où dans un désespoir inconsidéré. Mais la pensée constante et absolue c'est toi, et la crainte de ne plus te retrouver tel que je t'ai quitté.⁹⁹⁴ » ; « à quoi bon écrire encore ce cahier ! Je ne pourrais y mettre que des plaintes. [...], mais encore une fois à quoi t'écrire tout ceci ? Si nous le lisons ensemble plus tard, et que mes craintes à ton sujet ont été vaines, nous ne comprendrons plus, ni l'un ni l'autre, l'état d'esprit où je me trouve. Et s'il t'arrivait malheur, je brûlerais tout ceci, maintenant, [...] »⁹⁹⁵ »⁹⁹⁶

Ainsi, nous pouvons observer une facette importante de la personnalité de rédaction de Marie Gevers. Tout au long de son carnet, cette dernière est animée par ces divers états affectifs et émotionnels. La romancière anversoise n'a de cesse d'avoir des rechutes dans la dépression après des épisodes où son moral est remonté. Une forme de bipolarité émotionnelle et rédactionnelle se développe chez Marie Gevers. Ces deux facettes émotionnelles caractérisent alors la personnalité de la diariste ayant deux comportements très différents suivant les épisodes émotionnels qu'elle traverse.



⁹⁹² Ces épisodes de dépression intense sont caractérisés par des regrets exprimés sur ces choix passés. Ces mêmes regrets sont par la suite infirmés par la diariste une fois que son moral est quelque peu remonté (CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.*).

⁹⁹³ *Ibid.*

⁹⁹⁴ Cahier d'Exil IV de Marie Gevers, le 27 mai 1917.

⁹⁹⁵ Ces épisodes dépressifs amènent même la diariste à se questionner sur la pertinence de continuer ce carnet au vu des motivations initiales qui ne sont plus en adéquation avec son état d'esprit actuel. La diariste est aussi sujette à des angoisses et une peur continuelle pour son mari et sa sécurité en Hollande. En voyant que la situation de son mari n'évolue pas, la diariste envisage de revenir en Hollande pour rejoindre son mari à la fin de l'année 1917 (Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 3 novembre 1917).

⁹⁹⁶ Vous trouverez davantage d'extraits relatifs à ces phénomènes en Annexes (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « La dépression des diaristes et de la population belge occupée (1916-1917) », pp. 7-8).

Marguerite Giron quant à elle doit faire face à l'épreuve du deuil en temps d'occupation. En temps de paix, les deuils font déjà partie des événements de la vie les plus éprouvants sur le plan psychologique et émotionnel. Ils peuvent être un épisode traumatique dans une vie pouvant provoquer une dépression réactionnelle dans les cas les plus extrêmes. La souffrance que provoque la perte d'un proche est décuplée en temps de guerre et d'occupation⁹⁹⁷. Le décès de « Bonne-Maman De Mot » survient dans un contexte familial général imprégné d'anxiété et de tristesse. Ces deux émotions déplaisantes sont suscitées par le déclin simultané de la santé des trois grands-parents de la famille à partir de l'hiver 1916-1917⁹⁹⁸. Ces dynamiques émotionnelles et ces problèmes de santé s'accroissent tout au long de l'année 1917. Ils accaparent une partie importante de l'attention de la diariste. Ces problèmes familiaux affectent plus généralement le moral et l'état d'esprit de Marguerite Giron qui apparaît comme fort négative et pessimiste⁹⁹⁹. Ainsi, c'est déjà fortement éprouvé émotionnellement par l'hiver 1916-1917 et le climat familial que survient le décès de « Bonne-Maman De Mot » le 29 avril 1917, des suites d'une congestion¹⁰⁰⁰. Ce décès survient à la suite de plusieurs jours de combat contre la maladie qui avait déjà pu affecter la famille : « *Nous sommes épouvantés de la mauvaise mine de Bonne-Maman*¹⁰⁰¹ » ; « *La pauvre femme est très inquiète et impressionnée*¹⁰⁰² ».

Ce nombre important d'émotions déplaisantes exprimées et suscitées en réaction à la santé de la grand-mère contraste avec l'absence d'émotion ou du moins la baisse d'intensité émotionnelle observée à l'annonce du décès : « *Mes chers fils, nous venons de passer des heures affreuses. Les événements se sont précipités et votre grand-mère est morte, hier soir, sans souffrance et sans agonie. [...] Votre père est désolé*¹⁰⁰³ ». De fait, le choc que cause la mort d'un proche constitue la première étape du processus de deuil. Il est caractérisé par une intensité émotionnelle exacerbée et une multitude de réactions possibles. Face à ce trop-plein

⁹⁹⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 227-228 ; CAROL Annie, « Débâcles corporelles : face à la maladie et la mort », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 293-298.

⁹⁹⁸ Cf. *Chapitre III*, « Prémices de l'accentuation des difficultés du quotidien sous occupation », pp. 150-159.

⁹⁹⁹ Cela s'observe notamment dans les chiffres, les thématiques en lien avec les Affaires de famille sont de loin les sujets les plus mentionnés par la diariste durant cette année (Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre III*, « Tableau 3.6 », p. 53).

¹⁰⁰⁰ Caroline Palmans (1841-1917), dit « Bonne-Maman De Mot », décède à son domicile le 29 avril 1917 des suites d'une congestion. Son décès survient après plusieurs mois où sa santé déclinait déjà. L'état de santé de la belle-mère de Marguerite était déjà critique quelques jours auparavant. Elle avait notamment été victime d'une syncope. Depuis, elle était dans un état mourant (VANACKER Daniel (éd.), *Marguerite Giron : Journal d'une bourgeoise 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015, pp. 15-19).

¹⁰⁰¹ Journal de Marguerite Giron, le 15 avril 1917.

¹⁰⁰² *Ibid.*, le 29 avril 1917.

¹⁰⁰³ *Ibid.*, le 30 avril 1917.

d'émotions, certains individus peinent à exprimer leurs ressenties. De cette façon, ce silence émotionnel relatif chez Marguerite Giron et ses proches illustrerait un trop-plein d'émotions fortes que ces derniers n'arriveraient pas à verbaliser. Ces émotions intenses s'observent alors par d'autres éléments et notamment par le biais d'expression corporelle incontrôlée et innée, reflétant le trouble émotionnel que ce décès aurait provoqué au sein de la famille. En effet, la sidération et certaines réactions physiologiques et corporelles peuvent trahir des émotions de forte intensité lors de silence observé durant des événements traumatisants¹⁰⁰⁴. Dans le cas de la famille de Marguerite Giron, ce ne serait pas tant par les paroles que cette émotion s'exprimerait, mais davantage par des expressions corporelles comme l'illustre cet extrait : « *Bon-Papa ne demandait rien, mais tremblait de tous ses membres*¹⁰⁰⁵ ».

De plus, tous ces phénomènes émotionnels spécifiques à l'épreuve du deuil sont intensifiés par l'expérience de guerre et d'occupation. Ce décès survient dans une période critique de l'expérience d'occupation de Marguerite Giron et de sa famille. Les circonstances exceptionnelles et les exigences qu'impose la vie sous l'occupation empêchent Marguerite et sa famille d'entamer leur processus de deuil. Ce phénomène est par ailleurs caractéristique des deuils survenus en temps de guerre et d'occupation¹⁰⁰⁶. De plus, l'anxiété et la tristesse que provoque l'état de santé fluctuant et fragile des deux autres grands-parents en vie suspendent également le deuil de Marguerite Giron et sa famille¹⁰⁰⁷. Les états de santé de « Bon-Papa De Mot » et de « Bonne-Maman Giron » restent instables tout au long de l'année 1917, suscitant de l'anxiété et d'autres émotions déplaisantes collectives et personnelles pour la famille. Des rechutes incessantes précédées de périodes d'accalmies ont lieu. À la fin de l'année 1917, leurs états s'aggravent simultanément, laissant la famille dans l'inquiétude et la tristesse de voir les deux grands-parents vivre probablement leurs derniers moments :

« *Bon-Papa est bien souffrant aussi et nous sommes tourmentés de ce côté également.*¹⁰⁰⁸ » ; « *ces messieurs ont la mines grave et je crains que les derniers jours de Bonne-Maman ne soient rendus plus sombres encore par une infirmité nouvelle ou de grandes douleurs.*¹⁰⁰⁹ »

¹⁰⁰⁴ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; CAROL Annie, *op. cit.*.

¹⁰⁰⁵ Journal de Marguerite Giron, le 30 avril 1917.

¹⁰⁰⁶ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; CAROL Annie, *op. cit.*.

¹⁰⁰⁷ Marguerite Giron a un quotidien sous occupation rythmée par ses allers-retours entre les différentes maisons familiales pour s'occuper des grands-parents encore en vie. Ce premier décès n'enlève pas les inquiétudes persistantes exprimées par la famille envers les deux autres grands-parents en vie. Ainsi, dès que « Bonne-Maman De Mot » s'est éteinte, les regards inquiets de la famille se sont directement tournés vers « Bon-Papa De Mot », craignant une catastrophe. Ces deux extraits datés du 29 et 30 avril 1917 peuvent illustrer ce phénomène : « *Je crains une double catastrophe.* » ; « *Votre père est désolé, mais l'inquiétude que lui a causé la santé de Bon-Papa lui est un puissant dérivatif et une préoccupation de tous les instants.* » ; « *Nos deux autres pauvres vieux nous inquiètent.* » (Journal de Marguerite Giron, le 29 et 30 avril 1917).

¹⁰⁰⁸ *Ibid.*, le 24 novembre 1917.

¹⁰⁰⁹ *Ibid.*, le 15 décembre 1917.



Un autre événement familial majeur ayant captivé une partie de l'attention de la diariste est le départ de sa belle-fille Andrée De Mot et de ses petits-enfants en juin 1917. Ce départ survient après des mois de démarches pour obtenir un passeport qui s'est réalisé non sans émotion et inquiétude de la part de la diariste. Toutefois, ce projet de rejoindre Pierre De Mot prend finalement forme à la mi-mai 1917. Andrée De Mot, qui a partagé le quotidien de Marguerite Giron depuis le début de l'occupation, la quitte en juin 1917, suscitant à la fois de la joie et de la tristesse au moment du départ¹⁰¹⁰ :

« De cette façon, je gagnais encore une demi-journée sur le triste moment du départ et de la séparation. [...] J'étais contente, mon enfant, bien contente et si je pleurais un peu, c'était peut-être de joie.¹⁰¹¹ »

Face à tous ces bouleversements familiaux et avec son moral qui se détériore, Marguerite Giron trouve une échappatoire et une source de réconfort dans sa résidence secondaire. À la suite de cette succession d'événements familiaux, elle projette de revenir dans sa résidence secondaire à partir de septembre 1917 lors des séjours réguliers d'une semaine. Cette décision pourrait refléter une forme de réponse émotionnelle face au processus de deuil et aux bouleversements familiaux dont est sujette la diariste¹⁰¹². Le 4 septembre 1917 sonne le retour de Marguerite Giron et de sa famille dans leur résidence secondaire à Bauche dans laquelle ils n'avaient plus été depuis le début du conflit. Ces séjours à la campagne permettent ainsi à la diariste de se déconnecter temporairement de son quotidien en ville à Bruxelles et de se ressourcer. Cela dynamise également celui-ci, offrant à la diariste une diversité d'environnements dans lesquels elle évolue. À partir de 1917 et jusqu'à la fin de son expérience d'occupation, Marguerite Giron gravite entre son domicile d'Ixelles et sa résidence secondaire à Bauche.

Finalisation puis dépassement de la *Flamenpolitik*

L'année 1917 voit également se concrétiser le projet mené dans le cadre de la *Flamenpolitik*. De fait, la dernière mesure à être appliquée par la *Flamenpolitik* prend place le 8 août 1917. À cette date, le mouvement activiste flamand proclame le flamand comme unique langue officielle de la Flandre. Cette ultime mesure soutenue par l'occupant allemand et qui répond aux

¹⁰¹⁰ Marguerite Giron ne reverra plus sa belle-fille avant la fin du conflit. Ce départ constitue un relatif bouleversement dans son quotidien.

¹⁰¹¹ Journal de Marguerite Giron, le 12 juin 1917.

¹⁰¹² De fait, Marguerite Giron avait déjà exprimé son souhait de retourner à Bauche en 1916. Toutefois, cette nostalgie de sa résidence secondaire ne s'était pas encore concrétisée en un retour (AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; CAROL Annie, *op. cit.* ; Cf. *Chapitre III*, « Prémices de l'accentuation des difficultés du quotidien sous occupation », pp. 150-159).

demandes activistes sonne la finalisation de la *Flamenpolitik* qui est arrivée à son terme¹⁰¹³. Ces mesures relatives à la séparation administrative de la Belgique et l'autonomie de la Flandre alimentent et suscitent une série d'émotions déplaisantes telles que la haine ou l'indignation exprimée par la majeure partie de la population belge occupée envers les activistes et l'occupant allemand¹⁰¹⁴. Celles-ci sont partagées par nos diaristes vivant dans les grands pôles urbains flamands, dont Marc Baertsoen :

« Depuis que les Allemands ont ouvert ici leur fameuse Université flamande avec l'aide de quelques rares Belges, traîtres à leur patrie, un certain nombre de flamingants outranciers, également traîtres à leur patrie, ont cherché à organiser un État flamand séparé du reste de la Belgique. [...] ¹⁰¹⁵ »

Cependant, face à la finalisation de la *Flamenpolitik*, les activistes flamands ne se montrent pas totalement satisfaits. Les perspectives de pouvoir et les opportunités octroyées par l'occupant allemand de mettre en place les mesures de leurs projets n'ont fait qu'accroître leurs aspirations indépendantistes. Au plus leur autonomie institutionnelle et administrative augmentait, au plus les activistes flamands aspiraient à des projets d'indépendance totale. Les activistes flamands font alors face au refus allemand vis-à-vis de ce projet indépendantiste flamand. Celui-ci est incompatible avec les ambitions et les objectifs menés par les Allemands dans le cadre de la *Flamenpolitik*. En effet, l'objectif premier de la *Flamenpolitik* est de servir les intérêts de l'occupant allemand et non pas celui des activistes flamands. Le but initial était d'exploiter des tensions et clivages internes en Belgique déjà présents avant la guerre, afin de diviser le pays pour mieux le dominer et le gérer. La concrétisation des mesures défendues par les activistes flamands ne serait alors qu'une conséquence indirecte de cette *Flamenpolitik*. Un débat autour de la manipulation ou non des activistes flamands par l'occupant allemand dans le cadre de la *Flamenpolitik* persiste encore dans l'historiographie du sujet¹⁰¹⁶. Par ailleurs, à partir d'août 1917, une fracture entre les activistes flamands et l'occupant allemand s'opère. La *Flamenpolitik* semble définitivement terminé dans l'esprit des Allemands à l'inverse des

¹⁰¹³ En effet, les autorités allemandes ont atteint leurs objectifs initiaux en réussissant à diviser la Belgique en interne sans l'avoir pour autant fait disparaître. D'autres mesures visant à plus d'autonomie et de séparation de la Flandre avec le reste du pays sont également mises en place, notamment sur le plan institutionnel à Bruxelles. Toutefois, plus aucune nouvelle mesure n'est adoptée par l'occupant allemand dans le cadre de cette *Flamenpolitik*. Par ailleurs, toutes les mesures précédentes demeurent toujours effectives jusqu'à la fin de l'occupation (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 269-275 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit., pp. 112-116 ; WILS Lode, op. cit., pp. 193-227).

¹⁰¹⁴ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-49 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹⁰¹⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 26 avril 1917.

¹⁰¹⁶ Certains historiens se questionnent sur la potentielle prise de conscience des activistes flamands vis-à-vis de cette forme d'exploitation par l'occupant allemand dont ils pouvaient faire l'objet. Plusieurs thèses s'opposent encore aujourd'hui, suscitant le débat qui est toujours ouvert dans l'historiographie (DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit. ; WILS Lode, op. cit., pp. 299-318 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, op. cit., pp. 88-94).

activistes flamands dont les ambitions et les aspirations indépendantes continuent de croître dans le temps. Ces derniers ne sont pas entièrement satisfaits de cette politique allemande et entreprennent de proposer à l'Allemagne un plan dans lequel une Flandre indépendante pourrait voir le jour¹⁰¹⁷.

C'est dans ce contexte que la propagande activiste flamande s'intensifie et devient plus agressive. De nombreux appels à la manifestation et aux rassemblements activistes flamands pour porter l'idéologie indépendantiste flamande et pro allemande sont lancés sans que cela n'ait les effets escomptés. Peu de Flamands se rendent à ces manifestations. Cela symbolise la forte marginalisation des activistes flamands par rapport au reste de la population flamande¹⁰¹⁸. En fait, avec le temps et les souffrances rencontrées dans leur expérience d'occupation, une intensification de la haine et du mépris, mais aussi de l'opposition envers les activistes flamands a pris place au sein de la population flamande. Cette haine est caractéristique des stratégies émotionnelles du régime identitaire patriote belge et flamand. On la retrouve chez Marc Baertsoen, dont son discours est imprégné de l'imagerie propre au discours héroïque patriote belge :

« [...] On devine aisément de qui émanent ces affiches qui s'étalent si complaisamment sur nos murs. Personne ne s'avise naturellement d'y répondre et elles trouvent très peu d'échos dans la population, qui estime à juste titre que ce ne peuvent être que des traîtres envers la patrie qui essaient de jeter la désunion entre les Belges en ce temps-ci.¹⁰¹⁹ »

Le sentiment et la double identité patriotiques (régionale et nationale) sont alimentés par la dimension illégale de l'accession au pouvoir des activistes flamands. De plus, leur double « trahison » envers la patrie belge et flamande est constamment avancée par la population patriote flamande pour justifier leur opposition et leur ressentiment envers les activistes. Ces derniers sont les types de collaborateurs qui cristallisent le plus les tensions et la haine patriotique¹⁰²⁰ que Marc Baertsoen et Marguerite Giron expriment également :

« Quelques patriotes belges courageux, en apprenant ce fait de haute trahison, ont énergiquement protesté auprès du chancelier allemand dans un écrit éloquent dont une copie est arrivée secrètement jusqu'ici et dont voici les principaux passages :¹⁰²¹ » ; « Ignoble ! Le Conseil de Flandre a organiser un meeting flamingant et a voté un orde du jour immonde [...] Quelle honte de penser qu'il peut y avoir des Belges assez vils pour se vendre à l'ennemi et pour se glorifier de leur trahison. Ignoble, ignoble !¹⁰²² »

¹⁰¹⁷ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; WILS Lode, op. cit..

¹⁰¹⁸ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; WILS Lode, op. cit..

¹⁰¹⁹ Journal de Marc Baertsoen, le 11 novembre 1917.

¹⁰²⁰ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., pp. 223-227 ; DE SCHAEPRDIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit. ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 389-393.

¹⁰²¹ Il est intéressant de noter que Marc Baertsoen emploie le terme de « patriote belge » et non pas de « flamand », soulignant une implication à l'échelle nationale dans cette opposition aux activistes flamands (Journal de Marc Baertsoen, le 26 avril 1917).

¹⁰²² Journal de Marguerite Giron, le 11 novembre 1917.

Le fait que ces activistes « entachent » l'image et la culture flamande en collaborant avec l'occupant allemand intensifie ces émotions patriotiques. Cet entachement est notamment exprimé par la honte chez nos diaristes. Leur collaboration idéologique et la transgression des valeurs morales et patriotiques belges font des activistes flamands les collaborateurs suscitant le plus de haine et de dégoût de la part de la communauté émotionnelle des patriotes belges et flamands¹⁰²³. De là transparait une réelle identité et culture patriote flamande unifiée, sans qu'une distinction ne soit faite à l'égard des francophones de Flandre. Nos diaristes n'ont pour ainsi dire pas de conscience francophone flamande, mais uniquement une conscience flamande. Ils s'expriment au nom de toute la population identitaire flamande et non pas au nom de leur minorité linguistique. Par ailleurs, le français est élevé au rang d'élément constitutif et fondamental de la culture flamande durant l'occupation. Ce n'est pas uniquement les francophones de Flandre qui défendraient le maintien du français, mais la majorité de la population flamande¹⁰²⁴. Un sentiment patriotique flamand transparait dans le discours des diaristes. Leur discours emploie des mécanismes propres au discours héroïque en les adaptant à leur identité patriote régionale. Il est articulé autour de stratégies émotionnelles spécifiques à la communauté identitaire flamande qui rejoignent en partie celle du régime émotionnel patriote belge. Une forme de haine et de mépris se développe envers les activistes flamands. Une tristesse de voir l'image de la Flandre être assimilée à celle des activistes flamands et de l'occupant allemand est à souligner. Marie Gevers exprime également une tristesse face aux mesures de discrimination du français dont elle et sa minorité linguistique font l'objet :

« Toute la lie du flamin-bochisme remonte à la surface, au grand chagrin des Flamands raisonnables et réfléchis qui présentent l'inévitable réaction.¹⁰²⁵ » ; « Pauvre bon vieux flamand, comme on va le faire détester ! Au lieu d'une langue ami, ils en font une langue ennemie. [...] si on est forcé, eh bien on est forcé d'écrire en allemand, mais obeir à des compatriotes qui profitent des malheurs du pays pour imposer illégalement leur volonté ! Non !¹⁰²⁶ »

Le positionnement adopté par nos diaristes diffère selon leur régime identitaire patriotique. Nous pouvons observer que Marguerite Giron ne s'inclue pas dans la population flamande. De fait, nous avons déjà observé et souligné ce positionnement de la part de la bourgeoisie bruxelloise. Celle-ci est animée par une identité bruxelloise et patriote belge prononcée. Elle perçoit les Flamands comme une communauté identitaire différente de la sienne. De plus, elle ne considère nullement Bruxelles comme faisant partie intégrante de la Flandre remettant ainsi

¹⁰²³ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; ABITAN Audrey, KRAUTH-GUBER Silvia, « “Ça me dégoûte”, “Tu me dégoûtes” : déterminants et conséquences du dégoût physique et moral », dans *L'Année psychologique*, num. 114, 2014, pp. 97-124 ; WILS Lode, op. cit..

¹⁰²⁴ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., pp. 223-227 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit. ; ROEKENS Anne, op. cit..

¹⁰²⁵ Journal de Marguerite Giron, le 5 mai 1917.

¹⁰²⁶ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 15 novembre 1917.

en question la vision des activistes flamands. Cela s'observe notamment dans cet autre extrait : « *Chaque gaffe et chaque bassesse du Conseil de Flandre nous rapproche de la France et de la francisation. Bruxelles, ville flamande... allons donc !*¹⁰²⁷ ». Cela pourrait souligner le statut culturel à part que pouvait avoir Bruxelles par rapport au reste de la Flandre. La capitale belge, bien qu'elle soit incluse dans la vision géographique activiste de la Flandre, dispose d'une identité locale forte et indépendante de celle de la Flandre¹⁰²⁸.

À l'instar de Marguerite Giron, mais pour des raisons différentes, Marie Gevers adopte un positionnement relativement distant et neutre face à la *Flamenpolitik* et les activistes flamands. En effet, l'Anversoise n'exprime pas les mêmes stratégies émotionnelles propres au régime identitaire patriotique belge et flamand que ses compatriotes francophones flamands. L'Anversoise n'exprime pas de haine ou de mépris envers les activistes flamands, mais davantage de l'indignation envers la violence dont ils sont victimes à Anvers en septembre 1917¹⁰²⁹. Ainsi, Marie Gevers s'oppose à cette répression commise sur les activistes flamands. Cette dernière adopte un positionnement inverse à celui de Marc Baertsoen ou Marguerite Giron. Dans le cas de l'Anversoise, ces actes sont davantage perçus comme une atteinte au mouvement flamingant, ce qui imprègne la romancière d'indignation : « [...] *Et voilà comment les anversoïses aiment les flamingants ! Pendant ce temps les journaux Hollandais croient, dur comme fer, à un mouvement populaire séparatiste !*¹⁰³⁰ ».

Ce positionnement de la diariste anversoise est quelque peu énigmatique. Cela pourrait s'expliquer par le certain décalage que l'Anversoise aurait avec le reste de la population patriote belge occupée dans son expérience d'occupation. De fait, ces actes de violence à l'encontre des activistes peuvent être perçus comme étant la résultante de la souffrance, de l'usure mentale et de l'animosité qui s'est alimentée depuis plusieurs mois. Ces agissements seraient alors symptomatiques de l'usure provoquée par l'expérience d'occupation de longue durée. Marie Gevers ne souffrirait pas de cette même fatigue mentale et physique. La diariste ayant vécu en exil pendant deux ans, elle a commencé son expérience d'occupation que bien après le reste de la population belge occupée. Elle n'a donc pas été témoin directement du morcellement progressif du mouvement flamingant, du début de la *Flamenpolitik* et de la montée au pouvoir

¹⁰²⁷ Journal de Marguerite Giron, le 5 mai 1917.

¹⁰²⁸ DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *op. cit.* ; Cf. *Chapitre liminaire*, « Quelle vision géographique de la Flandre adopter ? », pp. 38-40 ; *Chapitre III*, « Nos diaristes face à l'émergence de la *Flamenpolitik* », pp. 142-150.

¹⁰²⁹ De fait, dans le courant du mois de septembre, la ville d'Anvers est le lieu d'actes de violence commis par une partie de la population anversoise envers les activistes flamands de la ville (VRINTS Antoon, *Bezette stad : Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste wereldoorlog*, *op. cit.*, pp. 21-193 ; WILS Lode, *op. cit.*, pp. 113-130).

¹⁰³⁰ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 21 septembre 1917.

des activistes flamands. Une vision du mouvement flamingant d'avant-guerre unifiée, en décalage avec la situation en septembre 1917, pourrait encore imprégner la perception et le positionnement de la diariste. Cela pourrait alors expliquer l'indignation exprimée envers les agissements violents des patriotes belges à l'encontre des activistes flamands. Au regard des citations, elle considérerait encore les activistes flamands comme des compatriotes, faisant partie du mouvement flamingant à l'inverse de Marguerite Giron et Marc Baertsoen¹⁰³¹.



Malgré le refus catégorique des autorités allemandes au sujet du projet indépendantiste flamand proposé par les activistes flamands à Berlin, cela ne les empêche pas de proclamer l'indépendance de la Flandre le 22 décembre 1917¹⁰³². Cette proclamation se fait contre l'avis des Allemands qui finissent finalement par reconnaître cette indépendance. Du côté belge et flamand, cette ultime annonce et mesure qui sortent du cadre de la *Flamenpolitik* exacerbent les formes de haine, d'indignation et de mépris envers les activistes flamands émanant du régime émotionnel des patriotes belges. Une forme d'unité nationale et patriote belge semblerait émerger à nouveau face à cette déclaration d'indépendance qui est rejetée autant par les patriotes belges occupés que par les Belges en zone libre et le gouvernement en exil. Cette ultime mesure activiste flamande termine de marginaliser et d'isoler pour de bon les activistes flamands du reste de la population belge et flamande. Jamais depuis le début du conflit, la haine à l'encontre de ces collaborateurs idéologiques n'a été aussi intense au sein de la population patriote belge et flamande occupée¹⁰³³.

Toutefois, au moment de cette annonce, les réactions se font rares chez nos diaristes¹⁰³⁴. La *Flamenpolitik* ne constitue qu'un sujet parmi d'autres dans l'expérience d'occupation de nos diaristes, limitant ses impacts. Sur les 925 émotions exprimées lors de ces trois derniers trimestres de l'année 1917, seulement 24 sont directement en lien avec la collaboration des activistes flamands ou la *Flamenpolitik*. De plus, seul Marc Baertsoen, Marie Gevers et Marguerite Giron, vivant chacun dans une des grandes villes flamandes, mentionnent le sujet sporadiquement. Marc Baertsoen constitue le seul diariste qui se positionne véritablement sur le sujet exprimant en détail son opinion. Cette omniprésence des profils citadins pourrait

¹⁰³¹ Dans l'extrait datant du 15 novembre 1917, Marie Gevers qualifie encore les activistes flamands de « compatriotes ».

¹⁰³² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 272-276 ; WILS Lode, op. cit., pp. 299-318.

¹⁰³³ Ibid. ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit..

¹⁰³⁴ Certains, comme Marc Baertsoen, réagissent plus tard à cette annonce (Cf. *Chapitre IV*, « Le « Cadeau de Noël 1917 » et la finalisation du projet activiste », pp. 219-221).

s'expliquer par les impacts limités que pouvait avoir cette *Flamenpolitik* et cette politique activiste à la campagne. De fait, leurs mesures et impacts sont plus visibles et prononcés dans les grands pôles urbains¹⁰³⁵. Les diaristes vivant en campagne mentionnent ainsi des actes de collaborations dont ils sont témoins et qui se développent davantage dans les environnements ruraux. Ainsi, ces derniers mentionnent plutôt les profiteurs de guerre et le marché noir que les agissements des activistes flamands¹⁰³⁶. Par ailleurs, même ces mentions d'autres types de collaborateurs restent également anecdotiques et relativement rares.

Une certaine primauté à l'identité nationale et ultra-locale plutôt que régionale semble davantage animer les discours et les stratégies émotionnelles de nos diaristes. Cependant, cette primauté n'exclut pas pour autant les identités régionales. Suivant les diaristes et leur construction identitaire, celles-ci transparaissent plus ou moins fortement. Ce phénomène s'observe également dans les réactions des diaristes face à la *Flamenpolitik*. Une imagerie patriote belge et une forme de solidarité et de résistance plus nationale que régionale face aux activistes flamands imprègnent notamment le discours de Marc Baertsoen alors que ce dernier présente une identité patriote flamande prononcée¹⁰³⁷ :

« La vérité c'est que la population belge, tout en désirant vivement la paix, comme tout le monde, se rend fort bien compte qu'une paix conclue en ce moment-ci ne peut être qu'une paix allemande, ce dont personne ne veut, et c'est pour cela qu'il n'y a que les traîtres à la patrie qui se rendent à ces meetings.¹⁰³⁸ » ; « [...] Pourtant, chose singulière et malgré la lassitude générale dont nous parlons plus haut, il n'y a aucun mouvement dans la population gantoise pour appuyer cette campagne pacifiste, parce que chacun sent qu'elle est allemande. On ignore généralement qui assiste à ces meetings.[...] Les seuls Belges qui y aillent sont cette poignée de traîtres appelés les activistes qui soutiennent les Allemands pour une question de langue et avec lesquels personne ne veut avoir des rapports.¹⁰³⁹ »

Par ailleurs, un certain paradoxe émerge vis-à-vis des impacts qu'auraient pu avoir les activistes flamands et la *Flamenpolitik*. De fait, lorsqu'on replace la *Flamenpolitik* dans une perspective plus générale, celle-ci ne semble pas avoir eu un impact important sur l'expérience d'occupation, la rédaction de leur carnet et les expressions émotionnelles de nos diaristes. Ce constat contraste également fortement avec l'intensité des rares réactions et émotions suscitées par les mesures de cette politique que nous présentons tout au long de ce chapitre. Cette absence d'impact sur le long terme pourrait s'expliquer par un manque de changement clair et réel que

¹⁰³⁵ WILS Lode, *op. cit.*, pp. 59-130.

¹⁰³⁶ Les collaborateurs économiques abondent en campagne et en ville à l'inverse des collaborateurs idéologiques qui afflux davantage dans les milieux urbains (BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 232-235).

¹⁰³⁷ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », *op. cit.* ; WILS Lode, *op. cit.*.

¹⁰³⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 28 novembre 1917.

¹⁰³⁹ *Ibid.*, le 21 décembre 1917.

cette *Flamenpolitik* pouvait engendrer sur le quotidien de la population belge et flamande. Malgré les émotions déplaisantes de haine, d'indignation, etc. que cette *Flamenpolitik* et que ces activistes flamands suscitent, c'est la présence et la domination de l'occupant allemand sur le territoire belge qui constitue toujours la première source de pression sur le quotidien des patriotes belges occupés. Même si les « traîtres » activistes flamands deviennent également des « ennemis » de la nation, les Allemands sont encore perçus comme l'ennemi principal de la patrie belge, étant ceux qui ont engendré toute cette période d'occupation. Au sein du régime émotionnel des patriotes belges, la germanophobie semble alors surpasser la haine exprimée à l'égard des activistes flamands.

De plus, dans la vision des diaristes et des patriotes belges, les avancements du projet activiste flamand sont principalement conditionnés par la présence de l'occupant allemand. Le projet activiste arbore un caractère illégal et artificiel que la population patriote belge ne reconnaît pas et ne prend pas au sérieux. Dans leur vision du conflit, toutes ces mesures adoptées dans le cadre de la *Flamenpolitik* ne peuvent être maintenues une fois la Belgique libérée. Cela réduit ainsi l'impact à long terme que ces différentes mesures activistes pouvaient avoir sur la société belge¹⁰⁴⁰. De plus, les diaristes et la population flamande n'ont cessé d'assimiler cette *Flamenpolitik* en premier lieu à l'occupant allemand et non aux activistes flamands. Dans leur perception, il s'agit davantage d'une énième politique menée par l'occupant allemand que du projet des activistes. En fait, selon cette vision, les Allemands se cacheraient derrière le projet activiste afin de mener leurs propres mesures. Cette association des Allemands à ces projets menés par les activistes est présente dès 1916 chez nos diaristes et une partie de la population flamande qui appelaient déjà l'université de Gand, « l'université allemande de Gand »¹⁰⁴¹. Cette *Flamenpolitik* n'arbore pour ainsi dire pas de caractéristiques uniques qui la distingueraient des autres politiques menées par l'occupant allemand. C'est moins la *Flamenpolitik* que la présence de l'occupant allemand de façon plus large qui semble avoir influencé considérablement le quotidien de nos différents diaristes et bouleversé psychologiquement ces derniers, via notamment des mesures qui ont plus durablement marqué leur quotidien comme les déportations.

¹⁰⁴⁰ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 166-169 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit., pp. 112-116.

¹⁰⁴¹ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit..

V. L'aube des grandes manœuvres militaires sonne la fin des années sombres

À l'aube d'entamer leur dernière année et les dernières phases de l'expérience d'occupation de nos diaristes, l'heure est au bilan pour cette troisième phase. Celle-ci aura été la plus longue que nous avons analysée s'étendant de mars 1916 à décembre 1917. Elle constitue aussi la période la plus exigeante et éprouvante sur le plan physique et mental pour les diaristes. Sur le plan comptable, il s'agit de la phase d'occupation dans laquelle nous avons recensé le plus d'émotions exprimées. Cela s'explique notamment par sa longévité et par les événements traumatiques qui s'y déroulent. Ces émotions sont davantage déplaisantes, explicites, personnelles et individuelles.

Tableau récapitulatif des émotions exprimées durant la 3 ^e étape de l'expérience d'occupation entre mars 1916 et décembre 1917							
Nombre d'émotions				1704			
Explicite		Implicite		1013		691	
Plaisante	Ambivalente	Déplaisante	Absence	497	205	1002	416
Intensité 1	Intensité 2	Intensité 3		511	932	261	
Moi/Je	Nous/On	Il/Elle	Ils/Elles	855	467	214	168

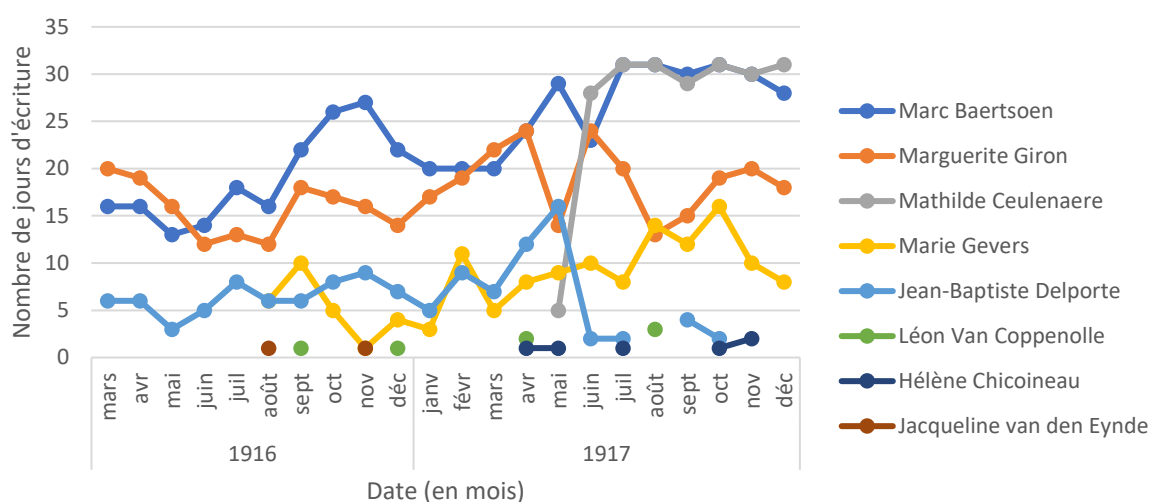
Marguerite Giron, Marc Baertsoen, Marie Gevers et Mathilde Ceulenaere constituent les témoignages présentant le plus d'occurrences. Cette troisième phase est marquée par une dégradation progressive du moral des diaristes et de la majorité de la population belge en général. Une forme de déprime s'est installée dans leur quotidien. Cela s'illustre également dans les émotions les plus exprimées. L'« absence » constitue la forme de discours émotionnel le plus répandu avec 416 occurrences. Suivent la tristesse avec 213 occurrences et l'anxiété avec 194 occurrences qui sont caractéristiques du dérèglement de l'humeur que provoque la dépression¹⁰⁴². Cette tristesse est davantage personnelle et individuelle tandis que l'anxiété est davantage une émotion personnelle et exprimée collectivement. Les autres émotions qui présentent plus de 100 occurrences sont la joie, la peur et l'indignation. Les deux dernières peuvent également résulter de l'expérience d'occupation de longue durée. Elles figurent parmi les patterns émotionnels spécifiques à ce stade-là et peuvent émaner de formes de traumatismes causés par des phénomènes comme la *Flamenpolitik*, caractéristiques de cette deuxième partie de l'occupation. La joie ainsi que l'espoir figurent parmi les émotions plaisantes les plus exprimées durant cette période étant personnelles et aussi bien individuelles que collectives.

Plus que les autres, 1917 aura affecté et laissé des traces physiques et surtout psychologiques sur la majorité de la population belge et nos diaristes. Il s'agit de l'année où ils ont rencontré le

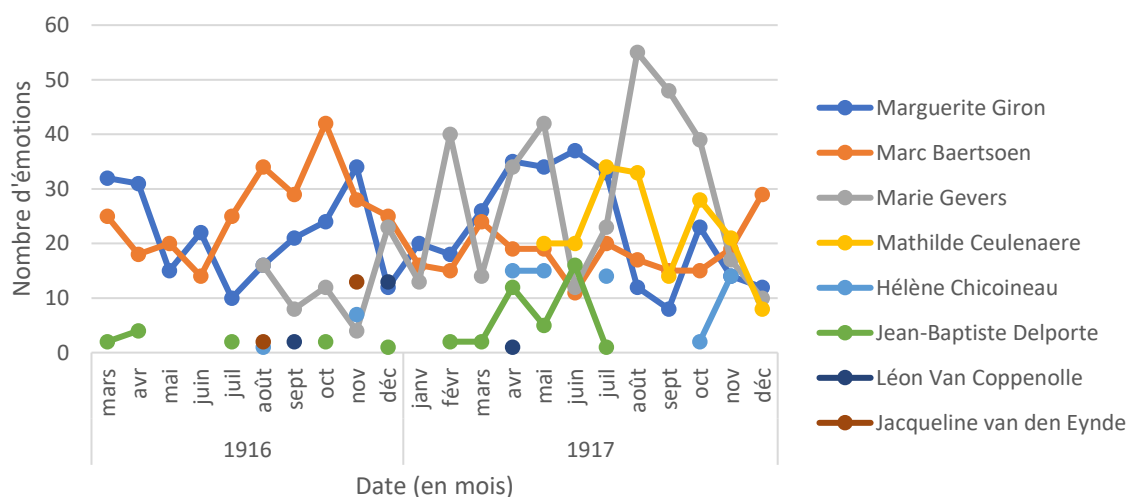
¹⁰⁴² CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.*, pp. 226-227.

plus de difficultés et de souffrances constituant la période la plus critique et une année noire dans leur expérience d'occupation. Cette troisième phase sous occupation coïncide également avec un accroissement de la fréquence de rédaction et du nombre d'émotions exprimées par les diaristes comme l'illustrent les deux graphiques ci-dessous. En fait, à l'aube de la nouvelle année 1918, les diaristes présentent un état émotionnel atteint par la fatigue et l'usure de l'occupation de longue durée. Ceux-ci sont alors en proie à des épisodes de déprime et à une menace planante de dépression. Plus que jamais, en cette fin d'année 1917, la fin de la guerre n'a paru aussi lointaine pour les diaristes qui n'ont jamais apparu aussi affectés moralement.

Graphique 3.2 : Évolution chronologique du nombre de jours d'écriture selon les diaristes entre mars 1916 et décembre 1917



Graphique 3.5 : Évolution chronologique du nombre d'émotions exprimées selon les diaristes durant la troisième étape de l'occupation (N=1704)



Chapitre IV : 1918 : l'année aux deux visages

Cette dernière année d'occupation affiche deux facettes qui sont étroitement liées à l'évolution du conflit sur le plan militaire. Le début de l'année 1918 se place dans la continuité de l'année précédente avec une stagnation des lignes de front durant l'hiver. Ensuite survient la première phase de l'année avec une offensive des centraux qui affecte drastiquement le moral des civils belges patriotes et de nos diaristes durant le printemps. Une période de stabilisation prend place dans le courant de la fin du printemps et durant l'été 1918 au moment où les alliés parviennent à faire face et à contenir cette offensive des centraux. L'enrayement de celle-ci suscite alors de l'espoir et de l'optimisme au sein de la population belge occupée. La deuxième phase survient finalement au début de l'automne 1918 avec l'offensive alliée qui est déployée¹⁰⁴³. Ces deux phases de supériorité militaire distinctes ont également des incidences émotionnelles et plus générales sur le quotidien de la population belge occupée et de nos diaristes. À l'image de l'évolution du conflit sur le plan militaire, cette année 1918 arbore également deux visages sur le plan émotionnel dans l'expérience d'occupation de nos diaristes¹⁰⁴⁴.

I. Les premiers jours de 1918

Au moment d'entamer cette dernière année de conflit et d'occupation, le moral de la population belge et de nos diaristes est au plus bas. Une vision pessimiste par rapport à l'évolution du conflit imprègne l'état d'esprit d'une partie de la population belge occupée et de nos diaristes. Ceux-ci n'entrevoient pas un dénouement prochain du conflit. Ils envisagent de vivre sous occupation pour une durée encore longue. Ces phénomènes émotionnels d'usure mentale et physique ainsi que la potentielle dépression provoquée par le prolongement de la guerre et de l'occupation constituent des mécanismes spécifiques à cette ultime année de l'occupation. Ils avaient déjà été amorcés à la fin de l'année 1917¹⁰⁴⁵ et s'observent également

¹⁰⁴³ COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995, pp. 67-81 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 238-249 ; DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996, pp. 139-160.

¹⁰⁴⁴ Le plan de ce chapitre a directement été inspiré de l'ouvrage de Jean-Marie Collignon, étudiant en détail l'évolution militaire de la Grande Guerre en Europe. Dans son chapitre portant sur 1918, ce dernier a notamment distingué deux phases de supériorités distinctes sur le front. C'est sur ces concepts et ces phénomènes spécifiques de cette dernière année sous occupation que nous avons basé le plan de nos deux derniers chapitres. Ces deux phases peuvent s'appliquer également sous un prisme plus global, mais aussi sur le plan émotionnel au sein de la population belge occupée et des francophones de Flandre (COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995, pp. 67-81).

¹⁰⁴⁵ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 393-395 ; Cf. *Chapitre III*, « 1917 : l'année noire », pp. 184-212.

lors du premier trimestre de l'année 1918.

Le jour de l'An

Un exemple révélateur de ce moral affecté est les attitudes des diaristes au moment d'entamer cette nouvelle année 1918. À l'inverse des années précédentes où cette date symbolique du 1^{er} janvier faisait l'objet de commentaires rétrospectifs sur le temps écoulé durant cette guerre, peu de commentaires de ce type ont été réalisés par nos diaristes en 1918¹⁰⁴⁶. Nous observons un changement de comportement drastique et radical chez Marguerite Giron et Marie Gevers. Celles-ci n'évoquent pas cette nouvelle année ce qui contraste fortement avec les années précédentes¹⁰⁴⁷. Cette absence de mention pourrait refléter une certaine vision pessimiste par rapport à l'avenir du conflit dont les deux femmes n'en voient pas le bout. Ce silence pourrait également illustrer des signes de fatigue et de lassitude voir de dépression provoquée par leur situation personnelle sous l'occupation qui n'évolue guère, voir se détériore depuis 1917. Cela impacterait et conditionnerait également leur comportement. Elles n'auraient plus l'énergie de se confier longuement sur leurs émotions à l'occasion de ces dates symboliques, alors qu'elles le faisaient habituellement les années précédentes¹⁰⁴⁸.

Marc Baertsoen et Mathilde Ceulenaere sont les seuls à adresser une courte note en référence à ce jour de l'an. Chez la jeune cominoise, celle-ci en fait mention sans rajouter de commentaire¹⁰⁴⁹. Pour l'avocat gantois, une rétrospection comme il a coutume de faire est réalisée. Ce dernier repense ainsi à l'état d'esprit qu'il avait en 1914 par rapport à l'évolution du conflit. Il souligne notamment une forme de pessimisme qui s'est installé depuis dans sa vision quant à l'avenir du conflit. Cet état d'esprit négatif est le reflet plus général de l'état d'esprit de la majorité de la population belge patriote occupée¹⁰⁵⁰. Le diariste n'ose d'ailleurs plus pronostiquer une date de fin potentielle de cette guerre. Ce constat peut illustrer une forme

¹⁰⁴⁶ BEAUPRE Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023, pp. 145-177 ; LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 131-132 ; Cf. *Chapitre II : le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 101-104 ; 130-132 ; *Chapitre III*, « Le terrible hiver 1916-1917 », pp. 169-184.

¹⁰⁴⁷ Marguerite Giron a pour habitude d'évoquer systématiquement ses impressions et ses émotions au moment du Nouvel An. Bien que des changements de comportement aient été observés chez la bourgeoise bruxelloise ces dernières années, celle-ci en faisait toujours mention. Ce silence serait alors révélateur d'un moral affecté par la dureté et la longévité de la guerre et de l'occupation. Il reflèterait plus globalement l'état d'esprit de la majorité de la population belge occupée. Le Nouvel An aurait perdu de sa symbolique et ne ferait plus l'objet d'un traitement particulier. Ce 1^{er} janvier 1918 serait devenu un jour normal dans la vie des deux mères de famille (*Ibid.*).

¹⁰⁴⁸ *Ibid.* ; DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹⁰⁴⁹ La jeune cominoise réfugiée au Limbourg est plongée dans son quotidien sous occupation qui accapare la majorité de son attention (Journal de Mathilde Ceulenaere, le 1^{er} janvier 1918).

¹⁰⁵⁰ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; Cf. *Chapitre II : le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 101-104 ; 130-132 ; *Chapitre III*, « Le terrible hiver 1916-1917 », pp. 169-184.

d'expérience émotionnelle acquise au fur et à mesure de l'occupation et une stratégie émotionnelle qui tend à prévenir d'éventuelle déception¹⁰⁵¹. Ainsi, au moment d'entamer cette nouvelle année, l'heure est à la prudence et au pessimisme chez l'avocat gantois lorsqu'il s'agit d'évoquer la fin du conflit à Gand :

« On se prend soi-même en pitié quand on songe aux idées qu'on avait au début de l'année 1914 : la guerre impossible ou pouvant durer au maximum trois mois ! Quelle dérision ! On n'ose plus à prévoir la fin, tant il y a peu de symptômes sérieux pouvant pronostiquer la paix...¹⁰⁵² »

On peut observer tout le pessimisme et le découragement qui transparait dans le discours de Marc Baertsoen¹⁰⁵³. Les schémas émotionnels liés aux saisons sont également absents de son discours. La manière dont Marc Baertsoen appréhende la suite des événements diffère fortement des années précédentes. Par ailleurs, malgré cette négativité, un certain degré patriote flamand et belge transparait également. Ce pattern émotionnel est récurrent chez l'avocat. Nous l'avons observé à plusieurs reprises depuis le début de l'occupation. De cette façon, même lors de période de crise ou de dépression émotionnelle comme durant cette fin d'année 1917 et ce jour de l'an 1918, Marc Baertsoen parvient à trouver du réconfort en se tournant vers son patriotisme flamand et belge. C'est une stratégie émotionnelle propre au régime des patriotes belges et que nous retrouvons chez bon nombre de diaristes¹⁰⁵⁴. Elle est particulièrement fondamentale dans les réflexes identitaires du diariste gantois :

« Et pourtant, chose remarquable, les courages ne faiblissent pas. Personne ne s'imaginerait un instant que les Allemands soient ici pour toujours, sauf la poignée de flamingants-activistes qui se sont aussi sottement que criminellement liés à la fortune de nos oppresseurs. En dehors de cette petite minorité, personne ne doute un instant que la Belgique doive être rétablie dans son état de liberté et de prospérité antérieure. Mais quand ? Nul ne le sait... Les plus optimistes l'espèrent l'année actuelle, le plus grand nombre pour l'année 1919, quand l'armée américaine pourra peser de tout son poids dans la balance.¹⁰⁵⁵ »

La fin du carnet de Mathilde Ceulenaere

Par ailleurs, ces premiers jours de 1918 résonnent également comme étant les derniers

¹⁰⁵¹ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹⁰⁵² Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} janvier 1918.

¹⁰⁵³ Ce découragement et ce pessimisme relatif au dénouement du conflit qui surviendrait dans un temps long sont symptomatiques de l'état moral affecté et déprimé qui anime la population belge occupée durant ce début d'année 1918. Cette vision coïncide avec la déprime générale observée chez la plupart des Belges occupées. La caractéristique de cette année 1918 réside dans l'intensité exacerbée de ces patterns et stratégies émotionnels, affectant et conditionnant l'état d'esprit de nos diaristes (DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit.).

¹⁰⁵⁴ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, num. 7, 2000, pp. 17-35 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹⁰⁵⁵ Cet extrait illustre la dichotomie entre les Belges patriotes, et les Allemands et activistes flamands (considérés comme des « ennemis » de la nation). Il illustre également les stratégies émotionnelles de protection acquise au fil de leur expérience d'occupation et qui sont appliquées par la population belge afin de prévenir d'éventuelles déceptions. Ainsi, une forme de prudence vis-à-vis des prévisions relatives à la fin de la guerre est apparente dans le discours Marc Baertsoen qui parle au nom de la population gantoise. C'est la première fois qu'un de nos diaristes prolonge autant ses perspectives de vie sous occupation, dépassant le stade de l'année entière (Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} janvier 1918).

instants du carnet de Mathilde Ceulenaere. Cette dernière arrête soudainement son journal le 3 janvier 1918 sans l'annoncer, nous laissant sur ces derniers mots :

« Le facteur nous apporte trois cartes des cousins et des cousines de Bruxelles, une carte de Mme Pauline Degroote, ainsi qu'une carte de M. et Mme Fairon. Nous avons reçu aussi une photographie de tante Marie Beun de Bruges et de son fils né au début de la guerre que nous n'avons pas encore vu.¹⁰⁵⁶ »

Des commentaires relatifs à la situation de la diariste durant l'année 1918 apportés a posteriori dans le cadre de l'édition critique du carnet nous éclairent sur les raisons de cet arrêt soudain. La famille de Mathilde Ceulenaere projetait de partir clandestinement de la Belgique en empruntant la voie d'un réseau d'évasion afin de rejoindre la France où séjournait le père et le petit frère de la diariste. Cette dernière aurait alors subitement interrompu la rédaction de son carnet une fois que ce projet eut été plus concret. Ainsi, comme le confie la diariste après coup, c'est le danger et le caractère illégal de ce voyage clandestin, couplés au danger que pouvait constituer la continuation de la tenue clandestine de son carnet, qui aurait finalement décidé Mathilde Ceulenaere à mettre un terme à son journal personnel. Celui-ci pouvait contenir des informations compromettantes sur sa famille s'il venait à être trouvé par l'occupant allemand. Le danger de ce voyage clandestin s'illustre dans l'absence totale de mention faite à ce sujet dans son carnet. De fait, ce projet de quitter la Belgique aurait été mis sur la table dès le mois d'octobre 1917¹⁰⁵⁷. Ce sujet a alors totalement été passé sous silence par la diariste, ne laissant aucun indice transparaître. Cette absence de mention renforce également la prudence et la méfiance que pourrait avoir Mathilde Ceulenaere envers son carnet qui constitue un danger. Une fois ce projet mis en place, la relation que Mathilde avait avec son carnet aurait évolué, passant d'un confident à un potentiel danger. Le pacte de confiance avec ce dernier aurait été rompu afin de préserver sa propre sécurité et celle de ses proches. Cette évolution drastique de la relation avec son carnet se prolonge au-delà de son voyage¹⁰⁵⁸. En effet, Mathilde ne reprendra plus la plume une fois arrivée en France dans le courant de l'année 1918¹⁰⁵⁹.

Cette crainte et méfiance envers le danger que peut constituer leur carnet n'est pas unique à Mathilde Ceulenaere et soulève une stratégie émotionnelle plus générale à l'ensemble de nos diaristes exprimées à l'encontre de leur carnet. Durant l'occupation, la tenue d'un tel ouvrage

¹⁰⁵⁶ Journal de Mathilde Ceulenaere, le 3 janvier 1918.

¹⁰⁵⁷ CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *Mon journal. Comines envahi par les Allemands le 4 octobre 1914. L'évacuation de Comines le 27 mai 1917. Notes écrites après notre arrivée en France*, Bruxelles, édité par Paul Ceulenaere-Bawin, 2004, pp. 101-104.

¹⁰⁵⁸ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 25-34.

¹⁰⁵⁹ Mathilde Ceulenaere et sa famille arrivent à Évian dans le courant du mois d'août 1918 après être passées par la Suisse (CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *op. cit.*).

est déjà une source de danger étant exclusivement réalisé dans la clandestinité. De cette façon, une forme de méfiance envers leur carnet préexiste déjà chez nos diaristes. Ceux-ci sont conscients du danger que peut constituer le tenu d'un tel carnet en temps d'occupation, notamment si celui-ci venait à être trouvé par les Allemands¹⁰⁶⁰. Pour certains, cela conditionne leur comportement et les sujets qui sont évoqués comme avec Mathilde Ceulenaere ou Jean-Baptiste Delporte¹⁰⁶¹. D'autres n'adoptent pas de comportements spécifiques en conséquence et assument les risques que constitue leur journal personnel. Nous l'avons observé chez Marguerite Giron, Jacqueline van den Eynde ou Marc Baertsoen. Toutefois, des stratégies sont quand même mises en place dans le but de minimiser les risques que leur récit soit trouvé par les Allemands¹⁰⁶². Cette attitude de prudence et de méfiance de la part de Mathilde Ceulenaere soulève une dynamique émotionnelle plus générale inhérente à l'expérience d'occupation de nos diaristes. La rédaction d'un tel document peut contenir des prises de position personnelles ou des informations sensibles qui seraient potentiellement dangereuses pour les diaristes et leur famille s'ils étaient trouvés par les Allemands. Cela rajoute une pression supplémentaire sur nos diaristes dans leur vie quotidienne sous occupation et implique des stratégies émotionnelles qui sont spécifiques à cette communauté émotionnelle des diaristes en temps d'occupation¹⁰⁶³.

Le « Cadeau de Noël 1917 » et la finalisation du projet activiste

Au moment d'entamer cette dernière année de l'expérience d'occupation de nos diaristes, la *Flamenpolitik* est définitivement terminée. Celle-ci est clôturée depuis l'année précédente avec sa dernière mesure relative à l'officialisation du flamand comme unique langue officielle en Flandre¹⁰⁶⁴. Pour le projet des activistes flamands, celui-ci prend fin à la toute fin de l'année 1917 avec la proclamation d'indépendance de la Flandre le 22 décembre 1917. Cela constitue l'ultime mesure de l'étape finale du programme politique activiste sous l'occupation. Celle-ci

¹⁰⁶⁰ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*.

¹⁰⁶¹ Dans le cas du prêtre cominois, celui-ci n'évoque guère de sujet jugé « sensible » en lien avec l'occupant allemand. Ce dernier met ainsi volontairement sous silence certains sujets pouvant être compromettants pour le diariste si l'occupant allemand venait à consulter son journal (DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, p. 8).

¹⁰⁶² Marguerite Giron enterrait ses carnets dans son jardin une fois ceux-ci terminés, tandis que Jacqueline van den Eynde cachait son carnet de guerre derrière un cadre. La jeune aristocrate avait également brûlé ses anciens journaux personnels tenus en temps de paix en août 1914, au moment où sa famille quittait leur château de Rivieren. Vous trouverez en Annexes les extraits des deux diaristes qui évoquent leur relation avec leur carnet (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Conscience du danger des carnets de Jacqueline van den Eynde et Marguerite Giron », pp. 5-6).

¹⁰⁶³ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*.

¹⁰⁶⁴ DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 265-275 ; WILS Lode, *Onverfranst, onverduist ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014, pp. 227-298.

s'est faite sans concertation ni accord établi au préalable avec l'occupant. Cela illustre une rupture et une fracture entre les activistes flamands et l'occupant allemand qui s'était déjà entamé depuis août 1917. Bien qu'accueillie avec réticence en Allemagne¹⁰⁶⁵, cette indépendance de la Flandre est pourtant appliquée et intégrée dans le fonctionnement administratif de la Belgique occupée durant cette dernière année de guerre¹⁰⁶⁶.

À la suite de cette proclamation de l'indépendance de la Flandre, les réactions tant internationales que belges ne se font pas attendre. L'ensemble de l'opinion des pays alliés, neutres et de la Belgique expriment une indignation et une révolte face à cet événement¹⁰⁶⁷. Dans le plat pays et l'opinion patriotique belge, ce « Cadeau de Noël 1917 »¹⁰⁶⁸ a accentué et cristallisé leur haine et l'hostilité envers les activistes flamands. Plus que jamais, le mouvement activiste se retrouve isolé et marginalisé du reste de la population belge et flamande¹⁰⁶⁹. Toutefois, ce dernier événement significatif dans le projet activiste n'a pas suscité de réaction de la part de nos diaristes. Outre la brève mention de Marc Baertsoen au moment d'évoquer le jour de l'An 1918, les diaristes se montrent muets face à cette indépendance. Cela pourrait s'expliquer par le degré illégal de cette proclamation d'indépendance de la Flandre. De fait, tout au long de l'occupation, la *Flamenpolitik* et les mesures activistes flamands ont sans cesse été contestés par les diaristes et la population belge qui ne reconnaissent pas leur légitimité et leur application. Le fait que celles-ci aient été appliquées dans un contexte d'occupation étrangère les rend caducs et artificiels aux yeux des diaristes et de la population belge patriote occupée. Cela expliquerait leur absence de considération¹⁰⁷⁰.

Ce manque de réaction dans le chef de nos diaristes est à corréliser avec leur vision du conflit dont ils espèrent que l'issue sera favorable à la Belgique. Ainsi, nos diaristes, et plus

¹⁰⁶⁵ Cette indépendance de la Flandre constitue le deuxième événement de fracture entre la politique allemande et le projet activiste flamand qui n'affichent plus les mêmes ambitions politiques. La finalisation de la *Flamenpolitik* n'avait notamment pas été acceptée par les activistes flamands (*Ibid.*).

¹⁰⁶⁶ La priorité initiale de la politique allemande à la fin de cette *Flamenpolitik* était de diviser la Belgique sans pour autant la faire disparaître. De fait, la survie artificielle de la Belgique était une condition sine qua none de leur stratégie d'après-guerre. Une Flandre indépendante desservirait les intérêts des Allemands tandis qu'avec une Belgique encore en vie, bien que diviser, leur sphère d'influence serait plus large (DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit.).

¹⁰⁶⁷ *Ibid.* ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 112-116 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011, pp. 88-94.

¹⁰⁶⁸ C'est le nom que les activistes flamands ont donné au discours dans lequel ils proclament l'indépendance de la Flandre en décembre 1917. Ils font référence au « Cadeau de Noël 1916 » de Moritz von Bissing (nommé comme tel par ce dernier) au moment des prémices du lancement en projet de la *Flamenpolitik* à la fin de l'année 1915 (DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit.).

¹⁰⁶⁹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 223-227 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-45 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹⁰⁷⁰ *Ibid.*, pp. 260-275 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), op. cit..

globalement la population belge patriote, espèrent que la Belgique ne sera pas occupée définitivement par l'Allemagne. Cet espoir constitue l'une des stratégies émotionnelles principales des patriotes belges durant l'occupation. Cette vision du conflit en faveur des Alliés coïnciderait avec un retrait des forces allemandes sur le territoire belge¹⁰⁷¹. Cela n'est alors pas compatible avec le projet activiste flamand. Une fois que l'occupant allemand serait parti, les mesures menées par les activistes flamands dans le cadre de la *Flamenpolitik* et au-delà seraient supprimées. Un retour à la situation initiale d'avant-guerre serait orchestré. Une crainte à l'encontre de ces mesures activistes irait alors à contre-courant du régime émotionnel des patriotes belges et de leur vision du conflit qui en découle. Ceux-ci sont animés par un espoir et une confiance à voir la guerre se conclure en faveur du plat pays. Le caractère illégal et artificiel de cette indépendance flamande incompatible avec le modèle belge d'avant-guerre et la vision du conflit des patriotes belges expliquerait alors en partie ce manque de réaction de la part des diaristes¹⁰⁷².

Seuls de rares événements comme les élections pour la constitution du conseil de Flandre ou encore les agissements des activistes flamands au quotidien sont évoqués par les diaristes. Le plus souvent, cela s'accompagne d'émotions déplaisantes et hostiles à l'égard de ces derniers illustrant l'imagerie patriote belge et les stratégies émotionnelles spécifiques à ces derniers. L'attitude déviante des activistes flamands à l'encontre du régime identitaire des patriotes belges ne font qu'accentuer leur marginalisation et le ressentiment, l'indignation et la haine des diaristes exprimées envers eux¹⁰⁷³. Seuls les diaristes vivant dans les grands pôles urbains flamands mentionnent ainsi ces sujets, Gand, Anvers et Bruxelles étant les principaux terrains d'action des activistes flamands :

« Je pleure d'indignation en pensant à notre impuissance¹⁰⁷⁴ » ; « Les flamingants sont plus odieux que jamais.¹⁰⁷⁵ » ; « [...] : les magistrats de la cour d'appel de Bruxelles, justement émus des machinations coupables ourdies contre l'unité de la patrie par divers membres du "Raad van Vlaanderen", avaient ordonné que des poursuites soient intentées par le parquet contre ces traîtres [...] C'est pour protester contre cet acte de violence que la cour d'appel de Bruxelles tout d'abord, [...] Tout le monde à Gand approuve l'attitude courageuse prise par notre cour d'appel.¹⁰⁷⁶ »

¹⁰⁷¹ *Ibid.*.

¹⁰⁷² Au regard des patriotes belges, la déclaration d'indépendance de la Flandre, soutenue à contretemps par l'occupant allemand, pourrait alors être assimilée à une nouvelle mesure menée dans le cadre du régime d'occupation allemande. Cette indépendance ne serait conditionnée que par cette situation d'occupation. Elle n'est alors pas prise au sérieux et est contestée par la population belge occupée, car celle-ci n'est pas compatible avec leur vision du conflit. De plus, cette mesure constitue un nouvel acte de provocations des activistes flamands envers les patriotes belges, creusant davantage le fossé entre ces deux « patries » (*Ibid.*).

¹⁰⁷³ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; CORDELL Crystal, « L'indignation entre pitié et dégoût : les ambiguïtés d'une émotion morale » dans *Raisons politiques*, vol. 1, num. 65, 2017, pp. 67-90 ; DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*.

¹⁰⁷⁴ Journal de Marguerite Giron, le 20 janvier 1918.

¹⁰⁷⁵ *Ibid.*, le 22 janvier 1918.

¹⁰⁷⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 8 mars 1918.

II. La supériorité des centraux

Cette première partie de l'année 1918 est caractérisée par une dépression et une lassitude généralisée au sein de la majorité de la population belge occupée. Celle-ci se place dans la continuité des tendances et dynamiques émotionnelles exposées et amorcées à la fin de l'année 1917. Toutefois, elle est aussi corrélée par la dynamique militaire du conflit stagnante durant l'hiver avant l'offensive des centraux aux printemps. L'hiver alimente une lassitude du quotidien sous occupation. Les manœuvres militaires des centraux d'abord victorieuses accroissent le pessimisme, le découragement et la dépression des civils belges patriotes y compris nos diaristes¹⁰⁷⁷.

Dépression quotidienne

La dépression est un des phénomènes et un des états émotionnels qui caractérise l'expérience d'occupation d'une partie de la population belge durant cette année 1918. Celle-ci est une pathologie affectant l'humeur des individus et est caractérisée par une grande émotion de tristesse. En 1918, c'est davantage une dépression réactionnelle provoquée par la longévité et l'usure de l'occupation ainsi que par les résultats récents des Allemands sur le front qui toucherait une grande partie de la population belge¹⁰⁷⁸. C'est cette dimension plus globale, touchant la majorité de nos diaristes et de la population belge patriote occupée, qui caractérise cette dépression. Cette dernière est imprégnée par la vision et la prise de position entretenues par ce régime émotionnel des patriotes belges¹⁰⁷⁹. Toutefois, l'emploi et la définition du terme « dépression » ont évolué dans le temps, n'endossant pas les mêmes significations suivant les époques. Durant la Grande Guerre, la dépression était uniquement assimilée à un trouble de l'humeur caractérisée par une grande tristesse et non pas à une pathologie psychiatrique comme cela prévaut aujourd'hui¹⁰⁸⁰.

Ainsi, nos diaristes de chaque type de zone d'occupation expriment ou observent une

¹⁰⁷⁷ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 235-245.

¹⁰⁷⁸ La dépression réactionnelle se distingue de la dépression vitale dans le sens qu'elle survient en réaction à un événement particulièrement éprouvant psychologiquement et émotionnellement. Dans ce cas présent, cette dépression se développe à l'échelle nationale, imprégnant l'esprit de tous les patriotes belges, y compris nos diaristes (CASTEL Pierre-Henri, « Le cas de la dépression », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 326-327 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit.).

¹⁰⁷⁹ *Ibid.*.

¹⁰⁸⁰ Nous employons ainsi davantage la définition de l'époque dans le sens du trouble de l'humeur caractérisé par une omniprésence de la tristesse tout en considérant tout de même la dépression selon son statut actuel qui est celui de pathologie. Cette évolution de la définition de la dépression constitue une étude des émotions à part entière sur laquelle nous n'allons pas davantage nous attarder (CASTEL Pierre-Henri, op. cit.).

dépression qui se prolonge dans le courant de l'année 1918 suivant les tendances émotionnelles de la fin de l'année 1917¹⁰⁸¹. Nous l'avons déjà entraperçue dans le commentaire que faisait Marc Baertsoen lors du jour de l'An 1918, mais cette dépression est attestée et signalée à d'autres reprises. Dans un premier temps, celle-ci est alimentée par les conditions de vies quotidiennes extrêmes qu'imposent l'hiver 1917-1918 et la stagnation du conflit comme le confie l'avocat gantois :

« L'hiver s'avance lamentablement au milieu des misères sans nombre qui accablent la malheureuse population civile. [...] »¹⁰⁸² ; « Autre mauvaise nouvelle : la Roumanie a signé la paix avec les Empires centraux ! Ceci était prévu depuis longtemps. Cela n'empêche que cette nouvelle fâcheuse, arrivant au milieu des nouvelles désastreuses qui nous viennent du front français, contribue à déprimer les esprits. »¹⁰⁸³

L'hiver constitue encore une période délicate et de crise dans la vie quotidienne des diaristes. Les difficultés matérielles, physiques, alimentaires rencontrées les années précédentes persistent en 1918, affectant aussi le moral des diaristes et de la population belge occupée. Ce sont majoritairement des émotions déplaisantes telles que la tristesse (émotion primaire), personnelle et individuelle, ou l'anxiété, personnelle et collective, qui sont exprimées par nos diaristes. Cette tristesse de haute intensité et chronique est caractéristique de la dépression. Cet état dépressif peut également être intensifié par la souffrance morale. Celle-ci est caractérisée par des formes d'anxiété telles que le stress qui peut être provoqué par le sentiment d'insécurité. Cette articulation de l'anxiété et de la tristesse observées en 1918 au sein de la population belge et chez nos diaristes illustre en fait un phénomène plus global et caractéristique aux mécanismes émotionnels qu'engendre la dépression¹⁰⁸⁴. Marc Baertsoen est le diariste qui évoque le plus souvent ces thématiques en lien avec la vie quotidienne sous occupation. Il fait régulièrement des résumés de la situation à Gand se penchant à la fois sur l'état matériel de la ville et l'état physique et psychologique de la population gantoise¹⁰⁸⁵.



Cette dépression caractéristique de l'année 1918 peut également se matérialiser sous la forme de silence prolongé ou d'une rédaction sporadique masquant une lassitude extrême des diaristes. Nous l'avons déjà observé chez Jacqueline van den Eynde, mais cela est également observable chez Jean-Baptiste Delporte sous une autre forme. À partir de 1918, la rédaction du

¹⁰⁸¹ Cf. *Chapitre III*, « « Mal de Guerre » : le quotidien en zone d'étape et du gouvernement général », pp. 195-200.

¹⁰⁸² Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} février 1918.

¹⁰⁸³ *Ibid.*, le 26 mars 1918.

¹⁰⁸⁴ CASTEL Pierre-Henri, *op. cit.* ; COURTINNE Jean-Jacques, « La peur, à l'âge de l'anxiété », dans CORBIN Alain, COURTINNE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 309-311.

¹⁰⁸⁵ Il réalise notamment un bilan de la situation à Gand le 21 janvier 1918. Vous trouverez l'extrait en Annexes (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Bilan de Marc Baertsoen sur la situation à Gand en janvier 1918 », p. 8.).

prêtre cominois devient plus irrégulière et sporadique¹⁰⁸⁶. Ce silence constitue un changement drastique dans le comportement de rédaction que le prêtre cominois adopte depuis son départ de Comines. Ce changement radical coïncide également avec la baisse de moral de la population belge occupée à cette période. Les rares fois où il écrit, son discours est décousu et neutre en émotion. Sa rédaction ne présente aucune forme syntaxique correcte. Nous avons déjà observé ce type de changement de comportement d'écriture chez Jacqueline van den Eynde que nous avons attribuée à une forme de dépressions et de lassitude générale face à la guerre et la vie quotidienne sous occupation¹⁰⁸⁷. Il semblerait qu'une situation similaire soit effective dans le cas de Jean-Baptiste Delporte.



Cette dépression morale que présentent nos diaristes peut également être alimentée par des événements familiaux ou des thématiques mobilisant des échelles géographiques et humaines plus restreintes ne dépassant pas le cadre du privé. Ainsi, Marie Gevers et Marguerite Giron expérimenteraient une dépression réactionnelle provoquée par de multiples événements tant nationaux que personnels. Pour l'Anversoise, nous avons déjà évoqué ses épisodes de déprime dans le chapitre précédent¹⁰⁸⁸. Ces cycles émotionnels si spécifiques à la romancière et son expérience d'occupation tendent à s'estomper au début de l'année 1918. La diariste semble prendre la pleine mesure de son état émotionnel affecté. En guise de résolution pour cette dernière année de conflit, la romancière revoit alors totalement ses stratégies émotionnelles et son comportement afin de prévenir de potentielles rechutes dans la dépression causée par la séparation avec son mari. Cette évolution comportementale de la diariste coïncide avec le retour de plusieurs thématiques en lien avec sa vie quotidienne sous occupation dans son discours. Celles-ci avaient été partiellement éclipsées lors de ses épisodes dépressifs¹⁰⁸⁹. Toutefois, cette dernière reste quelque peu affectée par la séparation avec son mari bien qu'elle ait conscience des dérives que cela peut impliquer. De plus, les nouvelles thématiques qu'elle aborde lui suscitent également principalement des émotions déplaisantes telles que la tristesse ou l'anxiété caractéristique de l'expérience d'occupation de la population belge occupée. Plus globalement Marie Gevers, à l'instar de la majorité de la population belge occupée, est également touchée par la dépression générale liée à l'usure de la guerre et de l'occupation caractéristique de ce

¹⁰⁸⁶ Un silence de plus de six mois entre octobre 1917 et mars 1918 est notamment à signaler (DELPORTE Jean-Baptiste, *op. cit.*, p. 77).

¹⁰⁸⁷ Cf. *Chapitre III*, « Le quotidien pesant sous occupation », pp. 170-179.

¹⁰⁸⁸ Cf. *Chapitre III*, « Drames personnels », pp. 200-205.

¹⁰⁸⁹ Vous trouverez en Annexes les extraits où la diariste évoque sa prise de conscience et son désir de combattre cette dépression (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Prise de conscience de Marie Gevers sur son état émotionnel affecté et sa dépression », pp. 8-9).

début d'année 1918. Celle-ci se matérialise par un pessimisme et une détresse émotionnelle chez Marie Gevers :

« puis dans cet état d'hyperdésir maladif, on doit toucher autour de soi tout ce qui était [mot souligné] soi, tu sais à quel point était poussé mon attachement au sol. Quel était mon "mal du pays", mais qu'était-ce mal, comparé à celui de voir saboter désagréger, torturer son pays. Voir cela. Tout, tout est abîmé, le sol, les choses, les gens, les cœurs, les ames, les intelligences, les croyances, les habitudes, les paysages, et jusqu'aux sous. Pâques sans cloches, carillons détruits. Language, défendu. Tout ! Jusqu'aux noms des rues qu'ils ont effacés. Autour de moi, plus que la lassitude et la haine.¹⁰⁹⁰ »



Dans le cas de Marguerite Giron, cette dernière fait face à deux deuils supplémentaires. Dans le courant du début d'année 1918, les deux derniers grands-parents de la famille décèdent et viennent s'ajouter au premier décès survenu l'année précédente. De fait, les problèmes de santé des trois grands-parents s'étaient accentués et aggravés dans le courant de l'année 1917 menant déjà au décès de « Bonne-Maman De Mot » le 29 avril 1917¹⁰⁹¹. Par après, les deux autres grands-parents ont vu leur état de santé se déclinier davantage, suscitant un nombre important d'émotions déplaisantes de tout type (anxiété, tristesse, découragement, pitié, etc.), tant collectives qu'individuelles chez Marguerite Giron et sa famille. Ces émotions déplaisantes sont caractéristiques des stratégies émotionnelles exprimées par des individus qui accompagnent un ou plusieurs proches gravement malades. Ces stratégies font intervenir des émotions compassionnelles qui peuvent mener à terme à une fatigue émotionnelle. La bourgeoise bruxelloise expérimenterait cela durant l'occupation¹⁰⁹². Ainsi, ces émotions déplaisantes liées à l'état de santé des grands-parents encore en vie rythment toujours le quotidien de Marguerite Giron sous l'occupation durant le premier trimestre de 1918 comme l'illustrent ces extraits :

« Nos deux pauvres vieux !¹⁰⁹³ » ; « Nous sommes très inquiets de l'état de Bon-Papa, très abattu, très fiévreux, très faibles.¹⁰⁹⁴ » ; « Plus que jamais, je regrette qu'ils ne soient pas morts avant 1914.¹⁰⁹⁵ »

Il ne s'agit que d'exemples parmi tant d'autres. Ces émotions déplaisantes quotidiennes liées à la famille viennent s'ajouter au marasme et à la dépression ambiante qui affectent une partie

¹⁰⁹⁰ Cet extrait témoigne également de la haine qui pouvait régner au sein de la population belge patriote à l'égard des activistes flamands, de l'occupant allemand et de l'occupation en général. Cela a pour effet d'attrister la diariste anversoise (Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 26 février 1918).

¹⁰⁹¹ Cf. *Chapitre III*, « Drames personnels », pp. 200-205.

¹⁰⁹² CAROL Annie, « Débâcles corporelles : face à la maladie et la mort », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 293-297 ; TAITHE Bernard, « Empathies, soins et compassions : les émotions humanitaires », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 373-378.

¹⁰⁹³ Journal de Marguerite Giron, le 12 janvier 1918.

¹⁰⁹⁴ *Ibid.*, le 16 janvier 1918.

¹⁰⁹⁵ *Ibid.*, le 4 mars 1918.

de la population belge occupée en ce début d'année 1918¹⁰⁹⁶. Toutefois, celles-ci s'interrompent durant le mois de mars où survient successivement le décès de « Bon-Papa De Mot »¹⁰⁹⁷ le 14 mars et le décès de « Bonne-Maman Giron » le 28 mars 1918¹⁰⁹⁸. Comme pour le décès survenu l'année d'avant, un contraste entre les émotions déplaisantes exprimées explicitement tout au long du suivi des grands-parents malade et l'absence d'émotions explicites exprimées à haute intensité au moment de l'annonce des décès est observé chez la diariste¹⁰⁹⁹. De fait, à la suite des décès, seules des émotions déplaisantes et implicites sont exprimées dans un premier temps. Ces émotions implicites transparaissent à travers des interjections ou des termes chargés en émotions, employés par la Marguerite Giron. Aucune émotion explicite, comparable à celle observée avant les décès, ne sont observées dans le discours de la diariste :

« [...] Notre pauvre mourant était pitoyable. [...] »¹¹⁰⁰ ; « Bonne-Maman s'est éteinte ce matin, sans agonie et sans lutte. Elle a cessé de respirer... Si attendue que fût la fin, si souhaitée même que fût la délivrance, ce moment est affreux. [...] »¹¹⁰¹

Ce contraste émotionnel entre avant et après les décès illustre deux phénomènes émotionnels distincts que nous avons déjà évoqués précédemment, celui des émotions compassionnelles et du deuil. L'épreuve particulière du deuil constitue un événement fortement chargé en émotions déplaisantes qui sont accentuées en temps d'occupation et de guerre. Ces types d'épreuves font également partie intégrante de l'économie des émotions en temps de guerre et durant l'expérience d'occupation de nos diaristes¹¹⁰². Face au choc provoqué par l'annonce du décès d'un proche, plusieurs réactions émotionnelles différentes peuvent être observées¹¹⁰³. Déjà en 1917, nous avons observé que Marguerite Giron se plonge davantage dans un silence émotionnel, car elle n'arriverait pas exprimer son ressenti¹¹⁰⁴. Elle adopte un comportement similaire lors de ces deux nouveaux décès pouvant souligner un schéma émotionnel répétitif qui s'appliquerait systématiquement chez Marguerite Giron lorsqu'elle entame un processus de

¹⁰⁹⁶ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit.

¹⁰⁹⁷ Léon De Mot (1834-1918), dit « Bon-Papa De Mot », décède moins d'un an après son épouse, des suites d'une maladie aux poumons et de plusieurs semaines de déclin, voire d'agonie (VANACKER Daniel (éd.), *Marguerite Giron : Journal d'une bourgeoise 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015, pp. 15-17).

¹⁰⁹⁸ Elisabeth-Catherine Michelet (1840-1918), dit « Bonne-Maman Giron », décède deux semaines après « Bon-Papa De Mot », après être plongé dans un coma quelques jours avant sa mort. Celle-ci était gravement malade depuis quelques mois déjà. Une photographie du fairepart de décès de Elisabeth-Catherine Michelet dit « Bonne-Maman Giron », la maman de Marguerite Giron, figure notamment dans l'édition critique du carnet de la bourgeoise bruxelloise (*Ibid.*, p. 355).

¹⁰⁹⁹ Vous trouverez en Annexes les extraits complets de l'annonce des trois décès dans le carnet de Marguerite Giron (Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Décès de « Bonne-Maman De Mot », « Bon-Papa De Mot » et « Bonne-Maman Giron » », pp. 9-11).

¹¹⁰⁰ Journal de Marguerite Giron, le 14 mars 1918.

¹¹⁰¹ *Ibid.*, le 28 mars 1918.

¹¹⁰² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., pp. 227-228.

¹¹⁰³ *Ibid.* ; CAROL Annie, op. cit.

¹¹⁰⁴ Nous avons déjà analysé en détail ce phénomène du deuil survenu en temps de guerre et d'occupation dans le chapitre précédent (Cf. *Chapitre III, « Drames personnels »*, pp. 200-205).

deuil. De plus, la douleur et la souffrance du deuil sont décuplées en temps de guerre face à l'impossibilité d'entamer correctement le commencement de ce processus. La pression de l'occupant allemand, les restrictions des libertés et l'absence de certains proches au front empêchent les familles de pouvoir entamer leur deuil dans des conditions opportunes¹¹⁰⁵. Par ailleurs, à côté de ce choc émotionnel, un certain soulagement face à l'interruption des souffrances endurées par les grands-parents est aussi observé chez la diariste. Cela souligne les émotions compassionnelles que la diariste exprimait envers ses proches¹¹⁰⁶. De cette façon, en plus de la dépression généralisée en lien avec la situation générale du conflit qui s'abat sur une partie de la population belge occupée, Marguerite Giron fait aussi face à un triple deuil survenu en l'espace d'un an.

La bataille des Flandres

Cependant, les thématiques en lien avec la vie quotidienne des diaristes sous l'occupation ou relative aux affaires de familles ne figurent pas parmi les sujets les plus souvent mentionnés par les diaristes. De fait, l'évolution significative du conflit tout au long de cette année 1918 constitue de loin la thématique la plus abordée. Il s'agit là d'une caractéristique spécifique de cette dernière étape de l'expérience d'occupation des diaristes. Les manœuvres militaires des centraux dans le courant du mois d'avril intensifient la relative dépression et cet état émotionnel affectés des diaristes et d'une partie de la population belge occupée qui était déjà développée depuis l'hiver dernier¹¹⁰⁷.

Ainsi, on dénombre 100 occurrences d'émotions exprimées en lien avec ce type de thématique durant les deux premiers trimestres de 1918. Ce sont davantage des émotions déplaisantes telles que la déception ou l'anxiété qui sont exprimées collectivement. Elles illustrent des schémas émotionnels spécifiques à l'expérience d'occupation. Ces déceptions sont précédées d'espoir de voir la guerre évoluer en faveur de la Belgique. Il est exprimé par la population belge patriote occupée¹¹⁰⁸ comme ici dans le discours de Marc Baertsoen :

« Les Gantois, qui suivent de très près les nouvelles de la guerre, sont assez inquiets de cette situation : [...] On espère que les Alliés seront assez forts pour infliger à leurs adversaires un échec définitif. »¹¹⁰⁹

Les diaristes suivent attentivement l'évolution des combats menée au front durant le

¹¹⁰⁵ CAROL Annie, *op. cit.*.

¹¹⁰⁶ Ces émotions compassionnelles font partie intégrante des stratégies émotionnelles spécifiques à la bourgeoisie bruxelloise. C'est notamment celles-ci, en plus de son sentiment patriotique, qui l'ont poussée à s'engager bénévolement dans la Croix Rouge au début du conflit (TATHE Bernard, *op. cit.*).

¹¹⁰⁷ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.*, pp. 67-69 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 139-144.

¹¹⁰⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*.

¹¹⁰⁹ Journal de Marc Baertsoen, le 23 janvier 1918.

printemps 1918. Après trois années de stagnation sur le front de l'Ouest où de légères avancées alliées ont été faites, les centraux entament une offensive dans le courant du mois d'avril 1918. Ils parviennent à enregistrer des avancées significatives, annihilant les avancées alliées effectuées ces derniers mois¹¹¹⁰. Ces avancées allemandes suscitent d'entrée une désillusion chez nos diaristes et la majorité de la population belge occupée. On peut notamment observer cela dans le carnet de Marc Baertsoen qui ne cache pas sa prise position en faveur des Alliés :

« Cette accumulation de fâcheuses nouvelles a fortement déprimé les esprits à Gand. Quelques-uns voient déjà les Allemands à Calais et à Paris, [...] D'autres de nos concitoyens, et c'est heureusement la majorité, restent optimistes malgré tout : [...] Ces optimistes ont surtout une confiance inébranlable dans le vigoureux appoint que doit nous amener la grande République américaine. [...] Comment, avec de pareils alliés, désespérer de l'avenir, quand on y ajoute que la flotte anglaise est toujours intacte [...] »¹¹¹¹

Comme le signale Marc Baertsoen ci-dessus, cette désillusion de haute intensité survient dans un contexte plus général où la dépression morale et le climat pessimiste règnent au sein de la population belge patriote occupée depuis plusieurs mois. Après des années de stagnation du conflit ayant déjà affecté en partie le moral de la population, la première évolution significative de la guerre en défaveur des Alliés vient ajouter une nouvelle déception qui intensifierait la dépression réactionnelle qui touche les patriotes belges¹¹¹². Certains patriotes belges ou flamands comme Marc Baertsoen maintiennent tout de même une confiance envers la force de frappe des alliés. Ils continuent à adopter leur positionnement spécifique au régime émotionnel des patriotes belges. Cependant, cette nouvelle désillusion exacerbe les états émotionnels déplaisants dominants en 1918 et préexistants chez la majorité de la population belge¹¹¹³. Le découragement, l'anxiété et toutes les autres émotions déplaisantes s'intensifient au fur et à mesure des avancées allemandes. Elle est exprimée autant en zone d'étape qu'en zone du gouvernement général comme l'illustrent ces extraits de Marguerite Giron, Marc Baertsoen et Marie Gevers :

« Leur nouvelles attaque sur Armentières est effrayante.¹¹¹⁴ » ; « [...] Tout cela est très grave : c'est le saillant d'Ypres tout entier qui est compromis.¹¹¹⁵ » ; « Comme j'ai peu écrit ce mois-ci, dans ce journal. Mois d'angoisse, de découragement. Je te sens découragé la bas, toi aussi, sans situation, ne peignant plus...¹¹¹⁶ »

¹¹¹⁰ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.* ; DE VOS Luc, *op. cit.*

¹¹¹¹ Journal de Marc Baertsoen, le 13 avril 1918.

¹¹¹² Cette désillusion intense caractérise ce printemps 1918. Jamais depuis le début de l'occupation, une désillusion généralisée à l'ensemble de nos diaristes et des patriotes belges n'avait été observée aussi nettement (BEAUPRE Nicolas, *op. cit.*, pp. 275-303 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*).

¹¹¹³ *Ibid.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 25-35.

¹¹¹⁴ Journal de Marguerite Giron, le 12 avril 1918.

¹¹¹⁵ Journal de Marc Baertsoen, le 17 avril 1918.

¹¹¹⁶ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 30 avril 1918.

De plus, ces campagnes militaires allemandes et cette supériorité militaire des centraux s'effectuent en partie sur le sol flamand. De fait, la Bataille des Flandres commence le 9 avril 1918. Cette proximité géographique avec les combats rythme aussi le quotidien des diaristes, notamment de ceux vivant en zone d'étape et étant plus proches du front. Des éléments caractéristiques de la vie quotidienne proche du front comme le bruit du canon ou les bombardements refont surface. Ceux-ci sont surtout omniprésents dans le discours de Marc Baertsoen, un des rares diaristes à vivre encore en zone d'étape :

« [...] Quoi qu'il en soit on entend de nouveau depuis quelques jours une très forte canonnade. Ne serait-ce pas un indice qu'une nouvelle grande bataille est engagée et ne tourne pas en faveur des Allemands puisqu'ils n'en disent rien On espère qu'il en est ainsi.¹¹¹⁷ »

Ces événements quotidiens symptomatiques du retour des combats au premier plan caractérisent cette quatrième étape d'occupation dans laquelle la nature du conflit rebascule. La phase du conflit de position laisse place au retour de la guerre de mouvement semblable à ce qu'avait connu la population belge occupée durant l'été 1914¹¹¹⁸. Toutefois, ce suivi de l'évolution de l'offensive des centraux diffère suivant le régime identitaire des diaristes. Les diaristes empreints d'une identité flamande prononcée comme Marc Baertsoen et Marie Gevers s'intéressent davantage aux avancées allemandes en Flandre. À l'inverse, Marguerite Giron, à l'identité flamande inexistante et à l'identité bruxelloise et belge plus prononcée, évoque davantage les avancées militaires allemandes en France. Ces différences de traitement pourraient illustrer les régimes et constructions identitaires distincts de ces derniers. Les diaristes flamands seraient davantage concernés par la Bataille des Flandres qui implique directement une partie de leur communauté identitaire et émotionnelle. Ils recentrent leur attention sur le danger qui les menace plus directement. Une forme de solidarité régionale implicite transparaîtrait à travers cette attention assidue. Marguerite Giron quant à elle échapperait à ces stratégies émotionnelles propres à la communauté identitaire flamande. Elle adopte un comportement davantage en adéquation avec son régime émotionnel de patriote belge¹¹¹⁹.

Les « Deux Patries » et l'accroissement de la haine envers les activistes

Par ailleurs, ces avancées militaires allemandes n'ont pas uniquement accentué l'état déprimé et le pessimisme de nos diaristes et d'une partie de la population belge. Les stratégies émotionnelles d'hostilité propres aux patriotes belges exprimées envers les communautés

¹¹¹⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 5 mai 1918.

¹¹¹⁸ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.* ; DE VOS Luc, *op. cit.*.

¹¹¹⁹ ROEKENS Anne, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », dans VAN YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 77-88.

considérées comme les « ennemis » de la nation se sont également intensifiées. La haine, l'indignation et le mépris envers l'occupant allemand et les activistes ont atteint une intensité exacerbée au moment des avancées militaires allemandes. Ces émotions sont accentuées par la désillusion et les déceptions suscitées par ces nouvelles venues du front¹¹²⁰. Ainsi, les rares fois où les activistes flamands et leur collaboration sont évoqués par nos diaristes durant cette supériorité des centraux, leurs discours sont imprégnés d'une haine, d'une indignation et d'un mépris intense. Ces émotions déplaisantes sont notamment observées chez Marc Baertsoen qui développe un discours dans lequel les mécanismes propres au récit héroïque et patriotique belge transparaissent :

« [...] C'est au moment même où nos oppresseurs commettent encore de pareilles horreurs contre nos concitoyens, que d'autres Belges, indignes de ce nom, mettent leurs mains dans celles des assassins de leurs compatriotes pour administrer, en parfaite entente avec ces étrangers criminels, une grande ville comme Gand, où ces traîtres ne sont jamais parvenus à se faire élire à une fonction quelconque !¹¹²¹ »

De plus, l'attitude déviante et le soutien à l'occupant allemand qu'affichent les activistes flamands lors des avancées militaires des centraux ne font qu'accroître et cristalliser les tensions, l'hostilité et le ressentiment des patriotes belges et de nos diaristes à leur égard. Les activistes flamands s'affichent explicitement du côté du pouvoir occupant allemand, adoptant une attitude marginale au regard du régime émotionnel et identitaire de nos diaristes et des patriotes belges¹¹²². Durant cette supériorité militaire allemande, un contraste émotionnel entre les activistes flamands et la population des patriotes belges et flamandes occupées se développent. Voyant le vent être en leur faveur, les activistes flamands affichent ainsi une certaine confiance en leur avenir et celle de la Flandre sous le joug allemand en opposition avec le pessimisme et le désespoir de la population belge patriote. De cette façon, ce contraste émotionnel illustre les deux camps, les deux patries qui se font face en Belgique occupée. L'une, les patriotes belges, est tournée vers les alliés et est empreinte de l'identité nationale belge, l'autre, les activistes flamands, est tournée vers les centraux et est empreinte d'une image de la

¹¹²⁰ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 35-45 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 149-168.

¹¹²¹ L'image de la trahison est notamment réemployée par le diariste pour évoquer les agissements des activistes flamands. Cela renvoie à la dualité dichotomique entre les « héros belges » et les « traîtres » activistes flamands (Journal de Marc Baertsoen, le 12 avril 1918).

¹¹²² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004, pp. 185-194 ; VRINTS Antoon, « Les normes de conduites en Belgique occupée », dans CONNOLLY James, DEBRUYNE Emmanuel, JULIEN Élise e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion, 2018, pp. 87-98.

Belgique perçue comme artificielle¹¹²³.

En fin de compte, cette offensive allemande n'aura duré que quelques semaines, constituant une parenthèse sombre dans l'expérience d'occupation de nos diaristes. Néanmoins, elle a laissé un ressentiment durable envers les activistes flamands chez une partie de la population belge. Cette année 1918 figure parmi l'une des périodes où les tensions entre les activistes flamands et la population belge occupée sont les plus importantes. C'est en partie durant ces deux dernières étapes de l'expérience d'occupation de nos diaristes¹¹²⁴ que l'indignation, la haine et l'esprit de vengeance à l'encontre des activistes flamands se développent dans le chef des patriotes belges¹¹²⁵. Plus que jamais, les relations et l'opposition entre ces deux communautés ou « patries », sont cristallisées soulignant également les prises de positions opposées de ces deux camps dans le conflit et en Belgique occupée¹¹²⁶.

III. L'enrayement de l'offensive allemande

Toutefois, ces avancées allemandes significatives sur le front Ouest sont de courte durée. L'offensive est rapidement contenue, mais pas totalement enrayée par les alliés. À partir de mai 1918, les avancées allemandes se font plus rares et sont moins importantes. La situation sur le front tend à se stabiliser durant les mois de mai et de juin 1918. L'offensive allemande met ainsi quelques mois pour être totalement enrayée par les forces alliées. Une période de transition entre les deux phases de supériorité militaire distincte s'amorce alors. La supériorité des centraux est partiellement contenue tandis que la supériorité des alliés n'est pas encore effective, les grandes offensives alliées étant encore en préparation¹¹²⁷.

La désillusion laisse place à l'espoir

Le retournement de situation sur le front a par ailleurs des répercussions sur les rapports de force en Belgique occupée et également sur les expressions émotionnelles et l'état d'esprit de nos diaristes. La désillusion laisse place à un regain d'espoir, tandis que la haine, l'indignation et le mépris envers les activistes ne désemplissent pas durant cette année 1918. De fait, à

¹¹²³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008, pp. 209-232.

¹¹²⁴ Ces deux dernières étapes font l'objet d'étude de nos deux derniers chapitres.

¹¹²⁵ Ces émotions déplaisantes et hostiles envers les activistes flamands seront notamment une des sources et un des mobiles à l'origine du mouvement de répressions et des violences populaires à l'encontre des inciviques au lendemain du conflit (CORDELL Crystal, *op. cit.* ; FÆSSEL Michaël, « Les raisons de la colère » dans *Esprit*, num. 3, 2016, pp. 43-53 ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *op. cit.*).

¹¹²⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*.

¹¹²⁷ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.*, pp. 70-71 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 238-249 ; DE VOS Luc, *op. cit.*, pp. 139-144.

l'inverse des quatre premiers mois de l'année 1918, les types d'émotions exprimées en lien avec les thématiques propres à l'évolution du conflit sont plus équitablement répartis. Le découragement sous diverses formes constitue encore l'émotion la plus exprimée. On l'observe notamment chez Marc Baertsoen durant le mois de mai où les avancées allemandes perdurent encore : « *Très mauvaise nouvelle ce jour là. [...] Les Allemands d'ici exultent, tandis que la consternation est générale parmi les gantois qui croyaient si bien que l'offensive allemande était définitivement enrayée...*¹¹²⁸ ». Par ailleurs, des formes diverses de joie et d'espoir, spécifique aux stratégies émotionnelles des patriotes belges, refont surface dans le discours des diaristes au moment où les Alliés parviennent à retourner la situation au front. Ces émotions plaisantes et collectives reflètent le changement de dynamique qui s'amorce¹¹²⁹.

L'espoir exprimé par les diaristes durant le printemps 1918 est davantage abstrait. Il relève d'une forme théorique de la stratégie émotionnelle propre au régime émotionnel des patriotes belges vis-à-vis des soutiens aux alliés. Cet espoir résulte davantage d'un positionnement idéologique et identitaire que d'un aspect purement concret¹¹³⁰ comme dans cet extrait de Marc Baertsoen :

« Les progrès effrayants, réalisés en quelques jours de nouveau, par les Allemands en France, cette fois contre les troupes françaises elles-mêmes unies aux Anglais, et en s'emparant d'un butin énorme, causent ici une grande consternation. Les plus optimistes y perdent leur assurance ! On avait tout espéré de ce printemps, de l'unité de commandement réalisé sous le général Foch, qui est maintenant généralissime depuis deux mois environ, de l'arrivée de plus en plus rapide des troupes américaines sur la ligne du front... Et tout cela semble n'aboutir à rien ! Il nous est impossible de nous habituer à cette idée que les Boches puissent l'emporter en fin de compte, et nous espérons malgré tout...¹¹³¹ »

À partir du mois de juin 1918, des signes d'usure et de faiblesses commencent à être observés par les diaristes dans les rangs allemands et austro-hongrois. Ceux-ci commencent à rencontrer des difficultés à assurer la continuité des objectifs initiaux de leur offensive militaire. Ce n'est qu'à partir de ce constat qu'un espoir ou une joie collective et personnelle, basé sur des faits plus concrets, réémerge dans le discours de nos diaristes de tout type de zone d'occupation. Ce regain d'espoir plus concret est observé plus généralement dans l'ensemble de la population belge patriote occupée et constitue un phénomène caractéristique de cet été 1918 dans leur

¹¹²⁸ Cet extrait souligne également le contraste émotionnel entre les Allemands, exprimant des émotions plaisantes avec la joie, et la population gantoise, exprimant une déception implicite. Cela illustre les deux camps qui s'opposent en Belgique occupée (Journal de Marc Baertsoen, le 27 mai 1918).

¹¹²⁹ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹¹³⁰ *Ibid.*.

¹¹³¹ Plusieurs émotions sont exprimées par l'avocat gantois dans cet extrait. Une forme de déception face aux manques de résultats militaires favorables aux Alliés est exprimée. Toutefois, l'idée même de voir l'Allemagne gagner la guerre apparaît comme insupportable pour le diariste, se dressant en opposition au régime émotionnel, idéologique et identitaire de ce dernier. En réaction à cette perspective, celui-ci réitère des espoirs de voir la situation s'améliorer en faveur de son parti pris (Journal de Marc Baertsoen, le 31 mai 1918).

expérience d'occupation¹¹³². Cependant, une forme de prudence symbolisant l'expérience émotionnelle acquise après des années de vie quotidienne sous occupation et le conditionnement de leur comportement que cela a engendré¹¹³³ vient nuancer cet espoir. On retrouve notamment ces stratégies émotionnelles chez Marc Baertsoen et Marguerite Giron :

« [...] Les Allemands auraient-ils enfin usé leurs dernières forces ? Nous l'espérons, sans oser le croire.¹¹³⁴ » ; « Nous apprenons avec joie que, si les Autrichiens ont tenté une offensive en Italie, ils l'ont complètement ratée.¹¹³⁵ »

À partir de l'été 1918, les patriotes belges occupés et nos diaristes affichent un regain d'optimisme par rapport aux perspectives du conflit. Cela s'observe tant en zone d'étape qu'en zone du gouvernement générale. L'offensive allemande d'avril est définitivement enrayée par les forces alliées stabilisant la situation au front. Une nouvelle dynamique s'opère dans le conflit laissant doucement place à la supériorité des alliés sur le plan militaire¹¹³⁶. Les diaristes commencent alors également à l'observer, leur suscitant de l'espoir et d'autres émotions plaisantes en lien avec l'évolution du conflit. Marguerite Giron et Marc Baertsoen s'expriment notamment à ce sujet :

« Les événements militaires de ces derniers défrayent toutes les conversations à Gand. Les optimistes, qui n'ont pas désespéré de la situation en mars-avril dernier, sont triomphants !¹¹³⁷ » ; « Nous avons réoccupé Fismes, nous tenons la Vesle, Reims se dégage, nos affaires sont en bonne voie. Espérons.¹¹³⁸ »

« Les flamingants – que la foudre les écrase ! »

Par ailleurs, cette évolution du conflit davantage en faveur des alliés n'atténue pas l'indignation, le mépris et la haine exprimés par nos diaristes et la population belge patriote occupée envers les activistes flamands. Aux yeux des patriotes belges et flamands, les activistes flamands ne font plus partie intégrante de leur communauté identitaire¹¹³⁹. De plus, lors des diverses offensives de l'année 1918, ces derniers affichent des attitudes émotionnelles opposées

¹¹³² DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹¹³³ L'expérience d'occupation modifie et conditionne considérablement le comportement des populations occupées. Des formes de stratégies émotionnelles se développent au fil du temps. Elles émergent directement en réaction à des expériences traumatiques passées sous l'occupation. Petit à petit, l'expérience d'occupation marque et change les comportements de nos diaristes, menant ainsi à ce type de positionnement (*Ibid.* ; AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, op. cit., p. 213 ; BEAUPRE Nicolas, op. cit.).

¹¹³⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 12 juin 1918.

¹¹³⁵ Journal de Marguerite Giron, le 18 juin 1918.

¹¹³⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit. ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹¹³⁷ Journal de Marc Baertsoen, le 29 juillet 1918.

¹¹³⁸ Journal de Marguerite Giron, le 6 août 1918.

¹¹³⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-45 ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), op. cit. ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires » dans TALLIER Pierre-Alain, NEFORS Patrick, *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le 201 Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, pp. 417-448.

à celles des diaristes et des patriotes belges. Les activistes flamands affichent explicitement leur soutien pour l'occupant, accentuant leur opposition et leur exclusion du régime émotionnel des patriotes belges. Malgré le changement de dynamique du conflit, nos diaristes continuent à exprimer des formes d'hostilités répétées à l'égard des activistes flamands et l'occupant allemand¹¹⁴⁰. Toutefois, cette hostilité se matérialise sous de nouvelles formes. Les stratégies émotionnelles de haine, d'indignation et de mépris persistent, mais sont complétées par des émotions plaisantes hostiles. Du plaisir et des formes diverses de joies de voir ces activistes flamands être en difficulté et supporter une désillusion sont exprimés par nos diaristes. Les rapports de forces et les contrastes sur le plan émotionnel entre les deux camps sous occupation semblent s'être inversés. Les patriotes belges expriment des stratégies émotionnelles à l'encontre des activistes flamands semblables à celle dont ils étaient la cible durant la supériorité allemande. Tant en zone d'étape qu'en zone de gouvernement général, cela est partagé par la majorité de la population belge et flamande occupée¹¹⁴¹ :

« Les flamingants - que la foudre les écrase !- [...] Ces gens me dégoûtent. Ils me font aussi très grand'peur.¹¹⁴² » ; « Mais si les Gantois en général sont fort heureux des succès alliés, il n'en est pas de même de nos flamingants-boches, qui sont visiblement inquiets. On les voit s'approcher avec crainte de l'exemplaire du "Stafettenblatt", affiché à la place d'Armes, et s'éloigner tout déconfits quand les nouvelles sont mauvaises pour les Allemands, auxquels ils ont lié leur sort !¹¹⁴³ » ; « Ces événements réjouissent fort les patriotes belges, qui n'ont jamais désespéré du succès final des Alliés, et qui forment la grande masse de la population. Par contre, la mine des flamin-boches s'allonge chaque jour davantage. Notamment, les étudiants de l'Université flamingante, semblent furieux. Ces mauvais Belges, qui ne rougissaient pas de dire tout haut à la place d'Armes, quand les Boches y affichaient leurs succès : "Nous l'emporterons !", font une figure très déconfite maintenant, quand ils y lisent les succès des Alliés, et se retirent sans oser regarder autour d'eux !¹¹⁴⁴ »

Ce positionnement des diaristes alimente notamment les symboles et mécanismes propres au récit héroïque et l'imagerie identitaire patriote belge. La forme de « trahison » que les activistes flamands auraient commise à la patrie belge en participant à la *Flamenpolitik* alimente une image « d'ennemi » de la nation¹¹⁴⁵. Ce degré de trahison accentuerait également les formes d'hostilités et les stratégies émotionnelles de haine exprimées par la population belge patriote.

¹¹⁴⁰ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *op. cit.*.

¹¹⁴¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.* ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; OGIE Ruwen, « La haine », dans PAPEMAN Patricia, OGIE Ruwen (éd.), *La couleur des pensées : sentiment, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995, pp. 259-274.

¹¹⁴² Journal de Marguerite Giron, le 25 juin 1918.

¹¹⁴³ Journal de Marc Baertsoen, le 6 août 1918.

¹¹⁴⁴ *Ibid.*, le 19 août 1918.

¹¹⁴⁵ Les activistes flamands sortent totalement du régime émotionnel et identitaire patriote belge, expliquant ce contraste émotionnel avec le reste de la population belge occupée que nous avons déjà relevé (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*).

De plus, leur comportement déviant et les provocations des activistes flamands envers la population belge occupée auraient également alimenté l'animosité et le ressentiment à leur égard chez nos diaristes et les patriotes belges. Cette hostilité se matérialise sous diverse forme suivant les différents rapports de forces et de domination effectifs au fur et à mesure de la deuxième partie de l'occupation. Un contraste émotionnel entre les deux camps en Belgique occupée s'est alors développé. Durant la majorité de l'occupation, des émotions plaisantes étaient exprimées par les activistes flamands en contraste aux émotions déplaisantes exprimées par les patriotes belges¹¹⁴⁶. Une fois que ces rapports de forces commencent à s'inverser durant l'été 1918, les activistes flamands affichent davantage des émotions déplaisantes, tandis que l'hostilité des diaristes et de la population belge à l'égard de ces collaborateurs flamands est davantage matérialisée par des émotions plaisantes. La dimension de vengeance, élément fondamental du récit héroïque, est importante à prendre en compte pour mieux appréhender cette évolution de stratégies émotionnelles exprimées envers les activistes flamands. Ces stratégies émotionnelles ont pour point commun de refléter les sentiments d'animosité, de ressentiment et de haine envers les « traîtres » de la nation¹¹⁴⁷. Les activistes sont les types de collaborateurs belges qui cristallisent le plus les tensions. Leur comportement suscite le plus d'animosité et de haine au sein de la population belge et chez nos diaristes durant cette année 1918. Les collaborateurs économiques et profiteurs de guerre ne sont guère mentionnés. Seuls les collaborateurs idéologiques dont font partie les activistes flamands font l'objet de stratégies émotionnelles hostiles et haineuses exprimées par les patriotes belges¹¹⁴⁸.

Ces thématiques en lien avec la collaboration et les activistes flamands sont par ailleurs peu abordées par nos diaristes durant cette année 1918. Cela peut s'expliquer en partie par la finalisation de la *Flamenpolitik* qui est effective depuis l'année précédente, mais également par la finalisation du projet activiste flamand. De fait, une fois la Flandre indépendante, plus aucune mesure significative impactant drastiquement le quotidien de nos diaristes sont à souligner. Le régime d'occupation allemande reste encore la structure politique régissant et impactant le plus le quotidien de la population belge occupée¹¹⁴⁹. De plus, l'indépendance de la Flandre ne semble pas avoir eu d'impact considérable sur le quotidien, l'état d'esprit et le positionnement de nos diaristes. Elle arbore un caractère artificiel en raison de la présence allemande sur le territoire belge. Mise à part cette hostilité envers les activistes flamands exprimée sous diverses formes

¹¹⁴⁶ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*.

¹¹⁴⁷ ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *op. cit.*, pp. 146-151 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

¹¹⁴⁸ ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *op. cit.*, pp. 389-293.

¹¹⁴⁹ WILS Lode, *op. cit.*, pp. 229-318.

par nos diaristes et le contraste émotionnel entre les deux communautés, les projets menés par les activistes et la collaboration n'ont pas été évoqués abondamment¹¹⁵⁰. Cela constitue un sujet parmi d'autres au sein de notre corpus suivant les mêmes dynamiques que dans les phases précédentes.

Sortie de la dépression

Comme exposée, le retournement de situation sur le front suscite un regain d'espoir et d'optimisme au sein de la population belge patriote. Leur moral commence à remonter et à s'améliorer. En parallèle, leur vision sur le conflit évolue vers des perspectives plus favorables à la Belgique et de plus en plus proche dans le temps. À partir de l'été 1918, nous pourrions même supposer que nos diaristes et la population belge patriote sont sortis de leur phase de dépression réactionnelle caractéristique de cette fin d'année 1917 et début d'année 1918. La lassitude extrême et la déprime chronique ne sont plus observées à partir de juin 1918¹¹⁵¹. Toutefois, les émotions déplaisantes sont encore majoritaires lorsqu'il s'agit de mentionner les thématiques liées à la vie quotidienne sous occupation ou de leur famille.

Dans les sphères familiales, ce sont Marguerite Giron et Marie Gevers qui figurent parmi les diaristes les plus actives. Dans le cas de la romancière anversoise, malgré les stratégies émotionnelles mises en place pour atténuer et contenir le manque de son mari, cette dernière est encore sujette à des épisodes de déprime directement liés à la séparation d'avec lui¹¹⁵². Marguerite Giron quant à elle exprime moins d'émotion à ce sujet. Cela peut en partie s'expliquer par les décès des deux derniers grands-parents qui étaient une source de bon nombre d'émotion de la part de la bourgeoise¹¹⁵³. Durant l'été 1918, les deux diaristes se sont moins exprimées au sujet de leur vie quotidienne et de leur famille qu'à l'accoutumée. Cela pourrait également illustrer un intérêt plus prononcé pour les thématiques en lien avec l'évolution du conflit et qui sont présentes en nombre dans le discours des deux diaristes.

Les thématiques relatives à la vie quotidienne sous occupation figurent parmi le deuxième type de sujet le plus souvent traité. La tristesse et l'anxiété sont les émotions primaires déplaisantes les plus exprimées. Ces dernières se retrouvent déjà dans les phases précédentes et

¹¹⁵⁰ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 166-169 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *op. cit.*, pp. 112-116.

¹¹⁵¹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 238-249.

¹¹⁵² Une dépression chronique impacterait alors l'équilibre psychologique et émotionnel de la diariste anversoise tout en impactant également son quotidien (GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil V*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1917-1918, FS55 00017/0012).

¹¹⁵³ Nous avons déjà relevé ces phénomènes dans un point antérieur de ce chapitre et également dans notre chapitre précédent (Cf. *Chapitre III*, « Drames personnels », pp. 200-205).

sont caractéristiques de l'expérience d'occupation plus générale de la population belge patriote occupée¹¹⁵⁴. Bien qu'une évolution significative s'est opérée sur le plan militaire et à l'échelle plus globale durant cette année 1918, cela n'a pas considérablement impacté le quotidien des diaristes sous occupation. Ces derniers font encore face aux mêmes difficultés qu'ils rencontraient déjà dans les étapes précédentes. Ainsi, même si un optimisme commence à imprégner de nouveau l'état d'esprit des patriotes belges à l'échelle du conflit, tous les mécanismes inhérents à l'expérience de vie quotidienne sous occupation (réquisitions, restrictions des libertés, injustices quotidiennes, etc.) sont encore présents¹¹⁵⁵. Ils alimentent une souffrance morale à l'échelle locale et nationale qui est quelque peu atténuée par une présence importante de la joie, unique émotion plaisante qui ressort du lot durant cette période¹¹⁵⁶.

Par ailleurs, comme pour les thématiques en lien avec la famille, les sujets en lien avec la vie quotidienne sous occupation apparaissent comme étant anecdotiques. Les émotions qui en découlent et l'attention de la population belge patriote occupée semblent également tournées en partie vers l'évolution du conflit. La population belge patriote occupée présente des perspectives de la fin du conflit qui ne dépassent pas quelques mois. À l'aube de l'offensive alliée de septembre et d'octobre 1918, les diaristes commencent à observer un changement de dynamique à l'échelle globale, mais qui ne se matérialise pas encore à l'échelle locale. Les tendances du conflit évoluent, mais leur quotidien sous occupation reste inchangé.

IV. L'aube du dénouement du conflit sonne la fin de cette quatrième étape

Nous venons de l'observer, cette année 1918 est caractérisée par une omniprésence des thématiques en lien avec l'évolution du conflit. Cette quatrième étape de l'expérience constitue un tournant à l'échelle globale dans le conflit. Les changements et modifications ne figurent toutefois pas encore à l'échelle locale. Ainsi, les thématiques en lien avec le conflit plus global sont de loin les sujets les plus souvent abordés avec une centaine d'occurrences. Les thématiques en lien avec la famille figurent à la deuxième place avec 80 occurrences. S'en suivent les thématiques relatives à la vie quotidienne sous occupation avec une soixantaine d'émotions.

Au niveau des émotions exprimées, une augmentation significative du nombre d'émotions

¹¹⁵⁴ Cf. *Chapitre II : Le « long » 1915 des francophones de Flandre*, pp. 87-138 ; *Chapitre III : 1916-1917 : les années sombres*, pp. 139-214.

¹¹⁵⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹¹⁵⁶ L'anxiété, la tristesse ou encore la peur figure parmi les émotions les plus exprimées à ce sujet et sont également caractéristiques de cette souffrance morale (Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre IV*, « Tableau 4.1 », p. 55).

plaisantes est à souligner, pouvant être corrélée avec les évolutions favorables du conflit pour les diaristes. Ce sont toutefois encore les émotions déplaisantes qui sont les plus souvent exprimées.

Tableau récapitulatif des émotions exprimées durant la 4^e étape de l'expérience d'occupation entre janvier et septembre 1918							
Nombre d'émotions				406			
Explicite		Implicite		272		134	
Plaisante	Ambivalente	Déplaisante	Absence	133	47	226	93
Intensité 1	Intensité 2	Intensité 3		93	233	80	
Moi/Je	Nous/On	Il/Elle	Ils/Elles	192	149	22	43

Marc Baertsoen, Marguerite Giron et Marie Gevers constituent presque la totalité des occurrences recensées durant cette période. Les deux premiers sont les seuls à avoir évoqué le sujet de la collaboration et des activistes flamands. Enfin, les émotions les plus exprimées sont : la tristesse avec 46 occurrences, principalement exprimées dans une intensité modérée et en « je » ; l'anxiété avec 40 occurrences, principalement exprimées personnellement, collectivement ou individuellement et dans une intensité modérée ; le découragement avec 29 occurrences, principalement exprimées personnellement, collectivement ou individuellement et dans une intensité modérée. La joie figure en quatrième position et constitue la principale émotion plaisante exprimée par nos diaristes, le plus souvent elle est personnelle, individuelle ou collective.

Chapitre V : La Libération et les premières semaines d'après-guerre : théâtre de la fin de l'expérience d'occupation

La fin de l'été 1918 coïncide avec la phase finale du conflit sur le plan militaire. L'offensive allemande est définitivement enrayée depuis le début de l'été et les alliés se préparent à lancer leur propre offensive. Du côté de la population belge patriote occupée, l'heure est à l'espoir vis-à-vis de l'avenir du conflit, bien que les souffrances émotionnelles provoquées par la vie quotidienne sous occupation persistent toujours. L'offensive alliée s'entame véritablement dans le courant du mois de septembre 1918, faisant définitivement basculer la supériorité militaire du côté des Alliés¹¹⁵⁷. Avec elle, c'est l'ensemble de l'organisation administrative de la Belgique occupée qui est bouleversée. Au cours de ces derniers mois d'occupation, les frontières des zones d'occupation, alors presque inchangées depuis quatre ans, évoluent, englobant presque la totalité de la Flandre en zone d'étape dans le courant des mois de septembre et octobre 1918¹¹⁵⁸.

I. La supériorité alliée et les jours précédents la Libération

Face à cette supériorité alliée et cette offensive lancée par les forces alliées dans le courant du mois de septembre 1918, les émotions exprimées par les diaristes sont principalement plaisantes, personnelles, individuelles ou collectives. Celles-ci reflètent plus globalement la prise de position adoptée par la communauté émotionnelle des patriotes belges à laquelle nos diaristes s'identifient également. Ces manœuvres militaires suscitent chez eux de la joie et de l'espoir de voir le conflit arriver prochainement à son terme. Leurs perspectives et leur vision du conflit sont aussi impactées, revenant davantage à des considérations similaires à celles adoptées au début du conflit. Ils perçoivent l'issue de la guerre sur le court terme. Cette évolution de la vision de l'avenir du conflit sur le court terme constitue l'un des phénomènes spécifiques de cette ultime étape de l'expérience d'occupation de nos diaristes¹¹⁵⁹. Elle est

¹¹⁵⁷ En continuité avec notre chapitre précédent, nous avons poursuivi et étendu le plan de ce dernier. Ainsi, nous évoquons la phase de supériorité militaire alliée au regard de la supériorité militaire des centraux survenus au début de l'année 1918. Par ailleurs, nous rappelons que ce plan a été inspiré de l'ouvrage de Jean-Marie Collignon qui traite de l'évolution du conflit sur le plan militaire tout au long de la Grande Guerre (COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995, pp. 67-80).

¹¹⁵⁸ Ces changements de frontières n'arrivant que très tardivement sous l'occupation, nous ne les prendrons pas complètement en compte dans nos analyses. Ceux-ci n'ont eu que peu d'impact sur le quotidien et les expressions émotionnelles de nos diaristes (DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *L'histoire de la Belgique en 100 cartes anciennes*, Bruxelles, Racine, 2021, pp. 334-339 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004, pp. 246-249 ; DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996, pp. 153-161).

¹¹⁵⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *op. cit.*, pp. 246-249.

observée tant en zone d'étape avec Marc Baertsoen qu'en zone du gouvernement général avec Marie Gevers et Marguerite Giron :

« Aussi comprend-on que les optimistes exultent ici plus que jamais ! Ils disent que c'est décidément le commencement de la fin pour les Allemands...¹¹⁶⁰ » ; « La commiseration qu'elles m'inspirent, alterne avec la joie profonde que j'ai, chaque jour, à teinter de bleu la région délivrée.¹¹⁶¹ » ; « mais malgré l'espoir d'une fin prochaine de la guerre, malgré ma confiance en toi la lassitude, la solitude et le chagrin me cernent comme une eau trop froide qui glace, glace...¹¹⁶² »

Toutefois, dans un premier temps, cet espoir et cette joie sont nuancés par nos diaristes qui appliquent certaines stratégies émotionnelles acquises au fil de leur expérience d'occupation. Une certaine forme de prudence est également émise par les diaristes en prévention d'une éventuelle désillusion que pourrait provoquer cette offensive alliée au cas où elle échouerait¹¹⁶³. Marie Gevers emploie notamment cette stratégie émotionnelle : *« Les bonnes nouvelles se précipitent. Vais-je permettre à l'enthousiasme, à la confiance, de rentrer en moi ? Oh ! Et les déceptions. Il y en a eu trop. Pas encore de joie complète. Attendons.¹¹⁶⁴ »*.

La sortie du silence au moment de l'offensive alliée

En cette fin d'année 1918, les thématiques liées à l'évolution du conflit sont les plus mentionnées par nos diaristes. L'accélération du conflit et le changement de dynamique en faveur des Alliés et de la Belgique remontent par ailleurs le moral de la population belge patriote et de nos diaristes. Ils apparaissent plus optimistes que jamais. L'espoir et la joie s'intensifient et sont partagés par l'ensemble des diaristes dans tous les types de zone d'occupation. Cet élan d'optimisme de cette fin d'occupation contraste avec le pessimisme ambiant qui régnait au sein de la majorité de la population belge durant les phases antérieures. Ce contraste émotionnel souligne notamment ce changement de dynamique du conflit et l'inversion des rapports de forces entre l'occupant et les occupés belges¹¹⁶⁵. Ainsi, nous pourrions supposer qu'à partir de ces manœuvres militaires alliées des mois de septembre et d'octobre, les diaristes ainsi que la

¹¹⁶⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 1^{er} septembre 1918.

¹¹⁶¹ Journal de Marguerite Giron, le 7 septembre 1918.

¹¹⁶² Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 10 septembre 1918.

¹¹⁶³ Cette prise de position témoigne de l'impact qu'a pu avoir l'expérience d'occupation sur nos diaristes, conditionnant également leur comportement en fonction des traumatismes vécus durant l'occupation. Cette réserve émise face à un événement suscitant pourtant de l'enthousiasme et de la joie, souligne les schémas répétés d'espoirs déçus dont la population belge patriote occupée a été sujette tout au long de la guerre. À plusieurs reprises durant l'occupation, des Belges occupés ont pu espérer une fin prochaine du conflit qui n'a finalement jamais eu lieu, expliquant cette méfiance et cette prudence affichées par certains diaristes face à cette offensive alliée. Ce positionnement constitue davantage une stratégie de protection émotionnelle, résultant directement de l'expérience acquise au cours de l'occupation et que nous retrouvons déjà dans les phases antérieures (BEAUPRE Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023, pp. 275-303 ; Cf. *Chapitre IV*, « La désillusion laisse place à l'espoir », pp. 231-233).

¹¹⁶⁴ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 30 septembre 1918.

¹¹⁶⁵ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, num. 7, 2000, pp. 17-35 ; DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHÉ Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006, p. 100.

population belge patriote occupée seraient définitivement sorties de leur dépression. De fait, l'anxiété et la tristesse, deux émotions caractéristiques de ces épisodes dépressifs, suscitées en lien avec des thématiques relatives à l'évolution du conflit, semblent s'être évaporées du discours de nos diaristes. De plus, le retour à la rédaction de trois d'entre eux dans le courant des mois de septembre et d'octobre 1918, soit durant l'offensive alliée, irait également dans le sens de cette hypothèse¹¹⁶⁶.

Jacqueline van den Eynde reprend la rédaction de son carnet le 10 octobre 1918. Elle formule en premier lieu des excuses envers son journal pour avoir été absente pendant près de deux ans : « *Pardon de t'avoir abandonné aussi longtemps. Mais l'année 1917 n'a pas eu de faits bien nouveaux. Toujours le grondement du canon et toujours aussi ces punaises de Boches. À signaler cependant de nombreuses perquisitions.*¹¹⁶⁷ ». La manière dont elle s'adresse à lui en le tutoyant place son carnet sur le même pied d'égalité qu'une personne. La demande de pardon témoigne d'une certaine forme de culpabilité et de remords d'avoir « abandonné » son carnet. Cette relation de proximité et d'amitié n'est pas unique au cas de Jacqueline van den Eynde. Cet exemple soulève une tendance plus générale à la pratique du journal intime dans laquelle l'auteur et son objet construisent un lien et une relation de proximité importante. Ce rôle de confident qu'occupe le carnet est aussi un élément récurrent dans les pratiques des journaux personnels¹¹⁶⁸. Après avoir effectué un bilan des mois qui se sont écoulés durant son absence et expliqué les causes de ce mutisme, la jeune aristocrate âgée maintenant de 20 ans mentionne les raisons de son retour :

« *Si je me remets à griffonner et si je t'ai ainsi sorti de l'ombre, mon vieux confident, c'est parce que le vent commence à souffler d'un autre côté. Les nouvelles sont bien meilleures pour nous [...], mais que devons-nous encore souffrir et voir, avant la fin de cette guerre?*¹¹⁶⁹ »

Celle-ci a repris la plume pour les mêmes raisons qui l'ont poussé à entamer son journal au début du conflit. Jacqueline van den Eynde pressentait que la situation générale de la guerre commençait à changer et à tourner à l'avantage des Alliés. La diariste étant une patriote belge

¹¹⁶⁶ En effet, nous avons interprété ces silences prolongés comme des formes de lassitudes, voire de dépressions, qui auraient pu frapper Jacqueline van den Eynde, Jean-Baptiste Delporte et Léon Van Coppenolle. Cet état émotionnel lassé impactait significativement leur comportement de rédaction et aurait enlevé toute motivation à continuer leurs journaux personnels (DE SCHAEPPDRIVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 230-249 ; Cf. *Chapitre III*, « Le quotidien pesant sous l'occupation », pp. 170-179).

¹¹⁶⁷ Cet extrait confirme certaines de nos hypothèses. En effet, l'absence de changement positif significatif dans le quotidien de la diariste serait la principale raison de son mutisme. Ce silence pourrait alors témoigner une certaine forme de déprime ou de lassitude face à une situation qui stagne et un quotidien qui n'évolue plus. En outre, le bilan qu'elle dresse de l'année 1917 est tout à fait intéressant. Elle retient trois éléments importants : les déportations, les réquisitions (qu'elle nomme « perquisitions » bien qu'il s'agisse de réquisitions) et le bruit du canon (Journal de Jacqueline van den Eynde, le 10 octobre 1918).

¹¹⁶⁸ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006, pp. 25-34.

¹¹⁶⁹ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 10 octobre 1918.

et vouant une haine envers les Allemands et les « ennemis » de la patrie, cette perspective d'une issue prochaine et favorable du conflit aurait pu redonner de l'enthousiasme et de l'espoir à la jeune aristocrate¹¹⁷⁰. Cet optimisme et enthousiaste est plus généralement observé à l'ensemble de la population belge patriote¹¹⁷¹. La fin de la guerre coïncide avec la seconde période la plus chargée en émotions dans le journal de Jacqueline van den Eynde.

Un retour plus assidu à la rédaction est aussi observé au même moment chez Jean-Baptiste Delporte et Léon Van Coppenolle. Pour le prêtre cominois, une augmentation significative de son volume de rédaction est observée tandis que le marchand mouscronnois reprend la plume à partir du mois d'octobre 1918. Ce retour à l'écriture symboliserait alors leur sortie de la dépression à l'image de l'ensemble de la population belge patriote occupée à cette période¹¹⁷². Une forme d'excitation marquée par de la joie et de l'espoir anime alors la majorité de la population belge occupée et de nos diaristes. Chez ces derniers, cela se matérialise par une augmentation significative du volume et de la fréquence de rédaction. Toutefois, cette excitation peut également laisser place à une attente insoutenable et une forme d'impatience, voire d'agacement, face à l'issue du conflit qui n'arrive guère. Cette excitation, impatience et attente insoutenable résultent directement de la nouvelle vision du conflit sur le court terme qu'adopte la population belge en cette fin d'année 1918. Ces patterns émotionnels sont caractéristiques de cette dernière étape de l'expérience d'occupation¹¹⁷³ et présentent des similarités avec ceux que nous avons observés au début du conflit. À partir de ces manœuvres militaires alliées de 1918, nos diaristes basculent définitivement dans l'étape finale de leur expérience d'occupation et dans les tendances inhérentes à la fin de guerre¹¹⁷⁴.

¹¹⁷⁰ Toutefois, cet enthousiasme et cette excitation face au changement imminent du conflit restent à nuancer. De fait, Jacqueline van den Eynde écrit autant qu'au début de la guerre, mais exprime moins d'émotions. Elle écrit 16 jours de plus, mais n'exprime que 97 émotions, contre 214 émotions au troisième trimestre de 1914. Cette sobriété dans le discours nourrit beaucoup d'hypothèses et d'interprétations qu'il faut manipuler avec nuance et précaution. Les potentielles traces et les potentielles cicatrices que pourrait avoir laissées l'occupation sur la population, l'âge plus mûr de la diariste qu'au début de la guerre ou encore une potentielle peur d'essuyer une nouvelle déception sont autant d'hypothèses qui pourraient expliquer ce phénomène et que nous nous sommes posées, mais sur lesquels nous n'allons pas nous attarder plus en profondeur.

¹¹⁷¹ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 17-35 ; ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*

¹¹⁷² *Ibid.* ; Cf. *Chapitre III*, « « Mal de Guerre » : le quotidien en zone d'étape et du gouvernement général », pp. 195-200).

¹¹⁷³ Auparavant, ces formes de stratégies émotionnelles n'étaient pas développées, car elles étaient incompatibles avec la vision pessimiste sur le long terme qui animait la population belge (*Ibid.*).

¹¹⁷⁴ Le début du conflit était notamment caractérisé par une excitation et une agitation importante liées à la découverte de la vie en temps de guerre et d'occupation. Ce nombre important d'émotions exprimées était corrélé à une fréquence de rédaction soutenue et élevée. Bien que dans une moindre mesure, nous retrouvons des phénomènes similaires lors de cette ultime étape de l'expérience d'occupation (Cf. *Chapitre I*, « Les premiers pas dans l'occupation », pp. 77-84).

L'attente insoutenable

À partir du mois d'octobre 1918, l'issue du conflit et la situation internationale se précisent. Des perspectives concrètes de voir un dénouement prochain du conflit se dessinent alors, suscitant un nombre important d'émotions plaisantes chez nos diaristes. En plus de la joie et de l'espoir qui sont les émotions plaisantes les plus exprimées, l'excitation tant plaisante que déplaisante rythme le quotidien des diaristes. Une fois que la situation et l'issue du conflit semblent scellées, une forme d'impatience face à la fin prochaine de la guerre s'installe dans le discours de nos diaristes, comme ici chez Marc Baertsoen et Marie Gevers, et plus globalement au sein de la population belge patriote¹¹⁷⁵ :

« [...], et chacun sent que la fin de la guerre approche... Ce sont des journées très énervantes pour notre impatience.¹¹⁷⁶ » ; « est-ce vrai ? Oh quelle attente passionnée ! Et de la joie de la victoire et de la paix doivent sortir notre réunion et notre joie.¹¹⁷⁷ »

À cet instant, l'issue de la guerre n'a jamais été aussi proche et concrète depuis le début de l'occupation. L'usure et la fatigue mentale et physique provoquée par les quatre années d'occupation accentuent davantage cette excitation et cette joie que la population belge patriote contient encore en attendant d'être libérée. Il s'agit là de phénomènes et mécanismes spécifiques à cette dernière phase de l'expérience d'occupation. Dans tous les types de zone d'occupation, nos diaristes expriment cette même vision du conflit et ces mêmes émotions plaisantes et déplaisantes. Cette attente et cette excitation peuvent également aboutir à une forme de frustration et d'autres émotions déplaisantes de la part des diaristes comme chez Jacqueline van den Eynde : « *mais que devons-nous encore souffrir et voir, avant la fin de cette guerre .?*¹¹⁷⁸ ». Peu à peu ces derniers lèvent les stratégies émotionnelles de résilience et d'endurance psychologique qu'ils avaient mises en place au fur et à mesure de l'occupation. Voyant la situation se préciser et tendre vers une victoire qui leur serait favorable, les diaristes relâcheraient quelque peu la pression, se livrant davantage sur le plan émotionnel. Des signes plus importants de fatigue et d'usure mentales imprègnent également leur discours durant les dernières semaines d'occupation. Ils résulteraient de cette forme de décompression spécifique à cette fin de guerre. Ce dernier mois sous occupation semble avoir été celui qui a été le plus insoutenable et a le plus frustré les diaristes¹¹⁷⁹.

¹¹⁷⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 246-249.

¹¹⁷⁶ Journal de Marc Baertsoen, le 5 octobre 1918.

¹¹⁷⁷ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 6 octobre 1918.

¹¹⁷⁸ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 10 octobre 1918.

¹¹⁷⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

Appréhension des répercussions de cette offensive alliée sur le sol belge

Face à cette accélération du conflit, un contraste émotionnel peut s'observer suivant les échelles d'analyses. L'espoir et la joie sont exprimés par nos diaristes sur des thématiques mobilisant une échelle plus globale. Toutefois, à l'échelle plus locale ou nationale, cette accélération du conflit suscite davantage des craintes et des appréhensions face aux conséquences que pourrait avoir cette offensive alliée sur la situation des civils belges occupés. De fait, les avancées alliées sur le sol belge contraignent les autorités allemandes à modifier les frontières administratives de leur régime d'occupation. De cette façon, dans le courant de la fin d'année 1918, les limites de la zone d'étape s'étendent au-delà des frontières initiales¹¹⁸⁰. Bien que la joie et l'excitation soient également exprimées en lien avec la vie quotidienne sous occupation, l'anxiété l'est également. Elle est à nouveau suscitée par une source inconnue et l'incertitude que créent ces bouleversements administratifs¹¹⁸¹. Celle-ci est le plus souvent exprimée collectivement et est personnelle témoignant ainsi d'un phénomène plus général à l'ensemble de la population belge occupée et également caractéristique de cette ultime phase de la guerre. Marie Gevers exprime notamment cette anxiété : « *Je suis bien anxieuse de l'offensive générale à l'Ouest, [...] l'armée allemande pourraient être obligée d'évacuer rapidement la Belgique... si... si... si....* »¹¹⁸².

Cependant, ces appréhensions plus locales restent minimales au sein de notre corpus. À l'image de l'ensemble de la population belge patriote occupée, l'attention de nos diaristes est davantage tournée vers l'évolution du conflit à l'échelle globale. Tous les autres types de thématiques sont partiellement mis de côté face à l'urgence et le degré d'importance qu'arborent les derniers événements internationaux. Ainsi, le nombre de mentions relatif aux thématiques en lien avec la famille ou la vie quotidienne sous occupation, habituellement haut lors des phases précédentes, est relativement peu élevé durant ces dernières semaines de conflit¹¹⁸³. Autre symptôme de cette dynamique, aucune mention des activistes flamands et de leur collaboration n'est réalisée durant les dernières semaines de l'occupation¹¹⁸⁴. Néanmoins,

¹¹⁸⁰ Anvers et Bruxelles sont notamment intégrés dans la zone d'étape dans les dernières semaines du conflit (*Ibid.*, pp. 246-249 ; DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *op. cit.*).

¹¹⁸¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Apocalypses de la guerre », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 220-222 ; COURTINNE Jean-Jacques, « La peur, à l'âge de l'anxiété », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017, pp. 309-316.

¹¹⁸² Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 30 septembre 1918.

¹¹⁸³ Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre V*, « Tableau 5.3 », pp. 59-60.

¹¹⁸⁴ Cette attention s'illustre notamment par le volume de rédaction abondante affichée par nos différents diaristes. Pour la plupart, cette période constitue la deuxième phase la plus riche en rédaction durant leur expérience d'occupation, après celle du début du conflit. C'est notamment le cas pour Jacqueline van den Eynde comme nous

ces tendances ne se traduisent pas pour autant encore dans le nombre d'émotions exprimées, soulignant l'attente dont les diaristes doivent faire face avant leur libération. Il semblerait que cette joie et cette excitation soient encore quelque peu contenues par ces derniers qui attendraient la fin officielle des combats et de l'occupation pour pleinement les exprimer. Cette attitude illustre les traces et l'impact qu'a pu laisser cette expérience d'occupation sur le comportement de nos diaristes.

II. Le moment tant attendu de la Libération

La Libération constitue le dernier événement marquant de l'expérience d'occupation de nos diaristes et une des fins logiques pour certains journaux personnels¹¹⁸⁵. Il s'agit également du dernier pic d'émotion significatif exprimé par les diaristes durant ce conflit. Toutefois, tous ne sont pas libérés au même moment. Cette libération de la Flandre par les alliés n'est que partielle au moment de signer l'armistice. Ainsi, certains diaristes sont déjà libérés et sortent de leur expérience d'occupation à partir du 11 novembre 1918 tandis que d'autres se voient encore être forcés à vivre quelques jours supplémentaires avec la présence allemande sur le territoire¹¹⁸⁶.

Le cas des diaristes libérés avant l'armistice

Les diaristes vivant encore à l'intérieur des frontières initiales de la zone d'étape sont les seuls à être libérés avant l'armistice de novembre 1918. Dans le courant du mois d'octobre 1918, les forces alliées libèrent les premières localités flamandes en province de Flandre Occidentale, là où séjourne Léon Van Coppenolle. Le marchand mouscronnois est ainsi le premier de nos diaristes encore actifs à être libéré par les alliés¹¹⁸⁷. Cette libération de la cité Hurlus coïncide avec l'interruption du mutisme de Léon Van Coppenolle. Celui-ci reprend la plume deux jours avant la libération qui constitue la dernière période de rédaction dans son carnet. Le deuxième diariste à être libéré avant la signature de l'armistice est Marc Baertsoen. De fait, la ville de Gand est libérée quelques heures avant l'officialisation du cessez-le-feu¹¹⁸⁸.

l'avons déjà analysé précédemment, mais également pour Marc Baertsoen, Jean-Baptiste Delporte et Marguerite Giron (Cf. *Annexes, Graphiques et Tableaux Chapitre V*, « Graphiques 5.2 et 5.3 », pp. 57-58).

¹¹⁸⁵ La majorité de nos diaristes recherchent un événement marquant positivement pouvant signer de la meilleure manière la fin de leur expérience d'occupation et de leur carnet. Cette recherche de la bonne formule de clôture constitue un phénomène propre à la discipline de l'écriture de soi (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 147-148).

¹¹⁸⁶ COLLIGNON Jean-Marie, *op. cit.*, pp. 71-80 ; DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale, op. cit.*

¹¹⁸⁷ Après une série de combats et de bombardements à Mouscron, la cité des Hurlus est libérée par les forces alliées le 18 octobre 1918 (DEPAUW Claude, HOSSEY Jacques (éd.), *Le journal de Guerre de Léon Van Coppenolle 1916-1918*, Le fil du Temps, 2008, pp. 55-69).

¹¹⁸⁸ BAERTOEN Marc, *Notes d'un gantois sur la guerre 14-18*, Gand, Vandeweghe, 1929, pp. 357-363.

Chez les deux hommes, cette libération coïncide avec un volume de rédaction important et un pic d'émotion exprimée¹¹⁸⁹. Celles-ci sont principalement plaisantes, exprimées à hautes intensités, personnelles et collectives. C'est la joie (sous la forme d'extase et d'euphorie), le soulagement (sous la forme de délivrance) et l'excitation à haute intensité qui sont exprimés collectivement par les deux hommes et se prolongent les jours suivant leur libération. Celles-ci correspondent à des stratégies émotionnelles caractéristiques de la communauté émotionnelle des patriotes belges au moment de la libération. Celles-ci marquent la fin de leur expérience d'occupation qui se traduit par un relâchement de toutes formes de pressions imposées et endurées sous l'occupation.

Les diaristes laissent alors place à l'expression de l'intégralité de leurs émotions expliquant également en partie ce pic d'émotions observé¹¹⁹⁰. Dans le chef du Gantois et du Mouscronnois, ces émotions sont davantage exprimées au nom de la population locale. La Flandre et la Belgique ne sont que partiellement libérées au moment de l'armistice créant un décalage entre les deux diaristes déjà libérés et le reste de la population belge encore occupée :

« Enthousiasme incompréhensible. Je leur serre la main. [...] On pleure de joie. Vive la délivrance.¹¹⁹¹ » ; « nous jouons les hymnes, entourés de la population qui ovationne.¹¹⁹² » ; « [...] puis le silence ! C'est l'armistice, s'écrit-on de toutes parts ! Et les gens se mettent à danser dans les rues, des couples joyeux s'embrassent ; les uns chantent la "Brabançonne", les autres la "Marseillaise", d'autres encore le "Vlaamsche Leeuw" ou la cantate de Van Artevelde... C'est la fête générale, c'est du délire ! [...] Les drapeaux belges sont arborés à toutes les façades, la joie de la délivrance se lit sur tous les visages.¹¹⁹³ »

Dans les deux discours, des références aux symboles spécifiques à leur régime identitaire de patriotes belges ou flamands sont effectuées. Ces réflexes identitaires et patriotiques sont une stratégie émotionnelle propre à la communauté émotionnelle des patriotes belges et flamands. Des symboles identitaires patriotes, tels que les hymnes ou les drapeaux, sont brandis au moment de cette libération comme pour illustrer la réappropriation du territoire belge par la population belge¹¹⁹⁴. Cela symbolise également la fin de la domination allemande en Belgique.

¹¹⁸⁹ Chez Marc Baertsoen, cette journée du 11 novembre constitue l'entrée datée la plus volumineuse en termes de rédaction sur l'ensemble de son carnet. L'avocat gantois décrit sur six pages complètes toute la journée de la libération de la ville flamande. Cette entrée datée est également caractérisée par un nombre important d'émotions exprimées à haute intensité (*Ibid.*).

¹¹⁹⁰ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 17-35 ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922) », dans VAN YPERSELE Laurence (dir.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant/Presses universitaires de Louvain, 2003, pp. 253-302 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », dans VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 149-168.

¹¹⁹¹ Journal de Léon Van Coppenolle, le 18 octobre 1918.

¹¹⁹² *Ibid.*, le 19 octobre 1918.

¹¹⁹³ Journal de Marc Baertsoen, le 11 novembre 1918.

¹¹⁹⁴ ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008, pp. 33-59 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel,

Chez Marc Baertsoen, ce patriotisme est double, à la fois belge et flamand illustrant les identités multiples qui animent le diariste depuis le début du conflit. L'avocat belge fait référence à des symboles identitaires belges et flamands, soulignant son appartenance à la communauté identitaire et émotionnelle flamande¹¹⁹⁵. Ce patriotisme exacerbé se matérialise notamment par un retour des stratégies émotionnelles d'hostilité à l'égard des activistes flamands le jour qui succède à la libération. Cette haine illustre le ressentiment et le sentiment de vengeance envers les activistes flamands qui animent le diariste et la population belge patriote depuis le début de la *Flamenpolitik*. Ce n'est qu'une fois que les rapports de forces se sont inversés avec les activistes flamands que Marc Baertsoen laisse pleinement exprimer sa haine. Cette vengeance sera observée plus globalement chez la majorité de la population belge patriote une fois la libération de la Belgique actée. Elle constitue un élément fondamental de l'identité patriotique belge durant l'occupation et lors de l'immédiate après-guerre, constituant une stratégie émotionnelle spécifique à ce régime identitaire au lendemain de la guerre¹¹⁹⁶. L'avocat gantois est le seul diariste à évoquer le cas des activistes durant cette libération. Celui-ci exprime encore une haine collective et personnelle à l'égard de ces « traîtres » de la nation et qui est imprégnée de l'imagerie patriote du récit héroïque. Seuls les activistes flamands sont mentionnés, cristallisant et concentrant toutes les tensions et l'animosité sur eux. Les autres types de collaborateurs échappent quelque peu à ces stratégies émotionnelles¹¹⁹⁷ :

*« On raconte également dans la soirée de ce jour inoubliable du 11 novembre, que des soldats belges, ayant appris la conduite odieuse des traîtres activistes qui ont consenti à s'allier aux Boches pour organiser l'Université flamingante et l'administration communale illégale, sont occupés à détruire de fond en comble les immeubles habités par ces mauvais Belges, qui ont fui depuis plusieurs jours. On dit aussi que la population gantoise applaudit de tout cœur à ces justes représailles. »*¹¹⁹⁸

Cette libération militaire d'une partie de la Flandre constitue le dernier événement que Léon Van Copenolle mentionne dans son carnet. Au moment de la libération de Mouscron le 4

De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire, Bruxelles, Labor, 2004, pp. 209-232 ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires » dans TALLIER Pierre-Alain, NEFORS Patrick, *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le 201 Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, pp. 417-448.

¹¹⁹⁵ Tout au long de l'occupation, Marc Baertsoen n'a eu de cesse de s'identifier à la fois comme étant un patriote belge, mais également comme un étant patriote flamand. Ces deux patries, l'une nationale et l'autre régionale, figurent parmi les identités cumulatives qui structurent et conditionnent le plus le comportement et la personnalité du diariste (ROEKENS Anne, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », dans VAN YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, pp. 77-88).

¹¹⁹⁶ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op. cit.*, pp. 223-227 ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, pp. 35-45 ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, *op. cit.*, pp. 209-232.

¹¹⁹⁷ *Ibid.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*.

¹¹⁹⁸ Journal de Marc Baertsoen, le 11 novembre 1918.

novembre 1918, celui-ci conclut sa rédaction en écrivant ces dernières lignes : « *Nous trouvons une petite charrette et clopin-clopat, l'un tirant, les autres poussant, devant nous garer à tous moments pour les autres, nous arrivons à Mouscron à 6 h ½ crottés, fourbus, éreintés, fatigués à en être malade.*¹¹⁹⁹ ». Le diariste nous laisse sur ces dernières lignes sans expliquer les raisons de l'interruption de son carnet. Il semblerait qu'il l'aurait arrêté une fois que sa situation personnelle et familiale s'est stabilisée¹²⁰⁰.

Lorsque la libération se fait attendre

Le cas de Marc Baertsoen et de Léon Van Coppenolle constitue des exceptions au sein de notre corpus. Au moment de l'armistice, les quatre autres diaristes encore actifs ne sont pas encore libérés par les forces alliées. Le 11 novembre ne constitue alors pas la date de leur délivrance tant attendue. Ces derniers voient leur expérience d'occupation se prolonger de quelques jours, voire quelques semaines. Entre l'armistice et leur libération, une période de transition s'opère dans laquelle la démobilisation de l'armée allemande s'organise pour quitter le sol belge. Ce départ progressif de l'armée allemande impacte le quotidien de la population belge occupée¹²⁰¹. La joie et l'excitation de la fin de la guerre sont encore quelque peu contenues par les diaristes durant cette période. La population belge et nos diaristes se voient notamment obligés d'héberger des soldats allemands au sein de leur foyer, suscitant des stratégies émotionnelles qui renvoient au régime identitaire des patriotes belges. On observe notamment un retour de diverses formes d'hostilité à l'égard des Allemands dans le discours de nos diaristes. Elles expriment des formes d'indignation ou d'agacement à l'égard de l'occupant allemand au moment de leur hébergement¹²⁰²: « *Ce sans-gêne Boche est vraiment incroyable*¹²⁰³ » ; « *Et bien, l'on s'en rappellera de ce dernier logement. Quel chaos ! Quel pêle mêle ! Quelle saleté !*¹²⁰⁴ ».

De plus, la concrétisation de la fin du conflit installe une excitation et une forme

¹¹⁹⁹ Le marchand mouscronnois fait référence à un voyage qu'il aurait effectué avec l'un de ses camarades à Ypres pour rapporter des provisions à sa famille. Il stoppe la rédaction de son carnet une fois rentré à Mouscron (Journal de Léon Van Coppenolle, le 4 novembre 1918).

¹²⁰⁰ Cela ne reste par ailleurs qu'une hypothèse. Celui-ci clôture son carnet avant la signature de l'armistice au moment où une grande partie de la Flandre n'est pas encore libérée (DEPAUW Claude, HOSSEY Jacques (éd.), *Le journal de Guerre de Léon Van Coppenolle 1916-1918*, op. cit.).

¹²⁰¹ Les Alliées continuent leur campagne de libération de la Flandre et de la Belgique au-delà de l'armistice. Toutefois, plus aucun combat n'a lieu après le 11 novembre 1918. La libération totale du pays prend encore quelques jours au cours desquels l'occupant allemand prépare son départ du territoire belge (COLLIGNON Jean-Marie, op. cit. ; DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit.).

¹²⁰² ID., « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-45.

¹²⁰³ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 15 novembre 1918.

¹²⁰⁴ Un certain patriotisme non dissimulé transparait dans le discours de la jeune aristocrate, pouvant illustrer également une évolution dans les rapports de forces et de domination entre les Allemands et les Belges occupés (*Ibid.*, le 16 novembre 1918).

d'impatience à être libéré au plus vite dans le quotidien des diaristes. Celle-ci est encore plus vive que celle observée en octobre 1918. Elle est notamment accentuée par le prolongement de l'expérience d'occupation d'une partie de la population belge de quelques jours supplémentaires. Ils se voient encore contraints de contenir leurs émotions le temps de la présence des Allemands. Cette excitation et cette impatience sont aussi accentuées par la levée de toutes les stratégies émotionnelles propices à l'endurance émotionnelle qui avaient été adoptées durant l'occupation¹²⁰⁵. Comme pour Marc Baertsoen et Léon Van Coppenolle, ce n'est qu'une fois libéré officiellement des Allemands et de leur présence que cette joie et ce soulagement intenses en lien avec libération seront exprimés et extériorisés par les diaristes.

Dans le milieu du mois de novembre 1918, les différentes villes flamandes ainsi que nos quatre derniers diaristes, Marie Gevers, Marguerite Giron, Jacqueline van den Eynde et Jean-Baptiste Delporte¹²⁰⁶, sont libérés coup sur coup¹²⁰⁷. Dans chaque carnet, sauf pour Jean-Baptiste Delporte, cette libération coïncide avec un pic d'émotion. Seul le prêtre cominois adopte un discours relativement sobre en émotion pouvant s'expliquer par sa personnalité et son comportement de rédaction sobre et neutre qu'il a adopté tout au long du conflit et de l'occupation¹²⁰⁸. Ainsi, Jean-Baptiste Delporte relate son récit de voyage et de retour à Comines sans émotion. Il n'évoque pas également la libération de la localité dans laquelle il résidait depuis son évacuation de Comines en mai 1917. Cet événement ne constitue pas un pic d'émotion dans son journal personnel¹²⁰⁹.

Pour les trois autres diaristes, des émotions plaisantes collectives, personnelles et intenses, similaires à celles observées chez Marc Baertsoen et Léon Van Coppenolle, sont exprimées. La joie, l'excitation ainsi que le soulagement sous toutes leur forme les plus intenses sont exprimées collectivement par les trois femmes belges. Elles s'insèrent aussi dans les stratégies émotionnelles spécifiques au régime émotionnel des patriotes belges lors de la libération¹²¹⁰ :

¹²⁰⁵ DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹²⁰⁶ Marie Gevers voit Anvers être libéré le 17 novembre, tandis que Marguerite Giron est libérée à Bruxelles aux alentours du 22 novembre avec l'entrée du Roi Albert dans la ville. Jacqueline van den Eynde est quant à elle libérée le 20 novembre à Rivieren, tandis que Jean-Baptiste Delporte retourne à Comines dans le courant de la fin du mois de novembre 1918. Au moment de l'officialisation de l'armistice, le prêtre cominois et ses compatriotes villageois entament leur retour vers Comines. Son voyage de retour débute à compter du 11 novembre et prend plusieurs semaines. Il revient dans son village natal le 27 novembre 1918.

¹²⁰⁷ DE SCHAEFDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit..

¹²⁰⁸ Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51.

¹²⁰⁹ Depuis le milieu de l'année 1917, Jean-Baptiste Delporte réside dans un domaine proche de Grammont avec deux autres religieuses cominoises (Cf. *Chapitre III*, « Évacuation de Comines : l'entrée en lice de Mathilde Ceulenaere », pp. 188-192).

¹²¹⁰ ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 23-32 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, op. cit., pp. 55-62.

« Voici un motocycliste Belge : il est ovationné entouré, embrassé... un délire dont tu ne peux te faire aucune idée.¹²¹¹ » ; « Les enfants du village agitent leurs drapeaux et exultent de joie.¹²¹² » ; « Bruxelles en fête a déliré d'enthousiasme et de tendresse pour ses soldats présents et absents, vivants et morts.¹²¹³ »

Ces émotions plaisantes de hautes intensités liées à la libération se prolongent les jours suivants. Des références symboliques à leur patriotisme comme la présence des soldats belges ou encore du Roi ou les symboles nationaux tels que le drapeau belge ou l'hymne national sont également mentionnés par les trois femmes belges. Une forme d'héroïsation de ces symboles nationaux se développe également dans le discours des diaristes. Ces réflexes identitaires et patriotiques belges sont caractéristiques des stratégies émotionnelles exprimées lors de la libération par cette communauté identitaire et émotionnelle. Une forme de réappropriation du territoire belge tant sur le plan général et matériel que sur le plan identitaire s'opère alors. Elle résulte d'une volonté de la part de la population belge de clôturer et tourner rapidement cette page sombre et traumatisante de l'occupation allemande¹²¹⁴. Ce phénomène, caractéristique des stratégies émotionnelles patriotes belges aux premières heures du lendemain de la guerre, est notamment observé par Marc Baertsoen chez la population gantoise de façon explicite, mais est également observé implicitement chez les autres diaristes. Cette attitude pourrait notamment illustrer les souffrances physiques et psychologiques que cette expérience d'occupation aurait laissées sur la population belge occupée et chez nos diaristes. Toutefois, aucune forme de haine envers les activistes flamands n'est exprimée personnellement dans le carnet des quatre diaristes libérés après l'armistice.

III. Les premières semaines après la guerre

Au moment d'entamer le dernier mois de l'année 1918, tous nos diaristes ont été libérés. La joie et l'excitation provoquée par la libération s'estompent après quelques jours de fêtes et d'euphorie. Une fois ces émotions plaisantes dissipées, les diaristes entament leur reconstruction personnelle en parallèle de la reconstruction nationale de la Belgique qui s'amorce au lendemain de la guerre. Les premières semaines d'après-guerre se dressent dans le prolongement de l'expérience d'occupation de nos diaristes et constitue une étape à part entière de celle-ci. De fait, les diaristes relatent et expriment des stratégies émotionnelles en lien avec des dynamiques caractéristiques de cette sortie de guerre immédiate. Le retour à la situation

¹²¹¹ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 17 novembre 1918.

¹²¹² Journal de Jacqueline van den Eynde, le 20 novembre 1918.

¹²¹³ Journal de Marguerite Giron, le 22 novembre 1918.

¹²¹⁴ ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 23-32 ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », op. cit. ; ID., « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », op. cit..

initiale d'avant-guerre n'est pas encore établi. Les stigmates de l'occupation récente impactent encore considérablement le quotidien des diaristes¹²¹⁵.

Les violences populaires envers les activistes flamands

Avec la libération du territoire belge qui s'effectue dans le courant du mois de novembre 1918, les diaristes sortent de l'expérience d'occupation et de guerre pour entrer dorénavant dans l'expérience de la sortie de guerre immédiate. Celle-ci est caractérisée par des émotions de forte intensité, tant plaisante que déplaisante, exprimées par les patriotes belges, civils et militaires. Nous avons déjà observé le prolongement sur quelques jours des émotions de joie et d'excitation suscité par la libération de la Belgique et le retour de l'armée belge et des autorités belges¹²¹⁶. À côté de cette joie délirante, le retrait des troupes allemandes laisse également place à l'expression de toute la rancœur, du ressentiment, de la haine et de la vengeance contenue envers les communautés considérées comme étant des traîtres à la nation par la population belge patriote tout au long de l'occupation. Durant les premières semaines qui suivent la libération, une série de violences populaires dirigées vers les collaborateurs belges et flamands, et principalement à l'encontre des activistes flamands, sont observées. Celles-ci sont caractéristiques de cette sortie de guerre immédiate et illustrent l'identité patriote belge qui imprègne la majorité de la population belge. Ces violences populaires sont notamment relatées dans la presse, mais également dans les journaux personnels¹²¹⁷.

Dans notre corpus, seuls Marc Baertsoen et Marie Gevers évoquent ces violences et cette haine populaire envers les collaborateurs. Plus précisément, ces derniers évoquent les violences commises envers les « femmes à boches » et les activistes flamands. Là où Marie Gevers reste davantage en retrait face à cette émulation de haine et ces violences en soulignant davantage l'unanimité émotionnelle populaire : « [...] *Il n'y a plus d'allemands à anvers, sans quoi leur vie aurait été en danger. Puis, heureusement, l'énervement de la population a tournée son excutoire dans la joie délirante.* »¹²¹⁸. Marc Baertsoen, animé par une identité patriote belge et flamande plus prononcée que son homologue anversoise, partage et soutien quant à lui les idées sous-jacentes à ces agissements. Il partage également les stratégies émotionnelles de haine et

¹²¹⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit., pp. 287-310 ; DE VOS Luc, op. cit., pp. 161-174 ; STENGERS Jean, *Une guerre pour l'honneur : la Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014, pp. 153-182.

¹²¹⁶ ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 23-32 ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922) », op. cit..

¹²¹⁷ *Ibid.*.

¹²¹⁸ Journal de Marie Gevers, le 18 novembre 1918.

vengeance envers les inciviques exprimées par les patriotes belges¹²¹⁹ :

« Des groupes de deux à trois milles personnes contemplaient ce spectacle hier et en contemplant la continuation aujourd'hui, sans qu'aucune de ces personnes n'élève la moindre protestation contre les actes, à coup sûr brutaux pourtant, qui se passent sous leurs yeux. Bien plus, la plupart s'en réjouissent fort et tout haut ! C'est que la grande majorité des spectateurs applaudit des deux mains à ces actes, tout violents qu'ils soient, ces gens estimant dans leur conscience frustrer que cette exécution sommaire n'est que la juste punition de la félonie des hommes criminels contre lesquels cette exécution se pratique. D'autres, mais c'est la minorité, sont quelque peu froissés dans leurs sentiments de civilisation plus raffinée, leur éducation traditionaliste [...] Mais ces derniers, en y réfléchissant, se disent pourtant que la conduite des traîtres, contre lesquels sévit maintenant la colère publique, a été tellement odieuse et révoltante, qu'on peut comprendre que la masse des citoyens veuille prompt et bonne justice, sans subtilités de procédure et d'enquêtes. Et même cette minorité se réjouit au fond du cœur des autodafés qui se pratiquent devant elle. »¹²²⁰

Par ailleurs, dans les deux cas, les diaristes émettent des réserves vis-à-vis du degré arbitraire et illégal de ces agissements et de ces violences populaires¹²²¹ : *« La colère de la foule s'en prend aussi aux femmes gantoises qui ont été trop aimables pour les soldats boches : [...] et il serait également à souhaiter que ces exécutions un peu trop sommaires ne se prolongent pas. »*¹²²². Chez Marc Baertsoen, cette réserve fait ressortir son identité professionnelle d'avocat et d'homme de droit. Toutefois, ses identités multiples sont en tensions face à ces événements. De fait, malgré sa réticence, il exprime également une forme de compassion et de compréhension empreinte de son identité patriote flamande et belge relative aux motivations et raisons de cette vengeance¹²²³. Marie Gevers se focalise quant à elle davantage sur les émotions plaisantes telle que la joie exprimée par la population anversoise plutôt que sur les comportements hostiles, violents et empreints de haine à l'encontre des activistes flamands.

Tant à Gand qu'à Anvers, ce sont les femmes ayant eu des liaisons avec des Allemands ainsi que les activistes flamands qui sont les types de collaborateurs les plus visés par ces violences populaires. Ils sont également les seuls collaborateurs réprimés à être mentionnés par Marc Baertsoen et Marie Gevers. En effet, ces deux types de collaborateurs, davantage idéologiques, attisent le plus ce sentiment de vengeance et d'animosité chez les patriotes belges. Ces deux types alimentent le plus de mécanismes spécifiques à l'image des « ennemis » et des « anti-

¹²¹⁹ ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 209-232 ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, op. cit., pp. 146-151.

¹²²⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 12 novembre 1918.

¹²²¹ Ces violences populaires prennent place au moment où l'état de droit et les instances judiciaires en Belgique ne sont pas encore rétablis depuis la grève des tribunaux et des milieux judiciaires belges en mars 1918. Ainsi, ces règlements de compte arborent un degré arbitraire et ne sont pas réalisés en toute légalité, amenant à certains abus ou dérives (ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit. ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922) », op. cit. ; VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, op. cit.).

¹²²² Journal de Marc Baertsoen, le 12 novembre 1918.

¹²²³ Son identité professionnelle est très marquée chez Marc Baertsoen et contribue à sa construction identitaire. Elle conditionne une partie de son comportement et de ses stratégies émotionnelles (ROEKENS Anne, op. cit.).

héros » de la nation au sein du discours identitaire des patriotes belges. Leurs comportements déviants envers l'identité patriotique belge alimentent un ressentiment et une haine chez la population belge patriote tout au long de l'occupation. Leurs collaborations idéologiques constituent le plus haut degré de « trahison » à la nation aux yeux des patriotes belges¹²²⁴. Le clivage entre les « Deux Patries », s'opposant durant l'occupation, a atteint son apogée durant les premières semaines après la guerre. Ces violences populaires arborent un caractère hautement identitaire ciblant davantage les collaborateurs idéologiques plutôt que les collaborateurs économiques et les profiteurs qui sont partiellement épargnés. Ces derniers n'alimentent pas autant l'image des « traîtres » de la nation qui sont véhiculés par le discours identitaire des patriotes belges¹²²⁵.

Les « femmes à Boches » constituent des « traîtres » à la nation dans le sens qu'elles ont livré leur corps, alors considéré comme le berceau de l'avenir de la nation et de la création des futurs belges, à l'occupant allemand. Cette collaboration horizontale et ces pratiques sexuelles avec « l'ennemi » constituent l'un des plus hauts degrés de trahison de la nation, cristallisant la rancœur et la haine à leur encontre¹²²⁶.

Les activistes flamands quant à eux incarnent l'image générique des « traîtres » et des collaborateurs idéologiques flamands, voire belges, qui auraient réfuté l'identité patriotique belge durant la Première Guerre mondiale. En fait, les agissements des activistes flamands durant l'occupation constituent le plus haut degré de trahison dans l'imagerie identitaire belge dans le sens qu'ils ont mis en danger l'intégrité et l'existence même de la patrie en la réfutant et la combattant. Ainsi, ceux-ci incarnent l'« anti-héros » belge durant l'occupation ayant « profité » de l'occupation pour mener à bien leur projet émancipateur flamand¹²²⁷. Au sein de

¹²²⁴ ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit. ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922) », op. cit. ; VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », op. cit..

¹²²⁵ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », op. cit., pp. 35-45 ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit. ; ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence, « La répression de « l'incivisme » en Belgique au travers de la presse bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises du Brabant (1918-1922) », op. cit..

¹²²⁶ Ne faisant pas partie de l'objet de notre recherche, nous n'avons pas développé plus en détail cet aspect-là de la sortie de guerre immédiate de la Belgique. Toutefois, de nombreux ouvrages analysent avec profondeur et détail ce type de collaboration et les violences dont ces femmes ont été la cible. Pour approfondir votre lecture et analyse de ce sujet, nous vous dirigeons vers cet ouvrage et ce mémoire universitaire : DEBRUYNE Emmanuel, « *Femmes à Boches* ». *Occupation du corps féminin, dans la France et la Belgique de la Grande Guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 ; GERARD Coline, « *Poules pour les [B]oches* ». *La perception des relations intimes entre femmes belges et soldats allemands, dans les journaux personnels en Belgique pendant l'Occupation (1940-1944)*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2024.

¹²²⁷ Les activistes flamands s'opposent donc aux figures héroïques du discours identitaire patriote belge incarnées par les figures de résistances belges (comme Henri Pirenne, Paul Frédéricq ou Adolphe Max), les figures

la communauté identitaire flamande, ces activistes flamands ont commis une double « trahison », à la fois de la Belgique et de la Flandre. Cela a pour effet d'accentuer davantage les émotions déplaisantes et hostiles à leur égard au sein de la communauté émotionnelle patriote flamande. Les violences populaires en Belgique et en Flandre sont alors principalement tournées vers les activistes flamands renforçant non pas uniquement l'identité flamande, mais également l'identité nationale belge¹²²⁸. Dans le chef de Marc Baertsoen, ces agissements envers les activistes flamands se réalisent partiellement dans le cadre de l'identité flamande. L'avocat s'exprime notamment au nom de la population gantoise et non pas belge au moment de mentionner ces violences populaires, restant ainsi dans le cadre local¹²²⁹ :

« On raconte également dans la soirée de ce jour inoubliable du 11 novembre, que des soldats belges, ayant appris la conduite odieuse des traîtres activistes qui ont consenti à s'allier aux Boches pour organiser l'Université flamingante et l'administration communale illégale, sont occupés à détruire de fond en comble les immeubles habités par ces mauvais Belges, qui ont fui depuis plusieurs jours. On dit aussi que la population gantoise applaudit de tout cœur à ces justes représailles.¹²³⁰ »

Cette haine et ces agissements font davantage intervenir une identité belge à l'échelle nationale. Ainsi, les activistes flamands deviennent le symbole de la Belgique déviante et collaboratrice durant la guerre¹²³¹. Cette image est davantage développée par les francophones bruxellois et les Wallons. Elle est par ailleurs nuancée au sein de la population flamande. Cette prise de position nuancée est également observée chez les francophones de Flandre dont Marc Baertsoen, le diariste ayant l'identité flamande la plus prononcée au sein de notre corpus, constitue un cas exemplatif. Malgré tout, tant chez les Belges francophones que chez les Flamands, les activistes flamands constituent le type de collaborateur qui suscite le plus de haine et qui concentre le plus d'actes violents à leur égard. Les francophones de Flandre s'insèrent également dans cette tendance et ce discours national. Néanmoins, rapidement l'image négative et de « traître » qu'alimentent les activistes flamands s'étend à l'ensemble de

d'autorités telles que le Roi ou le cardinal Mercier ainsi que les défenseurs de la patrie qui incarne les soldats belges (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.*, ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, *op. cit.* ; VAN YPERSELE Laurence, « Héros et héroïsation », *op. cit.*).

¹²²⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, *op. cit.*.

¹²²⁹ Le fait que Marc Baertsoen évoque davantage le cadre local s'explique par le fait que la Belgique n'est pas encore totalement libérée au moment où il écrit ces lignes. Le diariste est également imprégné d'une identité régionale flamande prononcée. Ainsi, ces deux facteurs sont également à prendre en compte afin de mieux comprendre cette prise de position (DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*, pp. 246-249 ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, *op. cit.*).

¹²³⁰ Journal de Marc Baertsoen, le 11 novembre 1918.

¹²³¹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », *op. cit.* ; ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, *op. cit.*.

la Flandre. Dans les années 1920, une image d'une Flandre « embochée » et « collaboratrice » durant la guerre généralisant les agissements antipatriotiques des activistes à l'ensemble du mouvement flamingant se répand peu à peu dans le récit national belge. Cette vision de la Flandre portée par les francophones belges engendre alors des lignes de fractures et de divisions internes au pays. Cette image n'est pas partagée par la communauté identitaire flamande et les francophones de Flandre. Pour l'heure, lors des premières semaines de la sortie de guerre, ces clivages entre Flamands et Wallons ne sont pas encore installés dans la société belge et l'unité nationale et identitaire belge persiste toujours¹²³².

Par ailleurs, comme pour le reste de l'expérience d'occupation, ces analyses sont à nuancer tant le sujet des activistes flamands n'est pas abordé abondamment dans les différents carnets. De fait, mis à part Marc Baertsoen et Marie Gevers, aucun diariste n'aborde ces violences populaires. Ce constat renforce l'hypothèse que l'activisme flamand, la collaboration et la *Flamenpolitik* n'ont pas eu d'impact plus important sur le quotidien de nos diaristes que les autres mécanismes inhérents à l'expérience d'occupation en Belgique. Cette thématique ne constitue qu'un sujet, qu'un phénomène, qu'un mécanisme parmi d'autres qui caractérise cette expérience d'occupation sans pour autant l'impacter significativement comme les déportations ont pu le faire.

La seconde libération : l'attente puis le retour des proches

Chez un certain diariste comme Léon Van Coppenolle, la libération constitue l'événement marquant qui clôture leur carnet. Toutefois, le reste de nos diaristes continuent la rédaction de leurs journaux personnels au-delà de l'armistice et de la libération. Pour la plupart, le manque des proches parti au front ou en exil persiste malgré la libération. Selon les régions, le temps d'attente du retour des proches mobilisés ou exilés peut fluctuer. La démobilisation de l'armée belge et le retour des proches en exil s'effectuent dans le courant de la fin d'année 1918, prolongeant la tenue de leur carnet de quelques jours voire quelques semaines¹²³³. Leur situation familiale et personnelle initiale d'avant-guerre n'est pas encore rétablie. L'absence de leur proche constitue une conséquence directe de l'occupation allemande dont les souffrances occasionnées persistent encore dans leur quotidien durant le mois de décembre 1918. Ces

¹²³² Nous ne développerons pas ce point davantage sortant quelque peu de nos bornes chronologiques. Toutefois, de nombreux chercheurs se sont penchés sur ce sujet pouvant constituer un approfondissement et un prolongement de la thématique générale de notre mémoire (ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, op. cit., pp. 389-393 ; WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011, pp. 88-94).

¹²³³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, op. cit. ; DE VOS Luc, op. cit. ; STENGERS Jean, op. cit..

souffrances prolongent l'expérience d'occupation de ces diaristes au-delà du conflit¹²³⁴.

Ainsi, Marie Gevers, Marguerite Giron et Jacqueline van den Eynde prolongent la rédaction de leur carnet jusqu'au retour de leur proche parti à cause du conflit. Aux yeux des trois femmes, leurs souffrances, directement provoquées par l'occupation, ne s'interrompent qu'une fois leur famille de nouveau réunie¹²³⁵. Dans le cas de Marie Gevers, son journal personnel apparaît comme une extension matérielle de son mari dont l'existence est uniquement conditionnée par l'absence de ce dernier au sein du foyer familial¹²³⁶. Dans le cas de Marguerite Giron et de Jacqueline van den Eynde, le retour des jeunes hommes de la famille parti au front¹²³⁷ constitue le dernier événement impactant significativement l'équilibre et leur situation familiale. Il marque à leurs yeux la fin de leur expérience de guerre et précipite la fin de leurs carnets¹²³⁸.

Après plusieurs jours à attendre le retour de leur proche symbolisé chez les trois diaristes par une forme d'impatience, d'espoir, d'excitation et de frustration personnelle :

« J'espère doublement que tu ne tarderas pas d'abord pour t'avoir, puis, je crains si cela tarde, que la place aux trams, ne t'échappe, [...] »¹²³⁹ ; « d'elle et de René, nous avons les meilleures nouvelles et espérons les embrasser la semaine prochaine.¹²⁴⁰ » ; « dans 8 jours nous le reverrons parmi nous. 8 jours.... Combien ce sera long !¹²⁴¹ » ; « Est-ce que je vis encore ? Je ne suis plus que tension et attente. Ces jours-ci sont physiquement les plus pénibles de tous.¹²⁴² »

Les retrouvailles laissent place à une explosion de joie et d'excitation de forte intensité, collectives et personnelles, semblables à celles exprimées lors de la libération, mais à une échelle plus restreinte et familiale. Pour Marguerite Giron, les retrouvailles se font en plusieurs temps avec les retours d'Andrée De Mot le 24 novembre puis celui de Pierre et René De Mot à

¹²³⁴ À l'instar des semaines précédentes, le déclenchement du conflit, les premières semaines au sortir de la guerre sont également pertinents et importants à intégrer dans notre développement, constituant une partie non négligeable du témoignage de nos diaristes. Le retour des soldats et des proches fait également partie des phénomènes et des mécanismes inhérents à l'expérience de guerre et d'occupation (*Ibid.*).

¹²³⁵ Une partie de leur situation, notamment personnelle, privée et familiale, est encore directement impactée par l'occupation. Les trois diaristes ne sont pas complètement détachées de leur expérience d'occupation. Le retour des proches constitue alors l'événement positif marquant qui clôturerait « en beauté » leurs carnets. Le prolongement de la rédaction de ces derniers serait étroitement conditionné par l'absence persistante des proches encore mobilisés ou en exil (*Ibid.*).

¹²³⁶ Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51 ; *Chapitre III*, « Retour de Marie Gevers à Anvers et commencement de son expérience d'occupation », pp. 159-163.

¹²³⁷ Dans le cas de Jacqueline van den Eynde, c'est son grand frère Julio qui est concerné par la démobilisation. Chez Marguerite Giron, ce sont ses deux fils, Pierre et René De Mot, qui sont concernés. Elle attend également le retour de sa belle-fille, Andrée De Mot, qui était partie avec ses deux enfants rejoindre Pierre De Mot à son lieu de service.

¹²³⁸ Tout comme la tenue de leurs carnets, le manque et l'absence de certains proches au sein du foyer font partie intégrante de l'expérience d'occupation de Marie Gevers, Marguerite Giron et Jacqueline van den Eynde. La rédaction de leurs journaux personnels renvoie à leur expérience d'occupation, tandis que le retour des proches renvoie à des réalités d'après-guerre une fois l'occupation terminée. Ainsi, les deux ne peuvent coexister sans s'exclure.

¹²³⁹ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 19 novembre 1918.

¹²⁴⁰ Journal de Marguerite Giron, le 22 novembre 1918.

¹²⁴¹ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 28 novembre 1918.

¹²⁴² Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 4 décembre 1918.

quelques jours d'intervalle au début du mois de décembre 1918. Pour Jacqueline van den Eynde, le retour de Julio se passe le 5 décembre. Les quatre retrouvailles se font dans une atmosphère émotionnelle intense. Ces schémas émotionnels exprimés dans le cadre familial s'apparenteraient à une seconde forme de libération plus restreinte sur le plan humain, mais tout aussi intense :

« Andrée est arrivée ce soir, très émue, très tendre, jolie à croquer sous son voile d'infirmière. Avec quelle joie nous l'avons embrassée.¹²⁴³ » ; « Nous les avons donc revus tous les trois, nos chers grands. Nous sommes heureux.¹²⁴⁴ » ; « Comment narrer ce qu'il se passa alors. Il y a de ces choses que l'on ressent intensément, et que les mots ne peuvent pas rendre [...] Yot nous regardait tour à tour ; riant et cachant difficilement son émotion. Il était comme ivre, ivre de joie¹²⁴⁵ »

À la suite de ces retrouvailles avec son grand frère, Jacqueline van den Eynde clôture directement son carnet en prenant soin de l'annoncer. Elle avait comme volonté de conclure son journal intime sur une note positive. Les « cérémonies d'adieux » sont une partie importante du processus de rédaction au cours desquelles on observe des récurrences dans les témoignages. C'est un moment où l'on peut constater la relation privilégiée de proximité et d'amitié qui se noue entre la diariste et son carnet¹²⁴⁶. C'est le cas chez Jacqueline van den Eynde où elle humanise une nouvelle fois son carnet. L'émotion qui prédomine est la joie qui est couplée à de la reconnaissance qu'elle exprime envers Dieu et son carnet qu'elle qualifie « d'ami » et de « confident ». Une forme de tristesse est aussi exprimée par la diariste, car cette dernière est consciente qu'elle tourne une page importante de sa vie de jeune adulte. Elle clôture son journal en écrivant un dernier mot, celui de la paix¹²⁴⁷.

Marguerite Giron continue pendant quelques jours la rédaction de son carnet. Initialement, la diariste voulait clôturer son journal au moment de l'armistice comme avait pu le faire Léon Van Coppenolle. Finalement, cette dernière s'est ravisée pour narrer les moments de la libération de Bruxelles et les retrouvailles avec ses enfants¹²⁴⁸. Cette dernière clôture son carnet neuf jours après ses retrouvailles avec ses enfants soit le 11 décembre 1918. Comme la plupart de nos diaristes, elle ne prend pas le soin de l'annoncer et n'intègre pas une formule de conclusion à sa rédaction. Elle mentionne en dernier lieu les « retours d'exil » et les retrouvailles des proches dans les familles belges qui continuent à se profiler dans le courant de ce mois de décembre¹²⁴⁹. Cette continuation de la rédaction de son journal durant encore quelques jours après les retrouvailles avec ses enfants pourrait témoigner d'une forme

¹²⁴³ Journal de Marguerite Giron, le 24 novembre 1918.

¹²⁴⁴ *Ibid.*, le 2 décembre 1918.

¹²⁴⁵ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 5 décembre 1918.

¹²⁴⁶ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 147-148.

¹²⁴⁷ Journal de Jacqueline van den Eynde, le 5 décembre 1918.

¹²⁴⁸ Cf. *Annexes, Extraits additionnels*, « Prolongement du carnet de Marguerite Giron », p. 11.

¹²⁴⁹ DE SCHAEPPDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, *op. cit.*.

d'habitude d'écriture que la diariste avait prise tout au long de l'occupation et qui persisterait durant les premières semaines d'après-guerre. Elle l'aurait alors progressivement écartée de son quotidien s'observant par son volume d'écriture qui tend à diminuer jusqu'à s'arrêter totalement en ce mois de décembre 1918. Toutefois, aucune réponse et explication n'a été apportée par la diariste ou l'éditeur critique au sujet de cet arrêt du carnet nous laissant sur ces derniers mots :

« La joyeuse allée et venue des « retour d'exil » continue. Les Morel nous font l'amitié de venir déjeuner avec nous et notre joie est extrême de les retrouver. Ils n'ont pas encore osé affronter, pour nos petits, les fatigues d'un aussi long voyage et nous devons encore nous armer de patience jusqu'à ce que la réorganisation des moyens de transports soit améliorée. Cela peut durer encore quelques semaines.¹²⁵⁰ »

Chez Marie Gevers, le retour de son mari s'effectue le 15 décembre 1918 et est relaté sans émotion dans son carnet. Cela s'explique notamment par l'incompatibilité de la tenue de son journal et le retour de son mari. Étant donné que le carnet était une extension matérielle du mari de Marie Gevers, le rôle de celui-ci était de combler son absence¹²⁵¹. Elle partageait et confiait alors toutes ses émotions à son carnet qui remplissait le rôle de confident laissé vacant par son mari¹²⁵². Une fois celui-ci de retour, la fonction que le carnet de la romancière devait remplir était terminée, celle-ci pouvant directement se confier à son mari. Le retour de son mari met un terme de manière précipitée à la tenue de son carnet. Marie Gevers nous laisse ainsi sur ces derniers mots : *« Dimanche. 11 heures. Toi.¹²⁵³ »*.

Le prolongement des carnets au-delà de l'occupation

D'autres diaristes prolongent la rédaction de leurs carnets au-delà de leur expérience d'occupation et de cette étape finale de la libération et du retour des proches. Pour Marc Baertsoen, la rédaction de son carnet sous la forme propre d'un journal personnel organisée en une série d'entrées ponctuelles et datées se termine le 13 novembre 1918 où il écrit cette dernière phrase : *« [...] que ses enfants ont appris à ne jamais désespérer d'un avenir à conquérir par leur vaillance !¹²⁵⁴ »*. Le diariste explique lui-même qu'il aurait pu terminer ses notes à l'instant même où la guerre se terminait. Cependant, celui-ci a prolongé encore de quelques pages la rédaction de son journal sous la forme d'un texte continu qu'il aurait écrit a posteriori. Dans celui-ci, il relate la situation locale de Gand jusqu'à la toute fin de l'année

¹²⁵⁰ Journal de Marguerite Giron, le 11 décembre 1918.

¹²⁵¹ Cf. *Chapitre liminaire*, « Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume », pp. 46-51.

¹²⁵² Le rôle de confident que remplit le carnet n'est pas unique à Marie Gevers. Ce confident est l'un des nombreux rôles que les carnets personnels remplissent durant le conflit. Nous avons déjà observé une relation semblable chez Jacqueline van den Eynde, illustrant un phénomène plus global à la pratique de l'écriture de soi (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 25-34).

¹²⁵³ Cahier d'Exil V de Marie Gevers, le 15 décembre 1918.

¹²⁵⁴ Journal de Marc Baertsoen, le 13 novembre 1918.

1918. Ainsi, une double fin à son carnet personnel s'est opérée dans le chef du diariste gantois. La première prend place le 13 novembre 1918 et est motivée par la fin officielle de la guerre. Son carnet étant un témoignage personnel de sa vie en temps de guerre, le dénouement de celle-ci rend la tenue de son journal incompatible expliquant cet arrêt. La deuxième fin du carnet prend place à la toute fin de l'année 1918 sous la forme d'une conclusion permettant à son témoignage d'atteindre un degré plus global et complet¹²⁵⁵. Cette conclusion prend davantage place dans une démarche historique et critique et réalisée a posteriori.

Jean-Baptiste Delporte clôture quant à lui son carnet en 1920, soit bien après la libération et la fin de la guerre. De fait, le prêtre cominois prolonge sa rédaction en englobant son témoignage des deux premières années d'après-guerre, succédant à son expérience d'occupation. Son carnet s'insère alors dans une optique de témoignage sur la sortie de guerre de Comines et sa reconstruction. Son comportement rédactionnel reste pour autant inchangé, appliquant les mêmes dynamiques d'écriture que durant l'occupation. Toutefois, cette dernière partie sort quelque peu de notre cadre chronologique, raison pour laquelle nous ne l'avons pas intégré dans nos réflexions et nos analyses. Il n'y a pas de fin véritable au carnet d'occupation de Jean-Baptiste Delporte. Par ailleurs, ce prolongement de la durée de vie de son journal personnel au-delà de la guerre illustre des dynamiques spécifiques à l'exercice de l'écriture de soi et constitue un exemple unique au sein de notre corpus. Certains diaristes prennent finalement goût à cet exercice d'écriture débuté en réaction à cette guerre et cette occupation. Ces derniers se révèlent alors être des diaristes également en temps de paix, intégrant cette nouvelle facette de leur identité dans leur quotidien d'après-guerre¹²⁵⁶. Comme avait pu l'être Marie Gevers avant le conflit en entamant son carnet en 1913, Jean-Baptiste Delporte constitue le cas particulier d'un diariste qui prolonge son activité de rédaction au-delà de son expérience d'occupation¹²⁵⁷. Ainsi, c'est sur ces derniers événements en lien avec la sortie de guerre sur le court terme de la Belgique que l'expérience d'occupation de nos francophones de Flandre se conclut.

¹²⁵⁵ L'une des motivations du diariste a posteriori était de donner un caractère historique à son témoignage et de retracer, de façon plus ou moins objective, l'histoire de Gand durant l'occupation. Cela était alors réalisé dans le but que son témoignage soit employé par des historiens (BAERTSOEN Marc, *op. cit.*, pp. 371-376).

¹²⁵⁶ La rédaction de document issue de l'écriture de soi et du for privé fait partie intégrante de la vie de certains diaristes. Cette identité de rédaction peut également fortement contribuer au processus d'identification de nos diaristes (LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *op. cit.*, pp. 20-22 ; ROEKENS Anne, *op. cit.*).

¹²⁵⁷ DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, pp. 83-145.

IV. Fin de l'expérience d'occupation

Cette ultime étape de l'expérience d'occupation de nos francophones de Flandre constitue une période chargée en émotion, tant dans le nombre que dans l'intensité relevée. Il s'agit pour la plupart des diaristes du second pic le plus important en nombre d'émotions exprimées ainsi qu'en volume de rédaction. La répartition du nombre d'émotions exprimées est plus équitable que lors des étapes précédentes. Ce sont davantage des émotions plaisantes telles que la joie ou l'excitation collective et personnelle qui sont recensées. Celles-ci sont le plus souvent exprimées en lien avec des événements liés au conflit ou à la libération de la Belgique et de la Flandre. Vous trouverez le tableau récapitulatif de cette ultime phase ci-dessous :

Tableau récapitulatif des émotions exprimées durant la 5 ^e étape de l'expérience d'occupation entre octobre et décembre 1918							
Nombre d'émotions				456			
Explicite		Implicite		281		175	
Plaisante	Ambivalente	Déplaisante	Absence	258	56	142	55
Intensité 1		Intensité 2	Intensité 3	105		234	117
Moi/Je	Nous/On	Il/Elle	Ils/Elles	148	195	66	47

Conclusion

Après avoir passé en revue toute l'expérience d'occupation de nos diaristes et l'avoir mise en perspective avec l'expérience d'occupation de la population belge et flamande en général un constat sans appel ressort. La *Flamenpolitik*, et plus généralement les agissements des activistes flamands, semblent avoir eu des impacts limités sur le quotidien et l'expérience d'occupation des francophones de Flandre. De fait, tout au long de cette étude, nous n'avons eu de cesse de nuancer les impacts de cette politique sur le discours émotionnel de diaristes. Celle-ci ne constituerait en fin de compte qu'un sujet parmi d'autres en lien avec l'expérience d'occupation vécue par les francophones de Flandre et la population flamande. Toutefois, plusieurs éléments de réponses prenant place dans un déroulement chronologique peuvent expliquer ce constat.

En effet, lors des deux premières étapes de l'expérience d'occupation de nos diaristes, correspondant aux deux premiers chapitres de ce mémoire, la *Flamenpolitik* connaît un échec important au même titre que la politique d'occupation allemande modérée qui peine à remplir ses objectifs initiaux. Cette *Flamenpolitik* est pour ainsi dire inexistante dans l'expérience d'occupation des francophones de Flandre entre le début du conflit en août 1914 et la fin de leur « long » 1915 en mars 1916. Celle-ci ainsi que l'occupant allemand ont fait face à une résistance passive et idéologique unifiée de la part du mouvement flamingant et de la population flamande. Le régime émotionnel et identitaire patriote belge est caractérisé par une solidarité et une unité encore en place durant la première moitié de l'occupation. Ainsi, les diverses avances allemandes à l'encontre de la population flamande et des chefs du mouvement flamingant ne rencontrent guère de succès. À cette période, l'ensemble de la population flamande, y compris les francophones de Flandre, s'insère dans le régime émotionnel et identitaire plus général à l'ensemble de la population patriote belge occupée. Aux yeux des patriotes belges et flamands, l'occupant allemand est alors perçu comme le principal « ennemi » de la nation et de la patrie belge. Les stratégies émotionnelles de haine, d'indignation et de mépris envers ce dernier, caractéristique au régime émotionnel des patriotes belges, sont presque unanimement partagées par la population belge et flamande. Aucune fracture ou fissure profonde de l'unité nationale patriotique n'est alors relevée.

De plus, aucune mesure discriminatoire à l'encontre de la minorité francophone de Flandre n'est établie durant cette première moitié de l'occupation. La population flamande semble encore unifiée. Le mouvement activiste flamand n'est pas encore entré dans la collaboration à ce stade de l'occupation. Aucune conscience et identité de francophone flamande à proprement parler ne transparait dans le discours de nos diaristes. Ces derniers s'identifient et se considèrent

comme faisant partie intégrante de la culture et de la communauté identitaire flamande. L'impact de la *Flamenpolitik* à l'encontre des francophones de Flandre est inexistant lors de cette première moitié de l'occupation. Aucune mention de celle-ci ou des activistes flamands n'a été faite par nos diaristes. Ces deux thématiques, par leurs échecs pour l'un et leur inexistence pour l'autre, constituent des non-sujets. Durant la première moitié de l'occupation, les francophones de Flandre ne subissent pas de pression supplémentaire de la part de l'occupant allemand par rapport au reste de la population belge. Il partage la même expérience d'occupation et présente des stratégies et un discours émotionnels semblables au reste de la population patriote belge occupée. Les seules différences fondamentales dans les expressions émotionnelles résident davantage dans les types de zone d'occupation dans lesquels vivent nos différents diaristes. Cependant, cela ne relève pas d'une particularité propre à la minorité linguistique des francophones de Flandre se développant également à l'ensemble de la Belgique occupée.

Le basculement de l'expérience d'occupation des francophones de Flandre s'opère davantage dans le courant de l'année 1916. Les diaristes commencent à évoquer la *Flamenpolitik* à partir du moment où l'occupant allemand parvient à trouver du soutien au sein de la population flamande à partir du premier trimestre 1916. Le mois de mars 1916 constitue un tournant dans l'expérience d'occupation des francophones de Flandre et plus généralement de la population flamande occupée. Le lancement du projet de l'Université flamande de Gand et le soutien affiché des activistes flamands constituent la première pierre posée par la *Flamenpolitik*. De mars 1916 à novembre 1918, cette collaboration activiste et cette *Flamenpolitik* intègrent et rythment en partie le quotidien de la population flamande occupée et de nos diaristes. Jusqu'au mois d'août 1917, plusieurs mesures importantes modifiant considérablement l'organisation et l'administration en Belgique et en Flandre sont adoptées dans le cadre de la *Flamenpolitik*. Elles suscitent également de vives réactions tant à l'internationale qu'en Belgique et en Flandre. L'ouverture de l'Université flamande de Gand en octobre 1916, la séparation administrative de la Belgique en deux en mars 1917, la proclamation d'un conseil de Flandre en mars 1917 ou encore l'officialisation du flamand comme unique langue officielle en Flandre en août 1917 sont les mesures phares mises en place par la *Flamenpolitik*.

Toutefois, un contraste paradoxal entre la virulence des rares réactions observées en lien avec la *Flamenpolitik* et le projet activiste flamand, et le nombre réduit de celles-ci au regard de l'ensemble de l'expérience d'occupation persiste tout au long du conflit. Peu de diaristes évoquent véritablement le sujet dans leur carnet. Les seuls qui le font sont ceux qui vivent dans

les grandes villes flamandes avec Marc Baertsoen à Gand, Marguerite Giron à Bruxelles et Marie Gevers à Anvers. Malgré certaines mesures discriminatoires à l'encontre des francophones de Flandre adoptée par le mouvement activiste flamand dans le cadre de la *Flamenpolitik*, il semblerait que cette politique n'ait qu'un impact limité dans l'expérience d'occupation de nos diaristes. Les impacts de ces mesures sont peu visibles et limités en ville tandis qu'elles sont inexistantes dans les campagnes au regard de nos témoignages. Ces différences suivant l'environnement de vie peuvent s'expliquer par le degré d'implication tant émotionnelle qu'identitaire qu'engendrent certaines de ces mesures pour certains diaristes. De fait, ces projets activistes et cette *Flamenpolitik* cible en premier lieu les grandes villes. Gand et Bruxelles sont les principaux terrains d'action des activistes flamands. Une partie des mesures adoptées modifient des structures plus locales à l'échelle d'une ville. Ainsi, seuls les diaristes qui voient leur quotidien et leur ville être directement impactés par cette *Flamenpolitik* réagissent et s'expriment avec émotion. Marc Baertsoen est notamment le diariste qui évoque le plus de fois cette thématique de la *Flamenpolitik* et de la collaboration des activistes, Gand étant la cible principale de cette politique à ses débuts avec l'ouverture de la nouvelle université flamande en son sein. Marguerite Giron évoque quant à elle ces thématiques avec émotion lors de l'établissement du Conseil de Flandre à Bruxelles à la suite de la scission administrative de la Belgique en deux au cours de laquelle Bruxelles est choisi comme capitale de la Flandre. Nous retrouvons une attitude similaire chez Marie Gevers lorsqu'elle évoque des violences populaires commises à Anvers à l'encontre des activistes flamands en septembre 1917. Dans ces trois cas, ces réactions témoignent d'une implication émotionnelle et identitaire locale. Ces mesures et les agissements des activistes dans leur ville menaceraient directement leur identité locale. En effet, c'est davantage cette implication identitaire locale et cette proximité géographique avec les événements qui pousseraient les trois diaristes à s'exprimer avec émotions sur ces sujets. Par ailleurs, nos trois diaristes citadins évoquent également les mesures de la *Flamenpolitik* qui se développe dans les autres grandes villes flamandes. Néanmoins, cela est davantage raconté sur un ton plus sobre et neutre lorsque leur ville n'est pas directement impactée. Ainsi, un contraste émotionnel s'installe entre les trois diaristes. Le diariste dont la ville est impactée directement par ces mesures affiche un discours chargé en émotion tandis que les deux autres qui ne sont pas originaires de la ville concernée relatent les faits avec distance. Ce contraste souligne cette distance tant identitaire que géographique qu'ils auraient avec l'événement concerné.

Par ailleurs, les mesures de la *Flamenpolitik* menée sur une échelle plus régionale et nationale sont également mentionnées uniquement par nos trois diaristes citadins. Vivant dans

des pôles urbains majeurs, l'accès à l'information, bien que limité en temps d'occupation, serait plus aisé qu'en campagne. Nos diaristes vivant dans des environnements ruraux peuvent se retrouver plus isolés du reste de la Belgique tandis que les grandes villes, comme Gand, Bruxelles et Anvers, voient des journaux clandestins ou censurés être diffusés durant toute la durée de l'occupation. Cela pourrait être un autre élément de réponse expliquant l'absence de mention de la *Flamenpolitik* dans les campagnes.

Néanmoins, tant sur l'échelle locale que sur l'échelle nationale, les mesures de cette *Flamenpolitik* ne semblent pas avoir impacté considérablement l'expérience d'occupation des francophones de Flandre et leurs expressions émotionnelles. Les mesures linguistiques discriminatoires à leur égard se font rares. Au même titre que l'ensemble du projet activiste et de la *Flamenpolitik*, celles-ci ne sont pas considérées et reconnues par l'ensemble de la population patriote flamande et belge. En fait, les francophones de Flandre et la population belge considèrent ces mesures comme illégales, étant donné qu'elles sont adoptées dans un contexte d'occupation étrangère n'ayant aucune reconnaissance et valeur officielle. De cette façon, l'ensemble de cette *Flamenpolitik* et du projet activiste flamand est remis en question et est contesté par la population belge et flamande. Ce rejet et cette opposition formelle minimiseraient également les impacts émotionnels de cette politique sur le quotidien des civils patriotes belges occupés. Les francophones de Flandre s'insèrent également dans cette tendance et cette prise de position qui émane du régime identitaire patriote et flamand.

De plus, les francophones de Flandre jouissent du soutien du reste de la population flamande non activiste. Le reste de la population flamande non francophone les considère encore comme faisant partie intégrante de leur communauté identitaire et émotionnelle. Ainsi, en réaction à des mesures locales, c'est davantage l'identité locale flamande qui ressort tandis que pour des mesures à l'échelle régionale et nationale ce sont des stratégies émotionnelles du régime identitaire patriote belge ou flamand qui sont exprimées. Les francophones de Flandre en font partie intégrante de ces deux régimes identitaires. Durant toute la durée de la *Flamenpolitik* aucune conscience et aucune stratégie émotionnelles spécifiques aux francophones de Flandre n'ont été observées dans les rares témoignages qui mentionnent cette politique. Les impacts émotionnels de cette dernière sont semblables à ceux observés dans le reste des populations locales, flamandes ou belges. La *Flamenpolitik* a par ailleurs exacerbé la haine, le mépris et l'indignation patriotiques exprimés à l'égard de l'occupant allemand. Ces émotions déplaisantes se sont également étendues aux activistes flamands avec une intensité décuplée. Aux yeux des francophones de Flandre et de la communauté identitaire flamande, ces derniers ont orchestré une double trahison, à la fois envers la patrie belge et la patrie flamande. Les

attitudes déviantes des activistes à l'encontre de la patrie belge ont pour effet d'exacerber ces stratégies émotionnelles patriotes belges. C'est seulement face aux mesures linguistiques discriminatoires à l'encontre des francophones de Flandre que ces derniers ont affiché un discours de haine, d'indignation et de rage plus intense que le reste de la population flamande. Bien que légère, une forme d'identité francophone flamande implicite directement menacée, couplée à un sentiment d'injustice, transparaissait dans le discours de nos diaristes. Cependant, ces émotions s'inséraient dans un discours identitaire plus général à l'ensemble du régime émotionnel patriote flamand.

La haine et le mépris à l'égard des activistes flamands n'ont fait que croître tout au long de la seconde moitié de l'occupation jusqu'à atteindre des niveaux d'intensité exacerbée à la suite de la finalisation de la *Flamenpolitik*. De fait, à partir d'août 1917, les activistes flamands décident de prolonger et de continuer à mener leur projet activiste en allant à l'encontre de l'avis de l'occupant. Cela passe par des mesures phares, dont les appels aux manifestations activistes, la proclamation d'indépendance de la Flandre en décembre 1917 ou encore l'organisation d'élections flamandes en janvier 1918. Cette dernière période de l'expérience d'occupation des francophones de Flandre et de la population belge marque définitivement leur opposition avec les activistes flamands. Ces différentes mesures qui s'insèrent au-delà et en dehors du cadre de la *Flamenpolitik* finissent d'alimenter la haine, le mépris, l'indignation et le sentiment de vengeance exprimée par les patriotes belges et flamands à l'égard des activistes flamands. C'est notamment cette période qui contribue grandement à l'accroissement de l'animosité exacerbée des patriotes belges à l'égard de ces collaborateurs idéologiques et qui déclenchera les violences populaires à l'encontre des activistes flamands au lendemain de la guerre. Durant cette année 1918, les activistes flamands figurent parmi les collaborateurs belges les plus détestés par les patriotes belges ou flamands. Un sentiment de vengeance unanime se développe dans les deux régimes émotionnels flamands et belges.

Plus généralement, les émotions suscitées par ces thématiques sont déplaisantes, personnelles et collectives. À côté de la haine, du mépris et de l'indignation, nous retrouvons également la tristesse et la pitié. Ces deux émotions compassionnelles se retrouvent également dans les stratégies émotionnelles du régime émotionnel des patriotes belges et flamands. Face aux mesures linguistiques discriminatoires, c'est principalement une tristesse compassionnelle et patriotique flamande ainsi qu'une pitié à l'égard de leurs compatriotes qui transparaît dans le discours des diaristes. Ces émotions compassionnelles peuvent être exprimées différemment par nos diaristes suivant leur construction identitaire. Pour les diaristes empreints d'une identité flamande prononcée, celles-ci sont davantage exprimées au nom de la population flamande qui

voit leur culture et leur identité être directement menacées. Chez les diaristes ne se considérant pas flamands, mais patriote belge sur le plan identitaire, ces derniers ne s'intègrent pas dans les émotions, exprimant davantage une pitié à l'égard de la population flamande plutôt qu'une tristesse patriotique flamande.

Toutes ces nouvelles stratégies émotionnelles déplaisantes, suscitées par la *Flamenpolitik*, puis par le prolongement et la finalisation du projet activiste, ont rythmé le quotidien des francophones de Flandre sans pour autant l'impacter considérablement. Les rares impacts observés sur leur expérience d'occupation surviennent durant la seconde moitié de l'occupation. En effet, au regard de l'ensemble des thématiques et des mécanismes inhérents à l'occupation, cette politique et cette collaboration activiste n'ont que peu de fois été mentionnées. De plus, jouissant d'un soutien identitaire de la part de la population patriote flamande et belge, les expressions émotionnelles des francophones de Flandre se sont insérées dans des dynamiques plus générales émanant du régime émotionnel patriote flamand et belge. Ainsi, la *Flamenpolitik* n'a pas isolé les francophones de Flandre du reste de la population belge. De plus, au sein du discours identitaire patriote belge, le projet activiste ne peut être dissocié complètement de l'image de l'occupant allemand. Aux yeux des patriotes belges, les mesures adoptées par les activistes flamands n'auraient pu voir le jour sans l'aide de la *Flamenpolitik* et de l'occupant allemand. Même durant la deuxième moitié de l'occupation, l'occupant allemand apparaît encore comme étant le principal « ennemi » de la nation belge, bien que les activistes flamands alimentent une image de nouveaux « traîtres » de la nation. Au regard des patriotes belges et des francophones de Flandre, cette *Flamenpolitik* ne constitue qu'une politique parmi d'autres menée par l'occupant allemand. Celle-ci n'impacte pas davantage le quotidien de la population flamande et belge que les autres politiques menées sous l'occupation. Elle ne reçoit pas non plus de traitement particulier par nos diaristes en regard aux autres thématiques abordées. De plus, certaines mesures indépendantes de la *Flamenpolitik* impliquant l'ensemble de la population belge occupée, comme les déportations ou les réquisitions, ont eu des impacts émotionnels plus conséquents sur les francophones de Flandre.

En fin de compte, en réponse à notre problématique de départ qui était : En quoi la *Flamenpolitik* a-t-elle pu avoir un impact supplémentaire et particulier, en plus des mécanismes spécifiques à l'expérience d'occupation, sur les expressions émotionnelles des francophones de Flandre dans leurs journaux personnels durant l'occupation allemande de la Belgique lors de la Grande Guerre ? Il semblerait que la *Flamenpolitik* et les agissements des activistes flamands n'aient pas eu d'impact supplémentaire et spécifique dans l'expérience d'occupation des francophones de Flandre. Les impacts de cette politique s'observent davantage sur de

l'expérience d'occupation de l'ensemble de la population flamande et belge occupée. Ainsi, nous ne retrouvons pas de stratégies émotionnelles spécifiques aux francophones de Flandre en réaction à la *Flamenpolitik*. Ces derniers s'insèrent dans des régimes émotionnels plus généraux à l'échelle de la Flandre et de la Belgique. De plus, cette politique et cette collaboration activiste auraient des impacts limités sur l'expérience d'occupation et le quotidien des francophones flamands et de la population belge occupée. Cette politique ne se développe qu'à partir de la seconde moitié de l'occupation et n'a pas d'impact concret dans le discours émotionnel des diaristes. Peu de diaristes en font mention considérant la *Flamenpolitik* comme un projet mené dans le cadre d'une politique d'occupation allemande plus large.

L'expérience d'occupation des francophones de Flandre semble s'inscrire davantage dans les tendances et les dynamiques inhérentes à l'expérience d'occupation des Flamands. Ces tensions et cette division de la caste politique flamande avec le reste de la Belgique surviennent durant les premières années après la guerre lors de la reconstruction identitaire du pays et de l'élaboration d'un récit national de guerre. Au lendemain du conflit, une unité patriotique identitaire entre les Flamands et les autres Belges persiste notamment durant les violences populaires. Ainsi, avec les dynamiques et ces divisions internes en Belgique qui s'amorcent durant l'entre-deux-guerres, une étude similaire à la nôtre appliquée à l'occupation allemande de la Belgique durant la Seconde Guerre mondiale serait relativement pertinente à entreprendre. De plus, une étude comparative avec d'autres pays multilingues durant la Première Guerre mondiale, qui ont par ailleurs déjà été effectués dans le passé, est également une piste éventuelle à approfondir. De plus, l'ajout d'autres carnets de francophones de Flandre pourrait approfondir, nuancer et compléter nos réflexions. Rajouter des profils diversifiés et de nouveaux carnets volumineux comme ceux de Felix Boon, Irma Van den Maele ou encore Gabrielle Vuylsteke pour ne citer qu'eux nous paraît être une piste à explorer et à approfondir afin de compléter cette première esquisse. Pour l'heure, c'est sur ces dernières réflexions que s'achèvent notre étude de l'expérience d'occupation et des expressions émotionnelles des francophones de Flandre durant la Première Guerre mondiale au travers de leurs journaux personnels.

Remerciements

Ce mémoire est l'accomplissement de plusieurs mois et même d'années de travail et de recherches personnelles. Toutefois, celui-ci n'aurait pas pu voir le jour sans l'aide d'une poignée de personnes qui par leur relecture, leur soutien, leur conseil ou même leur présence m'ont été d'une aide précieuse. Je leur dédie cette partie et exprime toute ma reconnaissance qui est dorénavant marquée à jamais dans ce mémoire.

Tout d'abord, les différents centres d'archives et bibliothèques dans lesquels je me suis rendu afin de consulter mes différents carnets durant mes différents quadrimestres de master. Ainsi, je tiens à remercier le personnel de la Bibliothèque de Philosophie, Arts et Lettres, la Bibliothèque Royale de Belgique, des Archives du Musée de la Littérature ainsi que de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique qui m'ont gentiment ouvert leurs portes et accueilli avec beaucoup de bienveillance lors de mes différentes visites.

Ce mémoire s'inscrivant dans la continuité de ma découverte de l'histoire des émotions et de l'écriture de soi lors de mon travail de séminaire en troisième année de bachelier en histoire, je tiens également à remercier tout particulièrement Anthony Robert, Antoine de saint Moulin et Thomas Masurel pour m'avoir donné accès à leurs travaux de séminaire et aux carnets qu'ils avaient analysés. Ceux-ci m'ont offert de précieux conseils sur les démarches à entreprendre pour consulter les carnets de Marc Baertsoen, Mathilde Ceulenaere et Léon Van Coppenolle mais également sur les spécificités de ces trois diaristes. Leurs travaux de séminaire ont pu m'éclairer sur certaines réflexions et particularités de ces trois carnets. Dans la même veine, je voulais également remercier mon co-promoteur Emmanuel Debruyne de m'avoir fourni une liste non exhaustive, mais au combien importante, de diaristes pouvant potentiellement m'intéresser. Il m'a prêté par la même occasion sa version personnelle d'un des journaux personnels édités qui aurait pu m'intéresser.

Ensuite, je n'oublie évidemment pas les personnes qui ont contribué de près ou de loin à l'enrichissement de mes réflexions et de mon mémoire. Ces personnes, qui ont accepté de relire en entier ou en partie mon mémoire, même les chapitres les plus longs, lors de leurs vacances d'été, ont assurément apporté un vent d'air frais à mes analyses en les améliorant considérablement. Je tenais donc à mentionner et remercier chaleureusement Clara Bailly, Clara Lebrun, Coline Gérard, Gregory Verbaanderd, Ludovic Toisoul, Romain Vermeersch, Thomas Masurel et Véronique Georges qui ont chacun apporté des commentaires et des réflexions constructifs sur mon mémoire. Je tenais à adresser une mention spéciale à ma meilleure amie Clara Bailly qui, après toutes ces années d'études passées ensemble, a relu la majorité de mes

travaux universitaires, contribuant également à la réussite de ces derniers. Elle m'a été d'un soutien sans faille durant l'ensemble de mon cursus universitaire tant sur le plan psychologique qu'académique. Je voulais mentionner le travail extraordinaire dont ont fait preuve Coline Gérard et ma maman, Véronique Georges. Celles-ci ont relu presque intégralement mon mémoire gommant notamment mes erreurs de syntaxes, d'orthographe, éventuellement de contenu et mes tics de langage. Coline Gérard m'a également été d'un soutien important tout au long de la réalisation de mon mémoire. Elle m'a apporté de précieux conseils face à mes interrogations et m'a aidé à surmonter cette preuve de longue haleine que constitue la rédaction d'un mémoire de fin de master.

Par ailleurs, je tiens évidemment à remercier mes deux promoteurs, Laurence Van Ypersele et Emmanuel Debruyne. Ces derniers m'ont suivi assidument et guidé tout au long de la réalisation de mon mémoire. Leurs précieux conseils, leurs disponibilités et leur bienveillance à mon égard m'ont permis de m'exprimer pleinement à travers ce travail. Ceux-ci m'ont également été d'une aide précieuse à travers la supervision et les diverses relectures de mon travail. Ils m'ont également fait découvrir mon champ historiographique de prédilection avec l'histoire des sensibilités et la microhistoire en m'accordant leur confiance. Mes deux promoteurs m'ont été d'un soutien important même dans les moments de doutes et d'anxiété et m'ont assurément transmis le goût du travail et de la recherche en histoire.

Enfin, outre ces différentes personnes qui ont enrichi directement ce mémoire, je tenais également à remercier certains membres de ma famille ainsi que certains amis en histoire ou autre, qui m'ont apporté un soutien et un réconfort à tout instant même dans les moments les plus difficiles. Je dresse une mention spéciale à Benoit Toisoul, Romain Toisoul, Olivier Jansen, Andy Challe-Basque, Thomas Seurette, Maxime Renard, tous mes amis du groupe des « Bgs », ainsi que toutes les personnes dont j'ai pu oublier la mention. Je tenais également à remercier Jeanne Malotau qui m'a soutenu tout au long de mon parcours universitaire, qui m'a réconforté à chaque étape de ma vie et qui m'a nourri de son amour depuis presque 5 ans. Elle m'a permis de me sentir en confiance tout en m'assurant un cadre où je me suis senti épanoui.

Pour finir, je voulais adresser une pensée à des êtres qui me sont chers, mais qui ne sont malheureusement plus là pour lire ces lignes. Je tenais à dédier ce mémoire à mes deux grands-parents maternels, Robert Georges et Bernadette Perrier, décédés en 2013 et en 2024. Fêré absolu d'histoire et plus précisément d'histoire de guerre, mon papy aurait, sans l'ombre d'un doute, apprécié que je lui partage mes recherches et mes anecdotes historiques. Ma mamy quant à elle n'aura pas eu le temps de voir mon mémoire aboutir, nous ayant quittés lors de mon master. Durant tout le temps où elle était là, elle m'a permis d'avoir des moments de pauses

ressourçant grâce à son humour et sa bienveillance. Je leur dédie ainsi ce mémoire qui les aurait assurément rendus fiers.

Bibliographie

Au travers de cette bibliographie, nous reprenons à la fois les sources que nous avons consultées, mais également les travaux que nous avons cités dans ce mémoire. Toutefois, nous avons pris le soin d'ajouter un certain nombre de travaux qui n'ont pourtant pas fait l'objet d'une citation de notre part. Ces derniers ont tout de même été consultés par nos soins ayant également approfondi notre réflexion malgré le manque de lien explicite avec ceux-ci. Enfin, lorsque nous avons cité plusieurs articles d'un même ouvrage ou instrument de travail, nous avons uniquement repris la référence de l'ouvrage ou de l'instrument de travail en question dans la bibliographie.

I. Sources

Carnets inédits

- GEVERS Marie, *Souvenirs de guerre : Cahier d'Exil I-V*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1913-1918, FS55 00017/0008-00017/0012.

Carnets édités

- BAERTSOEN Marc, *Notes d'un gantois sur la guerre 14-18*, Gand, Vandeweghe, 1929.
- CEULENAERE-BECQUART Mathilde, *Mon journal. Comines envahi par les Allemands le 4 octobre 1914. L'évacuation de Comines le 27 mai 1917. Notes écrites après notre arrivée en France*, Bruxelles, édité par Paul Ceulenaere-Bawin, 2004, 125 p.
- CHICOINEAU Hélène, « Journal d'une religieuse du couvent des sœurs d'Orléans à Comines, 1914-1917 », dans *Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région*, t. 2, Comines, Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, pp. 148-181.
- CLEMENT Raymond, « Het oorlogsdagboek van Anna Borremans-Renaux 1914-1915. », dans *Hallensia*, vol. 37, num. 2, 2015, pp. 14-22.
- DELPORTE Jean-Baptiste, « Journal de Jean-Baptiste Delporte curé de Comines 1914-1920 », dans DUVOSQUEL Jean-Marie (éd.), *La vie civile à Comines durant la guerre 1914-1918, éditions de quatre journaux*, t. 2, Comines, Mémoires de la Société d'histoire de Comines et de la région, 1972, pp. 1-145.
- DEPAUW Claude, HOSSEY Jacques (éd.), *Le journal de Guerre de Léon Van Coppenolle 1916-1918*, Le fil du Temps, 2008, pp. 55-69.

- DODION Maurice, PEDJKO Wasily (éd.), *Mijn herinneringen aan de eerste wereldoorlog - dagboek (augustus - begin november 1914) van Léonie Arnauts (1841- 1917) (1ste deel-3de deel)*, vol. 1 ; 3 ; 4, Année 56, Boortmeerbeek, Familieschoon. Driemaandelijks tijdschrift de V geslachten van Hoegaarden, 2015, pp. 1143-1144 ; 1182-1185 ; 1211-1218.
- VANACKER Daniel (éd.), *Marguerite Giron : Journal d'une bourgeoise 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2015.
- VAN DEN EYNDE DE RIVIEREN Jacqueline, *Mon journal pendant la Grande Guerre 1914-1918*, Bruxelles, KBR.

II. Travaux

Instruments de travail

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (éd.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.
- COCHET François, PORTE Rémy (éd.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Lafont, 2008.
- *Dictionnaire de l'Académie Française*, 9^e éd., 2019.
- DORTIER Jean-François (éd.), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2004.
- GAUVARD Claude, SIRNELLI Jean-François (éd.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015.
- HASQUIN Hervé, DUVOSQUEL Jean-Marie, VAN UYTEN Raymond (éd.), *Communes de Belgique : dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, 4 vol., Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1980-1981.
- REY-DEBOVE Josette, REY Alain (éd.), *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, LeRobert, 2017.
- SIMONET-TENANT Françoise (éd.), *Dictionnaire de l'autobiographie*, Paris, Honoré Champion, 2017.
- TALLIER Pierre-Alain, ONGHENA Sophie, *Cent ans-et plus- d'ouvrages historiques sur la Première Guerre Mondiale en Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2019.
- UTE Daniel, PETER Gatrell, OLIVER Janz e.a. (éd.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Berlin, Freie Universität Berlin, 2016.

Travaux publiés

- ABITAN Audrey, KRAUTH-GUBER Silvia, « “Ça me dégoûte”, “Tu me dégoûtes” : déterminants et conséquences du dégoût physique et moral », dans *L'Année psychologique*, num. 114, 2014, pp. 97-124.
- AIMELET Catherine, AIMELET Aurore, *Ma bible des émotions*, Paris, Leduc.s, 2019.
- ALLAM Malik, LEJEUNE Philippe, *Journaux intimes : une sociologie de l'écriture personnelle*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- BAIDER Fabienne H., « Le discours de haine dissimulée : le mépris pour humilier » dans *Déviance et société*, vol. 43, num. 3, 2019, pp. 359-387.
- BARCLAY Katie, CROZIER DE ROSA Sharon, STEARNS Peter (éd.), *Sources for the History of Emotions. A Guide*, Londres, Routledge, 2020.
- BAUDRY Robinson, JUCHS Jean-Philippe, « Définir l'identité », dans *Hypothèses*, vol. 10, num. 1, 2007, pp. 155-167.
- BEAUPRE Nicolas, *En temps de guerre : 1914-1918*, Paris, PUF, 2023.
- BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 1914-1918. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.
- BEGUE-SANKLAND Laurent, CYRULNIK Boris, *Face aux animaux : nos émotions, nos préjugés, nos ambivalences*, Paris, Odile Jacob, 2022.
- BERNARDO Y GARCIA Luis Angel, *Le ventre des Belges : une histoire alimentaire des temps d'occupation et de la sortie de guerre (1914-1921 & 1939-1945)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2007.
- BEYEN Marnix, BOONE Marc, DE WEVER Bruno e.a. (éd.), *Histoire mondiale de la Flandre*, Waterloo, La Renaissance du livre, 2020.
- BLUMENTHAL Peter, « Les noms d'émotion : trois systèmes d'ordre », dans NOVAKOVA Iva, TUTIN Agnès, *Le lexique des émotions*, Grenoble, Ellug, 2009, pp. 41-64.
- BODDICE Rob, *The History of Emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018.
- BOULOC François, CAZALS Rémy, LOEZ André, *Identités troublées 1914-1918 : les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre*, Toulouse, Privat, 2011.
- COLLIGNON Jean-Marie, *1914-1918 Contexte et commentaire : Carte militaire (Pl. II, 5)*, Namur, Ceruna, 1995.

- CONNOLLY James, DEBRUYNE Emmanuel, JULIEN Élise e.a. (éd.), *En territoire ennemi : expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion, 2018.
- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire des émotions*, vol. 3, Paris, Seuil, 2016-2017.
- CORDELL Crystal, « L'indignation entre pitié et dégoût : les ambiguïtés d'une émotion morale » dans *Raisons politiques*, vol. 1, num. 65, 2017, pp. 67-90.
- COWEN S. Alan, KELTNER Dacher, « Self-report captures 27 distinct categories of emotions bridged by continuous gradients », dans *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 114, num. 38, National Academy of Sciences, 2017.
- DANTZER Robert, *Les émotions*, Paris, PUF, 2002.
- DEBRAS François, NOSSENT Jérôme, *Questions d'identités : approches multidisciplinaires*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2021.
- DEBRUYNE Emmanuel, « Femmes à Boches ». *Occupation du corps féminin, dans la France et la Belgique de la Grande Guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.
- DE DONDER Vic, *In de naam van Vlaanderen : een historie (8ste-21ste eeuw)*, Leuven, Davidsfonds, 2007.
- DELUERMOZ Quentin, FUEREIX Emmanuel, MAZUREL Hervé e.a., « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », dans *Revue d'histoire du XIXe siècle*, num. 47, 2013, pp. 155-189.
- DE MAEYER Philippe, GALAND Michel, VANNIEUWENHUYZE Bram e.a. (éd.), *L'histoire de la Belgique en 100 cartes anciennes*, Bruxelles, Racine, 2021.
- DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « Belgium », dans HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Londres, Wiley-Blackwell, 2010, pp. 386-402.
- ID., « « Deux Patries » : la Belgique entre exaltation et rejet 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, num. 7, 2000, pp. 17-49.
- ID., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 2004.
- ID., « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », dans HORNE John (éd.), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, pp. 121-151.
- ID., « Vivre l'occupation- De bezetting beleven », dans JAUMAIN Serge, AMARA Michaël, MAJERUS Benoît e.a. (éd.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première*

Guerre mondiale : Nouvelles tendances de la recherche historique, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, pp. 109-116.

- DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Collet, 1996.
- DOMIAN Magali, « Château-de-l'Ouest : l'exil de Marie Gevers », dans *Nord'*, vol. 71, num. 1, 2018, pp. 55-66.
- DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, VANTHEMSCHE Guy e.a. (éd.), *Nouvelle Histoire de la Belgique*, vol. 2, Bruxelles, Complexe, 2006.
- EKMAN Paul, CORDAVO Daniel, « What is meant by calling emotions basics », dans *Emotion Review*, vol. 3, num. 4, SAGE Publications, 2011.
- « Expériences de guerre », dans *Cahier Jaurès*, num. 229, vol. 3, 2018, pp. 87-103.
- FINKEL Alain, *Manuel d'analyse cognitive des émotions : théorie et applications*, Malakoff, Dunod, 2022.
- FÆSSEL Michaël, « Les raisons de la colère » dans *Esprit*, num. 3, 2016, pp. 43-53.
- FOLIE Clara, « Résister à l'occupant : les civils belges au cœur de la Première Guerre mondiale », dans *La Revue d'Histoire Militaire*, 2021.
- FRANCARD Michel, « La minorité linguistique francophone en Flandre (Belgique) : des droits menacés ? », dans *Cahiers de l'Orient*, vol. 103, 2011, pp. 151-155.
- GENDRON Maria, FELDMAN BARRETT Lisa, « Emotional Styles: concepts and challenges », dans *Rethinking History*, vol. 16, num. 2, 2012, pp. 161-175.
- GILLI Patrick, GILLOT Pascal, FRANCESCHI Sylvio Hermann e.a. (éd.), *Histoire intellectuelle. La microhistoire à l'échelle continentale*, Paris, Fondation pour la science, 2009.
- GRANGER Christophe, MAZUREL Hervé, « L'histoire des sensibilités en cinquante classiques », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, num. 3, 2014, pp. 49-51.
- GRIMMEAU Jean-Pierre, MARISSAL Pierre, *La démographie de la Grande Guerre en Belgique et sa géographie*, Bruxelles, CRISP, 2021.
- HAIDT Jonathan, « The moral emotions » dans DAVIDSON Richard J., SCHERER Klaus R., GOLDSMITH Hill H., *Handbook of affective sciences*, Oxford, Oxford University Press, 2003, pp. 852-870.
- HEKMAT Ida, MICHELI Raphaël, RABATEL Alain e.a., *Modes de sémiotisation et fonctions argumentatives des émotions*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2013.
- HOUTMAN-JANSSEN Remco, DE BOCK Wim, DE CONINCK Julie e.a. (éd.), *De canon van Vlaanderen in 60 vlensters*, Gent, Borgerhoff & Lamberigts, 2023.

- ISTASSE Cédric, *Histoire, mémoire et identité : les fêtes nationales, régionales et communautaires en Belgique*, vol. 2412-2413, num. 7-8, Bruxelles, CRISP, 2019.
- KAUFMANN Laurence, QUERE Louis (éd.), *Les émotions collectives : en quête d'un « objet » impossible*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2020.
- KRAUTH-GRUBER Silvia, NIEDENTHAL Paula, RIC François, *Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales*, Paris, Mardaga, 2009.
- KUNZ WESTERHOFF Dominique, « Le journal intime. Méthodes et problèmes », dans *Département de Français moderne*, Genève, Université de Genève, 2005.
- KURGAN VAN HENTENRYK Ginette, « Permanence et recomposition des élites », dans VANTHEMSCHE Guy (éd.), *Les classes sociales en Belgique : deux siècles d'histoire*, Bruxelles, 2016, pp. 401-442.
- LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.
- LEJEUNE Philippe, *Les brouillons de soi. 2, Autogenèses*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.
- LILTI Antoine, LORIGA Sabrina, SCHAUB Jean-Frédéric e.a. (éd.), *L'expérience historiographique : autour de Jacques Revel*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016.
- LOBBES Tessa, « The Cultural Mobilization of Language and Race During the First World War. The Interaction Between Dutch and Belgian Intellectuals in Response to the German *Flamenpolitik* », dans RASH Félicity, DECLERCQ Christophe (éd.), *The Great War in Belgium and the Netherlands : beyond Flanders Fields*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2018, pp. 65-94.
- MATT Susan (éd.), *Doing Emotions History*, Urbana, University of Illinois Press, 2013.
- MAGNUSSON Sigurdur Gyfli, « At the Mercy of Emotions : Archives, Egodocuments and Microhistory », dans BARCLAY Katie, STEARNS Peter (éd.), *The Routledge History of Emotions in the Modern World*, Londres, Routledge, 2022.
- MERMILOD Martial, SILVERT Laetitia, DEVAUX Damien e.a., « Les émotions », dans DENIS Michel (éd.), *La psychologie cognitive*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2012, p. 289.
- MICHELI Raphaël, *Les émotions dans les discours : modèle d'analyse, perspectives empiriques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2014.
- MIRAUX Jean-Philippe, *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*, Paris, Fernand Nathan, 1996.
- MORELLI Anne, DIERICKX Ludo, LESAGE Dieter e.a., *Racisme : een element in het conflict tussen Vlamingen en Franstaligen*, Berchem, EPO, 1998.

- MÜLLER Jakob, *Die importierte Nation : Deutschland und die Entstehung des flämischen Nationalismus 1914 bis 1945*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2020.
- NUGIER Armelle, « Histoire et grands courants de recherche sur les émotions », dans *Revue électronique de psychologie sociale*, num. 4, 2009, pp. 8-14.
- PAPERMAN Patricia, OGIER Ruwen, *La couleur des pensées : sentiment, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995.
- PLAMPER Jan, « The History of the Emotions », dans *History and Theory*, vol. 49, num. 2, 2010, pp. 237-265.
- POIRRIER Philippe, BEAUPRE Nicolas, BUCH Estéban, *La Grande Guerre : une histoire culturelle*, Dijon, EUD, 2015.
- PREAUX Céline, *Le déclin d'une élite : francophone d'Anvers, anglophones de Montréal*, Bruxelles, Peter Lang, 2013.
- QUERE Louis, *La fabrique des émotions*, Paris, PUF, 2021.
- REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996.
- ID., *Un parcours critique : douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galaade, 2006.
- RIME Bernard, *Le partage social des émotions*, Paris, Presse Universitaires de France, 2009.
- RIONDET Charles, « Journaux intimes de clandestinité », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, num. 132, 2016, pp.140-143.
- ROUSSEAUX Xavier, VAN YPERSELE Laurence, *La Patrie crie vengeance. La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008.
- SARTRE Jean-Paul, DARWIN Charles, PIAGET Jean e.a., *Les émotions*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1993.
- SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier, VRITS Antoon, « Fighting and writing. The psychological functions of diary writing in the First World War » dans WARLAND Geneviève (éd.), *Experience and memory of the first World War in Belgium: comparative and interdisciplinary insights*, Münster, Waxmann, 2018, pp. 23-43.
- STENGERS Jean, *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*, t. 1, Bruxelles, Racine, 2000.
- ID., *Une guerre pour l'honneur : la Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014.
- SOLY Hugo, WITTE Els, DE BOCK-DOEHAERD Renée e.a. (éd.), *Histoire de Flandre des origines à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1983.
- STEPHANY Pierre, *La Flandre aux Flamands : de 860 à 2008*, Bruxelles, Racine, 2008.

- TERRIER Didier, « Faire de l'histoire à hauteur d'homme », dans *Revue du Nord*, vol. 390, num. 2, 2011, pp. 279-282.
- TIXHON Axel, DEREZ Mark, *Villes martyres, Belgique, août-septembre 1914 : Visé, Aerschoot, Andenne, Tamines, Dinant, Louvain, Termonde*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2014.
- VAN YPERSELE Laurence, DEBRUYNE Emmanuel, *De la guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage en Belgique durant la guerre 1914-1918. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004.
- VAN YPERSELE Laurence, *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2003.
- ID., « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires » dans TALLIER Pierre-Alain, NEFORS Patrick, *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le 201 Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, pp. 417-448.
- ID., *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006.
- VOS Louis, « Entre Flamenpolitik et rigidité francophone », dans KESTELOOT Chantal, VAN YPERSELE Laurence (éd.), *1918-2018. Quatre ans de guerre-cent ans d'impacts*, Le Vif/L'Express, 2018, pp. 50-51.
- VRINTS Antoon, *Bezette stad : Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste wereldoorlog*, Brussel, Algemeen Rijksarchief, 2002.
- ID., *De afrekening : geweld tegen collaborateurs in Antwerpen, 1918 en 1944-1945*, Aalter, Ertsberg, 2024.
- WARLAND Geneviève, « L'Université de Gand », dans KESTELOOT Chantal et VAN YPERSELE Laurence (éd.), *La Belgique et la Grande Guerre. Du café Liégeois au soldat inconnu*, Racine, Bruxelles, pp. 98-101.
- WATT SMITH Tiffany, *The book of humans emotions : an encyclopedia of feeling from anger to wanderlust*, London, Profile Book LTD, 2015.
- WILS Lode, *Onverfranst, onverduist ? : Flamenpolitik, activisme, frontbeweging*, Kapellen, Pelckmans, 2014.
- WITTE Els, VAN VELTHOVEN Harry, *Les querelles linguistiques en Belgique : le point de vue historique*, Bruxelles, Le Cri, 2011.

- WITTE Els, « Une Flandre appauvrie », dans SOLY Hugo, WITTE Els, DE BOCK-DOEHAERD Renée e.a. (éd.), *Histoire de Flandre des origines à nos jours*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1983, pp. 181-245.

Mémoires et thèses de doctorat

- BRULARD Benjamin, *La grippe espagnole en Belgique occupée (1918-1919) : analyse épidémiologique et étude de l'imaginaire et de la perception de l'épidémie à travers les carnets de guerre*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2018.
- DAUW Ilona, DEBRUYNE Emmanuel, *Émotions et occupations à l'Est : la vie quotidienne dans les journaux personnels polonais durant la Première Guerre mondiale*, Université Catholique de Louvain-la-Neuve, 2020-2021.
- DE KERCHOVE D'EXAERDE Luna, *Émotions et humanisation de l'ennemi : la perception des Allemands par les occupés à Gand et à Lille pendant la Première Guerre mondiale*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2021.
- GERARD Coline, « Poules pour les [B]oches ». *La perception des relations intimes entre femmes belges et soldats allemands, dans les journaux personnels en Belgique pendant l'Occupation (1940-1944)*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2024.
- WODON Michel, FROGNIER André-Paul, *Les francophones de Flandre*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 1990-1991.

Table des matières

Introduction	7
I. L'histoire de la Belgique durant la Première Guerre mondiale	9
Les francophones de Flandre et la Flamenpolitik	9
La Belgique lors de la Première Guerre mondiale	12
II. L'étude et l'histoire des émotions	15
Le XIXe siècle et l'influence de Darwin	15
Le XXe siècle et l'influence d'Ekman	15
L'étude des émotions aux XXe et XXIe siècles	16
Les définitions des concepts et des « faux amis »	17
L'étude des émotions durant la Première Guerre mondiale	20
L'étude des identités et de l'histoire des identités	21
Sources et méthodes	22
I. L'écriture de soi : le cas des journaux personnels des occupés	22
Les définitions de l'écriture de soi	22
L'étude des émotions dans les journaux personnels durant la Grande Guerre	23
La sélection de notre corpus de carnets d'occupés	24
II. Méthode d'analyse adoptée	25
La microhistoire et les jeux d'échelles	25
L'analyse des émotions dans les journaux personnels des occupés	27
Méthode de quantification et de classification des émotions	27
III. Axes problématiques	30
Chapitre liminaire : À la découverte de nos diaristes francophones de Flandre	33
I. La minorité francophone de Flandre à la veille de la Grande Guerre	33
II. Qui sont ces francophones de Flandre durant l'occupation ?	35
Composition de notre corpus : quels sont les profils recherchés ?	35
Quelle vision géographique de la Flandre adopter ?	38
Quand s'étend cette expérience d'occupation ?	41
III. Les journaux personnels des francophones de Flandre	42
Restitution des sources	43
Des initiés au milieu de novices : motivations et objectifs derrière la plume	46
Le cas particulier d'Hélène Chicoineau	51
Les retardataires : Léon Van Coppenolle et Mathile Ceulenaere	52
IV. À la croisée des témoignages : retour en image théâtrale	53
Chapitre I : Les prémices de l'expérience d'occupation à l'été 1914	55
I. « La Crise de Juillet » comme déclencheur des journaux personnels	55
Les commencements simultanés des journaux personnels	56
Les jours précédents l'invasion : théâtre des séparations	58
II. L'invasion allemande de la Belgique et de la Flandre	61
Le choc de l'ultimatum : entre angoisse et patriotisme	61
L'invasion allemande de la Flandre	63
III. Les « Deux Belges »	71
« Rester »	71
« Fuir »	74
IV. Les premiers pas dans l'occupation	77

Les « ennemis barbares » allemands	78
Découverte de la vie en temps de guerre	81
Ralentissement progressif du conflit et dynamiques d'occupation naissantes	83
V. L'aube de l'occupation sonne la fin de cette étape initiale	84
Chapitre II : Le « long » 1915 des francophones de Flandre	87
I. La fin d'année 1914 comme la genèse du « long » 1915	89
La Flandre : « l'enfer, le purgatoire et le paradis »	89
Nouvelles stratégies émotionnelles : endurance, patience et résistance	90
Relation occupant/occupé	96
II. L'hiver 1914-1915 : basculement dans l'occupation de longue durée	101
Les premières fêtes de fin d'année sous l'occupation	101
Le premier hiver sous l'occupation	104
L'arrêt d'Anna Borremans-Renau	110
III. Le train-train quotidien de ce « long » 1915	112
Le décevant printemps 1915	112
La vie quotidienne en 1915	117
Les premiers anniversaires de l'occupation	121
L'hiver 1915-1916 : émergence d'inégalités multiples	130
Commencement du carnet de Léon Van Coppenolle	132
IV. La Flamenpolitik : un non-sujet de ce « long » 1915 des francophones de Flandre	133
L'échec temporaire de la Flamenpolitik	134
L'aube de la Flamenpolitik sonne la fin de ce « long » 1915	136
Chapitre III : 1916-1917 : les années sombres	139
I. 1916 : l'année de transition	139
Nos diaristes face à l'émergence de la Flamenpolitik	142
Prémices de l'accentuation des difficultés du quotidien sous occupation	150
Retour de Marie Gevers à Anvers et commencement de son expérience d'occupation	159
II. Octobre 1916 : le double point de bascule flamand et belge	163
Le scandale des déportations	163
Le 21 octobre 1916, un samedi noir pour Gand	167
III. Le terrible hiver 1916-1917	169
Le quotidien pesant sous l'occupation	170
Continuation de la Flamenpolitik : la scission administrative	180
Prolongement de l'hiver : un traumatisme hivernal	182
IV. 1917 : l'année noire	184
Les stigmates de ce long hiver	184
Évacuation de Comines : l'entrée en lice de Mathilde Ceulenaere	188
La vie des Cominois en tant que réfugiés internes et l'arrêt d'Hélène Chicoineau	192
« Mal de Guerre » : le quotidien en zone d'étape et du gouvernement général	195
Drames personnels	200
Finalisation puis dépassement de la Flamenpolitik	205
V. L'aube des grandes manœuvres militaires sonne la fin des années sombres	213
Chapitre IV : 1918 : l'année aux deux visages	215
I. Les premiers jours de 1918	215
Le jour de l'An	216
La fin du carnet de Mathilde Ceulenaere	217
Le « Cadeau de Noël 1917 » et la finalisation du projet activiste	219
II. La supériorité des centraux	222

Dépression quotidienne	222
La bataille des Flandres	227
Les « Deux Patries » et l'accroissement de la haine envers les activistes	229
III. L'enrayement de l'offensive allemande	231
La désillusion laisse place à l'espoir	231
« Les flamingants – que la foudre les écrase ! »	233
Sortie de la dépression	236
IV. L'aube du dénouement du conflit sonne la fin de cette quatrième étape	237
Chapitre V : La Libération et les premières semaines d'après-guerre : théâtre de la fin de l'expérience d'occupation	239
I. La supériorité alliée et les jours précédents la Libération	239
La sortie du silence au moment de l'offensive alliée	240
L'attente insoutenable	243
Appréhension des répercussions de cette offensive alliée sur le sol belge	244
II. Le moment tant attendu de la Libération	245
Le cas des diaristes libérés avant l'armistice	245
Lorsque la libération se fait attendre	248
III. Les premières semaines après la guerre	250
Les violences populaires envers les activistes flamands	251
La seconde libération : l'attente puis le retour des proches	255
Le prolongement des carnets au-delà de l'occupation	258
IV. Fin de l'expérience d'occupation	260
Conclusion	261
Remerciements	268
Bibliographie	271
I. Sources	271
Carnets inédits	271
Carnets édités	271
II. Travaux	272
Instruments de travail	272
Travaux publiés	273
Mémoires et thèses de doctorat	279

